VIRGINIE, OU LA VIERGE CHRÉTIENNE. HISTOIRE SICILIENNE, ...




BIBLIOTECA VITT. EMANUELE
43
3 C
10
FONDO EBORENSE

VIRGINIE.

I.

On trouve aux mêmes adresses les Ouvrages suivans du même Auteur.

Adélaïde de Witsbury, ou la pieuse Pensionnaire, avec sa retraite spirituelle de huit jours, 1 vol. in-12.

Théodule, ou l'Enfant de bénédiction, modèle pour la jeunesse, 1 vol. in-18.

Vies des Pères des déserts d'Orient, avec leur doctrine spirituelle et leur discipline monastique, 9 vol. in-8, très-jolie édition.

— Les mêmes, 10 vol. in-12.

Parfaite Religieuse : ouvrage également utile à toutes les personnes qui aspirent à la perfection, 1 gros vol. in-12.

VIRGINIE

OU

LA VIERGE CHRÉTIENNE.

HISTOIRE SICILIENNE,

POUR SERVIR DE MODÈLE AUX FILLES QUI ASPIRENT A LA PERFECTION;

PAR LE R. P. MICHEL-ANGE MARIN,

RELIGIEUX MINIME.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME PREMIER.





A LYON,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE MERCIÈRE, N° 33.
A PARIS,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
PLACE ST-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 11.

1828.

PRÉFACE.

Le modèle que nous présentons aux vierges chrétiennes est moins pour celles qui sont renfermées dans les monastères, que pour celles qui vivent dans la maison de leurs parents, ou à leur particulier. Bien qu'il puisse servir aux premières, elles ont des règles qu'il leur suffit d'observer fidèlement pour remplir leur vocation. Il n'en est pas de même des autres : elles sont laissées, pour ainsi dire, à leur libre arbitre, et leur conduite dépend de leur ferveur. Nous avons donc cru les servir utilement, en leur proposant un modèle qui leur tînt lieu de règle ; modèle où elles verront les exercices de piété qu'elles peuvent pratiquer, l'usage qu'elles doivent faire des sacrements, le soin qu'elles doivent avoir de corriger leurs défauts et de combattre leurs passions ; avec quel courage elles doivent surmonter les tentations et tous les obstacles qui se rencontrent dans la vie spirituelle ; comment il faut se relever de ses fautes, lorsqu'on est tombé ; l'attention à s'avancer de plus en plus dans les vertus chrétiennes, et généralement toute l'économie de la conduite d'une vierge qui veut servir constamment et parfaitement Jésus-Christ.

Telle est la pieuse Virginie que nous mettons ici sous les yeux. C'est une fille qui a d'abord aimé les vanités du monde, mais que Dieu a touchée de sa grâce pour en connoître l'illusion, et y renoncer : et comme il est peu d'ames innocentes, celles qui n'ont pas eu le bonheur d'être de leur nombre, verront dans Virginie la manière de se convertir sincèrement à Dieu, et ce qu'il faut faire en conséquence. Virginie convertie, eut des combats à soutenir et des contradictions à essuyer ; et celles qui se trouvent dans les mêmes conjonctures apprendront par

son exemple comment elles doivent s'y conduire. Virginie expia ses fautes par la componction et la pénitence; et les filles de piété verront à ce sujet les règles qu'il faut garder dans les austérités corporelles. Virginie vaquoit à l'oraison mentale; elle faisoit aussi des prières vocales; elle avoit un temps réglé pour la lecture spirituelle, l'examen de la conscience, la visite du très-saint Sacrement, et pour bien d'autres pratiques pieuses que les filles peuvent imiter en elle. Virginie fréquentoit les sacrements, et avec quelles dispositions! et quels fruits en retiroit-elle! Autant de sujets d'instruction très-essentiels pour les filles. Mais comme le principal est la pratique des vertus, sans quoi la dévotion n'est plus qu'un fantôme, c'est aussi de ce côté-là que nous nous sommes plus attachés à la leur représenter; parce qu'en effet c'est ici le vrai caractère qui distingue les vierges sages des vierges folles, celles qui sont solidement pieuses de celles qui ne le sont que superficiellement.

Il est vrai de dire que la piété est peu connue, même des filles qui font profession de la pratiquer. Combien d'illusions! combien de légèreté et d'inconstance! combien de dévotions d'humeur et de caprice! combien de recherches de soi-même! combien d'autres défauts! C'est souvent ce qui la décrie, et ce qui donne occasion aux préventions que tant de gens ont contre elle. On voit d'une part des filles dont l'extérieur réformé suppose une réformation intérieure, et un fond solide de vertu; et d'autre part, on les voit sujettes à l'humeur, à l'impatience, à la médisance, à la dissipation, à la vanité, etc.; d'où l'on conclut que cet extérieur de dévotion n'est que dissimulation et bigotterie, que la piété qu'on affecte de montrer n'est que pour mieux cacher les passions qu'on nourrit dans son ame, et qu'il suffit d'être dévote, pour être opiniâtre, indocile, paresseuse, capricieuse, la fille de tous les défauts.

Ce jugement du monde contre les filles qui font profession de piété seroit moins injuste, s'il ne tomboit

que sur celles qui sont coupables; mais il l'étend sur toutes en général; et comme il est aveugle dans ce qui regarde la vertu, qu'il est plein de préjugés contre elle, qu'il n'aime que les siens, et que ses maximes sont opposées à celles de Jésus-Christ, aussi se fait-il un malin plaisir de confondre les personnes véritablement pieuses avec celles qui ne le sont point, et il les condamne toutes, parce qu'il ne trouve rien dans les bonnes qui s'accorde avec son esprit, ou plutôt qui ne le condamne. Il arrive à peu près à cet égard ce qui arrivoit autrefois, quand les païens, confondant les hérétiques qui se disoient chrétiens, avec les vrais fidèles, attribuoient à ceux-ci les erreurs extravagantes et la dépravation des autres, et les réunissant tous sous un même nom, ils condamnoient les serviteurs de Jésus-Christ, comme les esclaves de Satan.

Nous le disons encore: ce jugement du monde est très-injuste; mais nous devons aussi faire remarquer aux filles qui se piquent de dévotion, combien elles sont coupables de faire si peu d'honneur à Jésus-Christ, en donnant occasion au monde de censurer la piété, pour ne pas travailler assez à corriger leurs défauts et soumettre leurs passions: c'est pour cette raison que l'Eglise, qui se faisoit autrefois tant d'honneur de la sainteté des vierges chrétiennes, pour l'opposer aux dissolutions des païens, étoit si jalouse de leur vertu, qu'elle prenoit un très-grand soin de la conserver dans tout son lustre. Et aujourd'hui, quoique le temps des persécutions soit passé, n'avons-nous pas autant de droit de recommander aux filles de piété de la pratiquer sincèrement, et de ne donner que de bons exemples, autant pour leur propre avantage spirituel, que pour la gloire de celui à qui elles se sont consacrées, et dont elles doivent être la bonne odeur?

Virginie leur en montra l'exemple. Il est à souhaiter que celles qui liront son histoire conçoivent le désir de se former sur elle, et mettent tout de bon la main à l'œuvre: c'est le but que nous nous sommes proposé; et

combien nous estimerions-nous heureux si nous réussissions! Ce qui doit animer les filles d'un saint courage, c'est qu'elles ne trouveront rien dans ce modèle qui soit hors des bornes de la voie commune de la dévotion : il ne s'agit ni de macérations excessives, ni d'oraison éminente, ni d'états d'amour extatique, ni de rien d'extraordinaire. Virginie est à la portée de toutes les filles de piété : si elles font la méditation, elle la faisoit; si elles sont obligées de travailler, elle travailloit; si elles sont avec leurs parents, elle en avoit à qui elle étoit soumise; si elles ont des tentations à combattre, elle en eut aussi à vaincre; si elles ont des peines intérieures, elle en a souffert également. Toute fille de piété doit être humble, douce, charitable, retirée du monde, recueillie, modeste, mortifiée, appliquée aux devoirs de son état, agir en tout pour plaire à Jésus-Christ : Virginie a été tout cela; et si l'on en veut convenir de bonne foi, nous ne proposons rien dont une fille pieuse ne puisse entreprendre la pratique.

Nous finirons cette préface par ces belles paroles de saint Jérôme, qui montrent en peu de mots en quoi consiste le véritable bonheur d'une vierge chrétienne. « Heureuse l'ame, dit-il, heureuse la vierge qui bannit « de son cœur tout amour étranger, pour n'aimer que « Jésus-Christ seul, source de sagesse, de chasteté, de « patience, de justice, et de toutes les autres vertus! »

VIRGINIE

OU

LA VIERGE CHRÉTIENNE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Conversion de Virginie.

La mère Scholastique de Monte-Celi, religieuse de l'ordre de saint Benoît, vivoit à Palerme, dans une grande réputation de sainteté. Ses vertus la lui avoient acquise, et un don éminent d'oraison, joint à la longue expérience de la conduite des novices, l'avoit rendue très-éclairée dans les voies de Dieu, et très-propre à donner de salutaires avis aux jeunes filles.

Elle avoit dans le monde une nièce appelée Marie Virginie, en qui elle reconnoissoit de grandes dispositions pour la piété; mais la vivacité de son âge et un amour excessif pour les parures, rendoient infructueuses ces belles dispositions, et n'en faisoient qu'une fille mondaine.

La pieuse tante tâchoit, lorsqu'elle la

voyoit, de la rappeler à ses devoirs; mais entraînée par son goût et par l'exemple de ses amies, elle étoit sourde à ses avis, et se lassant enfin de les entendre, elle ne lui faisoit plus que de courtes visites, et le plus rarement qu'elle pouvoit.

Un jour, sur les neuf heures du soir, cette fervente religieuse étant en adoration devant le très-saint Sacrement, fut fortement inspirée de prier pour sa nièce : elle le fit avec beaucoup de ferveur; et répandant son cœur avec ses larmes en la présence de Jésus-Christ, elle le conjura, par les mérites de sa divine Mère, d'avoir pitié de cette ame, et persévéra dans cette prière jusqu'à dix heures: alors, sentant sa confiance redoubler, et redoublant en même temps sa ferveur, elle entendit une voix qui lui dit au fond du cœur, et d'une manière distincte : *Au moment que tu pries, Virginie est à moi sans réserve et sans retour.*

Qui pourroit exprimer la consolation qu'en ressentit cette servante de Dieu? Ses larmes coulèrent avec plus d'abondance; mais ce fut l'excès de la joie qui les fit couler. « Que vous dirai-je, ô mon Sauveur! s'écria-t-elle? et comment exprimerai-je ma reconnoissance? Ai-je mérité d'être exaucée, ô père d'une infinie bonté, moi qui ne suis qu'une pécheresse et un vil néant devant vous? mais vous êtes infiniment riche en miséricorde, et c'est sur notre misère que vous aimez à la signaler. »

Elle vit bientôt l'accomplissement de la promesse qui lui avoit été faite. A peine le lendemain on avoit fini de chanter l'office de

Prime, que Virginie parut à la porte du monastère, et demanda avec beaucoup d'empressement à parler à sa tante. On la servit selon ses désirs; et dès que la mère Scholastique entra dans le parloir, Virginie se jeta à ses pieds, et d'une voix entrecoupée de pleurs et de sanglots, elle lui demanda pardon de la résistance qu'elle avoit apportée jusqu'alors à ses saints avis : « J'étois, lui dit-elle, une aveugle, le monde m'avoit fasciné les yeux par ses vanités, j'en ai un regret infini : priez Dieu qu'il me pardonne, et procurez-moi un confesseur à qui je puisse décharger ma conscience, car je ne puis plus soutenir le poids de mes péchés; il n'est rien que je ne veuille faire pour en être soulagée.

-- Relevez-vous, ma chère enfant, lui dit la pieuse tante, qui ne pleuroit pas moins de tendresse et de joie, que Virginie de componction; je ne saurois vous retenir plus longtemps à cette heure-ci, parce que la cloche nous appelle à la messe. Assistez-y, après quoi vous reviendrez, et nous parlerons avec plus de loisir et de liberté. »

Virginie, que son changement avoit rendue plus douce qu'un agneau, n'insista pas davantage: elle se retira dans l'église; et après le saint Sacrifice, étant venue joindre sa tante dans le parloir, leur entretien roula sur la manière dont un changement si subit s'étoit opéré, et dura autant que l'exigeoit l'importance de l'affaire.

«Détaillez-moi, lui dit d'abord la mère Scholastique, toutes les circonstances de la grâce que Dieu vous a faite; ne m'en laissez rien

ignorer, je vous en conjure : vous me devez de la confiance, puisque je me suis si fort intéressée pour vous auprès du Seigneur. --Comment pourrois-je n'en point avoir, répondit Virginie, étant aussi convaincue que je le suis du désir que vous avez du salut de mon ame? je n'ai que trop de regret d'avoir si mal répondu à votre charité. Mais puisque Dieu m'a fait ouvrir les yeux sur ma mauvaise conduite, par un effet de sa très-grande miséricorde, je suis si bien déterminée à suivre vos avis que peut-être je vous serai autant à charge par mes importunités, que vous avez eu de sujet, par le passé, de gémir de mes résistances.

Il étoit hier au soir plus de huit heures, poursuivit-elle, lorsque je m'entretenois avec une de mes amies des coiffes d'une nouvelle mode, qui donnent de grands agréments aux jeunes personnes. Nous en discourions, avec beaucoup d'empressement d'en avoir ; et je ne sais comment cela se fit, mais il s'éleva tout-à-coup dans ma conscience une secrète peine de ce que je ne m'occupois que des vanités du monde; il me sembloit que quelqu'un me disoit au fond du cœur : *Assurément tu cours à ta perte éternelle, si tu continues à aimer le monde avec tant de passion; et si cela arrive, de quoi t'auront servi ces vaines parures que tu recherches?*

Ce sentiment crut peu à peu dans mon ame, jusqu'au point qu'il se changea en un remords cuisant et en une vive appréhension des peines de l'enfer. Cela rabattit beaucoup la vivacité avec laquelle je parlois avec mon

amie. Je lui parus préoccupée : elle m'en demanda la cause ; mais le respect humain me fit imaginer une défaite, à la faveur de laquelle je cachai mon comble, qui augmentoit, et qui m'obligea enfin de prendre congé.

Dans cette agitation extrême, qui étoit nouvelle pour moi, à peine entrai-je dans la maison, que je montai à ma chambre, où j'ouvris presque sans réflexion le livre de l'Imitation de Jésus-Christ, que ma mère avoit laissé par hasard sur ma toilette. -- Dites plutôt par un coup de la Providence, interrompit la mère Scholastique. -- Vous avez raison, répliqua Virginie : je l'ouvris donc, et je rencontrai précisément un chapitre où il est parlé de la sévérité des jugements de Dieu, et de la rigueur des peines de l'enfer. *Liv. I. Chap.* 24.

Cette lecture mit le comble à ma frayeur, et acheva de me terrasser. Tous mes péchés se présentèrent alors à mon esprit comme une armée rangée contre moi, et je me crus perdue : il me sembloit que Dieu alloit me juger et me condamner, et que l'enfer étoit ouvert sous mes pieds pour m'engloutir toute vivante.

Alors il me vint en pensée de recourir à la très-sainte Vierge, dont j'ai l'image à côté de mon lit : je me jetai à genoux tout éplorée, et je lui promis que je changerois de vie, et que je me consacrerois tout de bon au service de son Fils, si elle m'obtenoit le pardon de mes péchés. J'en avois un si grand regret, qu'il me sembloit qu'on me déchiroit le cœur, et je pleurai amèrement.

Cela dura bien jusqu'à près de dix heures. Alors je sentis une secrète confiance que Dieu auroit pitié de moi, ce qui me remit de ma frayeur, et la changea même en consolation. Comme j'étois épuisée par mon trouble et ma désolation, je voulus prendre du repos; mais je m'endormis difficilement; et après minuit je me suis éveillée, et j'ai passé le reste du temps dans l'attente du jour, le désirant beaucoup pour venir soulager mon cœur auprès de vous.

J'ai donc recours à votre bonté, ma chère tante: oubliez mes résistances passées, tendez-moi la main pour mon salut, indiquez-moi un bon confesseur à qui je puisse m'adresser, et qui se charge de ma conduite; et soyez assurée de ma docilité à suivre désormais vos avis et les siens. »

CHAPITRE II.

Virginie fait, de l'avis de sa tante, une confession générale. Détermination d'être à Dieu sans réserve.

La pieuse mère Scholastique écoutoit Virginie sans l'interrompre, et rendoit grâces intérieurement à la divine bonté, qui avoit opéré un si merveilleux changement en elle. A peine pouvoit-elle contenir les transports de son cœur, tant elle étoit pénétrée de joie: mais modérant l'ardeur de son zèle par la prudence et la discrétion, elle s'appliqua seule-

ment à inspirer à sa nièce des sentiments de confiance en la miséricorde du Seigneur ; et surtout elle l'exhorta à reconnoître cette signalée faveur par une fidélité inviolable.

Parlant ensuite de l'état de sa conscience, elle lui recommanda de ne pas se contenter d'une confession ordinaire ; mais de faire au plus tôt une revue sur toute sa vie passée, afin de bâtir l'édifice de son salut sur un fondement solide. «Je veux bien croire, lui dit-elle, qu'il y a eu plus de légèreté que de malice dans votre conduite, et qu'elle a été plus volage que criminelle ; mais il est à craindre que vous étant confessée sans jamais vous amender, vous n'ayez manqué de disposition suffisante, que vous ne vous soyez pas examinée comme il faut, que vous n'ayez pas eu la contrition requise, que même vous ayez approché du sacré tribunal avec une volonté tacite de ne pas vous corriger ; et si cela est, comme vous avez sujet de le présumer, quel fonds feriez-vous sur de telles confessions ? Renouvelez donc votre conscience, et ne vous contentez pas de la plâtrer. Allez à la source du mal ; faites une revue entière de votre conduite depuis l'âge de raison ; et tandis que vous y pourvoirez par un examen rigoureux de vos péchés, je prendrai de justes mesures pour vous procurer un confesseur plein de charité, de science et de prudence : quand je l'aurai trouvé, comme je l'espère, je vous en donnerai avis. »

Virginie, toujours docile, ne pensa plus qu'à se disposer à sa confession générale. Elle fouilla dans les plus secrets replis de sa con-

science, et le fit avec cette exactitude et cette sincérité que lui inspiroit le désir extrême qu'elle avoit de rentrer en grâce avec Dieu. Sa tante, de son côté, pria un prêtre d'expérience et de sainte vie, de se charger de cette nouvelle pénitente; et lorsque celle-ci fut suffisamment préparée, elle la fit appeler pour lui donner ses derniers avis sur la grande action qu'elle alloit faire.

« Eh bien! lui dit-elle, avez-vous employé tout le temps qu'il falloit pour vous examiner? avez-vous demandé au Seigneur avec instance qu'il changeât votre cœur, et qu'il vous donnât un sincère regret de vos fautes? vous y êtes-vous excitée, et vous sentez-vous véritablement déterminée à renoncer à l'esprit du monde, et à entreprendre tout de bon de vous sanctifier? Regardez la confession que vous voulez faire comme si elle devoit décider de votre salut. Faites-la dans les mêmes sentiments que si vous deviez mourir d'abord après. Dites bien tout ce qui vous fera de la peine, Dieu vous préserve de taire quelque péché par mauvaise honte! Accompagnez enfin l'accusation de vos fautes de tant d'humilité et de regret d'avoir offensé Dieu, que vous ayez un juste sujet de croire que ce bon maître vous aura pardonné tous vos égarements. »

Virginie répondit à toutes ces demandes dans des sentiments dont la mère Scholastique fut très-satisfaite; et celle-ci poursuivit en ces termes: « J'ai beaucoup demandé à Dieu qu'il m'éclairât sur le choix du confesseur à qui je devois vous adresser, et enfin j'ai cru l'avoir trouvé en la personne de monsieur le curé de

la seconde paroisse. Il est tel qu'on le peut désirer pour les talents, pour le zèle, pour la prudence et pour la charité; il est doux, il est ferme, il est éclairé; il ne vous flattera point; et par sa douceur, il vous animera et encouragera à pratiquer le bien. Voyez, ma chère enfant, si vous voulez lui donner votre confiance.

--C'est précisément à celui-là que j'avois pensé, répondit Virginie; et je bénis le Seigneur que nous nous rencontrions dans le même sentiment. -- Dieu soit loué mille fois! répliqua la mère Scholastique; je pensois bien, quand je l'en ai prié, que vous ne me désavoueriez pas. » Le jour fut donc déterminé, où Virginie devoit commencer sa confession. Elle la fit à trois reprises. Le confesseur remplit à son égard son ministère en homme expérimenté dans l'art redoutable de la réconciliation des ames; et la pénitente, humble, docile, sincèrement convertie, se soumit sans résistance à tout ce qu'il lui prescrivit.

Les effets de cette grande action furent solides et permanents. Virginie sortit du saint tribunal telle que si on l'avoit rappelée du tombeau à une vie nouvelle; et, comme dit l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ: « Dieu allant au-devant de cette ame pénitente, lui donna un saint baiser, comme le sceau de la réconciliation et de la paix. » *Liv.* 3. *ch.* 52. Jamais elle n'avoit goûté de consolation pareille. « Que je suis soulagée! dit-elle à la mère Scholastique, lorsqu'elle la vit après sa confession; que je suis soulagée, et que mon cœur est au large! je ne l'eusse jamais cru. Rien

n'égale le contentement de mon ame. Je vois bien, ma chère tante, que vous aviez raison, quand vous me disiez qu'il y a moins de peine à servir Dieu qu'à servir le monde. Oh! que la différence de ces deux maîtres est grande! Mais quand on a le malheur de suivre l'esprit du monde, on est ensorcelé par ses bagatelles: c'est un charme qu'on a devant les yeux, qui empêche d'en voir le néant et l'abus, et de comprendre le bonheur des personnes qui ont embrassé le parti de la vertu.»

On ne sauroit exprimer combien la mère Scholastique étoit pénétrée de joie dans le Seigneur, de voir sa nièce dans de si saintes dispositions: aussi ne négligea-t-elle pas de les mettre à profit, pour l'établir dans une piété qui fût à l'épreuve des assauts qu'elle prévoyoit bien que le démon lui livreroit.

Comme Virginie goûtoit dans le renouvellement de sa conscience une paix et une onction merveilleuse, et que la joie du Saint-Esprit dilatoit son cœur, sa pieuse tante s'en servit avantageusement pour lui faire sentir ce qu'elle devoit à Dieu après des faveurs si singulières: «Voyez, lui disoit-elle, avec quelle bonté Dieu vous a reçue entre les bras de sa miséricorde; voyez avec quelle tendresse ce bon père vous caresse, en vous faisant sentir les onctions de son amour. Il vous tient, pour ainsi dire, sur ses genoux comme sa chère enfant, qu'il aime tendrement, et à qui il donne le saint baiser de charité paternelle. Useriez-vous de réserve à son égard, et seriez-vous avare envers Dieu, qui est prodigue envers vous? Décidez-vous en conséquence, ma chère Virginie; et puis-

que le Seigneur vous prévient avec tant de bonté, ne mettez point de bornes à votre amour pour lui.

--Non assurément, je n'en mettrai point, dit Virginie en pleurant de tendresse et de reconnoissance envers Dieu; et je vous assure, ma bonne tante, que le monde ne me sera plus rien, et que Dieu seul aura toutes les affections de mon cœur. »

C'étoit précisément à ce point que la mère Scholastique vouloit l'amener, c'est-à-dire à un divorce entier avec le monde, et à une sincère détermination d'être toute à Dieu. « A présent donc, poursuivit cette pieuse mère, que vous avez mis ordre à votre conscience par une confession faite dans les règles, imaginez-vous que Dieu vous a dit comme à la Magdeleine, que vos péchés vous sont remis; car vous devez l'espérer ainsi de sa miséricorde, sans attendre que Dieu, qui ne fait pas des miracles inutilement, vous envoie un ange pour vous en assurer. Mais enfin, ma chère enfant, s'il vous envoyoit cet ange qui vous l'assurât de sa part, quelle résolution prendriez-vous?

--Quelle résolution? répondit Virginie; la voici : je me dirois à moi-même : Puisque Dieu t'a fait la grâce de te pardonner tes péchés, 1° tu dois bien te donner de garde d'y retomber; 2° tu dois éviter les occasions qui pourroient t'y entraîner; 3° tu dois renoncer aux vanités du monde et à toutes ses folles joies; 4° tu dois commencer à être une bonne chrétienne, et t'appliquer à aimer et à servir Dieu de tout ton cœur.

-- C'est trèsbien pensé, répliqua la mère Scholastique: mais écoutez-moi bien; voici trois choses que j'exige de vous: la première, de ne pas vous contenter de quitter les vanités du monde, mais encore de travailler à en arracher l'affection de votre cœur; car ce seroit faire bien peu de chose, si vous vous contentiez de réformer l'extérieur, en conservant pourtant dans votre cœur de l'amour et de l'estime pour le monde, pour ses plaisirs, et pour ses pernicieuses maximes. La seconde, de ne pas craindre de vous déclarer pour la piété; car il y a bien des gens qui veulent à la vérité servir Dieu, mais ils n'en veulent pas faire profession ouverte; ils redoutent la critique du monde; et, par un ménagement honteux et injurieux à Dieu, ils conservent certains dehors mondains pour se mettre à couvert de la censure des créatures, dont ils craignent plus les jugements que ceux de Dieu.

La troisième chose que j'exige de vous, est que vous ne vous prescriviez pas de bornes dans le service de Dieu, et que vous ne disiez pas comme certaines ames peu généreuses: Je ne veux faire que cela et cela, et je n'ose entreprendre rien de plus, parce qu'il m'en coûteroit trop. C'est là un défaut de courage et de générosité envers Dieu; c'est pusillanimité, c'est petitesse de cœur. Il faut, au contraire, sans prétendre pourtant de voler tout-à-coup au sommet de la perfection, où l'on n'arrive que peu à peu et en travaillant beaucoup, il faut, dis-je, se proposer d'être à Dieu sans réserve, c'est-à-dire de faire tout ce qu'il demandera de vous, selon que sa volonté vous

sera connue, et entrer pleinement dans les desseins de miséricorde qu'il a sur vous.

Mais ne vous effrayez pas, ma chère enfant: quand je vous parle ainsi, je ne prétends pas exiger de vous des choses imposibles. Vous pourriez croire d'abord que je veux vous enfermer dans un cloître, vous accabler d'austérités, vous faire vivre d'oraisons, et penser que je vous fais grâce si je n'exige pas que vous fassiez des miracles : non, je ne suis pas si indiscrète; mais, en deux mots, je demande de vous que vous renonciez aux maximes et à l'esprit du monde, pour suivre l'esprit de l'Évangile; que vous preniez à cœur l'ouvrage de votre salut, comme l'unique affaire que vous ayez dans ce monde, et que vous soyez, pour y réussir, dans la sincère détermination d'accomplir la volonté de Dieu sur vous.

--Cela s'étend bien loin, dit Virginie, avec un air gai et content; mais je ne recule pas, et j'espère que Dieu me fera la grâce de l'exécuter. -- Oui sans doute, interrompit la mère Scholastique, il vous en fera la grâce; car Dieu ne manquera pas de son côté : soyez fidèle du vôtre. »

CHAPITRE III.

Premiers sacrifices de Virginie. Contradiction de la part de sa mère. Rencontre de Rosalie della Chiesa.

La mère Scholastique, qui lisoit dans les yeux de sa nièce la sincérité des sentiments de

son cœur, et le désir empressé qu'elle avoit de pratiquer la vertu, ne prit pas des détours pour l'amener insensiblement aux premiers sacrifices que Dieu demandoit d'elle. « Vous m'avez promis, lui dit-elle lorsqu'elle la revit, que vous n'useriez point de réserve envers Dieu : vous êtes-vous déterminée à suivre en tout sa volonté dès qu'elle vous sera connue ? Il faut donc que vous commenciez tout de bon à remplir vos engagements avec lui ; car il ne se paie pas de paroles, il veut des œuvres.

-- Me voici prête à tout, dit Virginie d'un ton ferme. Ne me ménagez pas, et ne me cachez rien. Vous avez de l'expérience; vous savez comment on doit marcher dans la voie de la vertu; vous y conduisez vos novices depuis long-temps : regardez-moi comme une d'entre elles. Dieu ne me laissera pas faire toute seule; il m'aidera par sa grâce, et avec lui je suis plus forte que tous les ennemis de mon salut.

-- Eh bien donc, ma chère enfant, répliqua la tante, Dieu veut à présent de vous deux grands sacrifices pour premiers gages de votre amour et de votre fidélité ; celui de vos parures, et celui de vos amies : commencez par là à lui prouver que vous voulez être toute à lui.

-- Eh ! s'écria Virginie en levant les yeux au ciel, vous appelez cela deux grands sacrifices ? je les trouve bien petits, eu égard à ce que je dois et à ce que je voudrois faire pour Dieu. Mon parti est si bien pris, que je ne veux rien conserver sur moi des livrées du monde ; et mes amies seront désormais les saintes qui sont dans le ciel, et celles de la terre, dont l'entretien et l'exemple pourront

m'aider à me sanctifier. Je vous assure, ma chère tante, que je ne rougis point de l'Evangile; je suis toute déclarée pour la dévotion; et fallut-il faire un plus grand éclat pour le manifester à tout le monde, je suis disposée à le faire.

--Je suis très-satisfaite de votre courage, dit la mère Scholastique: attendez-vous pourtant à des obstacles de la part du monde; il vous livrera plus d'un combat. Le monde aime les siens; il ferme les yeux sur leurs défauts les plus grossiers, il excuse tout en eux, mais il ne veut pas qu'on l'abandonne; et s'il s'aperçoit qu'on le quitte, il vous poursuit, il vous attaque, il vous traite en esclave fugitive; il regarde comme une victoire très-intéressante de vous avoir remise sous le joug. O! que l'aveuglement du monde est grand, et son injustice criante!

Préparez-vous donc, ma chère Virginie, préparez-vous à la contradiction. A peine aurez-vous retranché les parures, que vos amies s'en formaliseront: elles ne manqueront pas de vous blâmer entre elles; ensuite elles feront de vous des railleries piquantes; l'amour-propre en sera offensé, et vous aurez à combattre, et contre leurs discours malins, et contre la sensibilité de la nature: mais soyez fidèle, souffrez avec patience, et souciez-vous peu que les créatures vous condamnent, pourvu que Dieu soit content de vous.

-- Ce ne sont pas tant les contradictions de mes amies que j'ai à craindre, dit Virginie, que celles de la maison. Vous savez que ma mère est dans le dessein que je me marie. Elle

ne souffrira pas de sang froid que je quitte mes habits pour en prendre de plus modestes. -- Tentez toujours, répliqua la mère Scholastique. Si elle s'y oppose, ne résistez pas avec chagrin ni avec opiniâtreté ; représentez-lui seulement avec beaucoup de douceur vos intentions, peut-être qu'elle se laissera fléchir ; mais si elle s'obstine, suspendez tout, donnez-m'en avis, et laissez-moi le soin de la réussite. »

Virginie, fortifiée par les discours de sa tante, se mit en devoir d'exécuter ce qu'elle lui avoit prescrit. Elle commença par supprimer les rubans et la poudre ; et ayant commandé secrètement une robe de couleur modeste, de l'argent que sa mère lui avoit donné en différentes occasions, elle la substitua à ses habits de couleur brillante, qu'elle portoit ordinairement. Au moment qu'elle s'en revêtit, elle offrit à Dieu le sacrifice en ces termes : « Revêtez-moi, Seigneur, de la robe de justice, et ne souffrez pas qu'en me couvrant des livrées de votre service, le monde ait jamais le pouvoir de m'en dépouiller. »

Sa mère fut la première personne de la maison qu'elle rencontra sur ses pas, lorsqu'elle sortit de sa chambre : son cœur en palpita ; et sa mère tout étonnée s'écria : « Quelle métamorphose ! d'où avez-vous sorti cette robe ? Avez-vous perdu l'esprit, ou jouez-vous la comédie ? -- Ce n'est ni l'un ni l'autre, ma chère mère, lui répondit-elle en baissant les yeux, et d'un ton un peu timide ; mais, à vous dire le vrai, je suis tout-à-fait dégoûtée du monde, et j'ai pris le parti de la dévotion, me flat-

tant que vous ne trouveriez pas mauvais que j'en portasse les marques.

-- Comment donc! répliqua sa mère avec plus de vivacité, est-il nécessaire pour servir Dieu d'aller ainsi vêtue? avons-nous renoncé, votre sœur et moi, à son service, parce que nous ne portons pas des habits de cette couleur? Est-ce en cela que vous faites consister la dévotion? Quittez, quittez cette robe à présent même. Il vous prend aujourd'hui la fantaisie de faire la dévote, et je ne sais à propos de quoi: dans huit jours vous en serez ennuyée; cependant l'éclat sera fait, et il faudra que votre inconstance ait paru aux yeux de tout le monde. »

Virginie voyant sa mère si peu disposée à écouter ses justes raisons, n'insista pas davantage: elle reprit dans l'instant ses habits ordinaires, se réservant de lui en parler dans un temps plus favorable: mais l'ayant trouvée toujours inflexible, sa ressource fut d'en donner avis à sa tante par un billet qu'elle lui envoya. « Je vous l'avois bien dit, lui marqua-t-elle, que j'avois plus à craindre les oppositions de la maison que de mes amies: ma mère ne veut pas entendre que je change rien de mes habits, quoi que j'aie pu lui dire; si vous ne m'aidez à la gagner, je ne saurois me flatter d'y réussir par moi-même. »

La mère Scholastique, qui avoit extrêmement à cœur la sanctification de sa nièce, ne balança pas d'envoyer prier sa mère de la venir voir. C'étoit contre son usage, car elle ne se procuroit aucune visite; mais la gloire de Dieu le demandoit dans cette rencontre; aussi

la nouveauté de l'invitation fit penser à la mère de Virginie qu'il s'agissoit de quelque affaire de conséquence, et elle se hâta de se rendre au monastère.

« Je vous ai priée de venir, lui dit la mère Scholastique, qui avoit beaucoup recommandé tout ceci à Dieu par l'entremise de la très-sainte Vierge, et j'ai cru le devoir pour le bien de votre conscience, et pour celui de votre fille Virginie. Je dois vous faire savoir qu'elle a renoncé au monde, et qu'elle ne veut pas qu'on l'ignore. Ce n'est pas qu'elle pense à être religieuse, il n'en est pas question pour le présent: mais ses dispositions ne sont ni d'aujourd'hui ni d'hier; il y a assez de temps qu'elle y a pensé; je puis vous rendre bon témoignage qu'elle n'entreprend point ceci à la légère: vous êtes bonne chrétienne, vous êtes mère; voilà deux titres qui vous obligent à seconder ses pieuses intentions, bien loin de les combattre.

Prenez garde à ce que vous ferez, poursuivit-elle. Si vous vous obstinez à l'en empêcher, craignez que Dieu ne s'irrite contre vous, et qu'au lieu d'attirer sa bénédiction sur votre maison, vous n'armiez sa juste colère. Vous exigez de votre fille qu'elle aille toujours bien parée; vous croyez qu'il suffit, pour remplir votre devoir à son égard, de lui recommander de réformer le cœur; ç'a été sans doute là votre retranchement, quand vous l'avez empêchée de porter la robe modeste qu'elle a fait faire. Mais qui vous a assurée que cette prétendue réformation intérieure suffit pour l'entier accomplissement

des desseins que Dieu a sur elle ? et qui vous a encore assurée que cette réformation de son cœur se soutiendra sous un étalage de mondanité dont vous voulez qu'elle se pare ? Pouvez-vous répondre devant Dieu de la solidité de votre fille ? et si par malheur les bons sentiments qu'elle a aujourd'hui viennent à s'évanouir par le goût des vanités du monde, comme cela peut fort bien arriver, qui en rendra compte à Dieu, que vous-même ? Pensez-y à loisir : je vous livre à votre conscience, elle vous parlera mieux que moi. »

La mère de Virginie, pressée autant par les sentiments de vénération que lui inspiroit la haute vertu de la mère Scholastique, que par la force de son discours, n'osa entreprendre de se justifier. Elle avoit d'ailleurs de la religion ; ainsi elle promit de ne plus mettre d'obstacle au pieux dessein de sa fille.

De retour à sa maison, elle prit Virginie à part, et lui tint ce langage : « J'ai vu votre tante la bénédictine : vous m'avez attiré ses reproches ; je veux me mettre à couvert de ceux de Dieu. Mon intention ne fut jamais de vous détourner de son service, je ne suis pas si mauvaise mère ; mais je craignois qu'il n'y eût du caprice dans votre démarche, et je voulois vous en épargner le regret. Cependant, puisqu'elle m'assure que ceci est solide, je respecte trop ses lumières pour ne pas les préférer aux miennes. Je consens donc que vous portiez la robe qu'on vous a faite, et je prie le Seigneur qu'il vous confirme dans votre résolution. »

Virginie, en fille douce et bien élevée, la

remercia avec de grandes marques de soumission, et fut ensuite se jeter aux pieds de son crucifix, pour lui en rendre des actions de grâces, et pour lui renouveler la protestation de demeurer fidèle dans son service jusqu'à la mort.

Le lendemain elle ne manqua pas de prendre son habit de réforme. C'étoit précisément un jour de fête, et la circonstance de solennité donnoit plus d'éclat à sa démarche : aussi s'arma-t-elle, aux pieds de son crucifix, de zèle et de courage, avant que de sortir de sa maison, et d'affronter, pour ainsi dire, le respect humain. Elle parut dans l'église avec sa robe de couleur obscure, qu'un linge simple et tout uni assortissoit pieusement.

Elle fit davantage; car le même jour elle remit à sa mère ses autres robes, et tout l'attirail de sa petite toilette, ne se réservant rien de ce qui avoit servi auparavant à satisfaire sa vanité; soit pour en faire à Dieu l'entier sacrifice, soit pour n'avoir plus devant les yeux ce qui auroit pu rallumer dans son cœur l'amour des ajustements profanes.

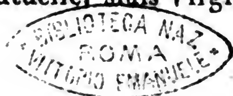
Elle n'en étoit qu'au prélude des contradictions du monde. Sa mère la mit à couvert par son autorité de celles de sa famille; mais cette autorité ne s'étendant pas sur ses amies, elles ne purent la voir dans cet extérieur réformé sans en discourir selon leurs préjugés, et sans lui donner des marques de leur mauvaise volonté.

« Est-ce bien vous, lui dit la première qu'elle rencontra lorsqu'elle revenoit de la messe? J'ai cru tout-à-coup m'être trompée, et je

vous ai attendue tout exprès au pas pour vous voir de plus près. Mais, en croirai-je mes yeux? parlez-moi, ma belle Virginie, afin que je reconnoisse à votre voix que mes yeux ne me trompent point. » Virginie ne se déconcerta pas. « C'est bien moi, lui répondit-elle avec un air de confiance et de fermeté qu'elle accompagna d'un sourire gracieux : le désir de servir Dieu m'a fait renoncer à mes parures, et m'a déterminée à prendre l'habit dont vous êtes si étonnée.

-- Vous êtes donc devenue dévote, répliqua son amie? -- Je ne suis pas devenue dévote, dit Virginie, mais je veux travailler à le devenir; et c'est par ce changement qui vous a frappée, que j'ai commencé à le faire. -- Vous ne voudrez donc plus venir avec nous? répliqua encore son amie. -- Votre compagnie me sera toujours agréable, dit Virginie; mais peut-être que la mienne vous seroit à charge par la façon dont je pense à présent. Enfin mon cœur ne tient plus au monde par aucun lien, puisque, comme vous le voyez, j'en ai quitté toutes les marques; et le soin de mon salut fera désormais toute mon occupation. »

Cette fille qui lui parloit s'appeloit Rosalie della Chiesa : c'étoit une fille bien élevée, d'un caractère doux et liant, qui sympathisoit parfaitement avec celui de Virginie; c'étoit celle de ses amies qui lui étoit plus attachée, et Virginie ne l'aimoit pas moins qu'elle n'en étoit aimée : il semble même que le démon la lui présenta la première, afin que ses assauts portassent des coups plus sûrs, à la faveur de leur tendresse mutuelle. Mais Virginie, dont



le changement étoit solide, en avoit déjà fait le sacrifice dans son ame; et sa résolution étoit telle, qu'elle eût rompu pour Dieu des chaînes encore plus fortes.

Rosalie donc, l'entendant parler ainsi, son cœur en fut en même temps pénétré de tendresse, et serré de douleur: elle sentit plus que jamais la force de son amitié; et embrassant étroitement son amie: « C'en est donc fait, lui dit-elle, ma belle Virginie, vous nous quittez; nous n'aurons plus le bonheur de jouir de votre aimable compagnie: ceci m'annonce que vous serez bientôt religieuse; et de l'humeur dont je vous connois, vous n'avez pas commencé pour vous arrêter en si beau chemin. Du moins, avant que vous vous enfermiez pour toujours dans un monastère, agréez que quelquefois je passe de courts moments avec vous; je ne serai accompagnée de personne, et je ne vous tiendrai aucun discours qui soit contraire à vos sentiments. » Virginie, qui connoissoit la bonté de son cœur, et qui espéroit d'en faire la conquête à Dieu, s'accorda sans peine à ce qu'elle voulut, et elles se séparèrent fort satisfaites l'une de l'autre.

Cependant, son changement avoit trop paru, pour être long-temps ignoré de ses autres amies. Toutes en furent informées, et poussées par l'ennemi de son salut, ou par leur amour excessif pour le monde, elles résolurent, d'un commun accord, de faire tous leurs efforts pour la détourner de la dévotion.

Tandis qu'elles formoient ce noir complot, Virginie eut un nouvel entretien avec la mère Scholastique sur le plan de conduite qu'elle

devoit suivre. Son confesseur, qui connoissoit le mérite de cette respectable mère, avoit voulu, dès le commencement, qu'elle prît ses avis comme les siens, pour tout ce qu'elle avoit à faire; de sorte que la mère Scholastique lui servit en quelque façon de directeur, et la forma avec autant de soin dans la piété, qu'elle en prenoit pour élever ses novices dans la pratique des vertus religieuses.

Virginie n'oublia pas de lui parler de la rencontre de Rosalie, et de l'entretien qu'elles avoient eu ensemble. «Je n'ai pas eu, dit-elle, des reproches à soutenir de sa part, elle a l'ame trop bien placée; j'ai eu seulement à me défendre de sa tendresse, et j'ai été obligée de lui permettre de me venir voir quelquefois, à condition qu'elle ne me tiendroit aucun propos qui se ressentît de l'esprit du monde. J'espère même que cela pourra servir à l'attirer au servir de Dieu; et si une fois elle commence à goûter la dévotion, je suis assurée qu'elle y fera merveille.

Il n'en sera pas de même de mes autres amies, ajouta-t-elle; je ne me flatte pas d'en être quitte à si bon compte. Quoi qu'il en soit, j'abandonne tout à la Providence: si elles viennent m'attaquer, Dieu mettra dans ma bouche ce que je dois leur répondre.—Oui, dit la mère Scholastique, vivez à cet égard sans sollicitude, et n'en ayez point d'autre que d'attirer sur vous le don de force pour leur résister chrétiennement.»

CHAPITRE IV.

La mère Scholastique trace à Virginie un plan de conduite chrétienne.

Après que la mère Scholastique eut discouru quelque temps avec sa nièce sur les précautions qu'elle devoit prendre pour ne pas se laisser affoiblir par les contradictions de ses amies, elle lui traça le plan de conduite qu'elle devoit garder pour se soutenir, et faire du progrès dans la piété. « Parlons à présent, lui dit-elle, de la règle de conduite que je vous ai promise : il est temps que je vous la donne, et qu'en vous y soumettant, vous fassiez à Dieu le sacrifice de votre liberté. Car il est bon, surtout dès le commencement, que vous vous prescriviez certains exercices de piété, et que vous les arrangiez dans le jour selon que votre état vous le permettra, sans vous en dispenser, à moins de quelque sujet légitime. La fidélité à vous en acquitter dans le temps que vous aurez une fois déterminé, gênera un peu la nature, qui n'aime pas à être ainsi assujettie ; mais plus vous l'y soumettrez, plus aussi Dieu bénira votre entreprise.

Puisque vous aspirez à acquérir la véritable dévotion, mettez au nombre des moyens qui vous y conduisent, la fidélité aux devoirs de votre état ; donnez-leur la préférence sur

toutes les pratiques de piété qui ne sont que de conseil. La véritable dévotion ne déplace rien ; elle n'est pas oisive pour être contemplative ; et il vaut mieux être moins à l'église, lorsqu'on a affaire chez soi, que de causer de l'inquiétude aux parents, pour avoir trop suivi sa satisfaction, en prolongeant ses exercices de dévotion.

Je vous demande ceci pour première maxime, et j'insiste là-dessus, parce que je sais qu'il y a beaucoup de filles dévotes qui pèchent contre cette règle : elles se font un système de dévotion à leur mode, et s'imaginent que Dieu est fort content d'elles, parce qu'elles ont suivi à leur gré leur humeur affectueuse dans l'église, malgré le dérangement que leur absence cause dans leur maison. C'est là, sans doute, une véritable illusion, dont je veux que vous vous éloigniez, tant afin que vous marchiez dans la voie droite, qu'afin que vous ayez la paix avec votre famille.

Cela étant ainsi établi, ne manquez pas dès le matin de renouveler devant Dieu la résolution de le servir fidèlement dans le cours de la journée ; priez-le humblement et sincèrement qu'il vous préserve du malheur de l'offenser, et qu'il vous fasse la grâce de n'agir que conformément à sa divine volonté. Ne faites point ceci simplement par coutume, mais avec toute l'attention et la ferveur que vous pourrez. Donnez chaque jour au moins une demi-heure de temps à la méditation : je vous montrerai comment il faut la faire. Assistez régulièrement à la sainte messe ; ré-

citez le chapelet; faites un quart-d'heure de lecture spirituelle; n'omettez jamais l'examen de votre conscience, ni la prière du soir et celle du matin, comme il convient à une ame chrétienne; et arrangez dans le jour ces exercices, de telle sorte que vous les fassiez toujours à la même heure, autant que vous le pourrez sans manquer aux devoirs de votre état.

Vous ne devez jamais omettre ces exercices de piété par dégoût ou par négligence; ce seroit manquer de fidélité à Dieu : mais d'autre part, n'y soyez pas si scrupuleusement attachée, que vous ayez de la peine à les quitter, quand la discrétion ou la charité l'exigera. Conservez là-dessus la liberté de cœur, si fort recommandée par les maîtres de la vie spirituelle; et n'ayant en vue que d'accomplir la volonté de Dieu, soyez aussi contente en laissant la méditation quand votre mère vous appelle, qu'en y persévérant tout le temps que vous vous êtes proposé, lorsqu'on vous en laisse le loisir.

Voici trois avis importants que je veux que vous graviez bien avant dans votre ame, en sorte que vous les ayez habituellement présents dans votre esprit, et que vous vous portiez de tout votre cœur à les mettre à profit. Le premier, est de veiller sur vous pour ne pas commettre des fautes d'une volonté actuelle et déterminée. Nous n'en faisons que trop par ignorance, par négligence ou par précipitation. Cependant, si ce malheur vous arrive, car nous sommes fragiles, relevez-vous au plus tôt, et rentrez en vous-même

pour en demander pardon à Dieu; et ne vous laissez pas aller au dépit ni au découragement. Le second est d'être attentive à profiter des occasions de pratiquer la vertu, quand la Providence vous les fournit: il s'en rencontre beaucoup dans le jour; tantôt la patience, tantôt la douceur, la charité ou l'obéissance: une ame qui désire de s'avancer et de plaire à Dieu, saisit avidement ces occasions, bien loin de les laisser échapper par lâcheté et par infidélité. Le troisième, est d'envisager dans tout la volonté de Dieu et son bon plaisir, et de vous y soumettre avec amour et docilité. Ces trois points sont d'une grande conséquence: ils renferment toute l'économie de la vie spirituelle; et plus on y est fidèle, plus on fait de progrès dans la piété.

Considérez de plus, que si nous savions bien ménager les moments de la journée, et nous proposer de toujours plaire à Dieu, tous seraient employés à lui rendre gloire et à nous enrichir de mérites à ses yeux: on diroit de nous ce que l'Ecriture dit des anciens patriarches, qu'ils sont morts pleins de jours, parce qu'en effet ils passoient leurs jours dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, sans y laisser aucun vide. C'est pour cela, ma chère enfant, que je vous recommande d'agir toujours avec pureté d'intention, même dans les actions les plus communes. Ne faites rien par humeur, par caprice, par coutume; agissez par devoir, par principe de religion. J'étends ceci jusqu'aux actions qui paroissent les plus indifférentes: aller, venir,

travailler, prendre ses repas, dormir, s'habiller, proposez-vous dans toutes ces choses de plaire à Dieu, et d'accomplir sa très-sainte volonté.

Je vous recommande encore l'obéissance comme la prunelle de vos yeux. Rendez votre volonté flexible sous celle de vos parents, et qu'ils ne trouvent jamais dans vous la résistance à leurs ordres. S'il est quelque occasion où vous croyiez devoir user de représentation, faites-le avec tant de modération et de douceur, que la soumission que vous leur devez n'en souffre point de diminution.

Ne sortez jamais de la maison sans la permission de votre mère. Si elle vous l'accorde, regardez-la comme la bénédiction que Dieu vous donne, et qui sanctifiera vos pas; si elle ne trouve pas à propos de vous le permettre, ne résistez point, réprimez la révolte intérieure de l'amour-propre, faites taire votre esprit, qui voudroit peut-être raisonner plus qu'il ne faut, et offrez à Dieu le sacrifice de votre liberté. »

Comme elle eut commencé d'instruire ainsi sa nièce sur la conduite qu'elle devoit garder, celle-ci la pria de rédiger ses avis par écrit, afin qu'elle pût plus aisement s'y conformer; ce qu'elle fit de la manière que nous venons de rapporter, et continua ainsi qu'il suit :

« Ayez de l'amitié et de la charité pour vos frères et pour votre sœur, mais une charité tendre, cordiale, officieuse, pleine de douceur et de condescendance : faites qu'ils n'aient jamais rien à souffrir de votre part, soit en paroles mortifiantes, soit en manières déso-

bligeantes ; supportez les leurs avec patience ; cédez-leur en toute rencontre pour l'amour de Dieu, autant que la piété et le bon ordre de la maison n'y seront pas intéressés. Soyez aussi charitable envers les dometiques; souffrez leurs défauts avec prudence et discrétion, et compatissez à leurs peines : souvenez-vous que si leur condition vous les soumet en ce monde, rien ne vous élève devant Dieu que la vertu, et que, sur ce principe, ils sont peut-être plus agréables à ses yeux que vous ne le serez jamais. Enfin, rendez-vous dans la maison un ange de paix, un modèle de piété, une colombe sans fiel, et un agneau par votre douceur.

Soyez diligente, laborieuse, et utile dans la maison. Couchez-vous de bonne heure autant que vous pourrez ; les veilles du soir ruinent la santé de beaucoup de filles : mais aussi levez-vous de grand matin, pour vaquer plus aisément à vos pratiques de dévotion et aux devoirs de votre état. Aimez le travail, et mettez-le au rang des exercices de piété, le travail est un acte de pénitence et de soumission à l'ordre que Dieu a établi ; sanctifiez-le en l'offrant à Dieu quand vous le commencez ; renouvelez-en l'offrande de temps en temps, en le continuant : cettemanière de travailler est excellente; elle rend le travail plus méritoire, elle entretient l'esprit dans le recueillement, et empêche que le cœur ne s'attache plus à l'action extérieure qu'au motif de piété qui doit l'animer. Puisque vous avez renoncé au monde, ne soyez plus curieuse de savoir ce qui s'y passe ; tout n'est que vanité.

Cet avis est d'une plus grande conséquence que vous ne pensez : la curiosité et la demangeaison de savoir ce que font les autres, est un défaut dont les personnes qui font profession de dévotion ne sont pas toujours exemptes, et cela les jette souvent dans la dissipation et le relâchement. Quant à vous, donnez toute votre attention au soin de votre ame et aux devoirs de votre état ; renfermez-vous toute entière dans cette sphère, et n'en sortez jamais. Vous éviterez par là beaucoup de fautes, et vous trouverez la paix du cœur.

Attendez-vous à la tentation, et préparez-vous-y ; le démon ne vous laissera pas pratiquer la vertu sans vous en détourner, s'il le peut. Cet esprit de malice, jaloux de voir que nous aspirons à un bien qu'il a perdu par sa faute, met tout en œuvre pour nous empêcher d'y parvenir ; plus il voit que nous y tendons avec ardeur, plus aussi il fait des efforts pour nous arrêter. Ne vous étonnez donc pas si vous êtes plus tentée que vous ne l'étiez avant que vous eussiez pris le parti de la dévotion. Alors le démon vous tenoit sous son empire ; qu'avoit-il besoin de vous tourmenter pour vous y retenir ? Mais à présent que vous vous êtes rangée sous celui de Jésus-Christ, il ne négligera rien pour vous ramener sous sa tyrannie. Je vous préviens là-dessus, afin que vous ne vous alarmiez point quand le cas arrivera ; car c'est ici bien souvent un sujet de frayeur et de peine pour les personnes qui sont encore nouvelles dans le combat spirituel. Ayez alors plus de confiance en Dieu que vous n'en avez jamais eu ; jetez-

vous entre les bras de sa miséricorde; priez-le qu'il vous fortifie, et combattez généreusement pour sa gloire et pour le salut de votre ame.

Vous aurez aussi des ennuis à souffrir, et à vous défendre contre la tristesse de la nature: quand on avoit accoutumé de donner la liberté aux sens, et qu'ensuite on veut la régler par la retraite, le recueillement et la mortification, la nature souffre, elle se révolte contre la contrainte, elle combat pour reprendre sa liberté; et si elle ne peut la recouvrer, elle fait sentir des ennuis et une tristesse qui est pénible. Mais, ma chère enfant, si cela vous arrive, soutenez cette peine avec patience, ne vous y livrez pas, et ne secondez pas la tendresse et la sensibilité de la nature, toujours prête à se plaindre dès que vous voudrez la soumettre au joug de Jésus-Christ. La tristesse passera, la consolation lui succédera, et vous aurez le bonheur d'avoir remporté la victoire sur vous-même.

Telles sont les règles que j'ai cru devoir vous proposer pour tous les jours; car il n'en est point où vous n'ayez des défauts à corriger, des vertus à pratiquer, des devoirs domestiques à remplir, des actes de religion à faire, des tentations à combattre, et des passions à dompter.

Quant à la fréquentation des sacrements, et aux autres pratiques de piété que vous pourrez faire ou chaque semaine, ou tous les mois, je laisse cela au soin de votre confesseur; c'est plus à lui qu'à moi de les régler selon sa prudence et les disposions plus ou moins ferventes,

qu'il trouvera dans vous. Vous pouvez le lui demander; et s'il trouve bon que vous m'en parliez, nous conviendrons bientôt ensemble. -- Je l'entends bien ainsi, dit Virginie; vous pouvez commander, je me réserve le droit de vous obéir aveuglément. »

CHAPITRE V.

Contradictions des amies de Virginie.

Le jour d'après que la mère Scholastique eut donné à sa nièce les instructions que nous venons de rapporter, ce que celle-ci avoit prévu des contradictions qu'elle auroit à souffrir de la part de ses amies, s'accomplit de point en point. Tandis qu'elle travailloit tranquillement dans sa chambre à un ouvrage de broderie, elles vinrent l'y attaquer au nombre de quatre. Rosalie n'y étoit pas; elle survint lorsque le combat fut engagé. L'aussaut fut violent: il commença de leur côté par quelques froides démonstrations d'amitié, qui furent suivies de fades railleries: on en vint bientôt aux invectives; on la traita d'imbécille, de folle, de visionnaire; on eût créé volontiers des expressions plus offensantes pour la choquer plus vivement.

Virginie leur laissa décharger à loisir toute leur amertume, et lorsqu'elles eurent cessé de parler, elle saisit le moment, et leur répondit en ces termes: « Je m'attendois à vos apostro-

phes, et cela ne m'a pas empêché de me déterminer pour le parti que j'ai pris. J'accepte volontiers vos reproches; non que je les mérite pour la démarche que j'ai faite, mais en satisfaction de ce que je faisois auparavant. Je ne saurois vous vouloir du mal; mais s'il reste encore dans votre cœur quelque peu d'amitié pour moi, faites-la servir à ma tranquillité, en me laissant libre dans ma manière de penser, puisque je ne n'attaque pas la vôtre. »

Rosalie, qui étoit arrivée dans le fort de leurs invectives, ne la laissa pas parler davantage: elle l'interrompit pour prendre sa défense; et se tournant vers les autres avec un air d'indignation qui l'emporta sur sa douceur ordinaire, elle leur dit d'un ton aigre: « Y avez-vous bien pensé? Virginie s'est-elle dégradée en voulant être dévote? Quelle est votre indiscrétion de la traiter avec si peu de ménagement! et par quel droit venez-vous l'insulter dans sa propre maison? J'ai admiré sa patience de vous écouter sans vous interrompre; elle suffit pour la venger et vous couvrir de confusion. » Ensuite regardant Virginie: «Vous avez bien fait, lui dit-elle d'un ton ferme; vous avez pris le meilleur parti; il n'est aucune de nous qui ne dût vous imiter, bien loin d'y trouver à redire: mais laissez parler celles qui ne peuvent vous empêcher de bien faire; leurs reproches tomberont sur elles-mêmes, et votre piété vous restera. »

Cette saillie, à laquelle personne ne s'attendoit, fit concevoir à Virginie la douce espérance qu'elle auroit bientôt Rosalie pour compagne dans la piété, et fit si bien rentrer les

autres dans le devoir, que, honteuses de s'en être écartées comme elles avoient fait, elles passèrent insensiblement des invectives à des excuses, moins pourtant pour applaudir à Virginie, que pour couvrir comme elles purent la honte de leur injuste procédé. Celle-ci cependant profita de ces dispositions favorables en apparence; et reprenant la parole avec une douceur qui acheva de les confondre: «Vous venez, leur dit-elle, me faire un procès sur une démarche qui ne mérite que des applaudissements. Quelle cause plaidez-vous? Est-ce pour mon véritable bien que vous me grondez? pensez-vous que je l'eusse trouvé dans les frivoles amusements du monde? Je n'y ai que trop perdu; il est bien temps que je répare mes pertes.

Je pense à mon salut; j'ai résolu d'y travailler plus sérieusement que je n'ai fait; voilà, tout bien considéré, de quoi vous me faites un crime. Mais laissons les reproches. Je veux vous rendre le bien pour le mal, si je puis réussir, en vous exhortant à faire comme moi. Il s'en faut de beaucoup que je me repente de la démarche que j'ai faite: je goûte une paix et une tranquillité qui m'étoit autrefois inconnues, et je m'en trouve si bien, que s'il falloit revenir à mon premier état, je le regarderois comme un supplice. Croyez ce que je vous dis: je pensois comme vous, mais je manquois d'expérience; et si vous l'éprouviez comme moi, vous tiendriez le même langage.

Cependant, poursuivit-elle, je ne suis pas devenue si sauvage, que je veuille fuir absolument votre compagnie; mon amitié pour

vous n'est pas ralentie, et ce qu'il vous a plu de me dire de fâcheux n'en altérera pas la sincérité. Mais je vous parlerai toujours comme je vous parle à présent, et j'entretiendrai volontiers des liaisons avec vous, autant que vous serez assez équitables pour ne pas vous opposer à ma manière de penser. »

Le discours finit là, et les agresseuses se retirèrent, plus étonnées de sa fermeté que déterminées à suivre son exemple. Deux jours après, Rosalie en rencontra une, qui osa lui faire des reproches d'avoir combattu leur sentiment. « Virginie, dit-elle, s'est conduite comme une enfant, plutôt qu'en fille sensée; elle a fait un éclat dont elle se repentira à loisir. Il auroit été bien plus prudent de se réformer peu à peu, si elle vouloit être dévote; personne n'y auroit pris garde; et si la dévotion l'avoit ennuyée, elle auroit pu la quitter sans passer pour une inconstante. Notre intention n'étoit donc que de lui faire sentir le ridicule de sa démarche précipitée, et de la porter par là à prendre la chose avec plus de modération.

--De modération! répliqua Rosalie, qui étoit encore indignée, malgré sa douceur naturelle; il en faut avoir soi-même lorsqu'on veut en inspirer aux autres, et non pas se répandre en injures comme vous faisiez toutes. Vous l'aviez environnée, ainsi qu'un essaim de guêpes, et chacune se faisoit un malin plaisir de piquer plus vivement. Voilà, sans doute, une manière bien étrange de redresser une amie! Aussi admiré-je sa patience : elle suffit pour vous confondre, si vous n'avez pas assez d'es-

prit pour comprendre que vous avez tort. —Je vous entends, répliqua celle ci, qui se sentit offensée, et vous avez envie de faire comme elle ; et peut-être avez-vous déjà commandé une robe noire pour vous habiller en béguine, et lui tenir compagnie dans sa belle dévotion. --Ne nous brouillons pas, repartit Rosalie en reprenant un air de gaieté qui remit l'autre en bonne humeur ; il est vrai de dire que vous la menâtes durement, et de quelque couleur que vous revêtiez cette action, elle ne sera jamais brillante. »

CHAPITRE VI.

Rencontre de Gordienne. Conversion de Rosalie.

C'ÉTOIT sans doute l'ennemi du salut qui avoit suscité cet orage à Virginie: mais n'ayant pu l'ébranler, il usa d'un artifice moins dangereux en apparence, et qui l'auroit pu jeter dans l'illusion, si la mère Scholastique ne l'en eût détournée par sa prudence. Il y avoit au voisinage de sa maison une fille de métier appelée Gordienne, grande dévote en apparence, mais qui dans le fond n'étoit rien moins que ce qu'elle affectoit de paroître. C'étoit une causeuse, qui ne s'occupoit qu'à considérer les actions des autres, et dont la langue accoutumée à relever les defauts du prochain, sous prétexte de zèle, montroit un cœur dépourvu de charité et endurci dans la médi-

sance. Elle avoit fait société avec trois filles de son état et aussi défectueuses qu'elle, quoique dans un sens différent ; car Gordienne, aigre dans ses discours, s'exerçoit souvent à faire de gaieté de cœur le procès au genre humain, et les autres, moins caustiques, mais précieuses ridicules, se piquoient de parler des vertus qu'elles ne connoissoient qu'en spéculation.

Qui eût prêté l'oreille quand ces discoureuses conferoient ensemble eût pâli d'indignation de leur pétulance, ou ri avec éclat de leurs bizarres entretiens. Le changement de Virginie n'avoit pas échappé aux regards curieux de Gordienne ; et sollicitée par sa démangeaison de tout savoir, elle profita du moment qu'elle la vit passer devant sa boutique, allant à la messe, pour la prier de s'arrêter. Virginie ne la connoissoit que de vue : avant sa conversion les filles dévotes étoient l'objet de ses railleries, ou tout au moins de son indifférence ; mais depuis qu'elle s'étoit engagée dans le service de Dieu, elle les respectoit et les aimoit ; et Gordienne se faisoit un point d'honneur de les connoître, peu soigneuse de les imiter.

Celle-ci lui fit donc d'abord de grands compliments sur sa réformation : « Vous me faisiez pitié, lui dit-elle ensuite, quand je vous voyois si mondaine : quel malheur, disois-je en moi-même, qu'une demoiselle d'un si grand mérite se perde ! Mais quelle a été ma joie quand j'ai vu votre changement ! j'en ai rendu souvent des actions de grâces au Seigneur ; et je ne cesserai de le prier qu'il

vous accorde le don de la persévérance. »

Elle en vint ensuite à des offres de service, pour l'aider, disoit-elle, à se soutenir dans la dévotion. Vous pouvez me faire l'honneur, ajouta-t-elle, de venir toutes les fois que vous voudrez : nous parlerons ensemble de la vie spirituelle, je vous procurerai de beaux livres de piété qui parlent admirablement bien ; et comme vous êtes encore neuve dans la pratique de la vertu, je vous instruirai de bien des secrets qui vous y feront faire de grands progrès.

Elle ajouta plusieurs autres choses qu'il seroit trop long de rapporter, et l'eût arrêtée davantage, s'il n'eût tenu qu'à l'envie qu'elle avoit d'étaler son éloquence ; mais Virginie, mieux arrangée qu'elle dans le bon usage du temps, prit congé, en la remerciant avec politesse, et se rendit en diligence à l'église, afin d'être de retour à sa maison à l'heure que sa mère lui avoit recommandée.

Cependant Gordienne s'applaudissoit de cette rencontre, et rouloit dans son esprit avec complaisance tout ce qu'elle auroit dit à Virginie, s'il eût été en son pouvoir de la retenir plus long-temps : enfin, s'abandonnant aux vaines spéculations de son amour-propre, elle disposoit déjà un vaste plan de documents spirituels, qu'elle vouloit lui proposer comme à son élève favorite.

Le même jour qu'elle lui avoit parlé, les compagnes de ses illusions ne manquèrent pas de venir à leur ordinaire tenir leurs importantes séances devant sa boutique. Gordienne, toute préoccupée de ses projets sur

Virgnie, n'avoit pas assez d'esprit de mortification pour suspendre d'un moment l'empressement qu'elle avoit de s'en faire honneur: à peine les autres alloient s'asseoir, qu'elle s'écria avec une espèce d'enthousiasme : « Grande nouvelle, qui intéresse la gloire de Dieu, qui réjouit les anges du ciel, qui va édifier toute la ville ! »

A ces mots chacune s'empressant de satisfaire sa curiosité, prêta avidement les yeux et les oreilles. « Connoissez-vous mademoiselle Virginie, dit-elle ? je n'ai que deux mots à vous dire : elle est toute convertie à Dieu. Elle est habillée aussi modestement que vous et moi. Quoi donc ! dit une de la compagnie, cette jeune demoiselle qui demeure à trois maisons plus haut que celle-ci ? Oui, répondit Gordienne, c'est celle-là même, celle qui alloit toujours parée comme une nymphe, celle qui se donnoit de si grands airs, et qui dédaignoit tout le monde ; ce long cou de grue qui portoit sa tête si fièrement avec ses habits brillants ; cette Virginie si évaporée, et qui donnoit si mauvais exemple dans le quartier par sa dissipation, et par sa liaison avec de jeunes cervelles aussi folles qu'elle.

--O! la merveille ! s'écria une autre. Mais à qui s'est-elle adressée pour se conduire dans la piété ? Si elle n'a pas fait choix d'un directeur bien spirituel, elle ne persévérera guère : il faut lui inspirer de s'adresser au nôtre; nous aurons occasion par là de lier amitié avec elle. A mesure qu'elle n'aura plus ces airs du monde, elle n'aura pas de peine à nous fréquenter : nous l'aiderons à se soutenir dans le parti

qu'elle a pris; nous empêcherons que ses anciennes amies ne la gâtent; nous en ferons un bijou pour la dévotion. »

Ces prétendues dévotes formoient ainsi leurs vains projets, et la mère Scholastique les renversoit sans le savoir. Cette mère éclairée, qui n'ignoroit aucune des illusions qui se glissent dans la pratique de la dévotion, prémunissoit sa nièce contre les occasions d'y tomber, qu'elle pourroit rencontrer; et dans le fil du discours, elle lui recommanda, comme un point capital, de faire un bon choix dans ses liaisons avec les autres filles, et de ne pas s'ouvrir aveuglément à toutes celles qui faisoient profession de mener une vie régulière. « Il faut, lui disoit-elle, les estimer toutes; mais il faut se familiariser avec peu, et avec discernement. Cette leçon, ajoutoit-elle, ma chère Virginie, seroit d'une grande utilité à beaucoup de filles; et combien s'en trouve-t-il qui, bien loin de s'édifier, ne sont les unes aux autres qu'un sujet de dissipation, de perte de temps, et de bien d'autres fautes.

Ceci rappela dans l'esprit de Virginie les offres que lui avoit faites Gordïenne, et elle en parla tout de suite à sa tante. « Qui est cette Gordienne ? demanda la prudente mère Scholastique.--C'est, dit Virginie, une fille dévote qui travaille en boutique dans notre voisinage, où je me suis aperçue qu'elle attire d'autres filles de son état, avec qui elle parle apparemment de la pratique de la vertu.--Ne seroit-ce pas, ajouta la mère Scholastique, celle qui vint passer ici la nuit, il y a quinze jours, auprès d'une de nos anciennes mères qui étoit

en danger de mort? car elle me dit qu'elle étoit votre voisine.--Peut-être bien, dit Virginie; nous n'avons pas d'autre dévote de profession dans nos voisinages; et celle-ci, à ce que je puis comprendre, s'adonne beaucoup aux œuvres extérieures de charité. C'est une fille d'environ trente ans, d'une taille assez grande; elle a le visage rond et le teint hâlé; elle parle avec facilité, et est toujours propre dans son linge et son habit de bure, comme on l'est aux jours de fete.

--N'use-t-elle pas d'eau de naffe, demanda encore la mère Scholastique? -- Vous ne vous y trompez pas, répondit Virginie : car comme je lui parlois, elle tira de sa poche un mouchoir blanc comme de la neige, et qui en étoit parfumé; c'est apparemment qu'elle en à besoin : mais il faut qu'elle ait le cœur bien plein d'amour de Dieu, car elle me parloit de la dévotion avec un zèle étonnant.

--Cela est compris, » dit la mère Scholastique; et ce n'est pas sans sujet qu'elle avoit fait toutes ces questions à sa nièce. Elle s'aperçut que durant la nuit que cette Gordienne étoit entrée dans le monastère, pour aider à servir la religieuse malade, au lieu de lui être de quelque secours, elle n'avoit fait que causer avec une sœur converse en un coin de la chambre, sur le mérite de son confesseur, sur les différents caractères des pénitentes qu'il conduisoit, et sur les pratiques qu'il leur donnoit; ce qu'elle détailloit avec tant de vaine complaisance et une si grande abondance de paroles, qu'il lui fut aisé de comprendre qu'elle étoit du nombre de ces dé-

votes à la langue affilée, dont toute la régularité est dans la couleur de leurs habits.

Elle vit bientôt que la compagnie de cette fille seroit plutôt un piége pour sa nièce, qu'un sujet d'édification; mais ne voulant pas, par esprit de charité, détruire dans son cœur l'estime qu'elle en avoit conçue : « Si vous me croyez, lui dit-elle tout simplement, vous ne prendrez aucun engagement avec cette fille, ni avec les autres qui vont chez elle; cela vous attireroit trop hors de la maison, et votre mère le trouveroit peut-être mauvais. Faites mieux; restez chez vous en solitude, en attendant que Dieu vous donne lui-même une amie avec qui vous puissiez converser quelquefois sans aucun inconvénient.

—Voilà qui est fait, dit Virginie: si elle m'en parle encore, je m'en défendrai honnêtement sur mes occupations. Mais il y a tout à espérer de la conversion de mon amie Rosalie, je la crois au point de se rendre; et si le cas arrive, ne trouvez-vous pas bon que nous nous fréquentions? —Quant à celle-là, dit la mère Scholastique, si elle vient se joindre à vous, ce sera Dieu qui vous la donnera pour compagne fidèle.»

Il sembloit que Virginie parloit ainsi par pressentiment. A peine fut-elle de retour à sa maison, que sa chère Rosalie vint l'y joindre. « Vous venez de l'église, lui dit-elle, ma belle Virginie, et vous avez fait votre oraison bien longue; car j'ai été déjà ici une fois, et je n'ai pas eu le bonheur de vous y trouver : mais quand on goûte les douceurs du ciel, on ne se rend pas sitôt aux choses de la terre.

-- Vous avez trop bonne opinion de moi, répondit Virginie : il est pourtant vrai, ajouta-t-elle en souriant, que je ne viens pas du bal. J'étois chez ma tante la bénédictine; et comme j'y avois porté mon ouvrage, je n'ai pas fait difficulté d'y rester jusqu'à présent. -- Ne pourrions-nous pas monter à votre appartement, lui dit tout bas Rosalie? -- Je le veux bien, répondit Virginie; allons-y, ma mère me le permettra. »

A peine y furent-elles seules, que Rosalie, tout attendrie, se jeta au cou de son amie, et la serrant étroitement, avec un torrent de larmes : « Je viens, dit-elle, mon incomparable Virginie, vous rendre les armes, et vous tenir compagnie dans le service de Dieu; je ne saurois plus résister à votre exemple : il y a trois jours que je ne cesse presque de pleurer en pensant à votre changement : enfin ma résolution est prise; je renonce au monde pour toujours, et je ne désire à présent que de remédier aux plaies de mon âme, et de me dévouer toute à Dieu.

--Ah! s'écria Virginie en levant les mains et les yeux au ciel, ah! quelle bonne nouvelle! elle me comble de joie. Vous voulez être toute à Dieu, ma chère Rosalie! Oh! que cette résolution me touche! Je l'espérois de votre bon cœur, surtout depuis que vous voulûtes bien prendre ma défense contre nos anciennes amies; j'augurai dès lors qu'étant convaincue que j'avois choisi la meilleure part, vous en partageriez bientôt avec moi les précieux avantages. Mais ne craignez-vous pas qu'elles viennent vous livrer des assauts

comme elles l'ont fait à moi? --Non, non, dit Rosalie; je redoute fort peu leurs attaques; vous m'avez fortifiée par votre fermete, et vous m'avez appris à être constante.

--Aurez-vous le courage, dit Virginie, de faire une confession générale? C'est par là que ma tante la bénédictine m'a conseillé de commencer : je sentois aussi que j'en avois besoin. Mais je ne sais si le prêtre à qui je me suis adressée vous conviendra ; dès qu'il s'agit de pareille confiance, chacun a son goût particulier. —Je ne veux suivre que le vôtre, interrompit Rosalie, et je ne veux me séparer de vous en rien, autant que vous voudrez le souffrir.

--Comment, le souffrir ! dit Virginie; abstenez-vous, je vous en prie, de ces expressions; elles ne vous conviennent nullement. Nous avons été étroitement unies lorsque nous suivions les maximes du monde, soyons-le à présent par des liens encore plus forts et plus serrés, en suivant celles de Jésus-Christ. Nous irons voir ensemble ma tante la mère Scholastique; je lui ai parlé quelquefois de vous, par le désir extrême que j'avois de vous voir dans le service de Dieu : elle a été autrefois pensionnaire au couvent avec votre mère; elle vous estime, et prie beaucoup pour vous; elle vous verra avec plaisir, et vous en aurez aussi de l'entendre. Je me trouve si bien de ses avis, que le meilleur gage que je puisse vous donner de mon amitié, est de vous les rendre communs avec moi.

--Je consens à tout, dit Rosalie, et je vous prie de m'y conduire avant que je fasse ma

confession générale, pour me recommander à ses prières dans une affaire de cette importance.» Ainsi il fut arrêté qu'elles s'y rendroient le dimanche suivant après les vêpres : c'est, dit Virginie, le temps le plus commode; je vous réitère que vous ne m'en ferez point de reproches.

CHAPITRE VII.

Des amitiés chrétiennes. Avis de la mère Scholastique.

La pieuse mère Scholastique sourit doucement lorsqu'elle vit paroître sa nièce accompagnée de Rosalie : il ne lui fut pas difficile de comprendre qu'elle en avoit fait sa conquête. Elle lui fit un accueil tel que la charité chrétienne et la bonté du cœur l'inspirent en pareil cas. Les compliments durèrent peu; la piété ne les emploie que pour disposer à des entretiens plus utiles. On se jeta presque aussitôt sur le malheur du monde, qui ne connoît pas Jésus-Christ, sur ses abus, ses vanités et ses dangereuses maximes; et la mère Scholastique en parla avec tant d'énergie et d'onction, que quand Rosalie n'en auroit pas été convaincue, ce discours seul y auroit suffi, ainsi qu'elle l'avoua à son amie en se retirant. Ce fut même durant cet entretien qu'elle eut la première pensée d'être religieuse; ce qu'elle n'exécuta pourtant que quelques années après.

Cependant son changement ne fit pas moins de bruit que celui de Virginie, et ses amies en furent si outrées de dépit, qu'elles osèrent en parler à son frère d'une manière à l'ébranler. Mais sa mère, qui étoit une femme très-vertueuse, et qui voyoit avec une joie incroyable la bonne conduite de sa fille, fit revenir aisément son fils de ses préventions, et donna sérieusement à entendre à ces demoiselles, qu'elle trouvoit très-mauvais qu'elles vinssent mettre le trouble dans sa maison. Tout tomba par ce coup de fermeté, et les deux pieuses amies jouirent depuis, en paix, des avantages de leur sainte liaison.

Peu de jours après que Rosalie eut fait sa confession générale, elle se rendit avec Virginie auprès de la mère Scholastique, pour la remercier des prières qu'elle avoit faites. La pieuse mère en prit occasion de parler de la charité, et ensuite des amitiés chrétiennes, pour les prévenir contre celles qui sont opposées à la véritable piété. Son discours intéresse trop les filles dévotes qui ont des amies, pour n'en pas rapporter ici quelque chose.

«Vous voilà donc, leur dit-elle, dans la sincère résolution d'être à Dieu; vous voilà toutes les deux engagées dans son service; vous n'avez là-dessus qu'une détermination, une volonté, une même fin. Puisque le Seigneur vous aime d'un même esprit, il faut que vous agissiez de concert dans la pratique de la vertu; il faut que vous vous aidiez et vous encouragiez mutuellement; il faut que votre union serve puissamment à votre sanctification: Dieu vous a données l'une à l'autre pour cela: vous de-

vez entrer dans ses vues, et seconder ses desseins de miséricorde, et c'est par là que vous serez des amies véritablement chrétiennes, et que vous pourrez servir de modèle aux autres.

L'amitié, continua-t-elle, est une affection du cœur dont on peut faire un bon ou mauvais usage, selon le principe qui l'anime et les motifs qui la forment. On en peut distinguer de trois sortes : l'une mauvaise absolument, l'autre frivole et dangereuse, et enfin une troisième dont Dieu est le principe et la fin, et qui convient aux personnes véritablement pieuses. La première ne mérite pas le nom d'amitié; nous devrions plutôt l'appeler une véritable haine, puisque par elle on se communique la contagion du cœur, et on agit de concert pour perdre son ame; la seconde, moins dangereuse, mais qui éloigne aussi de Dieu, est fondée sur des qualités purement naturelles ou frivoles, et ne mérite pas d'occuper un cœur chrétien; mais par la troisième, on s'aide mutuellement à pratiquer la vertu; et c'est par les liens de cette sainte amitié que je veux que vous soyez unies; c'est par elle que je consens que vous alliez ensemble, que vous fassiez de concert vos exercices de piété, et qu'enfin vous soyez l'une à l'autre un sujet de consolation spirituelle et d'édification.

Mais, mes chers enfants, il sera peut-être un temps où, si je suis encore en vie, et que vous ayez fait de grands progrès dans la vertu, je vous dirai : *Passez-vous autant que vous pourrez de la créature, et que Dieu seul vous tienne lieu de tout; car ce qui est bon et utile pour les personnes qui commencent, n'est pas*

également avantageux aux ames avancées dans la perfection.

Il y a de ces ames dont Dieu exige le sacrifice des satisfactions les plus innocentes, parce qu'il veut lui seul leur tenir lieu de toute satisfaction. Vous n'en êtes pas encore là; il y a bien du chemin à faire avant que vous y arriviez : je souhaite que vous y parveniez un jour, ce sera bonne marque : vous comprendrez alors, par votre propre expérience, ce qui vous paroît peut-être à présent extraordinaire.

--Il me semble, dit Virginie, avoir lu, ou avoir ouï dire, qu'il ne faut pas s'attacher à la créature, et que c'est un obstacle à la perfection : or, si cela est, il n'est plus permis d'avoir une amie; car comment en avoir sans y être attachée?

--L'attache dans le sens que vous la prenez, répondit la mère Scholastique, est une amitié défectueuse, qui n'est fondée que sur les qualités naturelles de la personne qu'on aime, qui font qu'on la recherche avec trop d'empressement, qu'on s'y arrête contre l'ordre de Dieu, qu'on s'en occupe avec une affection trop sensible; enfin ce n'est plus en Dieu et pour Dieu qu'on est liée avec son amie, mais par une affection toute naturelle. Une telle amitié détourne l'ame de Dieu, et la tourne vers la créature; au lieu que l'amitié chrétienne ne se lie à la créature que dans la vue de se porter avec elle plus facilement à Dieu : elle fait que la créature nous sert de moyens pour aller à Dieu. Comprenez-vous bien ceci?

--Oui, madame, dit Rosalie; mais comment discerner l'amitié qui est une attache, d'avec

celle qui est chrétienne ? --Il me semble, répondit la mère Scholastique, que je vous en ai expliqué la principale différence : la voici plus clairement.

Premièrement, l'amitié qui vient d'une attache sensible, n'a pour objet que ce qui flatte les sens ; elle n'envisage que les grâces extérieures, les talents naturels, la conformité de l'humeur : tout cela fait trouver une personne aimable, la rend d'un commerce agréable, la fait rechercher avec empressement. Vous ne voyez rien en cela qui se rapporte à Dieu : la créature est ce qu'on envisage, c'est en elle qu'on met sa complaisance et sa satisfaction. Mais l'amitié chrétienne n'a aucun égard à ces grâces naturelles ; elle vient de la conformité des sentiments dans la pratique du bien, elle ne se propose que de s'édifier et de s'animer à la vertu.

En second lieu, cette attache sensible se rend trop maîtresse du cœur ; elle le rend captif de l'amie qu'on aime, elle lui donne des empressements qui altèrent sa paix ; elle cause des inquiétudes, des défiances, des jalousies, des dépits secrets. Si une amie partage son affection avec une autre ; si elle ne nous montre pas assez de confiance ; si elle nous quitte trop tôt ; si elle nous voit trop rarement ; si elle nous manque en quelque rencontre, ce sont des sujets de sollicitude, de murmures ; ce sont des reproches, des regrets cuisants que l'on sent. L'amitié chrétienne au contraire laisse le cœur dans toute sa liberté : qu'on soit long-temps sans voir son amie, ou qu'on la voie fréquemment ;

qu'elle nous témoigne plus ou moins de confiance, qu'elle partage son amitié avec d'autres; l'amitié qui n'a que Dieu en vue ne se formalise pas de ces choses; elle est au-dessus de ces petitesses, dont l'amitié naturelle est ordinairement en souci; elle tend à Dieu, et se rapporte toute à lui.

En troisième lieu, l'attache sensible préfère son inclination à ses devoirs. Si le devoir exige qu'on quitte son amie, elle la lui préfère, et aime mieux manquer à son devoir que de quitter sa compagne. Ses entretiens ne roulent que sur des bagatelles; il n'y a rien de sérieux, de solide, d'édifiant, qui tourne à l'avantage spirituel de l'ame. Au contraire, l'amitié chrétienne préfère l'accomplissement de ses devoirs à l'entretien des créatures, lui fussent-elles encore plus chères: elle sait les quitter pour Dieu, parce qu'elle ne les recherche qu'avec des intentions pures. Ses discours tendent au bien de l'ame; l'inutilité en est bannie. Comme Dieu seul en est le lien, Dieu seul aussi en est le sujet.

En effet, mes chers enfants, vous connoîtrez les caractères de l'une et de l'autre amitié par les motifs qui vous porteront à vous lier avec une amie, par la liberté ou la gêne que vous sentirez dans le cœur, par les effets bons ou mauvais que votre amitié produira dans votre ame. Décidez-vous là-dessus.

-- Décidez-nous plutôt vous-même, je vous en prie, ma chère tante, dit Virginie: quand nous ne pensions pas comme aujourd'hui, mademoiselle Rosalie et moi, nous étions étroitement unies..... Vous l'étiez, interrom-

pit la mère Scholastique, mais c'étoit par une amitié basse et terrestre; je pourrois ajouter, par une amitié pernicieuse, puisque vous vous portiez mutuellement par vos entretiens et vos exemples, aux vanités du monde.

--Comment donc! reprit Virginie, depuis notre conversion notre amitié est devenue chrétienne? -- Oui, sans doute, dit la mère Scholastique, parce que vous avez changé toutes les deux, et que vous pensez bien autrement aujourd'hui que vous ne faisiez auparavant.

-- Je le comprends bien, dit alors Rosalie, en s'adressant à Virginie. Ne m'auriez-vous pas quittée comme vous avez quitté vos autres amies, si j'avois continué à aimer le monde? Si donc vous avez bien voulu souffrir que je vous demeurasse unie d'amitié comme auparavant, ce n'a été que parce que vous avez vu que j'ai renoncé au monde, et que nous nous exciterons de concert à pratiquer la vertu. Mais hélas! ma chère Virginie, de quelle utilité puis-je vous être, moi qui suis si misérable? C'est beaucoup que vous me souffriez. Vous, madame, (en portant la parole à la mère Scholastique,) je vous prie, par la charité que vous avez eue pour mon ame, de bien persuader à mademoiselle Virginie que notre amitié ne sauroit nous nuire.

--Ah! répondit Virginie, vous êtes trop humble, votre modestie m'instruit et me confond; elle prouve assez que je trouverai beaucoup à profiter avec vous : voilà notre union cimentée; et puisque c'est Dieu qui l'a formée, j'espère qu'elle durera éternellement. »

CHAPITRE VIII.

Exercices communs de Virginie et de Rosalie, et leur innocente liaison.

On ne vit guère d'union plus étroite que celle de Virginie et de Rosalie; mais aussi il n'en fut point de plus innocente et de plus pieuse. Elles firent un accord entre elles, qui prouve bien que c'étoit Dieu qui l'avoit formée, et qu'il en étoit lui seul le premier principe, le lien et la fin. Comme elles étoient animées du même esprit, elles se communiquèrent des règles d'amitié et de société que chacune en son particulier s'étoit tracées, et elles se trouvèrent si conformes, qu'on eût dit aisément qu'elles les avoient puisées dans la même source, ou que quelqu'un les leur avoit dictées en commun.

Par ces règles, il étoit établi : 1° qu'elles ne se verroient qu'autant que leurs exercices de piété et leurs affaires domestiques n'en souffriroient point; 2° qu'au cas qu'elles fussent long temps sans se voir, elles ne s'en feroient point de reproche, chacune présumant que son amie auroit eu des raisons légitimes; 3° qu'elles n'exigeroient jamais que leur confiance les obligeât à se manifester mutuellement leurs dispositions intérieures, mais que chacune resteroit là-dessus dans une entière liberté; 4° que dans leurs entretiens elles ne parle-

roient point de ce qui se passe daus le monde, et surtout des fautes ou des défauts du prochain, mais seulement de ce qui seroit propre à édifier; 5° que lorsqu'elles se trouveroient ensemble, il leur seroit libre de se retirer, sans que l'une pût obliger l'autre à rester par complaisance; 6° que si enfin l'une des deux venoit, par malheur, à se relâcher dans le service de Dieu, et à se rengager dans le service du monde, l'autre ne seroit point tenue de conserver la même union avec elle.

On voit par ce pieux accord, combien l'affection de ces deux amies étoit pure. De pareilles liaisons ne sauroient nuire aux filles qui font profession de piété. Mais si elles s'écartent de ces règles, il est dangereux que leur amitié ne dégénère en défaut, et ne leur fasse commettre beaucoup de fautes.

Virginie et Rosalie furent si fidèles à garder ces règles, qu'elles n'eurent jamais à se reprocher d'y avoir manqué. Elles se voyoient peu aux jours ouvriers, excepté que quelquefois Rosalie apportoit son ouvrage chez Virginie, et passoit avec elle quelques heures à parler de choses édifiantes; mais c'étoit toujours avec la permission de sa mère, et sans que son travail en fût interrompu.

Leurs plus longs entretiens étoient aux jours de dimanches et de fêtes : le matin, elles vaquoient séparément à leurs pratiques de dévotion, allant à confesse, faisant leur communion quand leur confesseur le leur accordoit, assistant à la messe de paroisse, et enfin, elles étoient à l'église autant de temps que leurs parents ne le trouvoient pas mauvais; mais

après le dîné, elles assistoient ensemble aux vêpres et au sermon, ensuite elles se retiroient dans un jardin dont nous parlerons bientôt, qui appartenoit aux parents de Virginie, où elles faisoient leur lecture spirituelle et leur entretien, jusqu'à ce que l'heure fût venue de retourner à l'église pour y faire leur oraison, et se retirer ensuite chacune à sa maison.

L'ordre de leurs exercices aux jours ouvriers étoit tel : elles se levoient le matin à telle heure qu'elles eussent le temps de faire demi-heure de méditation, avant qu'on eût besoin d'elles dans leurs familles ; elles assistoient à la messe à l'heure que leurs parents trouvoient bon de le leur permettre; elles ne s'arrêtoient pas inutilement après le saint Sacrifice; ou, si le cas arrivoit qu'elles fussent obligées d'aller à quelque endroit, elles prévenoient là-dessus leurs mères avant que de sortir de la maison, pour ne pas leur donner de sujet d'inquiétude. A leur retour, elles lisoient un chapitre de l'excellent livre de l'Imitation de Jésus-Christ; elles faisoient avant le dîné l'examen particulier de la conscience, sur le sujet que leur confesseur leur avoit désigné. Après le dîné, elles récitoient la couronne de la très-sainte Vierge, et faisoient un quart-d'heure de lecture spirituelle, au temps le plus commode par rapport aux affaires de la maison. Enfin, le soir elles alloient passer demi-heure à l'église en oraison, ou en adoration devant le très-saint Sacrement. Le reste du jour, dans l'intervalle de ces exercices, étoit fidèlement employé au travail, sans qu'on pût leur reprocher d'être un moment oisives. Cette règle de conduite

étoit proportionnée à leur état, qui leur laissoit assez de loisir pour s'acquitter de ces saintes pratiques. Mais dans les occupations extraordinaires qui survenoient quelquefois, elles quittoient leurs exercices de piété sans scrupule, pour remplir ces devoirs surnuméraires, les préférant toujours aux pratiques de conseil, selon l'avis que la mère Scholastique leur avoit souvent donné.

Le jardin des parents du Virginie, où nous avons dit qu'elle se retiroit avec son amie aux jours de fêtes ou de dimanches, étoit à peu de distance de la ville, fermé de murailles, d'une étendue vaste, où il y avoit une vigne, un potager, un fruitier, qui formoient une campagne agréable, et d'un revenu assez considérable : sa situation étoit des plus belles; mais ce qui le rendoit plus gracieux, c'étoit un bosquet de pins et de chênes, qui donnoit à ce lieu de plaisance tous les agréments de la solitude. Ce petit bois étoit au fond du jardin, sur le penchant d'une colline terminée par un grand rocher, et dans ce rocher étoit une double caverne que la nature avoit formée, et que l'art avoit rendue commode; et enfin, à côté de la caverne couloit un ruisseau qui prenoit sa source dans le rocher, d'où en se précipitant, il formoit une cascade dont la vue étoit réjouie.

C'étoit dans cette caverne que les deux pieuses amies, éloignées du tumulte des créatures, formoient leurs entretiens aux jours que nous avons dits. La situation du lieu, et tout ce qui se présentoit à leurs yeux, leur rendoit comme sensibles les déserts des saints solitaires de la

Thébaïde, dont elles lisoient les vies avec dévotion, et qui faisoient le plus souvent les sujets de leurs colloques.

Elles se suffisoient si bien l'une à l'autre dans cette solitude, que si quelqu'autre fille de leur connoissance fût venue les y interrompre, elles l'eussent reçue avec politesse, et dans un esprit de charité, mais ce n'eût pas peut-être été sans faire plus d'un acte de patience. D'ailleurs, la joie de la bonne conscience, qu'elles sentoient intérieurement, se répandant sur leurs entretiens, ils étoient assaisonnés d'une innocente gaîté, qui leur donnoit tout à la fois et l'utilité d'une conférence spirituelle, et le délassement d'une honnête récréation. On en jugera par ce seul trait.

Rosalie prenoit un plaisir singulier à lire la vie de saint Paul, premier hermite, et Virginie n'en avoit pas moins. Un jour, en la relisant, elles en étoient à cet endroit où il est dit que saint Antoine frappoit à la porte de la cellule de ce saint hermite, qui faisoit la sourde oreille, jusqu'à ce qu'enfin il lui ouvrit; elles en étoient, dis-je, à cet endroit, lorsque la femme du rentier du jardin, qui avoit été nourrice de Virginie, et qui l'aimoit tendrement, l'appela à quelques pas de la caverne, pour lui présenter un gâteau avec un bassin de fruits choisis : Virginie vint à elle; et dans ce moment Rosalie se cacha dans la seconde caverne, et poussa sur elle la porte qui la séparoit de la première.

Virginie revenant chargée de la collation, et ne la voyant point, comprit d'abord, par la disposision de la porte, ce qu'elle avoit

voulu faire : « Puisque vous voulez imiter saint Paul, lui dit-elle d'un ton enjoué, je vous parlerai comme saint Antoine : (*Atha., vita S. Anton.*) *Ouvrez-moi, serviteur de Dieu; vous savez qui je suis, et pourquoi je suis venu ; si vous me refusez l'entrée de votre cellule, je suis résolu à mourir ici.* » Rosalie prit la parole à son tour, du dedans de la caverne, et répondit comme saint Paul : « *Personne ne prie en menaçant, ni ne mêle des supplications avec des injures; vous étonnez-vous si je ne vous ouvre pas, puisque vous dites que vous voulez mourir ici?* » Ensuite ouvrant avec un doux sourire, elles se donnèrent le baiser de paix, en se nommant réciproquement par les noms de ces saints hermites.

Leur innocente récréation ne finit pas là; mais pour achever de copier ces saints anachorètes, elles s'assirent auprès du ruisseau et partagèrent le gâteau, le tirant chacune de son côté, et conservant la portion qui lui étoit restée à la main; et enfin elles burent de l'eau de la source, se servant du creux de leur main au lieu de verre. Quant au fruit, elles n'y voulurent pas toucher: « Ces deux grands saints, dit Rosalie, ne mangèrent que du pain : contentons-nous donc du gâteau, ma chère Virginie; et, si vous le trouvez bon, faisons à Dieu le sacrifice de ce fruit. » En effet, elles le portèrent à leur maison, pour le distribuer à leur famille, et finirent leur jeu innocent par cet acte de mortification ; ce qui montre que, dans leurs récréations, elles ne perdoient pas de vue la pratique des vertus.

CHAPITRE IX.

Claudine Pazzarelli, ou la fausse mystique.

La mère Scholastique avoit souvent recommandé à sa nièce, ainsi que nous l'avons dit, d'éviter les entretiens inutiles des autres filles dévotes, et de s'en tenir seulement à la compagnie de Rosalie. «Elle vous suffit, lui disoit-elle, vous vous dissiperiez avec les autres : je ne vous dis pourtant pas de les fuir avec affectation, ni de vous rendre farouche; recevez-les avec douceur, avec charité, avec politesse, mais ne vous engagez pas dans des liaisons habituelles. Rendez-vous à vous-même, après avoir rempli à leur égard ce que la bienséance exige en certaines rencontres: si elles vous en demandent davantage, excusez-vous poliment sur vos obligations.

Ainsi parloit cette mère éclairée, et qui voulait, par cet avis, faciliter à Virginie le moyen d'entrer dans la voie du recueillement et de la vie intérieure : «Car, ajoutoit-elle, je suis persuadée que vous ne parlerez avec elles que de bonnes choses; mais on ne se communique guère à plusieurs, même sous prétexte de piété, qu'il ne se glisse bien des fautes dans les entretiens trop fréquents; tout au moins on y consume un temps précieux, qu'on emploieroit à la récollection, et dont on tireroit de plus grands avantages.» Elle faisoit allusion,

en disant ceci, à Gordienne, cette fille dont nous avons parlé ailleurs, et dont elle craignoit que le voisinage n'attirât sa nièce; mais une nouvelle rencontre qu'eut celle-ci d'une fausse mystique, donna sujet encore à la pieuse tante de parler de la vraie et solide piété; et à la nièce, de se convaincre toujours mieux de la nécessité de fuir les créatures.

Cette fille dont nous parlons, appelée Claudine Pazzarelli, étoit alliée d'assez loin à Virginie: leurs mères se voyoient souvent, et la mère Scholastique la connoissoit pour ce qu'elle étoit, c'est-à-dire pour une fille trompée par son imagination et par la lecture continuelle des auteurs mystiques, dont elle vouloit accommoder les saintes maximes à ses idées extraordinaires, bien loin de les entendre dans leur vrais sens.

Un dimanche après les vêpres, que Virginie alloit avec sa chère Rosalie au jardin dont nous avons parlé, cette Claudine se trouva sur leurs pas, et les abordant avec un air composé, elle leur demanda gravement si elles vouloient bien l'agréer pour troisième. La bienséance ne leur permit pas de s'en défendre; un refus auroit blessé la charité, ou peut-être donné occasion d'aigreur entre leurs familles; il fallut ne témoigner que de la douceur, et prendre son importunité en patience.

On l'introduisit donc dans le jardin, et de là à la caverne double. La disposition du lieu lui donna bientôt matière de parler; elle prit, pour ainsi dire, son essor, et s'engagea dans un discours où elle développa ses idées singu-

lières. « Que ce désert est beau, s'écria-t-elle d'abord ! qu'il auroit de charmes pour moi ! Ah ! si j'en étois la maîtresse, je sais bien ce que j'en ferois. -- Mais que feriez-vous, lui répondit Virginie ? -- Je ne voudrois, lui répondit-elle, que ce jardin et ce bosquet ; je m'en ferois un revenu suffisant : je quitterois la ville, j'habiterois dans cette caverne, je chargerois la femme du rentier du soin de mon entretien ; et déchargée de toute sollicitude, je vaquerois uniquement à la contemplation du ciel. »

Virginie l'écoutoit sans dire mot ; mais Rosalie prit la parole, et lui demanda à quoi elle s'occuperoit après avoir bien contemplé le ciel : « Car, ajouta-t-elle, on ne peut pas toujours prier ; et si l'on n'a quelque ouvrage à faire, on risque beaucoup de s'ennuyer. — S'ennuyer ! s'écria Claudine : une ame embrasée de l'amour de Dieu, ne trouve-t-elle pas assez de quoi s'occuper en le contemplant ? -- Il est vrai, interrompit Virginie ; mais il est aussi vrai de dire, du moins il me paroît ainsi, qu'on ne peut pas toujours être ravie en Dieu. -- Aussi ne veux-je pas dire tout-à-fait cela, reprit Claudine ; et pour mieux m'expliquer, voici la règle que je me prescrirois : avant toute autre chose, je choisirois un habile directeur qui me donnât beaucoup de temps pour m'aider à acquérir la perfection ; je voudrois qu'il me permît de faire beaucoup de pénitences ; par exemple, de me lever la nuit pour faire trois heures d'oraison ; de jeûner tous les jours, excepté le dimanche ; de porter la haire, sans parler des

autres instruments de pénitence propres à macérer le corps.

De plus, je ne parlerois à personne, excepté à la femme du rentier, par nécessité ; et à mon directeur, qui viendroit m'entretenir quatre fois par semaine, pour juger quel progrès je ferois chaque jour ; si j'aurois bientôt passé la vie purgative, pour entrer dans l'illuminative ; si j'avancerois dans l'oraison du silence ; si je m'approcherois de celle de transformation ou de perte en Dieu : il pourroit voir par là combien de pas j'aurois faits chaque jour dans la belle voie qui conduit au sommet de la montagne mystique, où se consomme l'union de l'ame avec Dieu : cet état angélique dans lequel, ne tenant presque plus à la terre, on est comme habitant de l'éternité.

Mon occupation dans le jour seroit, hors le temps du repas, la ravissante contemplation. Je ne ferois point de péché ; je tiendrois toujours mon cœur uni à Dieu : je ferois mon oraison, tantôt aux pieds de mon lit, en l'arrosant de larmes de componction ; tantôt au milieu de la caverne, la face contre terre, dans des sentiments d'une profonde adoration ; tantôt sur la cîme du rocher, ayant les yeux et les mains élevés vers le ciel, poussant des soupirs enflammés, ou des cris qui feroient retentir tous les échos d'alentour, pour marquer au Seigneur le regret que j'aurois d'être dans ce lieu d'exil, et le conjurer de ne pas le prolonger davantage, mais de m'attirer à lui dans la céleste patrie. Avouez-le, ne seroit-ce pas là une vie bien

douce, bien paisible, bien sainte, plus céleste que terrestre?

--Dieu vous donne bon courage et bonne fortune, s'écria Rosalie en faisant un éclat de rire! voilà un projet dont il est plus aisé de repaître l'imagination, qu'il n'est possible de l'exécuter.--J'y trouve bien des défauts, dit aussi Virginie: à qui que ce soit que vous en parliez, je pense qu'il vous dira comme nous; tout au moins, il n'est nullement de notre état, et je croirois prodiguer le temps, si j'en occupois mon esprit comme d'un objet sérieux.

--Vous en parlez bien à votre aise, dit la prétendue mystique; mais répondez-moi, je vous prie: qu'est-ce que je propose ici, et qu'y trouvez-vous d'impossible? Est-il impossible de se lever la nuit, de jeûner, de contempler Dieu, de porter le cilice ou la chaîne de fer? Et vous proposé-je autre chose? Eh oui, dit Rosalie, tout celá est fort beau; mais de la façon que vous l'arrangez, il y en a pour perdre la tête en moins de six mois. Après tout, quelle nécessité y a-t-il de voir si souvent un directeur? On nous a dit qu'il faut le voir pour se confesser, et dans certaines occasions où l'on peut avoir besoin de ses avis; mais à cela près, de fréquents entretiens ne sont qu'une perte de temps pour lui et pour nous, et peuvent même dégénérer en amusements nuisibles à l'ame.

--Enfin, dit Virginie, nous n'entrons point dans ces belles voies extraordinaires; nous sommes des filles ignorantes, nous allons

simplement à Dieu comme on nous l'a enseigné, nous suivons le train commun de la dévotion. On nous recommande de ne point suivre les vanités du monde, de faire fidèlement nos exercices de piété, d'être humbles, patientes, soumises à nos parents; d'avoir de la douceur et de la charité envers le prochain, d'aimer la retraite et le travail, et de souffrir avec soumission à la volonté de Dieu, ce qui nous arrive de fâcheux : voilà ce qu'on nous a recommandé, et à quoi on nous a dit qu'il falloit nous appliquer pour plaire à Dieu et pratiquer la dévotion. »

CHAPITRE X.

Suite du même sujet.

La réponse de Rosalie et de Virginie fit peu d'impression sur cette illuminée : elle étoit trop prévenue en faveur de sa manière étrange de penser, pour se rendre à leur sentiment; et, comme si elle n'avoit pas seulement fait attention à ce qu'elles avoient dit, elle se tourna vers Virginie, et lui demanda si elle faisoit l'oraison.

« Nous la faisons le matin quand nous en avons le temps, répondit modestement Virginie; et on nous a fort recommandé de n'y pas manquer, à moins d'un sujet légitime. --Tout au moins, dit Claudine, vous en faites une d'une heure et demie le matin, et au-

tant le soir. — Comment! une heure et demie, dit Virginie? nous ne nous vantons pas de cela : et que deviendroient les affaires de notre maison ? Il feroit beau voir que je laissasse à ma mère tout le poids des affaires domestiques, tandis que je serois tranquille à mon oratoire à faire la méditation ! Ne seroit-ce pas lui donner un juste sujet de mécontentement? Il nous suffit de demi-heure, tantôt plus, tantôt moins, selon que nous en avons le loisir.

— Quoi! dit Claudine d'un ton de zèle échauffé, vous auriez du scrupule si vos parents vous grondoient quand vous ne quitteriez pas l'oraison pour les affaires de la maison? Est-ce que le salut ne doit pas passer avant toutes les affaires du monde? Si les parents se fâchent, tant pis pour eux; ce n'est point votre faute, c'est la leur; ils doivent savoir qu'il n'y a rien qu'une chose nécessaire, qui est le salut. Quant à moi, j'ai mis mes gens sur le bon pied : au commencement que je m'adonnai à l'oraison, ils m'appeloient souvent, mais je faisois la sourde oreille; ils murmuroient, mon père se mettoit en colère, mais je les laissois dire; à la fin ils se sont lassés, et j'ai sauvé ma liberté. »

Virginie et Rosalie entendant ce discours, se regardoient l'une et l'autre, étonnées d'une illusion si grossière. Claudine le comprit. « Peut-être, leur dit-elle, que je vous ai scandalisées; il faut vous guérir : comme tous les attraits ne sont pas les mêmes, apparemment que le vôtre est opposé au mien; vous en êtes encore à la vie purgative, où l'on s'exerce plus

à combattre les passions, et à des pratiques extérieures. Quant à moi, le repos de l'oraison est mon état; par ce que j'ai lu dans des livres qui traitent de la vie spirituelle, je comprends que je dois être bientôt à la fin de l'illuminative pour passer à l'unitive.

-- Et qu'est-ce donc que cela, demandèrent en même temps Virginie et Rosalie, toujours plus nouvelles sur les discours de Claudine? Notre confesseur nous dit de nous corriger de nos défauts, de combattre nos passions, de réprimer les saillies de l'humeur, de nous montrer toujours douces et affables, même envers les personnes qui nous font de la peine; d'être obéissantes, de n'être jamais sans rien faire; mais il ne nous dit rien de ces vies illuminatives et purgatives dont vous parlez. -- Vous les arrangez mal, ces vies, dit Claudine; et il paroît bien que vous êtes neuves dans la spiritualité: mais je comprends d'où vient ceci: vous avez choisi pour confesseur quelque bon missionnaire, accoutumé à entendre de grands pécheurs, et qui ne fait que parler de l'enfer, du jugement dernier, et des vérités communes de la religion: un tel confesseur ne sauroit vous conduire que par la voie ordinaire, battue par la multitude; en sorte qu'après avoir été plusieurs années sous sa conduite, vous ne saurez pas même ce que c'est que connoître Dieu par affirmation et par négation.

Il n'en seroit pas de même si vous aviez un directeur tel que je me l'imagine, et qui vous fît passer en peu de mois de la méditation à l'oraison, et insensiblement aux plus hauts

degrés de la contemplation. Mais où trouver ce directeur? Les meilleurs confesseurs ne sont pas de ce goût; ils craignent de rendre leurs pénitentes trop spirituelles. Il y a long-temps que j'en cherche un qui me satisfasse là-dessus, mais je n'ai pu le rencontrer : tous ceux à qui je me suis adressée ont contrarié mes désirs, ou ne m'ont pas entendue; ils se sont contentés de me recommander, comme à vous, de pratiquer les vertus que tout le monde connoît.

Enfin, j'ai pris le parti d'aller à confesse à quelqu'un qui ne m'interroge point sur mes dispositions: je me contente de lui dire mes péchés; et pour le reste de mon intérieur, je me règle sur ce que je trouve dans les livres mystiques, ou sur ce que je crois que Dieu m'inspire. »

Les deux pieuses amies s'ennuyoient fort d'entendre ces discours, et Claudine ne tarissoit point. Cependant le jour baissoit. Enfin, Virginie se levant: « Il se fait tard, dit-elle; si vous m'en croyez, nous irons faire notre visite du saint sacrement, afin que nous puissions nous retirer à la maison à l'heure que nos parents nous l'ont recommandé. » Elle dit ces dernières paroles expressément pour servir de leçon à cette fausse spirituelle. Mais elle ne répondit rien, soit faute d'attention, soit qu'elle feignît de ne les avoir pas entendues.

Précisément le lendemain, la mère de Claudine vint faire visite à celle de Virginie, et trouva celle-ci dans le salon, occupée à repasser un grand tas de linge; ce qu'elle faisoit avec beaucoup d'adresse et d'activité. Cela lui

donna occasion de se plaindre de sa fille. « Que vous êtes heureuse, dit-elle en abordant la mère de Virginie, d'avoir une fille si laborieuse! Je l'ai trouvée dans votre salon, appliquée à son ouvrage, et assurément elle ne s'y endort pas. Ah! si ma dévote en faisoit seulement la moitié, je me croirois bien partagée; mais depuis qu'elle a pris son habit noir, on diroit qu'elle a endossé la fainéantise: je n'en puis rien tirer pour l'utilité de la maison; elle est ou à l'église, ou enfermée dans sa chambre; et quand je veux lui représenter qu'elle devroit partager avec moi les sollicitudes domestiques, elle fait la moue, et me dit, d'un air chagrin, que son salut passe avant tout.

-- Il est vrai, répondit la mère de Virginie, que la mienne se prête à tout: elle me soulage de la plus grande partie des affaires, et je me repose en sûreté sur son amour pour le travail, et sur sa vigilance. Elle n'en faisoit pas tant avant qu'elle embrassât le parti de la dévotion; mais depuis, elle est si attentive à me soulager du soin de la maison, que si je renvoyois la fille de service, elle me dispenseroit volontiers d'en prendre une autre, et s'offriroit tout de suite à faire ce qu'il y a de plus bas dans le ménage. »

La mère de Rosalie se trouvoit présente à cette conversation; elle prit la parole, et dit: « Je vous en offre autant de ma fille; elle aime si fort le travail, que je suis quelquefois obligée de modérer son ardeur, et de lui ordonner de se reposer. Aussi je lui permets volontiers de venir voir, comme elle fait, mademoiselle Virginie; car, outre qu'elle peut beaucoup

profiter de sa compagnie, je regarde cela comme un utile délassement qu'elle prend, quoique d'ailleurs elle ne manque jamais de porter de l'ouvrage avec elle: mais ce qui me donne encore plus de consolation, c'est que je sais toujours où elle va: il est inouï qu'elle soit jamais allée à deux pas hors du logis, sans m'en avoir demandé la permission.

-- Hélas! s'écria la mère de la fausse mystique, pourquoi n'ai-je pas une fille aussi docile? Ma Claudine entre et sort sans congé; jamais elle ne s'informeroit, avant de sortir, si j'aurois besoin d'elle. Je me suis avisée une fois de lui demander où elle alloit; elle me répondit, d'un ton grondeur, qu'elle avoit affaire. Ainsi, il faut supporter sa mauvaise humeur, et souffrir en silence pour le bien de la paix. Son père, après avoir crié plusieurs fois, a pris enfin le même parti que moi; il se contente à présent de murmurer de temps en temps contre les dévotes.

-- Ce mal vient, dit la mère de Rosalie, qui étoit une femme très-prudente, et d'une piété solide, ce mal vient de ce que les filles ne sont pas toujours bien instruites des règles de la véritable dévotion, et de ce qu'elles s'en forment selon leur humeur ou leur caprice: elles s'imaginent que la vertu consiste uniquement à priér, à lire des livres spirituels, ou à être long-temps dans l'église; et comme une telle conduite s'accorde assez avec la lâcheté naturelle, elles s'y fixent avec inclination, sous prétexte qu'elles n'y voient que du bien: mais elles ne veulent pas entendre que la vraie dévotion consiste à accomplir la volonté de Dieu,

chacun dans l'état où sa providence l'a placé. »

L'entretien sur ce sujet auroit peut-être duré plus long-temps, sans une dame qui survint. On changea de discours, et on se jeta sur d'autres matières.

CHAPITRE XI.

De la vraie et solide piété. Avis de la mère Scholastique.

Les deux pieuses amies ne furent pas longtemps sans voir la mère Scholastique. Elle leur donnoit des avis salutaires, et le faisoit avec tant de zèle, de douceur et d'onction, qu'il n'y avoit que la crainte d'être importunes qui rendît leurs visites moins fréquentes.

A peine furent-elles dans le parloir, que cette excellente mère, qui ne les voyoit que pour parler d'affaires de leur salut, leur dit, sans autre prélude: «N'êtes-vous pas tentées de retourner au service du monde? et les folies du carnaval (car c'étoit peu de jours avant le carême), n'ont-elles pas un peu sollicité votre cœur à y prendre part?—Point du tout, répondit Virginie, j'aurois à présent autant de peine à revenir à ces frivoles amusements, que j'y trouvois autrefois de plaisir.

--Ne vous en étonnez pas, madame, interrompit Rosalie avec un air enjoué; mademoiselle votre nièce en est déjà à la vie illuminative. -- Et vous, répliqua Virginie en riant

aussi, en êtes-vous encore à la purgative? --Vous voilà bien savantes l'une et l'autre, dit la grave mère Scholastique! Vous avez lu apparemment quelque livre qui est au-dessus de votre portée, et qui vous occupera inutilement pour le présent, et ne servira pas à vous instruire de vos devoirs.

--Je vous demande pardon, ma chère tante, dit Virginie; nous n'avons pas passé vos ordres; mais si nous n'avons rien lu, nous avons bien plus entendu.--Me voilà au fait, répliqua la mère Scholastique; vous avez eu quelque conversation avec votre parente Claudine Pazzarelli, et je suis assurée qu'elle vous a longtemps entretenue de ses idées extravagantes.

—Vous avez deviné, dit Virginie: le hasard fit qu'elle se trouva sous nos pas, lorsque nous allions au jardin de mon père; il n'y eut pas moyen de l'éviter. Elle nous parla de la vie purgative, illuminative et unitive, et nous proposa, au long, un plan de conduite qu'elle auroit voulu observer, disoit-elle, si elle eût été maîtresse de notre jardin.

—Je la reconnois là tout entière, dit la mère Scholastique. Est-il possible que cette bonne fille ne veuille jamais revenir de ses idées? J'ai fait ce que j'ai pu pour la guérir; mais elle a voulu toujours avoir raison, et a pris enfin le parti de ne plus venir ici. Ces vies dont elle vous a parlé, sont les trois états qu'on distingue dans la vie spirituelle. Je ne la blâmerois pas, si elle vous en avoit entrenu comme il faut, quoique vous n'ayez pas besoin d'être instruites de ces choses pour pratiquer la vertu: c'est plutôt aux directeurs à les

savoir, pour conduire les ames que la providence leur confie. Mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elle arrange tout de travers, dans son petit esprit, ce qu'elle lit dans les meilleurs livres; ensuite elle en parle selon ses préjugés, ce qui lui donne un ridicule étrange dans l'esprit de toutes les personnes qui l'entendent. Quant à vous, mes chers enfants, profitez de son exemple pour ne donner jamais dans l'illusion: attachèz-vous, non à de vaines spéculations, ni à des projets chimériques, mais à acquérir la véritable dévotion.

--Faites-nous la grâce, ma chère tante, dit alors Virginie, de nous expliquer ce que c'est que la véritable dévotion. Vous penserez peut-être que nous ne venons ici que pour vous faire des questions; mais vous ne souffrez pas des entretiens inutiles; et en nous permettant de vous venir voir autant que nous le faisons, je pense bien que vous ne vous proposez que de nous instruire, et de nous animer à la piété. -- Je ne suis pas capable de le faire beaucoup, dit modestement la mère Scholastique, et je ne prétends pas m'ériger ici en directeur. Nos conversations ne doivent pourtant servir qu'à nous édifier; et puisque vous voulez que je vous parle selon le désir que mon cœur sent de votre sanctification, je le ferai toujours avec zèle et avec simplicité.

Il n'y a rien de si commun parmi les filles qui font profession ouverte de piété, que de parler de dévotion; mais il n'y en a pas beaucoup qui sachent en quoi elle consiste. Les unes croient en avoir, parce qu'elles font quantité de pratiques pieuses; les autres pensent

qu'il faut faire pour cela de grandes austérités corporelles; d'autres de longues oraisons, ou des prières vocales en quantité; il en est qui s'imaginent qu'elles ne seroient pas véritablement dévotes, si elles ne restoient long-temps à l'église. Quoique tout cela soit bon, lorsqu'on le fait dans les règles et dans l'ordre de la volonté de Dieu, ce n'est pourtant pas dans ces choses que la dévotion consiste.

Voici en deux mots son propre caractère. La dévotion est une vertu qui nous fait faire promptement et facilement ce qui est du service de Dieu; elle n'est pas précisément l'amour de Dieu, mais elle en est l'effet, ainsi que la flamme est l'effet du feu, comme le remarque saint François de Sales. D'ailleurs, la dévotion est pour tous les états, elle est pour tout le monde; personne ne peut dire: Mon état me dispense d'avoir de la dévotion *(Introduc. L. 1, c. 1.)*; mais il en est peu qui la pratiquent, soit par lâcheté, par défaut de bonne volonté, parce qu'on n'a pas à cœur de plaire à Dieu et de prendre soin de son ame; soit aussi par ignorance, par erreur, par illusion, lorsqu'on établit la dévotion où elle n'est pas, et qu'on prend pour la véritable ce qui n'en est que le fantôme.

Faites bien attention à ceci, mes chers enfants. La dévotion renferme donc deux choses: la première, de faire le bien que Dieu veut que nous fassions; la seconde, de le faire avec une sainte activité: de sorte que la dévotion est proprement l'agilité, la ferveur et l'onction avec laquelle l'amour sacré se porte à ce qui est du service de Dieu. Nous

pourrions l'appeler les deux ailes par lesquelles ce saint amour s'élève, vole et s'élance vers Dieu, en se portant avec une sainte activité et une pieuse onction à tout ce qu'il demande de l'ame dévote.

Vous comprendrez encore mieux ceci par une belle comparaison dont un grand saint s'est servi pour le faire entendre. Les autruches, dit-il, ne volent jamais, les poules volent rarement et s'élèvent peu; les aigles, les colombes, les hirondelles volent souvent, rapidement, et s'élèvent bien haut : ainsi les pécheurs ne s'élèvent point en Dieu, ils ne quittent pas la terre, parce que leurs affections sont terrestres; les gens de bien qui n'ont pas encore acquis la dévotion, volent à la vérité vers Dieu par leurs bonnes œuvres, mais c'est rarement, lentement, et terre-à-terre; enfin, les ames véritablement dévotes s'élèvent à Dieu comme les aigles et les colombes, c'est-à-dire fréquemment, promptement, et bien haut. Je ne vous demande pas, mes chers enfants, si vous voulez imiter les autruches; vous n'avez pas renoncé aux vanités du monde pour continuer à marcher par la voie de ceux qui les suivent : mais je ne vous le pardonnerois pas, si vous aviez si peu d'émulation pour la vertu, et que vous imitassiez les poules, dont le vol est rare et pesant. Soyez des aigles, soyez de belles colombes; portez-vous vers Dieu avec une sainte ardeur, prenez vers lui un essor noble et généreux, et ne mettez point de bornes au désir que vous devez avoir d'arriver à la perfection du saint amour, qui est la dévotion dont je vous parle.

Que merépondez-vous, mademoiselle Rosalie?
--Ah ! madame, dit celle-ci, qui ne s'attendoit pas que tout-à-coup la mère Scholastique lui adressât la parole ; ah ! madame, vous direz peut-être que je suis une ambitieuse, mais je voudrois voler encore plus haut qu'un aigle et qu'une colombe ; je voudrois pouvoir voler jusqu'au troisième ciel. » Elle dit ceci avec une ferveur qui paroissoit sur son visage ; Virginie qui s'en aperçut, dit à sa tante : « Mademoiselle Rosalie, en désirant la dévotion avec tant de ferveur qu'elle en fait paroître, montre bien qu'elle la possède déjà. --Eh ! plût à Dieu, s'écria Rosalie ! » La mère Scholastique sourioit ; et l'interrompant lorsqu'elle alloit continuer de parler : « Ne pensez pas, mes chers enfants, dit-elle, qu'on acquière la dévotion dans un jour, ni qu'elle consiste dans un désir ou un sentiment passager de ferveur : il faut travailler beaucoup pour y parvenir. Cet amour actif, diligent, qui se porte aisément au bien, qui embrasse avec ardeur tout ce qui est du service de Dieu, quelque difficile et pénible qu'il soit ; qui goûte la pratique des vertus avec onction, et qui en fait ses délices ; cet amour, dis-je, suppose un long travail, une grande application, des combats soutenus, des victoires remportées. »

Tandis que la mère Scholastique parloit ainsi, une religieuse vint l'appeler pour quelques moments de la part de l'abbesse ; et reprenant ensuite son discours, elle poursuivit en ces termes :

« Regardez, mes chers enfants, la dévotion

comme un riche trésor caché bien avant dans les entrailles de la terre; il faut creuser avec beaucoup de peine et de sueur pour le trouver. Considérez-la comme un prix qu'on a mis au bout d'une longue carrière; il faut courir beaucoup pour le remporter. Enfin, envisagez-la comme un magnifique château situé sur une montagne bien haute et bien escarpée; il faut monter long-temps, et grimper beaucoup pour y arriver. Ces trois comparaisons paroissent d'abord signifier la même chose, je veux dire l'excellence de la dévotion, et le soin qu'on doit apporter pour l'acquérir; mais outre cela, elles ont chacune un sens particulier, qui revient assez aux trois états de la vie spirituelle, dont Claudine vous parloit il y a quelque temps, et qu'elle vous auroit mal expliqués, si elle l'eût fait selon ses idées.

Voici donc comme je l'entends. Ceux qui cherchent ce trésor caché dans le sein de la terre, représentent les ames qui commencent de travailler pour acquérir la dévotion; ou, si vous voulez, celles qui sont dans la vie purgative. Ceux qui courent dans la carrière pour gagner le prix, représentent les ames qui font du progrès dans la poursuite de la dévotion, c'est-à-dire celles qui sont dans la vie illuminative. Ceux enfin qui montent la montagne escarpée pour arriver au château, représentent les ames plus avancées dans la poursuite de la dévotion, qui approchent de plus près de l'union, ou qui y sont arrivées, ce qu'on appelle la vie unitive. Reprenons chacune de ces comparaisons, elles serviront à nous instruire.

Premièrement, parlons de ceux qui fouillent pour trouver ce trésor. Que font-ils? trois choses : ils ôtent la terre qui leur cache le trésor; ils le font avec beaucoup de peine et de fatigue; enfin, ils ne regardent pas ce qu'il leur en coûte de travail, surtout lorsqu'en creusant ils trouvent du tuf ou des rochers; mais alors ils font de plus grands efforts, et persévèrent dans ce rude travail jusqu'à ce qu'ils découvrent ce qu'ils cherchent. Voilà, mes chers enfants, la figure des personnes qui commencent à travailler pour acquérir la dévotion: il faut qu'elles ôtent les obstacles qui les empêchent de découvrir ce céleste trésor, c'est-à-dire qu'elles se purifient du péché et de l'affection au péché, de l'esprit du monde, des mauvaises habitudes, et généralement de tout ce qui est un empêchement à la précieuse dévotion. Mais cela ne se fait pas sans beaucoup de travail, comme je vous ai dit; c'est pour cela qu'on y emploie les exercices laborieux de la pénitence et de la violence évangélique; qu'on s'applique aux sujets de meditation les plus propres à former en nous des sentiments de regret, de componction, de détachement du monde et de nous-mêmes, et à nous animer, nous aider, nous encourager, pour réformer en nous tout ce qui est opposé à la dévotion.

Venons à présent à ceux qui courent dans la carrière pour remporter le prix. Ceux-ci, comme vous voyez, sont différents des autres, qu'on regarde comme des ouvriers pesants et appliqués à un travail rude; au contraire, ils sont plus lestes, plus actifs; leur état n'est

pas de creuser, mais de courir; et ils doivent le faire avec activité, sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils arrivent au bout de la carrière, pour enlever le prix qui s'y trouve attaché: et voilà, mes chers enfants, la figure des ames qui sont dans le progrès, c'est-à-dire qui s'avancent continuellement dans la voie de la vertu, et dans l'acquisition de la sainte dévotion. On considère ces ames comme ayant acquis au-dessus de celles qui commencent une plus grande facilité de faire le bien, par les actes fréquents qu'elles en ont déjà faits, et par le lourd fardeau des habitudes du péché et des affections dépravées dont elles se sont déchargées. Ces ames doivent s'exercer plus particulièrement à la pratique des vertus évangéliques qu'elles étudient dans la vie et la sainte doctrine de notre Seigneur Jésus-Christ. Elles s'affectionnent plus à l'oraison, au recueillement, à la présence de Dieu, et à ce qui concerne la vie intérieure; mais elles doivent observer de ne pas s'arrêter dans leur course, sous prétexte qu'elles ont assez fait de progrès, et de n'y pas marcher trop lentement par tiédeur et par lâcheté; car jamais elles ne remporteroient le riche prix de la dévotion.

Parlons enfin de ceux qui montent sur cette haute montagne pour arriver au magnifique château. Ceux-ci ont plus à faire que ceux qui courent dans la carrière; ils montent, et en montant, surtout à un lieu escarpé, on est quelquefois bien essoufflé. Aussi doivent-ils avoir plus de légèreté, plus d'activité, plus de force, plus de courage, plus de gé-

nérosité. D'ailleurs, ils doivent bien prendre garde, à mesure qu'ils avancent, où ils mettent les pieds; car la montagne étant escarpée, on y trouve des sentiers bordés de précipices; et s'ils avoient le malheur d'y tomber, leur chûte seroit d'autant plus déplorable, qu'ils tomberoient de plus haut. Mais à cela près, voyez comment ils s'élèvent au-dessus des autres, et qu'en avançant ils hument un air plus pur, ils découvrent plus de pays, ils arrivent enfin à ce château magnifique, où ils trouvent des beautés admirables et des charmes qui les ravissent. C'est donc ici la figure des ames qui sont encore plus avancées que les autres, et qui approchent plus de l'union avec Dieu, jusqu'à ce qu'elles parviennent à cette sainte union, représentée par ce chateau magnifique, et qui n'est autre chose que la dévotion parfaite. Ces ames ne peuvent s'élever ainsi sans beaucoup de courage, de ferveur, de générosité et de fidélité; elles doivent bien prendre garde de se relâcher et de donner dans l'illusion, car il est aisé en ceci de prendre le change; elles doivent aussi se défier souverainement du démon de la vanité, et de la vaine complaisance en leurs propres mérites; ce sont là les précipices qu'on rencontre sur cette sainte montagne, et qu'on doit éviter avec beaucoup d'attention. Mais quand ces ames sont assez heureuses que de monter fidèlement, voyez comment elles s'élèvent au-dessus de la terre par un saint dégagement des choses de ce monde; voyez comment elles laissent derrière elles, et dans la basse région de la vertu, les ames

lâches, tièdes, pusillanimes; voyez comment elles croissent en lumière et en amour sacré, comment elles respirent l'air pur de la solide piété, comment Dieu est bon envers ces ames, comment il les protège, il leur commuique ses dons, il les honore de sa familiarité; comment elles pratiquent les vertus d'une manière bien plus généreuse et plus parfaite! Que ne pourrois-je pas vous dire du bonheur de ces ames, de leur excellence, du trésor de mérites qu'elles acquièrent, des consolations qu'elles goûtent, des délices ineffables dont elles sont enivrées, de la paix dont elles jouissent; en un mot, de ce qu'elles font pour Dieu, et de ce que Dieu fait pour elles et en elles, lui qui est si bon, si magnifique, si libéral et si miséricordieux!

--Oh! qu'elles sont heureuses, s'écria Rosalie, en élevant les yeux au ciel dans un transport d'admiration et de ferveur! mon Dieu, qu'elles sont heureuses, et que j'envie leur bonheur! Et que ne faudroit-il pas faire pour acquérir cette belle dévotion! Quand il en coûteroit tout ce qu'on peut posséder dans le monde, et quand même il en coûteroit de répandre tout son sang, seroit-ce trop donner pour acheter un si précieux trésor?» Elle disoit ceci avec une ardeur qui montroit assez combien son cœur étoit touché du discours de la mère Scholastique. Virginie ne l'étoit pas moins; mais l'exclamation de son amie lui fit une impression qui, jointe à ce qu'elle sentoit dans son ame, la fit pleurer de douceur, de joie et de ferveur: la mère Scholastique en fut aussi attendrie, et toutes les trois

donnèrent de pieuses larmes à la dévotion.

Cela interrompit pendant quelques moments le discours de la mère Scholastique ; et Virginie ayant essuyé son visage, que les larmes avoient arrosé, elle reprit haleine, et dit : « Mais, ma chère tante, faut-il donc passer par ces trois états pour acquérir la dévotion ? Si cela est, il y a bien à faire, et il semble qu'une longue vie n'y suffit pas. J'allois aussi le demander, madame, ajouta Rosalie, car cela se présente d'abord à l'esprit.

Non, mes chers enfants, répondit la pieuse mère Scholastique, la dévotion a ses degrés : elle commence dans les ames nouvellement converties à Dieu ; elle augmente dans celles qui croissent en vertu ; elle devient parfaite dans celles qui sont plus avancées dans la voie de la perfection. »

CHAPITRE XII.

La mère Scholastique poursuit son discours sur la vraie et solide piété.

LA conférence ne se termina pas là. La mère Scholastique voyant dans ses deux élèves un désir ardent de s'instruire et de profiter, crut devoir donner quelque chose de plus à leur empressement, et poursuivit son discours comme nous l'allons rapporter. « Quand j'ai distingué trois états dans la vie spirituelle, il ne s'ensuit pas qu'on doive les séparer tout-à-

fait dans la pratique, en sorte que les personnes qui commencent ne s'occupent qu'à se purifier de leurs péchés et de leurs défauts, que celles qui sont plus avancées cessent de travailler à cette purification, et ne s'occupent qu'à l'exercice des vertus, et que celles qui ont fait encore plus de progrès que les autres, soient dispensées de se purifier et de pratiquer les vertus, pour ne s'appliquer qu'à la contemplation : ce seroit une erreur bien grande de le croire ainsi. Dans tous les temps de la vie, on a des ennemis à combattre, des péchés à expier, des défauts à corriger, des passions à dompter, des vertus à pratiquer, et la croix à porter. Mais comme, lorsqu'on est converti à Dieu depuis peu, on est encore lié par des anciennes habitudes; que les plaies des péchés passés saignent, pour ainsi dire, encore; que les passions qu'on avoit satisfaites jusqu'alors sont encore très-vives; il en coûte de remédier à tous ces maux; il faut beaucoup prendre sur soi; il faut user de violence, et ce n'est qu'à force de combattre et à proportion des victoires qu'on remporte, qu'on contracte la facilité de faire le bien, et par conséquent la dévotion. Ainsi, les personnes qui commencent, commencent aussi en travaillant à avoir de la dévotion; en persévérant dans la voie de la vertu, la dévotion croît en elles jusqu'à une entière perfection. Par exemple, vous, mademoiselle Rosalie, qui savez si bien la musique, et qui, à ce qu'on m'a assuré, chantez si proprement, aviez-vous autant de facilité à chanter, quand on vous montroit seulement la note, que vous le faites aujourd'hui?

On vous faisoit solfier, ensuite vous chantâtes les paroles ; insensiblement vous vous êtes perfectionnée; et au lieu qu'il a été un temps où vous hésitiez, vous chantez aujourd'hui à livre ouvert, et vous y trouvez une satisfaction qui vous dédommage de la peine que vous avez eue en apprenant. Il est aisé d'appliquer ceci à la dévotion, sans que je l'explique davantage.

Au reste, cet ordre de la vie spirituelle regarde les ames pleines de bonne volonté, qui ont sincèrement à cœur leur perfection, qui travaillent fidèlement à l'acquérir, et qui ne s'y épargnent pas. Mais combien en trouve-t-on de ce caractère ? Combien, au contraire, y en a-t-il qui commencent, et ne passent pas plus avant ! combien qui, s'étant même assez avancées, s'arrêtent tout-à-coup, et n'ont pas le courage d'aller plus loin ! On les voit, ces ames foibles et pusillanimes dans le bien, ne prendre jamais une ferme résolution, se borner à une piété commode selon les sens et l'amour-propre, pleine de défauts et d'imperfections; et passer leur vie dans une alternative continuelle de bien et de mal, de fautes et de pratiques d'une vertu foible, que la moindre difficulté arrête ; et qu'une petite peine déconcerte. Elles voient la perfection, car elles sont assez éclairées pour comprendre qu'il y a bien plus à faire dans la pratique de la vertu, qu'elles ne font ; mais elles ne considèrent cette perfection qu'en éloignement, sans oser entreprendre d'y parvenir, parce qu'il leur en coûteroit trop; qu'elles ne veulent pas assez se renoncer ; qu'elles sont trop tendres

sur elles-mêmes ; que la mortification leur paroît trop pénible ; que l'humiliation révolte leur amour-propre; qu'elles redoutent la croix de Jésus-Christ. Elles sont semblables à ce jeune homme riche dont il est parlé dans l'Evangile, qui se présenta à Jésus-Christ pour être son disciple, mais qui se retira triste, quand ce divin maître lui dit que pour le suivre il falloit tout quitter. (*Matt.* 19.)

Or, mes chers enfants, à ces ames si peu généreuses, (et Dieu vous préserve d'être jamais de leur nombre,) à ces ames, dis-je, il ne faut pas dire : l'ordre de la vie spirituelle, tel que je viens de vous le tracer, est pour vous ; du premier état, vous passerez au second, et de celui-ci vous arriverez à la sainte union ou à la dévotion parfaite : hélas ! elles ne commencent jamais bien ; ou si elles le font, elles s'arrêtent ensuite au milieu de leur course, et reculent plutôt que d'avancer.

Au contraire, l'ame généreuse et fervente, qui s'est déterminée tout de bon à suivre les desseins de miséricorde de Dieu sur elle dans toute leur étendue, marche fidèlement dans la voie de la dévotion : on la voit s'avancer presque insensiblement; tous les jours elle fait de nouveaux progrès, premièrement dans le renoncement au péché, au monde et à soi-même; elle se défait peu à peu de ses vices, elle dompte ses passions sans les flatter, Pleine de zèle, de désir, d'émulation dans ce saint travail : Dieu, qui la voit et qui est témoin de ses efforts, les récompense par de nouvelles grâces : à la faveur de ses secours, l'ouvrage de sa sanctification s'élève davan-

tage ; aux mauvaises habitudes succèdent les bonnes ; aux vices, les vertus ; au goût du monde, celui des biens célestes ; à la recherche des plaisirs passagers, le choix volontaire des souffrances et l'amour de la croix. Alors la flamme de la charité s'allume toujours plus dans le cœur; elle l'échauffe, le pénètre, l'embrase ; on passe à la sainte union et à la dévotion parfaite, comme on a passé par les degrés inférieurs ; on couronne enfin une vie sainte par une mort précieuse aux yeux de Dieu, qui sert de passage de cette vie misérable à ce séjour de délices éternelles, où on se perdra heureusement dans l'amour de son souverain bien. Mais, mes chers enfants, je vous l'ai déjà dit, il en est peu qui conduisent si fidèlement jusqu'à ce point l'ouvrage de leur perfection : une grande partie commence et se décourage, une autre fait quelques pas, et se lasse ; d'autres s'avancent davantage, et se contentent de leurs médiocres progrès. Heureuse l'ame fidèle et constante qui s'élève au-dessus des répugnances de la nature, des artifices de l'amour-propre, des suggestions de l'enfer, de l'attrait des sens, de tous les obstacles, en un mot, que les ennemis du salut lui opposent, et qui ne s'arrête pas dans sa course, jusqu'à ce qu'elle arrive à la montagne du Seigneur, où est la parfaite dévotion !

Cependant, mes chers enfans, voyez ce que la tiédeur, l'amour-propre, la lâcheté, l'affection des choses créées, et le peu de résolution, font perdre à tant d'âmes, et même je dirois volontiers, à tant de filles qui font pro-

fession de piété! Quelles vertus ne pratiqueroient-elles pas, quel trésor de mérite n'amasseroient-elles pas pour le ciel, quelle gloire ne rendroient-elles pas à Jésus-Christ, lui qui désire si fort d'être glorifié dans ses saintes épouses! tandis que, pour ne pas franchir quelques difficultés qui les arrêtent, pour ne pas vaincre leur répugnance, et pour se satisfaire en des bagatelles, elles croupissent dans leurs défauts, et sont arrêtées dans un état pitoyable d'imperfections, et ne savent ce que c'est que de s'élever au-dessus d'une vertu très-médiocre.

Mon Dieu, que cela fait pitié! Je vous conjure, mes chers enfants, pour l'amour de N. S. Jésus-Christ, qui vous a retirées de vos vanités, qui vous a ouvert les yeux pour reconnoître le néant du monde, qui vous a donné le saint désir de le servir fidèlement et parfaitement; je vous en conjure encore une fois au nom de ce divin Sauveur de nos ames, de ne pas imiter des modèles si imparfaits. Je vous veux plus généreuses, plus ambitieuses et plus reconnoissantes envers ce divin maître. Aspirez à la perfection : mais que ce ne soit pas avec une foible détermination; portez-vous-y de toute l'affection de votre volonté; mettez la main à l'œuvre, avancez, soutenez-vous, et persévérez jusqu'à ce que vous acquériez la dévotion parfaite. Ne craignez ni le démon, ni le monde, ni la nature; Dieu sera avec vous, il ne vous abandonnera point : il est devant vous, au-dessus de vous, derrière vous, à côté de vous, au dedans de vous, pour être spectateur de vos combats, pour vous ai-

der par sa grâce, pour vous guider, vous animer, vous fortifier, vous défendre. En faut-il plus pour vous encourager an travail et à ce saint combat?

Mais, mes chers enfants, quand je vous parle de combat, vous devez aisément comprendre que dans la vie spirituelle tout ne se passe pas en goût suave, en consolations sensibles, en jouissance d'amour plein d'onction céleste; non, mes chers enfants, non, je ne vous le dissimulerai pas, et pourquoi vous le cacherois-je, puisque peut-être vous l'éprouverez un jour, et qu'alors vous pourrez vous souvenir que je vous ai prévenues là-dessus, afin que vous ne fussiez par étonnées? Quand on entre dans le service de Jésus-Christ, il faut se préparer à souffrir. N'a-t-il pas dit que celui qui veut être son disciple doit porter sa croix et le suivre? D'ailleurs, peut-on renoncer au monde, aux plaisirs des sens, à tout ce qui flatte la nature; peut- on déclarer la guerre à ses passions, attaquer l'amour-propre jusque dans ses retranchements, embrasser la pénitence et la mortification chrétienne; peut-on, dis-je, entreprendre ces choses, sans qu'il en coûte de grandes violences? Peut-on encore sans cela pratiquer la douceur, la patience, l'obéissance, l'humilité, le silence dans les peines, etc.?

Ajoutez les épreuves qui viennent de la part de Dieu, par lesquelles ce divin maître, selon le conseil de sa sagesse éternelle, purifie les ames qui sont à lui plus particulièrement, et les met dans les creusets de tribulation, soit pour les épurer de certains défauts, soit pour

les faire croître en mérite à ses yeux, et les rendre dignes des plus riches couronnes dans le ciel. Oh. mes chers enfants, que ces creusets sont quelquefois bien terribles! que le purgatoire de cette vie est rude et pénible! Toutes les ames ne sont pourtant pas également éprouvées; les unes le sont médiocrement d'autres davantage, d'autres d'une manière extrême; les unes le sont au commencement de leur conversion, cela est rare; d'autres quelque temps après, cela arrive plus communément; d'autres lorsqu'elles sont plus avancées; il y en a qui le sont toute leur vie. C'est la souveraine sagesse de Dieu qui règle ces choses, comme je vous l'ai déjà dit, et ce qu'elle dispose ainsi est toujours pour le bien des ames; elles n'ont qu'à répondre fidèlement à ses desseins, tout tournera à leur avantage.

Ceci me fait souvenir d'une image que je vis dans une occasion, qui me servit pendant trois jours de sujet de méditation. J'allois au chœur après l'heure de récréation de midi, pour faire une visite au très-saint Sacrement; et quand j'eus passé le temps ordinaire en adoration, comme c'est notre usage, je voulus réciter les litanies des Saints par dévotion; j'ouvris pour cela un diurnal d'une de nos mères anciennes, que je trouvai à sa place; et à l'ouverture du livre, je vis une image qui représentoit les trois états de la vie spirituelle : il y avoit en premier lieu une fille qui se traînoit à genoux, portant une rude croix sur ses épaules, et suant beaucoup sous le fardeau; le chemin sur lequel elle marchoit étoit coupé

par des torrents difficiles à passer ; outre qu'il y avoit de gros cailloux et des ronces qui déchiroient la peau de cette pauvre fille, en sorte que ses pieds étoient tout ensanglantés. Cependant il y avait des arbres d'espace en espace qui donnoient de l'ombre, de petits oiseaux qu'on supposoit devoir réjouir cette fille par leurs chants mélodieux ; et enfin, au milieu des cailloux naissoient quelques fleurs assez communes, mais de bonne odeur, comme des œillets simples, des lis, des jacinthes : c'étoit donc la première figure qui se présentoit.

Un peu plus loin on en voyoit une autre qui montoit insensiblement une haute montagne, et celle-ci alloit nu-pieds, mais d'un pas ferme, sur un chemin pierreux, dont elle ne craignoit pas beaucoup la rudesse, comme une personne qui y est assez accoutumée : elle portoit sa croix, non pas sur l'épaule comme la première, mais en la tenant élevée avec les deux mains : aussi cette croix étoit-elle moins grande et moins pesante que l'autre : d'ailleurs, quoique le chemin qu'elle suivoit fût étroit et raboteux, j'observai qu'à certains endroits il étoit large, uni, et même quelquefois c'étoit un gazon aussi doux que du velours ; et il y avoit partout des fleurs d'une odeur moins forte que celle des œillets et des lis, mais beaucoup plus suave, et la couleur en étoit plus vive et plus agréable à la vue.

Enfin, sur le sommet de la montagne étoit une troisième fille qui se tenoit debout, ferme sur ses pieds, sans pencher ni à droite ni à gauche, parce que, bien que la place fût assez

large, il y avoit à quelques pas de là de grands précipices qui lui auroient fait tourner la tête, et risquer de tomber dans quelque abîme, si elle s'en fût approchée pour les regarder. J'observai que du plan sur lequel elle étoit, il sortoit un parfum céleste, qui s'élevoit doucement, et l'environnoit comme un nuage délié, au travers duquel pourtant on la voyoit comme je viens de vous la dépeindre. D'ailleurs ce plan, quoiqu'agréable par l'odeur qui en sortoit, étoit pourtant raboteux et irrégulier, et ne laissoit pas que d'être incommode, surtout pour une fille qui étoit obligée d'y être les pieds nus: mais elle y restoit constamment; et au lieu que les autres portoient leur croix, l'une sur les épaules, l'autre dans les mains, celle-ci tenoit la sienne, qui étoit plus petite que les autres, la tenoit, dis-je, sur sa poitrine, et la serroit étroitement avec ses bras, penchant sa tête dessus, et la contemplant amoureusement comme l'objet de ses complaisances.

O mon Dieu! mes chers enfants, que j'eus de plaisir à considérer cette image, et qu'elle me fournit de réflexions! J'oubliai de lire les litanies que je voulois réciter; je me livrai à toutes les pensées que Dieu me donna là-dessus: j'étois vivement touchée du désir de travailler à ma perfection, et je fus plusieurs jours si occupée de cette image, que je l'avois sans cesse présente à l'esprit.

—Ah! ma chère tante, dit Virginie, avouez-le, quand vous y pensiez au temps de l'oraison, vous étiez ravie hors de vous-même, et votre cœur goûtoit bien des consolations.

-- Taisez-vous, petite curieuse, répondit en souriant la mère Scholastique, cela ne vous regarde pas ; j'étois comme le bon Dieu vouloit.

-- Faites-nous la grâce, au moins, madame, lui dit Rosalie, de nous communiquer quelques-unes de ces réflexions que cette image mystérieuse vous fournit. -- Je le veux bien, dit la bonne mère ; mais ce sera en peu de mots, parce que l'heure de l'office approche : il me suffit de vous en expliquer le sens. Il y avoit donc trois figures : elles représentoient les trois états de la vie spirituelle. 1° Ces trois filles s'acheminoient vers la sainte montagne ; l'une étoit au pied, l'autre montoit, et la troisième étoit arrivée au sommet ; pour nous donner à entendre que lorsqu'on s'engage dans le service de Dieu, on doit travailler sans cesse à acquérir la dévotion. 2° Le chemin par lequel ces trois filles marchoient étoit rude et pierreux ; mais celui de la première étoit traversé par des torrents semés de gros cailloux, pour vous faire voir que la voie qui conduit à la dévotion parfaite est rude et pénible ; qu'au commencement surtout il en coûte beaucoup plus ; qu'ensuite, à la faveur des bonnes habitudes que l'on a contractées en se faisant violence, la voie devient moins difficile ; cependant on y souffre toujours plus ou moins, parce que la nature ne meurt pas si aisément, et qu'il faut toujours employer la mortification et la violence pour la dompter. 3° Je vous ai dit encore que dans ces chemins il y avoit au commencement des fleurs d'une odeur plus forte, ensuite des fleurs d'une odeur plus

suave, et enfin un parfum céleste; et cela signifie qu'à ceux qui commencent, Dieu donne ordinairement de temps en temps des consolations sensibles; qu'ensuite, à mesure qu'on fait plus de progrès, les consolations sont moins sensibles, mais plus spirituelles. Enfin, je vous ai dit que toutes ces trois filles portoient la croix, mais bien différemment; l'une avec grande difficulté, l'autre avec plus de facilité, et la troisième en s'y reposant affectueusement; et cela doit nous faire comprendre que quand on marche à la suite de Jésus-Christ, on doit toujours porter la croix; qu'elle est l'apanage de ses disciples, et le trésor de ses épouses: mais au commencement il en coûte de la porter, jusqu'à ce qu'à mesure qu'on croît en vertu, elle devient moins pesante, elle fait les délices des ames parfaites.

-- Mon Dieu, que cela est beau, dit Rosalie! je voudrois bien que le temps vous permît de nous parler davantage. Vous direz que je suis une indiscrète; mais je ne voudrois plus sortir d'ici. -- Il faut cependant nous quitter, dit la mère Scholastique; voilà qu'on sonne les vêpres: assistez-y, il y a le sermon tout de suite, et vous irez après à votre solitude ordinaire. » Elle entendoit le jardin dont nous avons parlé ailleurs.

CHAPITRE XIII.

Ne point désirer les dons extraordinaires. Avis de la mère Scholastique.

Les deux ferventes amies ayant assisté aux vêpres et au sermon, se rendirent, selon leur coutume, à la double caverne où elles se retiroient ordiniarement le dimanche. Elles sentoient au-dedans d'elles une secrète joie qui dilatoit leur cœur, et leur faisoit goûter un plaisir que le monde ne connoît point, et dont Dieu seul favorise les ames pleines de bonne volonté. « Je sens, disoit Rosalie, une consolation si grande toutes les fois que nous sortons d'auprès de votre tante, que j'ai de la peine à la retenir au dedans de moi; je crois que si je ne me contraignois, je ferois des folies, tant mon cœur est inondé de joie.

--Je me trouve de même, dit Virginie. Oh! qu'il y a du plaisir à entendre parler de Dieu! en avons-nous goûté de pareil lorsque nos entretiens n'étoient que des vanités du monde? quelle différence! nous n'en revenions que l'esprit gâté, le cœur vide, et souvent avec des remords de conscience qui nous déchiroient intérieurement. --J'en été bien souvent tourmentée, dit Rosalie, et surtout depuis que je vis que vous aviez pris le parti de la dévotion. Mon Dieu! que je souffris alors dans mon ame! Je tombai dans une si noire mé-

lancolie, avec des reproches si cuisants, que je ne pouvois plus les soutenir : je me retirois dans ma chambre pour me livrer en liberté à mes larmes, et j'aurois volontiers poussé de hauts cris pour soulager ma douleur, si je n'avois craint qu'on ne m'entendît dans la maison.

-- Mais, dit Virginie, depuis que vous avez renoncé au monde, avez-vous été toujours bien contente? -- Je vous avouerai tout simplement, répondit Rosalie, que quand il en fallut venir à une confession générale, j'eus deux grandes peines : l'une de dire tous les péchés de ma vie; l'autre fut une certaine frayeur de m'engager dans la dévotion, que je regardois comme un état où je n'aurois plus aucun plaisir, où il faudroit être toujours sérieuse, triste, séparée des créatures; et je craignois que la mélancolie ne me saisît et ne me jetât dans une fièvre lente. Je passai presque une nuit entière dans ces pénibles réflexions; mais sur le matin je me levai subitement, et je me prosternai devant l'image de la très-sainte Vierge, la conjurant avec beaucoup de larmes de me prendre sous sa protection; je lui protestai que je voulois être à son divin Fils, et faire mon salut; et que quand il m'en coûteroit la vie, je voulois l'aimer et le servir à votre imitation. Sur-le-champ je sentis dans mon ame un courage extraordinaire, et une consolation si tendre, que je m'écriai : Oui, mon Dieu, je m'abandonne entre les bras de votre miséricorde; recevez-moi dans votre service, comme le père de l'enfant prodigue reçut son fils lorsqu'il revint à lui.

--Hélas! dit Virginie, vous ne m'aviez pas encore raconté ceci. Voyez combien de grâces Dieu nous a faites! Et tout de suite elle lui raconta comment aussi elle s'étoit convertie, de la manière que nous l'avons dit au commencement. Rosalie entendant ce récit, étoit extrêmement touchée de reconnoissance envers Dieu, et dit à Virginie: Qu'avons-nous fait au Seigneur pour mériter tant de marques de sa bonté? Voilà nos anciennes amies qui sont encore engagées dans les folies du monde. Elles nous plaignent, cependant elles se trompent bien; et nous les plaignons avec plus de sujet, puisqu'elles courent à leur perte éternelle. Jamais, jamais, ma chère Virginie, nous ne pourrons assez faire pour Dieu, après tant de grâces que nous en avons reçues et que nous en recevons tous les jours.»

Leur entretien dura ainsi jusqu'au soir, qu'elles se séparèrent selon leur coutume.

Le lendemain Rosalie vint passer, avec son ouvrage, une partie de l'après-dînée auprès de son amie. Elle la trouva seule dans sa chambre, occupée à coudre, et chantant un cantique sur l'amour de Dieu: «Faisons un duo, lui dit-elle en souriant, et je ferai le dessus.--Oui, répondit Virginie, je vous entends; vous voulez me surpasser en amour de Dieu, vous qui êtes ma cadette dans son service. Vous êtes bien ambitieuse!» Elles passèrent ainsi quelques moments à se réjouir innocemment; ensuite chacune reprenant son travail et une conférence moins enjouée, Rosalie dit: «Eh bien, ma chère Virginie, parviendrons-nous à la parfaite dévotion? Dût-il

m'en coûter un monde entier, je le sacrifierois volontiers. Mon Dieu! que ce que votre tante me dit hier, me ravit! j'en ai fait ce matin le sujet de ma méditation. J'ai considéré surtout cette fille qui étoit debout au sommet de la montagne de la dévotion parfaite, les bras croisés sur sa poitrine, et la tête doucement penchée sur la croix, qu'elle serroit contre son cœur, et qu'elle contemploit amoureusement: il me sembloit que je la voyois; j'aurois désiré de toute mon ame d'être comme elle. Je le disois au bon Dieu, et je lui ai répété cent fois: Mon Dieu, que cette fille est heureuse! que j'envie son sort! mettez-moi en sa place. Hélas! quand serai-je assez heureuse pour l'occuper, cette place où l'on brûle d'amour pour vous?

--Et combien de temps a duré votre méditation, lui demanda Virginie?--Pas plus de demi-heure, dit Rosalie: j'y aurois resté volontiers encore autant; mais ma mère m'a appelée, et vous savez combien votre tante nous a recommandé l'obéissance prompte: j'ai quitté sur-le-champ; mais ce n'a point été un petit sacrifice pour moi.

--Avouez-le, dit Virginie avec un air content et joyeux, Dieu vous fait bien sentir quelquefois ses douceurs.--Hélas! répondit Rosalie, sa bonté me jette quelquefois dans la confusion. Je n'ai été qu'une pécheresse; et, comme si j'avois toujours été bien pieuse, il me traite avec la même miséricorde qu'il fait aux ames innocentes. Ah! si je puis jamais faire pénitence à mon gré de mes péchés, je m'y porterai de bien bon cœur; et dans la volonté où

je me trouve, je pense que je ne m'y épargnerai pas. »

Virginie, qui se trouvoit dans les mêmes dispositions, se réjouissoit beaucoup d'y voir son amie; elle voyoit en elle son image, ce qui la confirmoit dans la confiance que les consolations qu'elle goûtoit aussi venoient d'un bon principe. Cela lui faisoit encore mieux sentir les obligations qu'elle avoit à la mère Scholastique, dont les entretiens l'animoient si fort à la piété. « Profitons bien, dit-elle à son amie, de tout ce que ma tante nous a dit; instruisons-nous auprès d'elle, et pratiquons fidèlement ce qu'elle nous prescrira. Il paroît évidemment que ses soins nous sont salutaires, puisque Dieu les bénit par tant de grâces qu'il nous fait.--Oui, dit Rosalie, je n'en doute pas d'un moment, et je voudrois qu'il fût déjà dimanche, afin d'avoir le bonheur de l'entendre.

--Cependant, dit Virginie, je vous annonce que ce ne sera que le dimanche en huit jours que nous pourrons la voir, parce que dimanche prochain elle sera en retraite; c'est leur usage d'en faire un jour tous les mois, et ma tante est là-dessus extrêmement exacte.--Oh! que le terme est long! dit Rosalie; il faut pourtant savoir modérer son empressement, comme elle nous le disoit un jour. Ainsi, Dieu agréera mon sacrifice. --Et le mien aussi, dit Virginie, car je vous avoue que c'en est un pour moi. »

Quand ce jour qu'elles attendoient fut arrivé, elles ne manquèrent pas de se trouver auprès de la mère Scholastique. « Ma chère

tante, dit d'abord Virginie, voilà mademoiselle Rosalie qui a toujours eu votre image dans l'esprit.-Quelle image, demanda la bonne mère ? -- Celle, dit Virginie, dont vous nous parlâtes tant la dernière fois que nous vînmes ici. -- Oui, madame, interrompit Rosalie, et j'enviois beaucoup le sort de la fille qui étoit debout au haut de la montagne, et qui serroit amoureusement la croix sur son cœur. --Eh! mademoiselle, dit la pieuse mère, vous voudriez en être déjà là ? mais on n'y parvient pas sans passer par le milieu. Contentez-vous pour le présent, de désirer d'y arriver; mettez-vous en voie, marchez sans vous arrêter, prenez garde de reculer, ou de vouloir vous reposer, et vous y arriverez heureusement.

--Il faut donc, dit Virginie, que nous aspirions à cette dévotion parfaite, et que cependant nous travaillions pour l'acquérir? Mais, ma chère tante, il me semble avoir ouï dire que les ames parfaites sont celles qui ont des ravissements et des extases, comme on le lit dans la vie de sainte Thérèse, dans celle de sainte Catherine de Sienne, ou de sainte Magdeleine de Pazzis. Faut-il donc aspirer à ces choses ? Dieu les accorde à si peu de gens, que si, pour être parfaite, il faut être ainsi favorisée, on doit plutôt désespérer d'y parvenir, parce que Dieu accorde rarement ces faveurs aux ames dévotes.

-- Vous confondez les choses, dit la mère Scholastique : la perfection ne consiste pas dans ces dons éminents, et on peut être fort sainte sans en être favorisée. Ce sont les vertus, et surtout l'amour de Dieu, qui font les

Saints; ainsi il faut aspirer à la perfection, mais il n'est pas nécessaire pour cela d'aspirer à avoir des extases et des ravissements; il y auroit même de la vanité et de la présomption à désirer ces choses, et ce seroit donner lieu au démon de nous tromper par mille illusions, comme il est arrivé à plusieurs.

Il faut donc distinguer dans la vie spirituelle, ce qui est dans l'ordre commun de la perfection, et ce qui est dans l'ordre extraordinaire, et qui n'est, pour ainsi parler, que comme accessoire à la perfection. L'essentiel de la perfection est la charité: plus elle est pure, plus elle est parfaite; et il n'est pas besoin pour cela d'extase, de vol d'esprit, de ravissements. Ces faveurs, que Dieu n'accorde que par un effet de sa pure miséricorde à certaines ames, ne les rendent pas pour cela parfaites à ses yeux. Sainte Thérèse n'étoit pas encore arrivée à la perfection où elle parvint, qu'elle avoit déjà des extases; et il peut se faire qu'une personne sera plus agréable à Dieu, parce qu'elle sera plus avancée dans la voie de l'amour saint, qu'une autre qui sera favorisée de ces dons magnifiques. Croyez-vous, mes enfants, qu'il n'y ait que ceux qui ont eu le don de prophétie, ou de faire des miracles, qui entre dans le ciel? Non sans doute. Pensez-en de même de ceux qui ont eu des ravissements; ils ne seront pas non plus les seuls qui y entrent. Il est vrai que Dieu ne fait de pareilles grâces, pour l'ordinaire, qu'à des personnes qui ont fait beaucoup de progrès dans la piété; mais, comme je vous l'ai déjà dit, la plus haute piété, ni la dévotion

parfaite, n'exigent pas nécessairement qu'on en soit favorisé.

Oh! mes chers enfants, qu'il y en a qui se sont trompées à ce sujet! C'est une grande illusion dans les filles, de ne savoir admirer que les dons extraordinaires dans la vertu. On en a vu qui, par une folle ambition de s'y élever, ont osé chercher dans les livres qui en traitent une route pour les y conduire, et se sont égarées dans mille illusions. Combien d'autres qui, ne sachant faire cas que du merveilleux de la dévotion, n'ont qu'une piété spéculative, ou des paroles, et ne sont pas parvenues seulement au premier degré de l'humilité!

Je vous le dis donc, mes chers enfants, et ne l'oubliez jamais: il faut se rendre digne, par une grande fidélité à la pratique des vertus, que Dieu nous favorise de ses plus grands dons, mais il ne faut pas prétendre à ces dons merveilleux: au contraire, il faut se regarder comme en étant très-indigne: et lorsque Dieu trouve à propos de les communiquer à une ame, elle ne doit les recevoir qu'avec une humble frayeur et une sincère conviction de son indignité, sans jamais s'y attacher ni se les approprier. »

CHAPITRE XIV.

Du saint désir.

La mère Scholastique avoit fait ce long discours sur la vraie et solide piété, et sur les

trois états de la vie spirituelle, non pour flatter la curiosité de ces jeunes demoiselles, mais pour leur faire voir, comme dans un seul point de vue, l'ordre qu'elles doivent suivre, la perfection à laquelle elles doivent aspirer, et les illusions dont elles doivent se donner de garde. « Je vous montre, leur disoit-elle, toute la longueur de la carrière dans laquelle vous devez courir, et le chemin qu'il faut que vous fassiez; je vous montre les sentiers détournés que vous trouverez sur vos pas, et dans lesquels vous pourrez vous égarer : commencez à présent, mais commencez tout de bon à marcher; allez de suite par cette voie droite; ne regardez ni derrière vous pour reculer, ni à côté de vous pour vous détourner, mais toujours au-devant de vous pour avancer, sans vous arrêter jamais, quelque long et pénible que le chemin vous paroisse, quelques obstacles que vous rencontriez, quels que soient les ennemis qui vous en disputent le passage. »

Plus elle leur parloit ainsi, plus ces pieuses amies sentoient la ferveur s'allumer dans leur ame : elles brûloient du désir de travailler, de s'avancer, et d'arriver à la parfaite dévotion. Virginie prenant Rosalie sous le bras en sortant du monastère : « Nous avons appris, lui dit-elle, notre leçon, il en faut venir à la pratique. J'ai si bien résolu de me combattre et de me renoncer, que je parviendrai enfin à un changement entier. Il m'en coûtera, je le comprends bien; mais pouvons-nous trop faire pour Dieu? D'ailleurs, il nous aidera, car il est lui seul toute notre force.

--Hélas! dit Rosalie, il est si bien notre force, que si je n'espérois en son secours, je n'oserois jamais me flatter d'avancer moi seule d'un pas; je ne sens que trop ma foiblesse extrême; et je vois souvent, par une triste expérience, que quelque bonne résolution que je prenne, une légère occasion me fait tomber.

--Commençons donc, ma chère Rosalie, dit Virginie, car nous n'avons pas encore bien commencé; et puisque nous convenons et que nous sentons même que nous sommes extrêmement foibles, unissons-nous plus que jamais dans la prière, pour obtenir de Dieu de nouveaux secours.--Oui, répondit Rosalie, et, si vous le jugez à propos, voici la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge qui approche, nous lui ferons, pendant l'octave, une prière particulière avec toute l'affection de notre cœur, afin qu'elle nous obtienne de son Fils les bénédictions dont nous avons besoin. »

Elles s'acquittèrent de cette pratique de piété avec tant de ferveur, que leur confesseur, qu'elles avoient prévenu, pour ne rien faire que sous les auspices de l'obéissance, leur permit de communier trois fois dans le cours de l'octave; et Dieu écouta si favorablement leurs vœux, par la médiation de sa divine mère, qu'elles avoient mise dans leurs intérêts, qu'elles se sentirent animées plus que jamais du saint désir de le servir fidèlement.

Il sembloit même que Dieu avoit élargi leur cœur, pour le rendre capable de former des affections plus ardentes et plus nombreuses.

Elles étoient, pour ainsi dire, dévorées par l'ardeur de leur zèle et de leur empressement pour la plus haute vertu.

La mère Scholastique, qui étoit attentive à leurs dispositions à mesure qu'elles les lui développoient, craignit qu'il n'y eût de l'humeur, ou qu'elles ne donnassent dans quelque indiscrétion : elle les examina de plus près pour en connoître le vrai principe, et les mit pour cela à l'épreuve que nous allons voir.

« Me le pardonnez-vous, mes chers enfants, leur dit-elle, si je vous marque un peu de défiance? Je le dois au zèle que j'ai pour votre sanctification : il ne seroit ni pur, ni sincère, si j'en agissois autrement. Je vous vois fort empréssées pour la perfection, et je vous en loue; mais vous me le paroissez un peu trop, et je crains que ceci ne soit pas tout-à-fait de Dieu. Prenez garde que la vivacité du naturel n'y ait plus de part que la grâce, et que l'amour-propre ne s'y recherche et ne s'y trouve. Il peut bien se faire aussi que l'idée d'une perfection flatte la vanité du cœur : ce vice est subtil, il s'insinue aisément quand on ne veille pas assez sur ses mouvements intérieurs; et dans ce cas, vous croiriez bonnement nourrir dans vous une disposition fort sainte, et vous ne feriez qu'engraisser l'amour-propre.

Vous sentez, ajouta-t-elle, une grande ardeur, un vif transport pour la dévotion parfaite: ne vous y livrez pas entièrement; si cela est de Dieu, il ne cessera pas, mais il augmentera, ou au moins il se soutiendra jusqu'au temps des épreuves, où la sensibilité de la ferveur cède souvent la place aux aridités du cœur,

et à des tentations qu'il faut beaucoup combattre; s'il n'est pas de Dieu, vous aurez la consolation de n'avoir pas été les dupes de l'amour-propre.

De plus, ne vous entretenez pas ensemble des beautés de la haute vertu, jusqu'à ce que je vous le permette, et il y en aura peut-être pour long-temps; mais parlez de la vertu des personnes qui commencent seulement d'entrer dans le service de Dieu, vous regardant comme étant de leur nombre et les moindres d'entre elles; parlez comment il faut pleurer ses péchés, mortifier ses passions, se corriger de ses défauts; oubliez ce que je vous ai dit des trois états de la vie spirituelle, et surtout du troisième; et sans faire des projets sublimes, allez du jour à la journée, en évitant de déplaire à Dieu, et en faisant le bien qui vous sera présenté. »

L'aveugle soumission de Virginie et de Rosalie, et leur fidélité à mettre cet avis en pratique, rassura la pieuse mère: elle eut la consolation de reconnoître par leur obéissance, que leur ferveur étoit une grâce que la très-sainte Vierge leur avoit obtenue; et après un mois d'épreuve, leur redonnant une entière liberté de suivre leur ferveur dans leurs entretiens, elle leur recommanda seulement de ne rien entreprendre d'extraordinaire sans l'avis du confesseur, de peur que se livrant trop à leur zèle, elles ne donnassent dans quelqu'excès d'austérités corporelles qui altérât leur santé. Ensuite, s'étendant sur l'excellence du saint désir que Dieu avoit, par sa miséricorde, allumé dans leur cœur, elle leur parla ainsi :

« Je bénis le Seigneur, mes chers enfants, qui vous comble de ses grâces, et qui vous donne un si grand désir de la perfection évangélique. Certes le saint désir est une faveur précieuse; il est comme un vent favorable, qui pousse les ames et les fait avancer merveilleusement, comme un modèle puissant qui les porte aux voies hautes de la vertu avec une généreuse confiance, comme les ailes que Dieu donne à l'ame pour s'élever jusqu'au sommet de la parfaite dévotion. Si les filles qui commencent à servir Dieu n'ont pas le saint désir, que feront-elles? et si elles l'ont, que ne feront-elles pas! Le saint désir encourage les ames nouvellement converties, et les soutient contre les difficultés qui, sans lui, les étonneroient; il fait avancer de plus en plus celles qui ont déjà commencé, il soutient et anime toujours plus les ames parfaites: avec le saint désir, on entreprend sa réformation avec succès, on s'exerce vigoureusement dans les travaux de la pénitence, on triomphe du démon, du monde, de soi-même, on renverse tous les obstacles, rien n'arrête, rien n'effraie; on est plus fort que l'enfer, que la nature corrompue, que tous les ennemis du salut: avec le saint désir, l'orgueil cède la place à l'humilité, la sensualité à la mortification, la volonté propre à l'obéissance, la colère à la douceur, l'amour de soi-même à l'amour du Seigneur; les vices tombent, les vertus s'élèvent sur leurs ruines, la charité dresse des trophées sur les débris des passions et du péché.

Avec le saint désir, on est fidèle, on est

constant, on est généreux ; on acquiert l'esprit d'oraison, on avance dans le recueillement au plus haut état de l'amour de Dieu : Avec le saint désir, on jouit de la douce familiarité de Jésus-Christ, on entre dans les mystères de son divin amour, on converse cœur à cœur avec lui, on en est possédé, on le possède, on devient, en quelque façon, une même chose avec lui.

Heureuses les ames qui ont le saint désir! heureuses celles en qui le saint désir est vivement allumé! O mes chers enfants! que vous avez un grand sujet de rendre grâces à Dieu, s'il l'a mis, par sa grâce, dans votre cœur! Votre bonheur est inestimable, si ce saint désir croît en vous, et si vous êtes fidèles à l'entretenir, à le faire valoir, à suivre ses salutaires impressions.

Les ames lâches, non, les ames lâches, ces ames qui n'entreprennent jamais bien comme il faut, l'ouvrage de leur perfection, ne sauroient se flatter d'avoir le saint désir : elles n'ont qu'une volonté foible et chancelante, elles veulent et ne veulent pas. Que cela est bien différent du saint désir, de ce désir sincère et ardent que l'esprit de Dieu excite dans les ames véritablement pieuses, et qui les fait marcher dans les voies de la justice, sans s'arrêter et sans se relâcher! Que votre cœur, mes chers enfants, en sente toute l'excellence et tout le prix ; qu'il se fonde en louanges et en actions de grâces envers le Seigneur qui vous l'a accordé : ne donnez point de bornes à votre reconnoissance ; mais montrez-la surtout par votre fidélité à la mettre à profit. »

La mère Scholastique disoit ceci avec une ferveur qui passoit de son cœur enflammé de l'amour de Dieu, dans celui de ses pieuses élèves, et y allumoit les mêmes flammes. C'étoit là sans doute la conférence de l'amour sacré; il s'étoit rendu maître de ces trois saintes ames; il étoit dans le cœur de la pieuse mère comme dans sa chaire; il étoit dans l'esprit de Virginie et de Rosalie pour les rendre attentives à ses sacrés oracles, et dans leur cœur pour les leur faire goûter et s'y conformer. Oh! que ces enfants de charité en furent pénétrées, lorsqu'elles se retirèrent du monastère pour venir à leur maison! Attirées dans leur intérieur par la douceur que l'onction du divin amour y avoit répandue, et toutes concentrées au dedans d'elles-mêmes, elles ne pensoient pas à parler ensemble, jusqu'à ce qu'étant sur le point de se séparer, Virginie dit à son amie: «Avouez-le, nous avons plus d'envie maintenant de nous aller jeter aux pieds de notre crucifix, que de parler.»

CHAPITRE XV.

Conduite domestique de Virginie.

QUELQUE grande que fût la ferveur de Virginie et de Rosalie, il y auroit eu peu de fonds à y faire, si elle n'avoit été accompagnée des œuvres. Cette ardeur sensible, qui paroît

dans plusieurs filles dévotes, est quelquefois l'effet d'un naturel tendre et affectueux, aussi équivoque que leurs larmes. Ce qui en décide, c'est la pratique des vertus; aussi étoit-ce principalement à cette pratique que la mère Scholastique faisoit attention, et elle eut toujours la consolation de voir que la conduite des deux pieuses amies y répondoit parfaitement.

Pour en juger avec plus de certitude, il est à propos de détailler ici l'état de leur famille, surtout de celle de Virginie, et de les y suivre comme pas à pas. Rosalie n'avoit dans sa maison qu'un frère aîné, dont la conduite étoit fort régulière : leur mère avoit perdu son mari avant qu'ils fussent parvenus à l'âge de raison; sa vie, depuis ce temps-là, avoit toujours été conforme à ce que saint Paul recommande si fort aux veuves dans sa première épître à Timothée, chap, 5. Rosalie ne trouvoit donc rien dans sa maison qui la contrariât dans sa dévotion : bien loin de là, sa mère en étoit au comble de la joie, et la traitoit plutôt comme sa sœur ou son égale, que comme sa fille : elle la favorisoit dans toute ses pratiques de piété; et peut-être que si Dieu ne l'eût appelée dans la religion pour l'y faire mourir entièrement à elle-même, les commodités qu'elle avoit chez elle l'auroient empêchée d'arriver à la haute perfection, où on n'arrive que par le parfait renoncement. Il n'en étoit pas de même de Virginie : elle étoit sous l'autorité d'un père et d'une mère; elle avoit un frère aîné, une sœur cadette appelée Lucie, et deux frères jeunes encore, qui étudioient au collége, qui se firent religieux dans l'ordre de

saint François d'Assise, comme nous le verrons dans son lieu.

Le père chérissoit beaucoup Virginie; mais les prédilections de la mère étoient en faveur de Lucie, surtout depuis que celle-là avoit embrassé la vie dévote. Cela étoit même si connu dans la maison, que Lucie s'en prévalant, prenoit des airs de supériorité sur son aînée, qui eussent, en bien des rencontres, mis à bout la patience d'une fille moins fervente que Virginie.

Cependant elle ne se démentit jamais, et voici toute l'économie de sa pieuse conduite. Premièrement, elle n'abusa jamais de l'affection de son père, pour se dédommager de ce qui lui manquoit à cet égard du côté de sa mère. En second lieu, elle eut toujours pour sa mère, non seulement un grand respect et une attention particulière à la prévenir en tout, mais encore un amour tendre et sincère, que les manières brusques qu'elle essuyoit journellement ne refroidirent jamais dans son cœur. En troisième lieu, elle ne parut jamais devant elle avec un air triste ou mélancolique, mais toujours avec un visage doux, qui dénotoit la soumission et l'affection d'un cœur exempt de tout ressentiment. En quatrième lieu, quoiquelle vît que sa mère la grondoit plutôt par mauvaise humeur que pour de justes raisons, elle ne s'excusoit point; mais elle promettoit toujours avec une extrême douceur de mieux faire. Enfin elle s'étoit fait une loi de ne rien négliger, non seulement pour ne pas lui donner sujet d'inquiétude, mais pour gagner ses bonnes grâ-

ces; ce qu'elle ne faisoit pas par intérêt propre, mais par vertu, et par le respect que la nature et la religion lui inspiroient pour ses parents.

Virginie étoit toujours prête à obéir au moindre signe de sa mère : elle étoit même presque continuellement occupée à étudier sa volonté, pour la prévenir, autant qu'elle pouvoit la connoître; et sa soumission étoit si prompte et si parfaite, que sa mère revenant bien souvent de ses préventions, se reprochoit à elle-même de la ménager trop peu, comme elle l'avoua depuis, ainsi qu'on le verra dans la suite. Telle étoit donc la conduite que Virginie gardoit à l'égard de sa mère.

Sa sœur Lucie ne lui fournit pas moins matière de patience, et elle le sut également mettre à profit. Lucie avoit l'esprit du monde, et ne goûtoit point l'air modeste de sa sœur, non plus que la profession ouverte qu'elle faisoit de la dévotion : elle lui en faisoit quelquefois des railleries offensantes; elle lui parloit d'un ton résolu, et la traitoit en inférieure; elle se donnoit la liberté de lui commander; elle lui laissoit presque tout le poids des affaires domestiques; elle ne lui témoignoit ni amour, ni estime, mais plus ordinairement du mépris, ou tout au moins de l'indifférence. Il arriva même dans une rencontre, que Virginie se trouvant indisposée, une fille de service vint le dire à sa mère en présence de Lucie, et celle-ci lui répondit brusquement : « Pourquoi se fait-elle malade avec ses dévotions? qu'elle fasse ce qu'elle voudra; il faut que les dévotes pratiquent la patience; elles

ne doivent pas être dévotes pour rien. » Sa mère, qui auroit dû la redresser, ne dit mot, et n'y parut pas plus sensible. Par surcroît, la fille de service eut l'imprudence de le dire à Virginie; mais celle-ci, bien loin d'en concevoir du chagrin, reprit la fille de ses rapports indiscrets, et s'étant levée, elle vint à l'appartement de sa mère pour recevoir ses ordres, sans donner à entendre qu'elle avoit su le peu d'égard qu'on avoit pour elle.

Il n'en étoit pas ainsi de son frère aîné, qui, bien qu'il ne se piquât pas de dévotion, voyoit pour tant d'un autre œil que sa mère et sa sœur, la patience de Virginie, et les services qu'elle rendoit à la maison, tandis que Lucie, tout occupée de ses vanités, menoit une vie oisive, ne recherchoit qu'elle-même, ne visoit qu'à ses intérêts, et nuisoit plus au bien commun de la famille par ses folles dépenses, qu'elle ne lui étoit utile. Ces considérations lui faisoient donner dans son cœur la préférence à Virginie; mais il n'osoit manifester ses sentiments, de peur de choquer sa mère, et ne lui montroit au dehors qu'une légère complaisance, qui même sembloit se ralentir quelquefois.

Quant aux deux plus jeunes enfants, leur âge, qui les rendoit vifs et étourdis, les empêchoit de s'apercevoir des contradictions que souffroit Virginie; ils y étoient insensibles; et tout occupés de leurs études ou de leurs puérils amusements, ils lui laissoient le soin de raccommoder leurs habits et leur linge, dont elle n'étoit pas peu occupée. Ainsi, Virginie avoit tout à la fois à soutenir dans la

maison les préventions de sa mère contre elle, les hauteurs de sa cadette, l'indifférence de son frère aîné, les étourderies des plus jeunes, presque tout le soin des affaires domestiques, et un travail dont personne ne la soulageoit.

On sent assez combien elle avoit besoin de sa piété pour se conserver dans l'esprit de douceur et de patience : il étoit rare qu'elle en manquât; et si au commencement elle y fit quelques fautes dont on ne s'apercevoit pas même au dehors, mais qui n'échappoient pas à sa conscience délicate, les actes de vertu qu'elle y pratiqua réparoient bientôt ces fautes légères; on peut même dire qu'elle se fit un trésor de mérites, où une vertu médiocre auroit échoué vingt fois par jour.

Voici sur quel principe Virginie agissoit dans ces occasions si dures à la nature, et par quel motif elle s'y soutenoit. En premier lieu, elle avoit taché de se convaicre du besoin qu'elle avoit de se punir de ses vanités passées, de l'attachement à sa volonté propre, de son amour pour ses aises et la vie commode, et de ses résistances aux grâces du Seigneur : cette conviction lui faisoit non-seulement accepter avec soumission les persécutions domestiques, mais elle se portoit à les souffrir avec une espèce d'empressement, comme un moyen de satisfaire par là à la justice divine, qu'elle désiroit extrêmement d'appaiser pendant sa vie, afin de n'avoir plus rien à expier après sa mort.

Ainsi, lorsque sa mère la grondoit sans sujet, et que cela revenoit souvent, elle disoit

intérieurement, pour calmer dans son cœur la sensibilité de l'amour-propre : Si je ne mérite pas à présent qu'elle me gronde, combien de fois l'ai-je mérité par le passé! souffrons donc ceci en expiation de tant de fautes que j'ai commises, et profitons de l'occasion de faire pénitence. Alors, ou elle souffroit en silence, ou si son silence eût pu causer de l'inquiétude à sa mère, elle ne lui répondoit qu'avec humilité et soumission. Et de même, si sa sœur lui répondoit mal-à-propos, ou avec trop de résolution, elle se disoit intérieurement : Il est vrai, elle est ma cadette; mais combien de fois me suis-je élevée avec un orgueil contre Dieu, qui est infiniment au-dessus de moi, et cependant il m'a soufferte avec tant de miséricorde, et m'a attendue jusqu'à présent à la pénitence : ne faut-il donc pas la faire en souffrant ceci avec douceur?

En second lieu, s'il arrivoit dans quelques occasions qu'elle sentît plus de répugnance à souffrir, qu'elle n'en avoit ordinairement, elle se reprochoit sa sensibilité, et se disoit dans son cœur : Me voilà bien tendre pour si peu de chose! et qu'aurois-je fait si j'avois vécu du temps des martyrs? J'aurois succombé aux moindres menaces, bien loin de confesser le saint nom de Jésus-Christ au milieu des tourments. Ah! misérable Virginie! tu es sensible à une parole, qu'aurois-tu fait alors si on en étoit venu aux coups? D'autre fois elle s'encourageoit à souffrir, en se représentant qu'il ne suffisoit pas de témoigner son amour à Jésus-Christ par des paroles, et qu'il falloit en venir aux œuvres. Nous avons du chemin

à faire, se disoit-elle aussi quelquefois ; avançons, puisque nous en avons si belle occasion: si nous la laissons échapper, nous n'en aurons pas toujours de si favorables.

C'étoit par ces réflexions, et d'autres semblables, que Virginie s'animoit à la patience, et se fortifioit dans les contradictions : mais il faut avouer aussi que la ferveur sensible dont Dieu l'avoit favorisée dans ces heureux commencements, et les consolations qu'elle goûtoit, lui en rendoient la pratique aisée. Sa vertu parut avec plus d'éclat dans la suite, à mesure que, privée des goûts sensibles, elle ne laissa pas de se soutenir dans des épreuves encore plus difficiles. Mais ce qu'il y a ici à remarquer de plus édifiant, c'est que non-seulement Virginie se conserva constamment dans la patience, mais encore elle ne cessa de travailler pour l'utilité de sa maison, et ne laissa passer aucune occasion de donner à sa sœur Lucie, dont elle avoit plus à souffrir, des marques d'une amitié également tendre et sincère, fermant absolument les yeux sur ses mauvaises manières, feignant ordinairement de ne pas s'en apercevoir, et n'y répondant que par un air doux et de bons offices. Nous verrons dans la suite comment elle pratiquoit les autres vertus : il faut, avant que de nous engager à en donner des preuves, parler d'une retraite qu'elle fit, où elle jeta des fondements encore plus solides de piété, par les sérieuses réflexions qu'elle y fit à loisir, et par les sentiments dont son ame y fut pénétrée.

CHAPITRE XVI.

Virginie et Rosalie font la retraite de dix jours.

Ce que nous avons vu jusqu'à présent de la vertu de Virginie et de Rosalie, n'est que comme le prélude de ce qu'elles pratiquèrent dans la suite. Une retraite de dix jours, qu'elles firent sous les yeux de la mère Scholastique, les firent passer insensiblement à de nouveaux progrès.

On étoit en usage depuis long-temps dans le monastère de cette pieuse religieuse, de recevoir dans un quartier séparé, sous le bon plaisir des supérieurs ecclésiastiques, certaines personnes de considération et de piété, pour y vaquer aux exercices spirituels pendant dix jours. On y admettoit aussi de jeunes demoiselles qui vouloient mieux connoître leur vocation. La mère Scholastique, dont la grande vertu étoit beaucoup connue dans Palerme et aux environs, étoit ordinairement chargée de la direction de ces retraites, et elle désiroit beaucoup que sa nièce et Rosalie eussent le bonheur de la faire, se proposant en ceci non-seulement le bien de leur ame, mais encore de les connoître de plus près, et surtout d'étudier davantage le caractère de Rosalie, qui s'étoit déjà déclarée à elle dans une conférence particulière, pour être religieuse dans son monastère.

Il étoit aisé à celle-ci d'en obtenir la permission de sa mère, qui la secondoit de bon cœur dans ses pieux desseins; mais la grande difficulté étoit de l'avoir pour Virginie : on peut comprendre par ce que nous avons dit au chapitre précédent, combien sa mère étoit éloignée de porter sa complaisance jusque là. Mais la Providence y pourvut contre toute espérance humaine, et lui en fit naître l'occasion favorable, de la manière que nous l'allons raconter.

Les parents de Virginie avoient une maison de campagne à deux lieues de la ville, et sa mère avoit la coutume d'y passer l'automne, pour la récolte du vin et de l'huile; elle y menoit ordinairement ses deux filles et les deux jeunes écoliers, le père et le fils aîné ne voulant pas quitter la ville. Le mois de septembre étoit donc commencé, et l'on pensoit déjà à prendre les arrangements pour ce voyage, quand on reçut un exprès de la part d'une sœur du père de Virginie, qui étoit une très-pieuse veuve, appelée Célicola, et qui faisoit sa résidence à six lieues de Palerme; par lequel exprès, elle leur faisoit savoir qu'elle les iroit joindre à leur campagne pour y passer jusqu'à la fin du mois.

Cette nouvelle causa beaucoup de joie aux enfants, mais elle plongea la mère dans des réflexions qui facilitèrent à Virginie le moyen de faire sa retraite en paix. La veuve Célicola, qui n'étoit pas moins parfaite dans son état que la mère Scholastique dans son cloître, n'avoit point vu Virginie depuis sa conversion; elle ne l'avoit vue que dans les jours de

ses vanités, dont elle avoit été mal satisfaite, ainsi que de sa nièce Lucie. La mère donc de Virginie craignit que si celle-ci venoit à la maison de campagne, sa tante ne lui donnât la préférence dans son cœur sur sa cadette; et poussant encore plus loin ses vues d'intérêt, elle appréhenda que, la trouvant trop à son gré, elle ne la lui demandât pour rester auprès d'elle, et ne la laissât héritière de ses biens, au préjudice de ses autres enfants. Là-dessus, elle se détermina à ne mener que Lucie et les deux écoliers; et prenant pour prétexte, qu'il ne convenoit pas de laisser le père et l'aîné des garçons sans Virginie, dont ils pourroient avoir besoin pour la conduite des affaires domestiques, elle lui dit de rester.

Virginie ne pouvoit recevoir un ordre qui lui fût plus agréable; et quoique, en fille d'esprit, elle pénétrât assez les vues de sa mère, elle renonça à ce jugement comme à une tentation, et se tourna tout-à-fait du côté de la Providence, pour adorer sa conduite, et lui rendre des actions de grâces du moyen qu'elle lui fournissoit de faire sa retraite.

Dès que sa mère fut partie, elle se hâta d'en donner la nouvelle à la mère Scholastique; et ne s'agissant plus que de l'agrément de son père et de son frère aîné, ils y consentirent sans peine, d'autant plus qu'il restoit dans la maison une fille de service très-attachée aux intérêts de la famille, et sur la probité de laquelle Virginie pouvoit entièrement se reposer. Son père même, en lui accordant la permission, lui dit avec tendresse, que ce qu'elle demandoit n'étoit pas une grâce, mais une

justice: ce qui montroit qu'elle ne l'avoit pas extorquée par ses importunités, mais que c'étoit la Providence qui la lui avoit ménagée.

Rosalie en étant avertie, et ayant aussi obtenu la permission de sa mère, on prit jour pour entrer dans le monastère, et on choisit celui où l'on célébroit la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. Le lendemain de leur entrée se passa à prendre des arrangements, et le soir elles commencèrent leurs exercices par l'oraison préparatoire. Voici l'ordre de leur retraite, tel que la mère Scholastique le leur proposa dans l'entretien qu'elle eut avec elles.

« N'envisagez pas, mes chers enfants, cette retraite comme une grâce commune, mais plutôt comme une faveur insigne de la bonté de Dieu, dont vous devez vous efforcer de retirer tous les fruits pour lesquels elle vous est accordée. En effet, vous voyez combien peu il y avoit lieu de l'espérer; car qui vous auroit dit, il y a deux ans, lorsque vous étiez encore si mondaines, que vous feriez aujourd'hui une grande retraite; et que vous la feriez dans ce monastère? Et vous, Virginie, auriez-vous osé vous le promettre il y a dix jours, avec tous les obstacles qu'il falloit ôter, et qui paroissoient insurmontables? C'est bien la main du Seigneur qui a fait ceci pour le salut de votre ame; et après cette marque sensible de sa miséricorde, vous seriez bien infidèle et bien ingrate si vous n'en profitiez pas; j'ose même dire, si vous n'en profitiez que médiocrement.

Regardez de plus cette retraite, comme si l'usage que vous en ferez devoit décider de

votre salut éternel; et dans cette considération, ne négligez aucun de vos exercices, mais appliquez-vous à les faire avec le plus d'attention et de dévotion que vous pourrez. Vos oraisons, vos examens, vos lectures, vos communions, vos pratiques, tout doit être fait avec piété et avec fruit. Laissez bien pénétrer votre cœur des vérités que vous considérerez dans vos méditations; réfléchisssez sérieusement sur l'état de votre ame, sur ses dispositions, sur ses sentiments, pour les comparer avec ces grandes vérités. Etudiez-vous, examinez-vous, approfondissez-vous, jugez-vous dans toute la rigueur; étudiez vos inclinations, vos penchants, vos goûts, pour en retrancher ce qui n'est pas de Dieu, pour y rectifier ce qui ne va pas droit à Dieu: étudiez vos défauts pour les corriger, les vertus chrétiennes pour les acquérir, vos devoirs particuliers pour les remplir, la perfection pour y tendre, Jésus-Christ pour l'imiter et l'aimer la volonté de Dieu pour vous y conformer.

Enfin, mes chers enfants, pensez que vous n'avez encore rien fait comme il faut, pour Dieu et pour votre ame; que votre renoncement aux vanités du monde, n'est que l'ébauche d'un plus grand renoncement que vous avez à faire de vous-mêmes, qu'il faut que vous consommiez avant la mort; que vous êtes venues ici pour en dresser le projet tout entier, et pour en entreprendre l'exécution avec plus de force et d'application que jamais; que vous ne devez point sortir d'ici, sans avoir formé les résolutions les plus constantes, et avoir pris les mesures les plus sûres

pour réussir dans le grand ouvrage de votre sanctification ; qu'enfin il faut que dans cette retraite vous soyez changées en de nouvelles créatures, et que vous vous revêtiez autant de l'esprit de Jésus-Christ, que vous étiez imbues autrefois de celui du monde.

Venons donc à présent à l'ordre que vous devez observer dans vos exercices. Premièrement, vous vous lèverez le matin à quatre heures et demie; la saison le permet, et je vous veux diligentes, d'autant mieux que votre santé est bonne, et quelle n'en sera pas altérée. Soyez prêtes à cinq heures pour faire votre première méditation, qui durera jusqu'à six ; vous aurez encore demi-heure avant l'office pour ranger vos chambres et lire un chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ, ou du Combat spirituel. Secondement, vous assisterez à l'office, et tout de suite à la messe de communauté; vous déjeûnerez, et vous vous retirerez en silence, dans vos chambres, pour la considération que vous pourrez faire assises : cela durera bien demi-heure. Je vous permets ensuite de travailler jusqu'à neuf heures et demie, pour faire encore demi-heure d'oraison : l'office se dira tout de suite, et le dîné suivra; après quoi nous serons en récréation une heure.

Troisièmement, après cela, nous nous rendrons au chœur pour l'adoration du saint Sacrement, l'examen particulier, et les litanies de la très-sainte Vierge et des Saints. Quand cela sera dit, vous vous retirerez dans vos chambres, où je vous laisse libres de prier, de lire ou de travailler jusqu'à deux heures.

Alors j'irai vous voir demi-heure chacune, pour conférer sur vos dispositions ; et tandis que je serai avec l'une, l'autre fera sa lecture spirituelle : ceci durera jusqu'à trois heures, qu'on doit aller à vêpres.

Quatrièmement, vous y assisterez, et vous ferez tout de suite votre méditation d'une heure ; vous travaillerez le reste du temps jusqu'à cinq heures et demie, et vous retournerez au chœur pour la quatrième méditation de demi-heure, qui sera suivie du soupé. Nous serons encore ensemble à converser jusqu'à huit heures ; et enfin nous irons réciter le chapelet et faire la prière du soir, après laquelle vous irez vous coucher.

J'aurai soin de vous marquer les sujets de vos méditations chaque jour, et ceux de vos considérations et de vos examens particuliers. Je vous recommande trois choses : la première, de garder le silence, et de ne point entrer dans la chambre d'aucune religieuse, ni d'aucune autre personne, sans ma permission expresse, quand ce seroit pour ne dire qu'un mot ; la seconde, de ne point gêner votre esprit pour le tenir recueilli, mais de faire tout avec modération, et plus par affection de cœur que par contention d'esprit ; la troisième, de ne faire aucune pénitence corporelle sans l'avis du confesseur, ou au moins sans me le dire, si vous n'avez aucune peine à m'en faire la confidence. Vous pouvez, en travaillant, chanter quelque cantique spirituel, cela délasse et égaie même l'esprit, et édifie le cœur ; mais n'élevez pas beaucoup la voix, de peur de distraire vos voisines. Soyez

très-modestes quand vous irez par le couvent, soit pour vous rendre au chœur, au réfectoire, ou partout ailleurs ; marchez gravement les yeux baissés, et sans faire de bruit avec vos souliers, le moins que vous pourrez.

Nous attendons tous les jours des demoiselles qui doivent venir faire leur retraite : vous en serez sûrement beaucoup édifiées ; mais édifiez-les à votre tour, et ne leur parlez qu'à la conversation que nous aurons toutes ensemble après le repas. S'il vous venoit quelque peine dans l'esprit, ou si vous vous trouviez incommodées, ne manquez pas de venir me trouver ; notre chambre vous est toujours ouverte. Enfin, mes chers enfants, faites cette retraite avec gaieté et liberté de cœur, comme des filles qui servent le meilleur de tous les maîtres, qui est Jésus-Christ.

Virginie et Rosalie, attentives à tous ces avis, ne pensèrent plus qu'à les mettre en exécution, et on commença sérieusement les exercices de la retraite ; mais auparavant, Rosalie la pria d'ordonner qu'on l'éveillât le matin ; car, dit-elle, je tiens un peu du naturel des marmottes, et sans cette précaution, je risquerois de me trouver encore au lit à six heures : -- je me charge de ce soin, dit alors Virginie, je suis toujours éveillée à quatre heures, et vous pouvez compter sur moi.

CHAPITRE XVII.

Jugement de la mère Scholastique sur les dispositions de Virginie et de Rosalie. Arrivée de Sophie de Casa-Santa et de ses filles.

VIRGINIE et Rosalie communièrent le premier jour de la retraite, selon l'avis de leur confesseur. Rosalie goûta de grandes consolations; mais il n'en fut pas de même de Virginie: elle s'y promettoit une ferveur extraordinaire, et fut bien étonnée de sentir moins de dévotion qu'elle n'en ressentoit auparavant: elle continua pourtant ses exercices le reste de la matinée, en s'humiliant beaucoup devant Dieu, et attendit en patience de pouvoir s'en éclaircir avec sa tante, lorsqu'elle lui rendroit compte de ses dispositions.

On passa après le dîner une heure en conversation, qui servit de délassement; on s'entretint de la retraite, du bonheur d'y pouvoir vaquer tranquillement aux exercices de piété, de la paix qu'on goûte hors des embarras du monde; et Rosalie, qui avoit sa vocation à cœur, se jeta, par son pieux penchant, sur la vie religieuse, et parla avec beaucoup d'ardeur des avantages de celles qui y sont engagées.

La mère Scholastique ne manqua pas, à deux heures, de se rendre dans leurs chambres,

ainsi qu'elle l'avoit réglé, pour conférer avec elles de leurs dispositions intérieures. Elle commença par Rosalie, qu'elle trouva en entrant prosternée la face contre terre devant une image de la très-sainte Vierge, et si occupée à sa prière, qu'il fallut qu'on la tirât un peu par la robe pour la faire revenir. « Levez-vous, mon enfant, lui dit-elle; ne m'avez-vous pas entendue quand j'ai ouvert votre porte ? Parlons des affaires de votre ame. » La pieuse fille eut besoin de respirer un peu pour revenir tout-à-fait à elle, et la bonne mère comprit, en la considérant dans les yeux, par l'expérience qu'elle avoit de la sainte récollection, qu'elle avoit été profondément recueillie, et prise d'un attrait particulier. Elle ne fit pourtant pas semblant de le comprendre, et voulut la faire asseoir pour parler; mais Rosalie la supplia avec tant de douceur et de grâces de lui permettre de se tenir à genoux à ses pieds, lui rendant compte de son intérieur, qu'elle ne put le lui refuser. Elle comprit par là son inclination pour les pratiques d'humilité qui sont en usage chez les personnes religieuses, et cela ne servit pas peu à la convaincre de la solidité de sa vocation. Mais quand Rosalie lui rendit compte de sa communion, de ses méditations, de ses sentiments, et de tout ce qui se passoit dans son ame, elle le fit avec tant d'ouverture, de candeur et de simplicité, que la mère en fut dans un merveilleux étonnement, et ne sortit d'auprès d'elle que le cœur comblé de consolations. Véritablement Rosalie avoit toutes les qualités propres à une religieuse : et, outre

cela, elle avoit tant de confiance en la mère Scholastique, qu'on n'en pouvoit avoir davantage.

Cette mère passa ensuite dans la chambre de Virginie, qu'elle trouva appliquée à faire la lecture, et le visage un peu abattu. Elle lui demanda d'abord le sujet de sa tristesse: Virginie laissa tomber à ces mots quelques larmes, et lui dit naïvement l'aridité de cœur qu'elle avoit eue dans sa communion et dans le reste de ses exercices.

« Qu'avez-vous donc fait, lui demanda sa tante? avez-vous manqué en quelque chose de fidélité à Dieu? -- Peut-être bien, répondit Virginie; mais je ne sais pas en quoi j'aurai manqué: ma conscience ne me reproche rien de particulier; je sens même un fonds de paix au-dedans de moi, qui me donne quelque confiance; mais j'ai eu si peu de dévotiou en communiant, que j'ai passé tout le temps de mon action de grâces à pleurer aux pieds de Jésus-Christ, sans pouvoir presque faire autre chose que de me reprocher mon ingratitude et mon insensibilité, et de lui demander qu'il changeât mon cœur. J'ai passé ma seconde méditation dans le même état, me tenant devant Dieu tout humiliée, comme sainte Magdelaine: mais je n'avois pas son amour, il s'en faut bien.

-- Lui avez-vous demandé pardon de vos péchés, dit encore la mère Scholastique, et lui avez-vous promis de le servir fidèlement? -- Ah! ma tante, je n'ai cessé de le lui demander, de lui protester que je voulois le servir toute ma vie, répondit Virginie; et, s'il étoit

nécessaire, je serois prête à présent à en signer la résolution de mon sang. » Les larmes coulèrent alors de ses yeux avec abondance, et elle ajouta : « Est-il possible, ma chère tante, qu'étant venue pour faire une retraite pleine de ferveur, je la commence si mal ? moi qui me promettois d'y être tout embrasée de l'amour de Dieu !

-- Je vous entends, répliqua la mère Scholastique ; vous vous promettiez beaucoup de ferveur sensible ; peut-être même que vous comptiez trop là-dessus, et Dieu a voulu vous faire voir qu'il faut plus rechercher sa volonté que ses consolations ; qu'il ne faut rien se promettre, mais espérer tout de sa bonté ; et qu'enfin il faut recevoir humblement ce qu'il donne, et ne pas compter absolument sur ce qu'on désire, parce que bien souvent nous nous trompons dans nos désirs, quelque bons qu'ils nous paroissent, et que le plus sûr est de ne désirer que ce que Dieu veut nous donner. Mais, ma chère enfant, ne vous affligez pas ; continuez votre retraite, quand même vous vous trouveriez dans cette sécheresse intérieure jusqu'à la fin ; faites-y de votre mieux, et souffrez la privation avec patience et humilité : si vous le faites ainsi, soyez assurée que vous ne recueillerez pas moins de fruits de vos exercices spirituels, que si vous vous en étiez acquitée avec plus de ferveur que vous n'en avez. » Ces paroles consolèrent beaucoup Virginie : elle suivit fidèlement l'avis de sa tante ; et avant que le second jour fût passé, elle sentit dans son ame une onction et un goût particulier pour les

exercices, qui fut suivi, à la première communion qu'elle fit, de la joie du Saint-Esprit, dont son cœur fut merveilleusement consolé.

Quant à la mère Scholastique, elle comprit, en comparant les dispositions de sa nièce avec celles de Rosalie, que leurs voies seroient différentes, ainsi que leur vocation; que Virginie passeroit par des états intérieurs et pénibles, et que Rosalie, conduite par un attrait d'un amour tendre, et moins traversée par des peines intérieures, s'élèveroit dans la religion à une haute oraison, tandis que son amie parviendroit dans le monde à la dévotion parfaite par une conduite plus rude et plus laborieuse.

Elles en étoient déjà au quatrième jour de leur retraite, lorsque les demoiselles que la mère Scholastique leur avoit annoncées arrivèrent au nombre de six. Nous interrompons ici le fil de notre narration pour en parler; elles méritent qu'on soit instruit de leurs vertus: la digression sera également agréable et édifiante.

Ces pieuses personnes étoient, une vénérable veuve appelée Sophie de Casa-Santa, avec cinq de ses filles; car Dieu lui en avoit donné sept, dont les deux plus jeunes, de dix et d'onze ans, étoient restées à la maison sous les soins d'une grave gouvernante. Elles venoient du bourg où demeuroit la veuve Célicola, tante de Virginie; ce bourg s'appeloit Gli-Angeli, et c'étoit Célicola qui avoit adressé Sophie à la mère Scholastique, il y avoit environ six ans, pour le sujet que nous di-

rons bientôt ; de sorte que depuis ce temps-là elle venoit toutes les années, avec quelques-unes de ses filles, faire la retraite sous sa conduite.

Pour reprendre ici de plus haut, il faut savoir que le bourg Gli-Angeli n'étoit habité que par des gens de bien, qu'on pourroit comparer pour cela aux habitants de la ville d'Oxiriuque, en Egypte, dont il est parlé avec tant d'éloge dans l'histoire ecclésiastique (*Vit. P., l. 2. c.* 5.) Mais quoique la piété y fût généralement répandue, la famille de Sophie de Casa-Santa en étoit le plus précieux ornement.

Sophie avait eu avant son mariage un grand désir d'être religieuse ; et n'ayant pu l'exécuter, elle forma, après la mort de son mari, le dessein de faire de sa maison une espèce de monastère, où elle pût vivre avec ses filles, comme dans une maison religieuse. Un jour que, pressée de ce pieux désir, elle répandoit son cœur aux pieds de son crucifix, elle lui adressa cette prière : « Vous savez, ô mon divin Sauveur ! que dès ma plus tendre jeunesse je n'avois rien tant désiré que de me consacrer à vous dans la religion, et de vous avoir pour unique époux ; mais je n'ai pas été digne d'un si grand bonheur : à présent que vous avez appelé à vous le mari que vous m'aviez donné, je me trouve dans une plus grande liberté de vous servir sans partage. S'il ne tenoit qu'à mon empressement, je vous conjurerois, ô mon Sauveur ! de me faire la grâce d'exécuter mon premier dessein ; mais vous m'avez donné une nombreuse famille qui n'est composée

que de filles, et vous me défendez de les quitter. O mon aimable Sauveur! que ma joie seroit grande, si vous mettiez dans leur cœur le désir de se consacrer à vous dans ma maison, pour y vivre en religieuses! Vous le pouvez, ô mon Dieu! car vous êtes le maître des cœurs; tournez-les de ce côté-là, et inspirez-leur les mêmes sentiments que vous m'avez donnés, afin que j'aie le bonheur d'avoir auprès de moi autant de vierges sages, dont vous soyez le céleste époux, que vous m'avez donné de filles; je vous le demande, adorable Sauveur de leur ame et de la mienne, par l'entremise de votre très-sainte mère, à qui ma prière ne sauroit qu'être agréable, puisqu'elle est la reine des vierges. Que je m'estimerois heureuse, si autant de filles qui sont sorties de mon sein étoient autant de chastes épouses qui vous fussent consacrées! et si, leur étant associée, moins comme leur mère que comme leur sœur, j'avois le bonheur de vous servir fidèlement en leur compagnie jusqu'à la fin de mes jours! »

Elle n'avoit pas encore fini sa prière, qu'elle sentit dans le fond de son ame une espèce d'assurance qu'elle étoit exaucée; et pleine de confiance en la bonté du Seigneur, elle assembla ses filles dans son appartement, et leur fit part de son pieux dessein. A peine leur en eut-elle fait la proposition, que toutes unanimement l'acceptèrent avec des témoignages d'une grande joie, et il n'en fut aucune, jusqu'aux plus petites, qui ne marquât un empressement extraordinaire d'en venir bientôt à l'exécution. Mais la prudente Sophie vou-

lut leur donner du temps pour y réfléchir plus sérieusement; elle leur recommanda de prier pour obtenir du ciel la grâce de bien connoître la volonté de Dieu, et leur dit, que si après trois mois elles se trouvoient dans le même sentiment, alors elles prendroient ensemble une résolution finale.

Dans cet intervalle de temps, elle leur parla à chacune en particulier, pour mieux sonder leur cœur, et représenta qu'il étoit entièrement à leur choix de se marier, ou d'entrer dans un monastère, ou de suivre le dessein qu'elle leur avoit proposé. Elle leur assura que quelque détermination qu'elles prissent, elles les seconderoit volontiers; que si elles vouloient prendre parti dans le monde, il y avoit assez de bien dans sa maison pour les placer toutes honorablement; enfin elle n'omit rien pour s'assurer, que si elles suivoient son projet, c'étoit bien de leur plein gré, et non par une déférence respectueuse pour elle. Mais toutes se soutinrent dans leur premier sentiment; et quand les trois mois furent écoulés, les ayant assemblées de nouveau, elle les trouva plus affermies que jamais; l'aînée même ajouta, que si elle avoit du regret sur cet excellent projet, c'étoit de ne l'avoir pas entrepris plus tôt.

Alors la vénérable Sophie se jeta aux pieds du crucifix où elle avoit fait sa prière, et levant vers lui les yeux et les mains avec un cœur plein de ferveur et de reconnoissance, elle lui dit: « Ai-je mérité tant de grâces, ô mon Sauveur! Non, mon Dieu, je n'en suis pas digne; c'est ici uniquement l'ouvrage de

votre miséricorde ; bénissez-le, et conduisez-le à sa perfection.

Tout étant ainsi arrêté, il ne restoit plus qu'à prendre des moyens pour réussir. La pieuse Sophie s'en ouvrit à la veuve Célicola sa voisine, son ancienne amie, et son associée dans les entreprises de piété, et celle-ci lui conseilla de se transporter au monastère de sa sœur la mère Scholastique, pour en conférer avec elle dans une retraite qu'elle feroit sous sa conduite, et l'assura qu'elle trouveroit en elle toutes les lumières qu'elle pourroit désirer dans une affaire de cette importance.

Sophie suivit cet avis : elle se rendit incessamment avec ses deux filles aînées auprès de la vénérable mère, qui, dans le cours de la retraite, ayant examiné son projet aux pieds de Jésus-Christ, et en ayant compris toute l'utilité, lui traça une règle dont le fonds étoit pris de celle de saint Benoît, mais qu'elle modifia de telle sorte, qu'elle répondoit parfaitement et aux intentions de cette vénérable veuve, et à la portée des filles. Ainsi la pieuse Sophie retourna à Gli-Angeli, comblée de consolation d'avoir connu la mère Scholastique, et n'eut plus qu'à suivre ce qu'elle lui avoit prescrit, pour faire de sa maison un séjour de bénédictions et de vertus.

A peine y fut-elle arrivée, qu'elle fit venir des ouvriers pour donner à l'intérieur de sa maison la forme d'un monastère. On y fit des dortoirs, des cellules, des chapelles, une salle pour le travail, une autre pour le chapitre, un réfectoire : tout y fut disposé de telle sorte, qu'à une salle près, où l'on recevoit les visites

des personnes du dehors, le reste ne différoit en rien d'un monastère de religieuses.

Nous serions trop longs si nous voulions ajouter ici le détail de la règle que la mère Scholastique lui avoit donnée; il suffit de dire qu'elles récitoient le petit office de la très-sainte Vierge en commun, et à des heures fixes; qu'elles faisoient une heure et demie d'oraison par jour; qu'il y avoit un temps réglé pour le silence, la lecture, d'autres exercices de piété, et pour le travail des mains; qu'elles se soumettoient volontairement à la correction et à la pénitence, lorsqu'elles manquoient à quelque observance régulière; que leur table étoit frugale, leurs habits simples et modestes, leurs cellules pauvres, et que cet arrangement si bien ordonné n'étoit que la moindre preuve de leur piété; car elles excelloient plus particulièrement dans la pratique des vertus religieuses, l'obéissance, la simplicité, le détachement, la douceur, la charité, la patience, la mortification, l'humilité, la ferveur, et l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ. Elles mettoient toute leur ambition à s'avancer dans la perfection de ces vertus, et il y avoit une sainte émulation entre elles, à qui y feroit chaque jour plus de progrès.

Telles étoient donc la vénérable Sophie de Casa-Santa et ses admirables filles. Elle n'en mena d'abord que deux à la mère Scolastique, comme nous avons dit; ensuite elle en conduisit trois; et dans l'année dont nous parlons, elle y vint avec cinq d'entre elles. Le jour qu'elles arrivèrent fut comme un jour de

triomphe pour la communauté : l'abbesse avec toutes ses religieuses vint les accueillir à la porte du monastère, avec des démonstrations extraordinaires d'estime et de la plus tendre affection. Sophie se jeta à ses pieds, et ses filles aussi, la regardant comme leur supérieure, et la mère Scholastique comme leur maîtresse. On voyoit cette pieuse femme, dont l'aspect vénérable et la haute vertu inspiroient un singulier respect, se simplifier devant l'abbesse et la mère Scholastique, et leur montrer toute l'humilité de la confiance d'une jeune novice, on voyoit ses filles, dont la candeur se manifestoit par leur douceur et leur modestie, témoigner la même soumission et la même confiance que leur mère.

On se conjouissoit de part et d'autre avec une sainte allégresse : Sophie avec ses filles venoit s'édifier auprès de ces religieuses; et celles-ci n'étoient pas moins édifiées à leur tour des vertus dont cette famille si pieuse venoit répandre la bonne odeur dans leur maison.

Virginie et Rosalie étoient retirées dans leur chambres, lorsqu'elles arrivèrent : elles entendoient seulement le bruit qu'on faisoit auprès pour préparer leur logement, sans savoir ce que c'étoit. Mais elles furent agréablement surprises lorsqu'à l'heure de la récréation elles se trouvèrent en si bonne compagnie. La mère Scholastique présenta sa nièce à Sophie, que celle-ci embrassa avec beaucoup de tendresse, et serra très-étroitement; ses filles ne lui témoignèrent pas moins d'amitié, ainsi qu'à Rosalie : la joie fut com-

plette, et jamais rencontre ne fut plus agréable ni plus favorable pour Virginie et pour Rosalie. Bien qu'elles ne les vissent ensuite qu'au temps de la récréation, cependant elles en étoient si édifiées, que ce temps leur servoit autant à les animer dans la piété, que deux méditations qu'elles auroient pu faire. Rosalie même en fut si touchée dans une occasion, que s'approchant de Virginie, elle lui dit tout bas : «Nous voici bien humiliées, nous, petites filles, qui ne faisons que de naître dans la dévotion. Oh ! que nous sommes bien loin de ces demoiselles consommées en piété ! elles volent aux nues, et nous n'avons pas encore déployé les ailes.

CHAPITRE XVIII.

Du saint renoncement. Entretien de la mère Scholastique.

Les deux pieuses amies, encore plus animées de ferveur par l'exemple des Casa-Santa, continuoient leur retraite avec une sainte allégresse; elles étoient portées, pour ainsi dire, sur les ailes de la grâce, et leur cœur goûtoit de tendres consolations dans tous les exercices. Elles eussent bien désiré qu'il leur eût été permis d'y vaquer encore plusieurs jours, mais ce n'étoit pas l'usage du monastère; d'ailleurs, il falloit faire place à d'autres demoiselles qui n'attendoient que leur sortie pour les remplacer.

Elles en étoient au huitième jour, lorsque la mère Scholastique employa un entretien particulier avec Rosalie pour examiner plus particulièrement sa vocation. Nous en parlerons dans la suite : il faut auparavant rapporter une conférence qu'elle fit sur le saint renoncement, qui ne peut être que d'une grande utilité pour toutes les personnes qui aspirent à la dévotion parfaite.

Cette mère éclairée ayant conduit, après le dîné, la veuve Sophie et ses filles, avec Rosalie, Virginie et deux autres jeunes demoiselles arrivées depuis deux jours, pour connoître dans une retraite à quel état de vie Dieu les appeloit, les ayant, dis-je, conduites dans un pavillon qui étoit au fond du jardin, et toutes s'étant rangées autour d'elle avec une sainte avidité de s'instruire dans la piété, l'entretien roula sur le saint renoncement, et elle leur parla ainsi :

« Vous voulez donc que je vous entretienne du saint renoncement : il est plus aisé d'en parler que de le pratiquer; et si vous êtes satisfaites de ce que je vous en dirai, ne croyez pas pour cela que j'y aie fait beaucoup de progrès : hélas ! j'en suis encore au commencement, et je m'estimerois heureuse, si j'y étois avancée de quelques pas. Mais enfin, peut-être qu'en vous parlant cela m'animera davantage à m'y exercer; et comme on devient plus savant en enseignant les autres, j'espère que Dieu me fera la grâce de me mieux renoncer, en vous instruisant du saint renoncement.

Ce renoncement a ses objets et ses degrés.

On renonce au péché, à l'esprit du monde, et à ses maximes; on renonce à ses affections dépravées, à ses passions, à ses mauvaises inclinations, et, en un mot, on renonce à soi-même : voilà ses objets. Mais on renonce à tout cela en allant jusqu'aux plus profondes racines du mal, en chassant l'amour-propre de ses plus forts retranchements ; et voilà par quels degrés on arrive à la perfection du saint renoncement.

Allons ici par ordre, et commençons par le renoncement au péché. Vous vous proposez de devenir saintes : mais sachez que cela n'arrivera jamais, si auparavant vous n'êtes vivement pénétrées de la crainte d'offenser Dieu, et d'une extrême horreur du péché. Il ne manque pas de filles dévotes qui parlent de l'amour de Dieu avec une grande abondance de paroles et un doux épanchement de cœur, qui montre, si vous voulez, qu'elles l'aiment; mais cela n'empêche pas qu'elles ne soient fort imparfaites, qu'elles ne nourrissent un grand nombre de défauts, qu'elles ne commettent beaucoup de fautes vénielles, et qu'à force d'y tomber, elles ne se familiarisent avec elles, et se disposent à en faire de plus considérables, ce qui peut même leur arriver quelquefois.

Si vous me demandez d'où leur vient ce malheur, c'est qu'elles n'ont pas pris soin de laisser pénétrer leur cœur de la crainte de Dieu; qu'elles ne redoutent pas assez sa justice; qu'elles n'ont pas conçu une juste horreur du péché. Il semble que ce sentiment de l'horreur du péché doit être supposé en

elles, parce qu'elles sentent un certain goût pour la perfection et pour les vertus éminentes; il semble même qu'elles croiroient se dégrader, si elles s'occupoient des motifs qui portent à craindre Dieu, et à détester le péché, comme si c'étoit un trop bas étage pour elles dans la dévotion, et qu'il ne leur convînt que de penser aux états de l'amour sacré.

Mais qu'en arrive-t-il? Ces ames qui veulent prendre d'abord leur vol comme la colombe, pour s'aller reposer tout de suite dans la sublimité de la sacrée dilection, ne prennent ce vol qu'en idée, qu'en spéculation, qu'en paroles, et leur pratique est toute basse, toute terrestre par les fautes qu'elles commettent, et qu'elles commettent plus aisément, parce qu'elles ne se sont pas assez étudiées à comprendre la laideur du péché, le préjudice qu'il leur porte, et combien il rend odieux aux yeux de Dieu.

Appliquez-vous donc bien dans vos méditations à comprendre cette laideur du péché, et l'opposition qu'il a avec la sainteté de Dieu, le mal extrême qu'il cause à l'ame, la sévérité avec laquelle Dieu le punit: laissez passer bien avant dans votre esprit et votre cœur ces sentiments salutaires, afin qu'ils y fassent des impressions profondes; excitez-vous à concevoir un vif regret des fautes que vous avez commises, et de celles que vous faites tous les jours; gémissez-en beaucoup devant Dieu; demandez-lui des larmes pour les pleurer; et s'il vous en donne, laissez-les couler en abondance; faites de fermes résolutions de vous amender, et criez fortement du

fond du cœur devant Dieu, pour implorer son secours contre votre très-grande foiblesse.

Je dis plus : il ne faut pas que les consolations dont Dieu vous favorisera dans vos oraisons ou dans la sainte communion, vous les fassent oublier : vous devez alors entrer dans un saint étonnement de la bonté infinie de Dieu, qui fait sentir ses douceurs à votre ame pécheresse ; et toutes honteuses de vos infidélités, plus il vous honorera de ses faveurs, plus vous devez vous humilier et vous anéantir à ses pieds sacrés.

-- Permettez-moi de vous interrompre un moment, dit Eugénie de Casa-Santa, l'aînée des filles de Sophie (car il étoit permis à toutes de proposer leurs difficultés ;) faut-il, ma révérende mère, lorsqu'on sent ces consolations, ces joies intérieures, cette tendresse pour Dieu dans la communion ou dans la prière, faut-il, dis-je, alors refuser ces grâces, et s'en détourner pour pleurer ses péchés, ou pour s'exciter dans le ferme propos de ne les plus commettre ?

-- Je ne le pense pas ainsi, répondit la mère Scholastique : souvent ces consolations portent l'ame à admirer la bonté de Dieu sur elle, et de là elle passe à la considération de sa propre indignité, et à la vue de ses péchés dont elle conçoit un extrême regret : mais lorsque cette vue ne lui est pas donnée, et que les tendresses de l'amour sacré l'occupent plus que tout autre sentiment, elle doit recevoir humblement ces faveurs, et s'en servir pour travailler avec plus d'ardeur à ses avancements dans la perfection : j'ajoute seulement qu'il ne

faut pas croire pour cela que ces grâces nous dispensent de pleurer nos péchés ; ce seroit là un effet de notre orgueil, et une illusion très-grossière.

Mais quand je parle de la haine qu'on doit avoir du péché, ne croyez pas que je parle seulement du péché mortel. Hélas ! il est le souverain mal, et le plus terrible de tous les malheurs qui puissent arriver à une ame : nous devons trembler de l'entendre nommer; comment ne frémirions-nous pas d'horreur de le commettre ? Mais voici ce qui distingue les personnes dévotes du commun des chrétiens, les ferventes des tièdes, les filles solidement pieuses de celles qui ne le sont point ; c'est la haine du péché véniel : quelque léger qu'il paroisse, on doit le haïr, le détester, craindre de le commettre, et employer toute sa vigilance pour n'y pas tomber. Hélas ! tout ce qui offense Dieu, peu ou beaucoup, légèrement ou grièvement, ne doit-il pas nous alarmer ? Et pouvons-nous tranquillement nous déterminer à faire quelque chose qui déplaise à un Dieu si grand, si puissant, si saint, si aimable, si miséricordieux ?

Cependant on peut dire avec justice que c'est faute de se confirmer dans cette haine des moindres péchés, qu'on voit tant de filles dévotes croupir dans des habitudes quoique vénielles ; nourrir leurs petites passions ; mettre par leur affection au péché véniel, obstacle au progrès qu'elles feroient sans cela dans la vertu ; se priver de tant de grâces particulières dont Dieu les favoriseroit dans sa miséricorde; se préparer un terrible purgatoire dans

l'autre vie, courir même risque dans celle-ci de tomber dans le péché mortel, et de mourir peut-être dans cet état. Je ne suis pas confesseur, mais je pense que le peu de cas que bien des filles font du péché véniel, la facilité qu'elles ont d'y tomber, le peu de regret qu'elles en conçoivent, tout cela est une disposition bien périlleuse. Que penser de leurs fréquentes confessions, et de leurs communions multipliées, quand on s'accuse toujours sans jamais s'amender; quand on communie toujours sans jamais devenir meilleure; quand on use du remède sans guérir; quand on va à la source de la sainteté sans faire un pas de plus pour devenir sainte? O mon Dieu! que cela m'effraie! et que je tremble pour les filles qui se trouvent dans ce cas! » La mère Scholastique dit ces dernières paroles avec un zèle si touchant, que toutes en furent vivement pénétrées. Mais la plus jeune des filles de Sophie, appelée Agnès, qui avoit une conscience extrêmement timorée, le fut plus que toutes; et se jetant à genoux devant la vénérable religieuse: « Ah! ma mère, lui dit-elle en pleurant, vous me faites trembler. Que ne dois-je pas craindre, moi qui commets tous les jours tant de péchés véniels! J'ai beau être attentive sur moi, il m'échappe toujours quelque faute; et lorsque je fais mon examen le soir, je suis dans une confusion extraordinaire de voir que j'ai manqué en tant de choses. »

Cet acte d'humilité d'Agnès de Casa-Santa ne parut pas extraordinaire à sa mère ni à ses sœurs; elles étoient accoutumées d'en pratiquer de semblables dans leur maison, où nous

avons dit qu'elles s'exerçoient dans les pieuses pratiques des plus ferventes religieuses. La mère Scholastique n'en fut pas non plus surprise; mais Rosalie en fut attendrie; et Virginie, avec les deux autres jeunes demoiselles nouvellement venues, en furent autant étonnées qu'édifiées. On se tint pourtant dans le silence; et la mère Scholastique ayant pris Agnès par la main pour la relever, lui dit de reprendre sa place, et continua ainsi son entretien.

« Je vais vous éclaircir ceci davantage, et particulièrement en faveur de ma petite fille Agnès, qui m'a donné jour par sa pieuse frayeur de développer mieux cette matière si intéressante. Je ne prétends point jeter mal à propos du trouble dans vos consciences, en vous parlant du danger auquel on s'expose lorsqu'on fait peu de cas des péchés véniels; mais voici ma pensée. Je remarque donc qu'il y a quatre personnes différemment coupables des péchés véniels : selon la nature de ceux qu'elles commettent; selon l'affection avec laquelle elles s'y portent; selon le degré de la détermination de leur volonté; selon le nombre de fois qu'elles y tombent.

Il y en a qui ne font cas que du péché mortel, et pourvu qu'elles n'en viennent pas jusque-là, elles se soucient peu de manquer moins grièvement; et ces personnes sont exposées à de grandes fautes : il arrive même que se flattant sur des péchés qu'elles ne croient que véniels; soit que la passion ou l'amour-propre les aveugle, soit que l'ignorance affectée de leurs devoirs les trompe, soit que

la dissipation où elles vivent les étourdisse, soit enfin que l'habitude qu'elles ont de se donner trop de liberté les entraîne, elles font réellement des péchés mortels. Ah ! mon Dieu, que cela est déplorable !

Il y en a qui ne sont pas tout-à-fait dans la détermination de se fixer seulement à éviter les péchés griefs ; elles disent même qu'elles haïssent le péché véniel; et cependant elles ne laissent pas de le commettre par habitude, sans remords, et avec une espèce d'aveuglement et d'insensibilité de cœur. Ces personnes succombent dans la moindre occasion ; elles préféreroient de dire mille mensonges légers, plutôt que de subir une petite confusion. Aussi sont-elles exposées, par cette mauvaise disposition, à commettre des péchés considérables, parce qu'à force de s'apprivoiser avec un moindre mal, elles parviennent à moins craindre un plus grand mal. D'ailleurs, elles ont lieu d'appréhender pour la sincérité et pour l'intégrité de leurs confessions ; car il peut se faire aisément qu'elles soient aussi peu exactes à s'y préparer, qu'elles le sont à se corriger, et que retombant toujours sans remords dans les mêmes fautes, elles manquent de contrition. »

Il y en a encore qui craindroient de tomber dans des péchés véniels considérables ; car toutes les fautes vénielles ne sont pas égales ; mais elles ne font pas cas des plus légères. Ainsi, elles ne diront pas un mensonge bien marqué, quoiqu'il ne fût pas mortel ; mais elles n'auront pas scrupule de faire de petites railleries, ou de déguiser la vérité pour

badiner seulement; et ces personnes sont plus ou moins imparfaites, selon qu'elles tombent plus ou moins souvent, avec plus ou moins de délibération ; selon qu'elle résistent plus ou moins aux bons mouvements de la grâce; selon qu'elles sont plus ou moins infidèles à la bonne inspiration qu'elles ont d'éviter les péchés légers.

Enfin, on en trouve qui ont plus de crainte de Dieu, que toutes celles dont nous venons de parler; qui redoutent et qui haïssent véritablement tout ce qui est péché, tout ce qui conduit au péché, quelque léger, quelque petit qu'il soit; à qui il suffit qu'une pensée, qu'un sentiment, une parole, une action déplaise à Dieu, pour qu'elles se tiennent sur leurs gardes, afin de n'y point tomber, et qui ne conservent point dans leur cœur d'affection pour aucune espèce de péché.

Il ne faut pourtant pas croire que ces ames, ainsi timorées, ne commettent jamais de fautes légères; hélas! notre fragilité est si grande! elles en font même quelquefois avec une volonté pleinement déterminée; car il est des rencontres où nous sentons notre foiblesse, et où elle ne nous entraîne que trop. Mais Dieu est bon, et ces ames ainsi tombées, rentrent bientôt en elles-mêmes; pressées par les remords de leur conscience, elles se relèvent, elles s'humilient devant Dieu, elles forment de plus fortes résolutions de ne plus tomber. Or, ce n'est pas l'état de celles-ci qui me fait trembler, c'est celui des autres; parce que parmi celles-là, les unes tombent quelquefois dans le péché mortel, et les autres se

mettent si fort en danger d'y tomber, que c'est merveille si ce malheur ne leur arrive pas. »

Ce que la mère Scholastique dit de ces ames timorées consola et rassura la pieuse Agnès, qui avoit d'abord été effrayée, et qui donnoit toute son attention à son entretien avec un air de componction qui édifioit Virginie et Rosalie. Elle sentoit bien dans son cœur qu'elle n'eût pas voulu déplaire à Dieu, même légèrement, pour toute chose au monde; ses fautes étoient de telle nature, que son confesseur avoua dans la suite, après sa mort, qu'il ne trouvoit presque jamais en elle matière sûre d'absolution, si peu elle manquoit d'une volonté bien délibérée.

Quant à Virginie et à Rosalie, l'entretien de la mère Scholastique fit tant d'effet sur leur cœur, qu'elles furent plus attentives que jamais à éviter les moindres fautes; que tout ce qui portoit le nom de péché leur faisoit peur, et qu'elles travaillèrent avec un nouveau courage à se corriger de leurs défauts, et à dompter leurs passions : en sorte que leur confesseur voyant, quelque temps après leur retraite, qu'elles se soutenoient bien dans cette excellente disposition, leur accorda la communion fréquente; ce qui mit ces ferventes demoiselles au comble de leur contentement.

CHAPITRE XIX.

Du renoncement à l'esprit du monde et à soi-même.

Lorsque la mère Scholastique eut cessé de parler du renoncement au péché, la vénérable Sophie lui fit observer qu'elle avoit encore à les entretenir du renoncement à l'esprit du monde; et comme l'heure de se retirer étoit proche, elle remit cet entretien à la conversation du soir. Mais en attendant qu'on fît le signe, elle permit à chacune des demoiselles de se promener dans les allées du jardin; et ayant pris en particulier Virginie et Rosalie pour leur donner ses ordres, elle s'arrêta avec elles jusqu'à la fin du temps de la récréation. Ce fut dans cet intervalle que Rosalie, sans faire réflexion, commit une imperfection qui se sentoit de l'esprit du monde; car prenant occasion de parler de l'acte d'humilité que la jeune Agnès avoit fait avec tant de candeur, et dont elle avoit été touchée, elle se jeta au cou de Virginie, en lui disant: « Ah! ma belle Virginie, quand est-ce que nous serons aussi avancées dans la vertu que cette aimable demoiselle? »

La mère Scholastique la redressa sur ses expressions: « Vous parlez encore, lui dit-elle, comme une fille du monde; vous n'avez pas tout-à-fait renoncé à son esprit: pourquoi

appeler ma nièce votre belle Virginie, et pourquoi appeler Agnès aimable demoiselle? C'est ainsi qu'on s'exprime dans le monde, où l'on fait grand cas de la beauté du corps et des amabilités. Soyez bien attentive ce soir à ce que je dirai; vous m'en préparez d'avance la matière.

-- Ah! madame, dit Rosalie, avec un air de douceur qui faisoit bien voir qu'elle recevoit volontiers la correction, je vous promets que de ma vie cela ne m'arrivera. Si vous voulez, j'en demanderai pardon ce soir devant toutes les demoiselles, et je ferai comme mademoiselle Agnès. -- Non, répondit la mère Scholastique en souriant, vous n'êtes pas digne de pratiquer un si bel acte d'humilité; vous êtes encore trop imparfaite pour mériter que je vous accorde cette grâce.» Dans le moment on fit le signe pour se retirer, et toutes se hâtèrent de se rendre au chœur pour l'adoration du très-saint Sacrement.

On n'eut pas besoin le soir, après le souper, de sommer la mère Scholastique de sa parole: elle ouvrit le discours sur le renoncement à l'esprit du monde et à soi-même, et parla ainsi: «Il y a une si grande opposition entre l'esprit de Jésus-Christ et l'esprit du monde, qu'on ne les alliera jamais ensemble; et toute personne qui voudra les unir, peut se dire à soi-même, dès ce moment, Je donne à plein dans l'illusion, et je n'avancerai jamais dans la voie de la perfection évangélique. Il ne manque pourtant pas de gens qui osent dire qu'il n'y faut pas chercher de si près; qu'il faut laisser aux personnes religieuses la

pratique d'une vertu austère ; mais que dans le monde cette sévérité est déplacée, et que la dévotion aisée convient mieux.

Mais je voudrois savoir en quoi consiste cette dévotion aisée. Je vous avoue qu'elle est pour moi une énigme qui a besoin d'explication, et je ne sais si celle qu'on en donnera s'accordera avec l'Evangile. Si, par cette dévotion, on entend d'allier la piété avec les vaines joies du monde, de rechercher ses aises en tout, d'aimer l'opulence et le faste, d'être de toutes les parties de plaisir, voilà une espèce de dévotion que les Saints n'ont point connue, eux qui vivoient dans la mortification, qui regardoient les grandeurs et les plaisirs de ce monde comme de la boue, et qui avoient pris pour partage la croix de Jésus-Christ. Ce n'est donc ici qu'une dévotion chimérique ; et cependant on trouve des gens qui en parlent sérieusement, comme de l'effet de la discrétion, de la prudence, et d'une sage économie. Eh! mon Dieu ! je leur dirois volontiers : C'est votre imprudence, votre folle sagesse, votre attachement aux maximes du monde, l'amour des sens, qui a imaginé cette monstrueuse dévotion : Jésus-Christ n'en a point parlé, les apôtres ne l'ont point prêchée, les Saints ne l'ont point pratiquée : si ce mystère inouï étoit réservé à vos brillantes lumières, vous êtes des conciliatrices plus éclairées que tout le ciel ensemble.

Voulez-vous donc acquérir la vraie dévotion? gravez bien avant dans votre cœur cette maxime fondamentale : *Renoncez à l'esprit*

du monde, et revêtez-vous de l'esprit de Jésus-Christ. Mais pour vous apprendre par quel degré vous pouvez vous élever à ce saint renoncement, comprenez-le par trois sortes de personnes qui sont plus ou moins attachées à l'esprit du monde, et en qui l'esprit de Jésus-Christ trouve plus ou moins d'obstacles et d'opposition.

Les premières sont celles qui se livrent par habitude à toutes les folles joies et aux vanités du monde, qui en font leur grande occupation, et qui s'y nourrissent, pour ainsi dire, comme dans leur élément propre. Je n'ai pas besoin de vous précautionner contre leur exemple; vous sentez combien il est pernicieux.

Il y en a d'autres qui ont renoncé au monde comme vous, en embrassant le parti de la dévotion; mais l'ont-elles fait entièrement? Non, elles conservent une partie de son esprit; et si elles ne font pas profession de suivre ses maximes, elles ne laissent pas d'admirer encore ce qu'il admire, de louer ce qu'il loue, d'estimer ce qu'il estime: vous diriez qu'elles ont conservé tous les sentiments d'une fille mondaine, quoiqu'elles n'en aient plus les œuvres. Ainsi on voit ces personnes foibles parler avec éloge de l'ajustement d'une fille bien parée, de la régularité de sa taille, de la beauté de son visage, de son habileté à danser ou à chanter, du brillant de son esprit, de sa gentillesse. N'est-ce pas là donner son estime à de pures vanités? le monde en fait-il moins? pense-t-il, parle-t-il autrement?

Enfin il y en a d'autres qui montrent, si vous voulez, du mépris pour ces choses, mais qui se réservent dans leur dévotion certaines affections qui tiennent encore de l'esprit du monde: elles en transportent, pour ainsi dire, les maximes dans la pratique de la piété. Par exemple, une fille du monde se complaira d'être richement parée, d'être bien mise; une fille dévote n'oseroit porter les mêmes parures, mais elle se piquera d'être ajustée proprement avec son habit de bure; elle sera si bien compassée dans la manière de se mettre, que rien n'y sera tant soit peu dérangé: si on la considère de la tête aux pieds, on verra de l'affectation dans sa coiffure modeste, dans sa robe de couleur obscure, dans son linge lissé, dans sa chaussure; tout y est recherché; vous diriez qu'elle a été deux heures à sa toilette. Une fille du monde se pique de parler avec esprit, de faire des reparties ingénieuses, de briller dans une compagnie; une fille dévote ne parlera pas, si vous voulez, des choses du monde comme celle-là; mais elle fera la spirituelle en parlant de la spiritualité; elle voudra montrer qu'elle a lu beaucoup de livres de piété; elle s'écoutera elle-même, elle se fera écouter; elle voudra en savoir plus que d'autres et l'emporter sur elles; en un mot, elle voudra se faire autant admirer en parlant de Dieu, qu'une fille mondaine en étalant son bel esprit.

Que vous dirai-je ici du point d'honneur dont on se pique tant dans le monde? Combien de filles dévotes en sont pourtant susceptibles! Combien qui, lorsqu'on les touche

de ce côté-là, montrent autant de délicatesse et de sensibilité, j'ose même dire davantage, qu'une fille du monde! Oui, elles en ont quelquefois davantage; et telle parole ne blessera pas l'amour-propre d'une fille mondaine, qu'une personne qui se dit dévote s'en sentira offensée, en montrera du dépit, et en conservera long-temps du ressentiment.

Si vous demandez à présent d'où vient ce mal, c'est qu'on n'a pas pris soin, au commencement de sa conversion, de renoncer à l'esprit du monde, et de se revêtir de celui de Jésus-Christ. Oui, on a renoncé au monde, on l'a fait de bonne foi, on a voulu se donner à Dieu; mais on a cru que tout étoit fait en ne portant plus rien sur ses habits des parures du monde, en n'allant pas au bal, en ne suivant plus les folles joies des mondains : ce n'est là pourtant qu'une réformation extérieure; il faut quelque chose de plus; il faut si bien renoncer à l'esprit du monde, qu'on prenne celui de Jésus-Christ, qui en est la condamnation.

Or, voici là-dessus des règles qu'il faut suivre: le monde recherche les biens de la terre, il faut aspirer à ceux du ciel; le monde fait cas des richesses et des honneurs, il faut faire plutôt cas de la pauvreté et de l'humilité; le monde met son bonheur dans le plaisir des sens, il faut mettre le nôtre dans la mortification et la croix de Jésus-Christ; le monde aime à se produire, il faut aimer la retraite et la vie cachée; le monde cherche le repos, il faut aimer la vie laborieuse; le monde regarde la terre comme son propre séjour, il

faut s'y considérer comme dans un exil ; le monde aime la vie et redoute la mort, il faut user saintement de la vie, et soupirer après notre délivrance, pour aller jouir de Dieu dans le ciel.

Eh ! mon Dieu, mes chères sœurs, mes chers enfants, toutes tant que nous sommes ici, souvenons-nous que notre premier père nous a rendus terrestres par sa chûte, et que Jésus-Christ nous veut rendre célestes. Que rien d'ici-bas ne lie, n'attache, ne captive nos sentiments et nos affections. Malheur au monde ! oui, je le répète, malheur au monde! il est plongé dans la chair, dans la boue de la terre, dans les ténèbres ; il n'estime que ce qui éblouit les sens, il n'aime que ce qui flatte les sens, il ne vit que de la vie des sens. Mais une ame qui veut être à Dieu s'élève en tout au-dessus des sens ; elle vit de l'esprit de Jésus-Christ ; esprit de renoncement et de détachement, esprit de pénitence et de mortification, esprit de travail et de croix, esprit d'humilité et de sainte abjection, esprit d'obéissance, de douceur, de patience ; ajoutez en même temps (et ceci doit toutes vous encourager) esprit de liberté, de consolation, de lumière, de joie céleste, d'amour chaste, pur, saint et sanctifiant ; esprit, en un mot, de Jésus-Christ : que puis-je vous en dire davantage ?

Concluons donc tout ceci : ne pensez plus des choses du monde comme le monde en pense ; ne considérez point les choses du monde comme le monde les envisage ; ne conservez plus rien des manières ni du langage du

monde ; prenez pour règle à son égard ce que Jésus-Christ nous a enseigné dans l'évangile ; jugez-en comme lui, faites-en le même cas qu'il en a fait : voilà le véritable renoncement à l'esprit du monde. »

L'entretien de la mère Scholastique sur un sujet si intéressant, avoit si fort touché Rosalie, que se souvenant de la petite correction que cette mère lui avoit faite, elle étoit toute concentrée dans son cœur, et pleine du désir de s'amender : la bonne mère la regarda alors avec un air plein de douceur, et lui dit : « Eh bien, ma fille, en avez-vous assez ? » Rosalie, à ces mots, se mit à genoux à l'exemple de la petite Agnès, et lui dit : « Ma mère, je sens bien que je suis encore toute mondaine ; mais je veux me corriger, et j'espère que Dieu m'en fera la grâce. Cependant vous nous aviez promis de nous parler encore du renoncement à soi-même, j'aurois bien besoin de cette leçon. -- Nous n'en avons pas le temps, dit la mère Scholastique ; nous n'avons plus qu'un quart-d'heure à rester ici, et il y a beaucoup à dire là-dessus. -- Eh ! ma mère, dit alors Agathe de Casa-Santa, la plus jeune des filles de Sophie après Agnès, si vous vouliez bien commencer de nous en parler ; et au cas que le temps nous manque, vous aurez la bonté de finir demain. -- Qu'en pensez-vous ? » dit la mère Scholastique, en s'adressant à Sophie. On vit alors combien cette respectable veuve étoit confirmée dans l'esprit d'humilité ; car, se jetant à ses pieds comme l'auroit pu faire une petite novice, elle lui dit : « Je vous prie, ma mère, de vouloir bien commencer à nous

instruire : faites-le surtout pour ma propre utilité ; car je n'ai pas encore commencé à me renoncer, et je tiens plus à moi-même qu'aucune des demoiselles qui soit ici. »

Virginie, qui avoit un souverain respect pour Sophie, fut éblouie de son humiliation ; elle en resta comme interdite ; et cet exemple fit dans son cœur de si profondes impressions, qu'elle s'en servit depuis dans une infinité d'occasions mortifiantes qu'elle eut à passer dans sa maison, pour s'animer à les souffrir avec humilité et patience.

La mère Scholastique reprit donc la parole, et poursuivit ainsi son entretien. « Je n'avois pas besoin de m'étendre beaucoup sur le renoncement au péché et à l'esprit du monde, dès que je devois vous parler du renoncement à soi-même; car celui-ci renferme les deux autres. Il y a pourtant dans la spéculation un ordre qu'on peut observer pour mieux concevoir ces trois renoncements. Ainsi, le premier pas qu'on fait est de renoncer au péché ; le second est de renoncer à l'esprit du monde, qui est le fauteur du péché; le troisième est de renoncer à soi-même, pour empêcher que les passions ne nous entraînent dans l'abîme du péché. Il faut pourtant, dans la pratique, se considérer comme environné de ces trois sortes d'ennemis, et les combattre tous ensemble.

Mais, quand il s'agit d'attaquer ses défauts et ses passions, ô mon Dieu ! qu'il en coûte ! Peu l'osent bien entreprendre; plusieurs l'ayant entrepris, se lassent et se rebutent. Heureuses les filles qui ont bien commencé, qui continuent, et qui triomphent ! C'est faute de s'être

bien exercées dans ce saint combat, qu'on en voit dont, après trente ans de profession extérieure de piété, les passions sont encore immortifiées; elles vivent encore autant à elles-mêmes, que si elles commençoient de renoncer au monde, et de s'engager au service de Jésus-Christ; elles ne sont douces que quand on ne les contredit pas; elles sont obéissantes quand on ne contrarie pas leur volonté; elles sont patientes lorsqu'il n'y a rien à souffrir; elles sont tranquilles quand tout réussit à leur gré: mais une parole mortifiante change leur douceur en amertume; si l'on combat leurs désirs, elles cessent d'être dociles; si quelque chose ne leur réussit pas, leur patience échoue, et toute leur mauvaise humeur se manifeste.

C'est pour cette raison qu'il arrive quelquefois que des filles qu'on regardoit dans le monde comme des modèles de grande piété, n'ont pas réussi dans la religion; et si elles ont persévéré, leur vertu mise à l'épreuve du renoncement à soi-même, a paru si foible et si médiocre, qu'on s'est étonné qu'elles aient pu se faire admirer dans le monde. La raison en est claire: ces filles qui, dans leur maison, font du matin au soir ce qu'elles veulent, qui sortent quand elles veulent, qui vont à l'église et y restent autant qu'elles veulent, qui font leur oraison, vont à confesse ou à leurs exercices de dévotion lorsquelles veulent; qui ne se mortifient qu'en ce qu'elles veulent; ces filles, dis-je, toujours applaudies, et jamais contrariées, passant dans la religion, où l'on vit dans une dépendance entière et

continuelle, et où ce qui les faisoit admirer dans le monde n'est que l'apprentissage de la vie religieuse, souffrent naturellement violence, et ont besoin de prendre beaucoup sur elles pour rompre en tout une volonté quelles ont toujours suivie, et pour faire mourir en soi ce qui y avoit vécu jusqu'alors, je veux dire l'esprit propre et la volonté propre.

Mais voici un exemple qui me vient dans l'esprit, et qui peut servir à vous mieux faire comprendre ce que je veux dire. Supposons une fille du monde qui a de la piété et qui va de bonne foi dans la dévotion; car je ne parle pas des hypocrites, elles sont trop odieuses: supposons-la donc ayant, pendant dix ans, fait ses exercices de dévotion, sans aucune contradiction, sans aucun obstacle, sous une mère qui l'aimoit, et qui avoit pour elle beaucoup de condescendance: cette fille fait alors ses oraisons sans presque point de distractions; elle est facilement humble, douce, patiente, modeste, fervente, et jouit d'un grand repos d'esprit et de cœur. Eh! quelle merveille que cela soit ainsi! qui la contredit? qui exerce sa patience? qui s'oppose à ses désirs, à sa volonté? Mais que cette mère qui la chérit vienne à lui manquer; que son père convole à de secondes noces, et introduise une belle-mère dans la maison; que cette nouvelle venue n'ait pas les mêmes égards pour cette fille si dévote; qu'elle veuille la gêner dans ses pratiques de dévotion, pour l'employer au service de la maison; qu'elle la redresse avec peu de ménagement lorsqu'elle manque en quelque chose; qu'elle l'occupe

trop, et ne lui laisse pas assez de loisir pour aller à l'église ou à confesse; qu'en un mot elle renverse tout l'ordre de sa conduite ordinaire; alors cette fille, auparavant si attentive dans ses oraisons, sera obsédée de distractions; cette fille, qui n'avoit jamais à s'accuser d'impatience dans ses confessions, y aura un long détail à faire de ses murmures, de son chagrin, de son dépit, de son abattement; cette fille, auparavant si douce, s'échappera en réponses sèches, en reproches mordants, en saillies de colère; son esprit, autrefois si tranquille, sera comme dans un orage par le trouble de ses pensées, et son cœur, qui étoit le siége de la paix, deviendra celui du ressentiment.

--Mais, ma chère tante, demanda Virginie, qui écoutoit avec beaucoup d'attention, si cette fille, sous la belle-mère qui la traite ainsi, étoit aussi douce et aussi soumise, fervente, pieuse, qu'elle l'étoit auparavant quand sa mère vivoit, qu'en penseriez-vous? -- Pour le coup, dit la mère Scholastique, je penserois qu'elle auroit bien travaillé à se renoncer, que sa vertu seroit très-solide, et qu'elle pourroit aller loin dans la voie de la perfection. -- Je pense bien ainsi, répliqua Virginie; mais pour en venir là, il faut suer. --Ah! suez à ce prix-là, je vous en conjure, dit la mère Scholastique; suez dans ce glorieux combat, et couvrez-vous de gloire aux yeux de Dieu par les victoires que vous remporterez sur vous-même.

Le renoncement à soi-même est un combat qu'on a journellement à soutenir; il y faut du

courage, de la force et de la vigilance : du courage, ce sont les ames généreuses et non les pusillanimes qui y réussissent ; il faut du cœur, la lâcheté cède bientôt ; de la force, il faut attaquer vigoureusement, et frapper coup sur coup. Les passions sont comme des monstres ; on ne tue pas un monstre avec une égratignure ; si l'on s'y porte foiblement, si on les ménage trop, on ne les dompte jamais. C'est pour cela que les saints ont dit qu'il est avantageux de se surmonter une bonne fois. Enfin, il faut de la vigilance ; car elle est comme la sentinelle qu'on met à la porte de son cœur pour empêcher la révolte des passions, ou les arrêter dès qu'elles veulent prendre le dessus. Que n'aurois-je pas à vous dire sur ces trois points! Mais je les laisse à vos réflexions, votre cœur vous en dira plus que moi. »

CHAPITRE XX.

La mère Scholastique examine la vocation de Rosalie.

La mère Scholastique goûtoit toujours plus le caractère de Rosalie : elle voyoit en elle tant de bon sens et de bonne conduite, un cœur si droit et si candide, une si grande docilité, et de si belles dispositions pour les vertus religieuses, qu'elle la désiroit pour son monastère, et la demandoit à Dieu avec instance. C'étoit pourtant avec une entière sou-

mission à sa sainte volonté; car le zèle de cette mère étoit pur, et sa délicatesse, de ce côté-là, la tenoit ordinairement en garde contre tous les empressements de son cœur, dans la crainte que l'amour-propre ne la trompât sous le spécieux prétexte de la gloire de Dieu, et de l'intérêt de son monastère. C'est pour cela que sentant une fois un désir trop ardent d'avoir cette fille, depuis qu'elle lui avoit fait entendre qu'elle vouloit être religieuse, elle pria le Seigneur de lui ôter ce désir de son cœur, s'il y avoit quelque chose d'humain plutôt que du zèle de sa gloire, et ne lui parla plus de sa vocation que pour lui répondre lorsqu'elle lui en ouvroit le discours.

Elle se conduisit ainsi jusqu'à ce que, voyant venir la fin de la retraite, elle crut qu'il étoit temps de l'examiner au long, pour se décider sur ce qu'elle devoit lui conseiller. Ainsi, le huitième jour, à l'heure où elle alloit ordinairement à sa chambre pour lui faire rendre compte de ses exercices, étant entrée, et l'ayant trouvée qui faisoit sa lecture spirituelle dans le livre de la perfection chrétienne du père Alphonse Rodriguez, elle s'aperçut qu'elle lisoit le traité où il est parlé de l'observance des règles, et saisit cette occasion pour l'explication qu'elle vouloit faire.

« C'est toujours, lui dit-elle, à ce qui traite de la vie religieuse que vous vous arrêtez dans vos lectures: pourquoi cela? Vous n'êtes pas engagée dans cet état, vous n'êtes pas assurée que Dieu vous y appelle. Eh! mon enfant, méritez-vous une si grande grâce, vous qui avez si peu de vertu, et qui êtes si peu pro-

pre à mourir à vous-même, comme l'on doit faire lorsqu'on est dans la religion ? Si vous y entriez, vous ne feriez peut-être qu'une religieuse imparfaite, une religieuse tiède et relâchée, qui en gâteriez d'autres par votre exemple, et qui porteriez plus de préjudice par là au monastère, qu'une autre qui seroit fervente n'y feroit de bien. »

Rosalie se tenoit à genoux aux pieds de cette bonne mère, comme elle le lui avoit permis depuis le commencement de la retraite, et l'écoutoit en silence les yeux baissés, avec un air de douceur et de componction, qui faisoit voir à la mère Scholastique qu'elle s'humilioit encore plus sincèrement dans son ame, qu'elle ne vouloit l'humilier par ses paroles. « Hélas ! ma bonne mère, lui dit-elle, je sens un si grand désir d'être religieuse, que tout ce qui parle de cet état me ravit et m'enchante; je m'y arrête d'abord, et je le lis avec une extrême avidité : ce sentiment est dans moi vivement imprimé; je ne puis presque m'en défendre. Il est vrai que je suis indigne de participer à un si grand bonheur, moi qui ai été si infidèle à Dieu toute ma vie, qui n'ai aimé que les vanités et les folles joies du monde, et qui par là ai fait si souvent gémir ma mère aux pieds du crucifix, comme elle me l'a avoué : ainsi je suis bien éloignée de mériter une telle grâce. Mais vous m'avez fait si souvent connoître que Dieu étoit si bon; vous me l'avez si bien inculqué dans le cœur au commencement de ma conversion, lorsque j'eus l'honneur de vous dire que mes péchés étoient si grands, que je craignois qu'il ne me les

pardonnât pas, que la considération de sa miséricorde m'a inspiré une entière confiance en lui; et c'est ce qui me fait espérer qu'il ajoutera au pardon de mes péchés, la grâce inestimable de me consacrer à lui, en qualité de son épouse. Mais hélas! moi misérable, pourrai-je jamais prendre ce nom qui n'est dû qu'aux ames qui ont vécu dans l'innocence? Ne sera-ce pas assez de me dire sa très-humble servante, et de le servir en cette qualité? Cependant mon cœur soupire toujours avec ardeur après cet avantage; il faudroit me l'arracher pour m'ôter ce désir; et si je ne pouvois le satisfaire, il me semble qu'il ne cesseroit en moi que quand je cesserois de vivre.

-- Voilà bien de belles paroles, dit la mère Scholastique, et je suis persuadée que vous pensez comme vous dites; car quoique j'aie remarqué en vous beaucoup de défauts, vous n'avez pas, grâce au Seigneur, celui de manquer de sincérité, qui n'est que trop commun aux filles, et qui est extrêmement odieux. Mais je vous ai dit que si vous étiez religieuse, je vois si peu de dévotion dans vous, que je craindrois que vous ne fussiez une lâche et une immortifiée, et que votre exemple ne servît de prétexte à d'autres, et n'introduisît le relâchement dans le monastère où vous entreriez. »

Rosalie s'humilia encore plus en entendant ceci; et la bonne mère, qui la considéroit attentivement, étoit ravie dans son ame de voir qu'elle recevoit son épreuve avec tant de douceur et de vertu : elle la laissa parler; et celle-ci lui dit: « Oui, ma mère, je suis ca-

pable de tout ce que vous avez la bonté de me dire; et si j'avois le malheur en entrant dans la religion, d'y suivre mes mauvaises inclinations, je ne serois propre qu'à y causer du scandale; mais, par la miséricorde du Seigneur, je suis dans la volonté de n'y entrer que pour mourir à moi-même, que pour combattre mes défauts, et pour dompter mes passions. Vous m'avez dit quelquefois, ce me semble, que moyennant cela je pourrois être bonne, et parvenir insensiblement à la perfection; je vous promets, ma bonne mère, que si Dieu met dans votre cœur d'avoir pitié de mon ame, et de me recevoir dans votre sainte maison, je tâcherai de me rendre si obéissante à ce que vous me prescrirez, que vous ferez de moi tout ce que vous voudrez.

--Cela vous est aisé à dire, répondit la mère Scholastique, tant que vous n'êtes pas dans l'occasion, mais quand il en faudroit venir à la pratique, je ne sais ce qu'il en seroit. Comment puis-je croire que vous, qui êtes si aimée et si caressée de votre mère, vous souffriez patiemment qu'on contrarie vos inclinations dans un noviciat? que vous, qui êtes applaudie en tout dans votre maison, vous vous soumettiez aux pratiques humiliantes des novices? que vous, qui faites du matin au soir chez vous votre volonté, vous y renonciez sans peine, et vous la rompiez continuellement, comme on la fait rompre en effet aux novices? Et encore tout ceci n'est que le préliminaire de la vie religieuse; car on n'est au noviciat que pour faire apprentissage du renoncement à soi-même; et quand on a fait la

profession, on doit s'y exercer toute sa vie. Que me répondez-vous là-dessus? -- Je sens bien, ma chère mère, dit Rosalie, que n'ayant jamais été contrariée dans ma maison, il m'en coûtera lorsqu'il faudra me renoncer; je sens que ce sera pour moi un exercice, dans lequel je serai neuve: mais puisque le bon Dieu m'y appelle, il m'aidera à y travailler et me fera la grâce d'y réussir. Il s'en faut bien que je compte sur moi pour cela; je ne mets ma confiance qu'en Dieu, qui sera tout mon soutien et ma force.

--Je ne puis rien vous expliquer là-dessus, dit la mère Scholastique: si Dieu est pour vous, vous avez tout; mais, pour vous flatter qu'il soit pour vous en ceci, il faut que vous ayez quelqu'assurance qu'il vous appelle à la religion. Pouvez-vous prendre pour assurance un foible désir que vous en avez eu depuis deux ans seulement? Ne croyez-vous pas qu'il doive venir de plus loin, pour être convaincue que Dieu vous y veut? Il arrive souvent qu'une fille qui a aimé le monde, venant à se convertir, se propose de s'en séparer entièrement en embrassant la vie religieuse, et qu'ensuite ce sentiment se ralentit en elle, et qu'elle se contente de servir Dieu dans sa maison: cela est arrivé à plusieurs; il en pourroit bien être de même de vous.

--Quoiqu'il n'y ait que depuis peu que je me suis convertie au Seigneur, dit Rosalie, que j'ai ce désir si formel, je vous avouerai pourtant qu'il me paroît qu'il y a plus long-temps qu'il couve, pour ainsi dire, dans mon cœur. Quand j'aimois tant les vanités du monde,

je ne les suivois pas sans troubles ni sans remords. A peine étois-je seule et livrée à mes réflexions, que ma conscience me le reprochoit, et me tourmentoit cruellement: je haïssois, dans ce moment, le monde et toutes ses folies; et je me disois à moi-même: Oh, que les religieuses sont heureuses d'avoir quitté ces frivoles amusements! Elles mènent une vie tranquille; elles n'ont rien dans le cœur qui leur fasse de la peine; elles se sauvent, et moi pour des bagatelles, je souffre ici comme une damnée, et je le serai éternellement. Mais après m'être dit ceci plusieurs fois, à peine voyois-je quelqu'une de mes amies, je me laissois entraîner par son exemple ou par ses paroles; j'oubliois mes réflexions, je rentrois dans ma dissipation, j'étouffois dans mon cœur les bons mouvements ou les remords que j'y sentois, et je passois ainsi de la haine du monde à l'amour de la vanité de l'envie d'être religieuse à l'oubli même d'y avoir pensé, de mes réflexions salutaires, à la résistance aux bonnes inspirations; jusqu'à ce que votre nièce, venant à faire la démarche pour Dieu, son exemple m'encouragea à la faire aussi; et à peine eus-je le bonheur de vous parler, que mes désirs pour la religion se réveillèrent tout-à-fait; de foibles qu'ils étoient, ils devinrent ardents, et depuis ce temps-là, ils ont toujours été en augmentant. Voilà, ma bonne mère, dans toute la sincérité, ce qu'il en est de ma vocation. »

La mère Scholastique fut quelques moments sans rien dire, comme si elle vouloit

réfléchir sérieusement, ensuite reprenant la parole : « Mon enfant, lui dit-elle, je ne saurois croire que vous soyez propre pour la religion, et surtout pour notre monastère : je trouve en vous si peu de solidité, tant d'esprit du monde, une dévotion si foible, que j'ai lieu de craindre que ce ne soit ici une ferveur passagère, qui se ralentira en moins de six mois ; et après que vous aurez fait les démarches pour prendre le voile, vous regarderez derrière vous, comme dit notre Seigneur dans l'Evangile, (*Luc.* 7.) et vous vous rétracterez. » En disant ceci, elle fit semblant de se lever pour sortir de sa chambre ; mais Rosalie l'arrêta, et lui embrassant les genoux avec humilité, et des larmes qui montroient la sincérité de ses désirs, elle lui dit : « Hélas ! ma bonne mère, voulez-vous donc me laisser ainsi sans espérance d'être du nombre de vos filles ? Je désire de me consacrer à Dieu ; je le désire de tout mon cœur ; je voudrois qu'il me fût permis de le faire à présent même, et vous verriez avec quelle joie je m'y porterois. Voudriez-vous, ma bonne mère, me rejeter ? Mettez-moi à toutes les épreuves qu'il vous plaira, j'espère que le Seigneur me les fera soutenir, et que vous serez contente de ma soumission. Je vous promets que si vous avez pitié de mon ame, et que vous vouliez bien seconder ma vocation, vous ferez de moi dans la religion tout ce que vous voudrez. Je m'appliquerai de toutes mes forces à renoncer à ma volonté, et à être exacte à tous mes devoirs. Donnez-moi quelqu'espérance, ma bonne mère ! Je

mets mon ame entre vos mains; ne la rejetez pas, puisqu'elle a été rachetée par le sang de notre Seigneur Jésus-Christ! »

Comment la mère Scholastique auroit-elle pu résister davantage à des désirs si empressés, à tant d'humilité, et â des supplications si touchantes? Elle obligea Rosalie de se relever; elle essuya elle-même ses larmes, elle l'embrassa tendrement, et termina ces témoignages d'affections par ces consolantes paroles: «Ma chère enfant, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de sonder toute la profondeur de votre cœur, pour être assurée de votre vocation: je ne saurois à présent la méconnoître, elle est trop marquée au bon coin.

Je vous regarde dès ce moment comme ma novice. Travaillez de votre côté à avoir l'agrément de vos parents; ce qui sera peut-être difficile, puisqu'ils n'ont que vous de fille; et, de mon côté, je préviendrai la mère abbesse, qui sûrement ne fera aucune difficulté de vous recevoir. »

Autant Rosalie avoit été alarmée de ce que la mère Scholastique lui avoit dit, autant fut-elle consolée de ses dernières paroles. Sa joie fut si grande, qu'elle ne put la lui témoigner qu'en lui répondant par de douces larmes; et lorsqu'elle fut seule, s'étant prosternée jusqu'à terre devant l'image de la très-sainte Vierge, elle la remercia de tout son cœur de lui avoir fait sentir sa protection, et la conjura, de toute la ferveur de son ame, d'en rendre grâces pour elle à son divin Fils, et d'en obtenir l'accomplissement de ses pieux désirs.

CHAPITRE XXI.

La mère Scholastique examine les dispositions de Virginie.

La mère Scholastique passa tout de suite de la chambre de Rosalie à celle de Virginie, qui achevoit de faire sa lecture spirituelle dans un livre où il étoit traité de l'Oraison. « Où en étiez-vous, mon enfant, de votre lecture? lui dit-elle. --Vous le voyez, lui répondit Virginie, en lui montrant le livre. -- Vous lisez donc, répondit la mère, comment il faut faire la méditation? Et comment avez-vous fait celle de ce matin? La prière, répondit Virginie, a été sur les anéantissements du Fils de Dieu, et la seconde, sur ce qu'il a dit à son Père dans le Jardin des Oliviers : *Mon Père, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne.* (Matt. 26.) Dans ma première méditation, j'ai été beaucoup touchée de voir un Dieu s'humilier si profondément pour l'amour de nous; et surtout je me suis arrêtée à ces paroles de saint Paul, que j'ai trouvées dans le livre : *Il s'est anéanti, et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.* (Phil. 2.) Cela m'a insensiblement conduite dans toutes les humiliations que notre Seigneur a souffertes dans le cours de sa passion, et je me suis enfin arrêtée à le considérer sur l'arbre de la croix entre deux

voleurs, comme s'il eût été encore plus coupable qu'eux. Cette vue m'a fait tant d'impression, que j'en avois les larmes aux yeux. »

--Mais, dit la mère Scholastique, vous vous êtes contentée de considérer notre Seigneur Jésus-Christ dans cet état humiliant, sans former des réflexions sur-vous-même pour votre amendement ? -- Pardonnez-moi, dit Virginie, j'ai considéré combien j'étois orgueilleuse, combien je craignois l'humiliation, et combien pourtant je la méritois. J'ai vu que j'étois encore susceptible de vanité, que j'étois sensible au point d'honneur, et que je sentois vivement quand on me contrarioit, ou qu'on me méprisoit. J'ai trouvé même dans le fond de mon ame un certain désir d'être estimée et de passer pour avoir de la vertu, moi qui n'en ai absolument point. Je me suis dit à moi même : Jésus-Christ s'est anéanti, et tu veux paroître encore quelque chose ! Jésus-Christ a souffert l'humiliation en silence, et tu te révoltes contre la moindre indifférence qu'on te témoigne! Jésus-Christ a été regardé comme un impie, un blasphémateur, un séducteur; il a voulu expirer sur une croix entre deux larrons; et tu veux être applaudie, considérée, et passer pour pieuse ! Cela m'a jetée dans la confusion; j'ai eu horreur de me voir si peu humble; j'en ai demandé pardon à Dieu, et j'ai bien résolu de souffrir, au moins en silence, tout ce qui contrariera mon amour-propre.

--Voilà qui va bien, dit la mère Scholastique. Et qu'avez-vous considéré dans la se-

conde méditation? -- J'ai considéré, répondit Virginie, que dans tout ce qui nous fait de la peine, nous ne devons pas écouter la sensibilité de la nature, qui voudroit éviter la souffrance; mais que nous devons soumettre entièrement notre volonté à celle de Dieu; et j'ai vu en même temps que dans toutes les occasions fâcheuses, je pourrois me servir utilement de ces belles paroles de Jésus-Christ : *Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne* (Matt. 26.); espérant de trouver de la force et du courage en les prononçant intérieurement et avec dévotion, et que Jésus-Christ béniroit lui-même ce sentiment, et me feroit la grâce de bien pratiquer, dans ces rencontres, la douceur, la patience, l'humilité, et la résignation qu'il demande de moi.

-- Tout cela va encore bien, dit la bonne mère; mais avez-vous eu beaucoup de distractions dans vos oraisons? -- Pas beaucoup, dit Virginie. Mon imagination s'égaroit quelquefois un peu, mais je revenois d'abord à moi; et comme j'étois assez recueillie; que d'ailleurs il n'y a rien ici qui me dissipe, je m'apercevois aisément de mes distractions, et en même temps je reprenois le fil de mes réflexions, comme si je n'avois pas été distraite. Je ne l'ai pas non plus été depuis le milieu de la méditation jusqu'à la fin. Alors j'ai senti mon cœur pénétré des vérités que j'avois considérées; les affections en sortoient presque comme naturellement; je parlois au bon Dieu avec beaucoup d'ardeur, et je lui demandois les besoins de mon ame. Ce temps m'a paru si court, que je ne m'en suis guère

aperçue : j'aurois bien voulu y rester davantage ; mais je ne l'ai pas osé, de peur de manquer à la règle que vous m'avez donnée ; et quand j'ai eu quitté mon oraison, je me suis trouvée pendant un certain temps aussi recueillie que si je l'avois continuée.

--Nous voici bientôt, mon enfant, à la fin de votre retraite, dit la mère Scholastique ; il faut penser tout de bon à en retirer les fruits. Vous devez former des résolutions, et sur les grandes vérités que vous avez méditées tous ces jours-ci, et sur les besoins de votre ame, et sur les devoirs de votre état : prenez ceci pour sujet de l'oraison de ce soir. Vous y ferez une espèce d'examen sur ces trois points, et vous considérerez premièrement quels sônt vos principaux défauts ; en second lieu, quelles sont les vertus qui vous coûtent le plus à pratiquer ; en troisième lieu, quel arrangement vous devez prendre dans votre maison pour y travailler à votre perfection.

-- Je l'ai déjà fait, ma chère tante, dit Virginie ; non pas dans une méditation, mais dans une considération que j'ai lue, et qui m'a donné occasion de faire cette discussion. --Hé bien donc, répliqua la bonne mère, faites-moi part de vos sentiments là-dessus. Du reste, je ne prétends pas que vous me disiez vos péchés ; je ne suis pas indiscrète : mais dites-moi ce que vous trouverez à propos pour votre utilité. -- Je n'aurai, répondit Virginie, aucune peine de vous dire tout ce qui se passe dans mon cœur ; au contraire, c'est une consolation pour moi de vous le mettre en évidence. Ma confiance en vous est parfaite ; et

vos avis me sont si utiles, que s'il étoit nécessaire, pour vous porter à m'en donner, de vous dire ma confession générale, je le ferois également.

-- Il n'en est pas besoin, répliqua la bonne mère; cela n'est pas de mon ressort. -- Voici donc, dit alors Virginie, les défauts que je n'ai pas bien corrigés.

Je sens que j'ai encore du penchant pour les parures; en sorte que je suis souvent tentée de les admirer dans les autres, si je n'en fais pas usage moi-même; et c'est ce qui fait que lorsqu'il y a dans l'église quelque jeune fille qui est bien mise, et dont je me suis aperçue par hasard, mes yeux se portent naturellement sur elle, et j'ai de la peine à m'en détourner. Cela me fait comprendre que le penchant que j'avois autrefois pour les vanités, est encore bien vif en moi; il faut pourtant que je le fasse mourir, ou que je meure moi-même.

J'ai encore un autre défaut qui est laid comme le démon, c'est l'orgueil. Oh! bon Dieu, que j'en suis pleine! J'admire l'humilité dans les autres; j'en suis ravie; je leur envie le bonheur d'avoir une si belle vertu; et avec tout cela je la redoute; et s'il me falloit faire une pratique comme celle que fit l'autre jour mademoiselle Agnès ou mademoiselle Rosalie, je crois que je n'en viendrois jamais à bout.

-- C'est peut-être par timidité que vous auriez de la peine à la faire, dit la mère Scholastique? -- Non, non, ma chère tante, répondit Virginie, croyez-le, c'est l'orgueil; je crains trop de m'humilier.» Elle disoit ceci par un

sentiment d'humilité, et cela paroissoit assez par l'aveu qu'elle faisoit de son orgueil prétendu, et par l'horreur qu'elle avoit d'elle-même de se sentir orgueilleuse, comme elle le croyoit bonnement. Aussi se regardoit-elle non-seulement comme la dernière en vertu, de toutes celles qui faisoient la retraite; mais encore comme indigne d'être en leur compagnie.

« Quand je me vois si superbe, disoit-elle encore à sa tante, et que je vois les autres si humbles, et si prêtes à s'humilier, je me regarde en leur compagnie comme si j'étois un démon qui eût osé se mêler parmi les anges; je me dis des injures à moi-même; je me traite de véritable démon; car c'est véritablement le péché de Lucifer, que l'orgueil; et si je suivois les sentiments de confusion que cela m'inspire, j'irois me cacher dans un tombeau, plutôt que de paroître parmi tant de saintes personnes.

-- Quels autres défauts voyez-vous dans vous? dit la mère Scholastique. - J'en ai un qui peut bien me faire perdre le mérite de la patience en beaucoup d'occasions, c'est d'être extrêmement sensible pour peu qu'on me contrarie : une parole m'émeut, et m'excite à la colère ou au dépit. -- Et comment vous conduisez-vous alors? demanda la bonne mère. -- Je ne dis rien ordinairement, répondit Virginie, mais il m'en coûte extrêmement : mon esprit veut raisonner, mon cœur palpite, je tremble quelquefois, et je suis si dévorée du désir de répondre, qu'il faut que je me fasse une violence extrême pour me retenir. Il m'é-

chappe pourtant quelquefois de me plaindre, surtout à notre femme de chambre, qui m'aime beaucoup; mais je fais ensuite réflexion que ce n'est là qu'une consolation humaine que je me donne, et j'en demande pardon à Dieu. Cependant j'ai fait souvent la résolution de ne pas me plaindre, et je vois que j'y suis toujours plus neuve.

Vous pouvez comprendre par ces défauts, ajouta-t-elle, quelles sont les vertus dont je manque. Je ne suis pas encore convertie, puisque, comme vous voyez, j'ai encore un reste d'estime dans le cœur pour les vanités du monde. Je n'ai aucun fondement de vertu, puisque je n'ai point d'humilité. Enfin, ayant si peu de patience, quel moyen que je fasse du progrès, puisqu'on n'avance dans la piété qu'à proportion du progrès qu'on fait dans la voie de la croix? Voyez après cela, ma chère tante, combien j'avois besoin de cette retraite, et combien j'ai besoin de travailler! Cependant je sens toujours de la confiance en Dieu; je sens du courage, je me sens déterminée à mettre la main à l'œuvre; et quoi qu'il puisse m'en couter, je veux devenir, avec le secours du bon Dieu, aussi sainte que la plus sainte des Casa-Santa, qui sont toutes des anges.

-- Ah! dit la mère Scholastique, si vous l'étiez dans trois ans seulement autant que l'est la petite Agnès, que je vous estimerois heureuse! elle est pourtant bien plus jeune que vous. Vous êtes déja une grande fille: il y a deux ans passés que vous vous êtes donnée à Dieu, et vous n'avez pas l'ombre de la piété

de cette petite demoiselle. Ah ! ma pauvre Virginie, bien pauvre en vertu, que vous avez grand besoin de vous hâter ! pour peu que vous vous arrêtiez, vous resterez beaucoup en arrière, et toutes les demoiselles qui font retraite avec vous, vous devanceront. Voyez même comment Rosalie fait du progrès! A peine vit-elle l'acte d'humilité que fit Agnès, qu'elle voulut l'imiter ; et vous, qui êtes son aînée dans le service de Dieu, qui l'y avez attirée par votre exemple, vous n'avez pas honte de vous laisser surpasser par elle en humilité, cette vertu si essentielle ! »

Virginie fut si pénétrée de cette correction, que sa tante ne lui faisoit que pour mieux la confirmer dans les sentiments réels d'humilité qu'elle avoit sans les connoître, que se jetant tout-à-coup à ses pieds, dans un transport de componction, elle lui dit : « Me voici, ma tante, entre vos mains; ordonnez-moi tout ce que vous trouverez bon pour me guérir de mes défauts, je suis prête à le faire.

--Il n'est pas nécessaire, lui dit sa tante, que je vous propose des pratiques pour le présent. Vous n'avez qu'à suivre les règles de la retraite jusqu'à la fin, et vous bien acquitter de chaque exercice. Vous préparerez demain vos résolutions; et cependant je veux vous prévenir sur bien des choses qu'il est important que vous sachiez.

Vous ne devez pas douter un moment, après les grâces que Dieu vous a faites, et qu'il continue à vous faire, qu'il ne vous appelle à la perfection. Une vertu médiocre ne suffit pas pour vous ; il faut que la vôtre soit éminente.

Vous le devez pour répondre aux desseins de Dieu, et par une juste reconnoissance; car on demandera compte de cinq talents à ceux à qui on en aura donné cinq.

Je ne vois point que Dieu vous appelle à la vie religieuse; du moins vous ne m'en avez rien fait connoître vous-même; et si le Seigneur vous en avoit inspiré le désir, je présume que vous ne me l'auriez pas caché. -- Il est vrai, dit Virginie, que je n'en ai pas eu la pensée; ou si je l'ai eue, elle n'a été que passagère. Ce n'est pas que je n'estime infiniment cet état saint, et que je ne me crusse trop heureuse si Dieu me faisoit la grâce de m'y appeler: je trouve même que j'y ferois mon salut avec bien plus de facilité et de tranquillité que dans le monde. Cependant je n'ai aucune inclination pour cela; et quoique je prévoie bien que j'aurai beaucoup à souffrir dans la maison, et qu'il m'en coûtera beaucoup pour m'y sanctifier, il me semble que quelqu'un me dit dans mon cœur que Dieu y sera ma force, et qu'il m'y aidera puissamment; et que si je suis fidèle, j'en viendrai à bout.

-- Je pense comme vous, dit la mère Scholastique; je ne doute point que Dieu ne vous veuille dans l'état où vous êtes: mais, ma chère enfant, vous porterez la croix, préparez-vous-y. Vous aurez à souffrir des peines intérieures qui seront bien grandes, et vous souffrirez des contradictions au dehors, dont, si vous savez faire bon usage, vous pourrez vous faire un trésor de mérites devant Dieu. Souvenez-vous, mon enfant, que qui veut arriver à la perfection, n'y parviendra jamais

s'il se détourne de la grande voie, de la voie royale de la croix. Aucun saint n'a suivi une autre route. Tous ceux qui entrent dans le ciel sont marqués au coin de la croix; et ils sont plus ou moins élevés en gloire, selon qu'ils ont plus ou moins aimé et plus ou moins souffert. Je vous en dirai davantage dans son temps, si le Seigneur nous donne vie. Mais je vous le redis, vous serez fille de la croix.

-- Je ne refuse pas de l'être, dit Virginie; la volonté de Dieu soit faite. Il ne m'enverra pas des croix si pesantes que je ne puisse les porter avec le secours de sa grace. C'est en lui que je me confie, c'est en lui que j'espère, je ne veux que lui; il sera ma force et mon soutien.

CHAPITRE XXII.

De l'amour-propre. Entretien de la mère Scholastique.

VIRGINIE ne fut donc point effrayée de ce que la mère Scholastique lui avoit dit. Dès qu'elle l'eut quittée, elle se prosterna la face contre terre devant un crucifix, et lui adressa ces paroles. « Il est bien juste que je souffre, ô mon divin maître! puisque vous avez tant souffert vous-même. Vous étiez innocent, et je suis coupable; vous êtes la sainteté même, et je suis une misérable pécheresse. Quelle pénitence ne devrois-je pas embrasser de bon

cœur pour expier les péchés sans nombre que j'ai commis ! et ne serois-je pas heureuse, ô mon divin Sauveur ! si, en mettant votre croix sur mes épaules, vous daigniez me choisir vous-même le genre de peine par lequel je dois me punir en cette vie, pour satisfaire à votre justice, et obtenir votre miséricorde dans l'autre ? Me voici toute déterminée à la porter, cette croix dont vous voudrez bien me charger ; je vous demande seulement la grace de le faire avec courage et avec amour. »

Elle se confirma davantage dans les mêmes sentiments à la méditation du soir, qu'elle fit sur les avantages de la croix. Dieu l'éclaira plus particulièrement là-dessus ; et elle en fut si touchée, que son cœur s'embloit vouloir, par ses désirs, prévenir le temps que Dieu avoit marqué pour la lui faire porter.

Cependant, la mère Scholastique assembla, après le souper, la veuve Sophie avec toutes les demoiselles qui faisoient la retraite, et les conduisit au pavillon qu'on appeloit de la *Vigilance*, parce qu'il y avoit une peinture sur la muraille, qui représentoit cette vertu sous la figure d'une sentinelle placée au haut du rempart d'une ville, pour découvrir de loin l'Amour-propre, qui venoit l'assiéger à la tête d'une armée composée de tous les vices. Aucune de celles qui faisoient la retraite n'avoit encore vu ce pavillon, parce que depuis qu'elles étoient dans le couvent, on y avoit fait quelques réparations; ce qui les avoit empêchées jusqu'alors d'y faire la conférence. L'Amour-propre, représenté dans un lointain où on le distinguoit assez, étoit habillé de

toutes les couleurs, et d'une manière si bizarre, qu'il attira d'abord les regards de toutes les demoiselles, et Virginie demanda tout de suite à sa tante ce que c'étoit.

La mère Scholastique sourit, et lui répondit : « Comment! ne reconnoissez-vous pas ce général ? -- Non, ma chère tante, dit Virginie. - C'est, ajouta la mère, c'est pourtant quelqu'un qui vous touche de bien près, et qui ne devroit point vous appartenir : c'est quelqu'un qui est de votre esprit, de votre cœur, de votre sang; quelqu'un que vous aimez peut-être trop, et que vous devriez détester; quelqu'un qui vous flatte, et qui veut vous tromper et vous trompe souvent; quelqu'un qui feint de vouloir vous faire du bien, et qui veut vous empoisonner; quelqu'un que vous caressez, et que vous devriez exterminer; quelqu'un... devinez-le, je vous le donne en trois. »

Toutes les demoiselles écoutoient avec étonnement; et Virginie, à qui la mère Scholastique s'adressoit, ne savoit que répondre. Rosalie prit la parole, et dit : « Assurément, ma révérende mère, ce n'est pas ici une histoire, mais un emblême. Cette armée représente les démons qui viennent nous tenter. -- Oui, oui, s'écria la petite Agnès, d'un air de gaîté, ce doit être cela; la ville est notre ame, la sentinelle la dévotion, et cette armée est la tentation qui vient l'attaquer; le général est le défaut dominant qui soutient tous les autres.

-- Vous en approchez bien, petite créature, dit la mère Scholastique; peu s'en faut que vous ne deviniez tout-à-fait. Mais voici ce

qu'on a voulu nous faire entendre. Il est vrai que la ville représente notre ame; mais ce général est l'Amour-propre, qui vient à la tête de tous les vices pour l'assiéger, et s'en rendre maître, s'il peut. C'est pour cela qu'on a peint la vigilance en sentinelle au haut du rempart, pour découvrir sa marche et donner les avis, afin qu'on se tienne en défense, sans quoi cet ennemi est si rusé, qu'il prendroit bientôt la ville.

-- Vous aviez bien raison, ma chère tante, dit Virginie, de m'adresser la parole, en disant que je le caresse, tandis que je devrois l'exterminer: mais je vous prie, par la charité que vous devez avoir pour mon ame, de ne pas vous contenter de me montrer l'amour-propre en peinture; faites-le-moi connoître tel qu'il est dans moi.

-- Ma bonne mère, interrompit Rosalie, permettez-moi de m'opposer à la demande de mademoiselle votre nièce; peut-être que son amour-propre ne seroit pas le mien, qui est plus grand que celui de toutes les autres. Quel fruit en retirerons-nous, si vous ne parlez que du sien? Ayez la charité de parler de ce dangereux ennemi, en sorte que nous en profitions toutes. » Les autres en dirent de même; ainsi la mère Scholastique s'assit sur un petit banc de pierre, fit placer à son côté la veuve Sophie, et les autres demoiselles s'assirent sur le gazon autour d'elle, avec une sainte joie et un désir avide de s'instruire.

Alors toutes la regardant en silence, elle leur parla ainsi : « L'amour-propre est cette inclination désordonnée que nous avons pour

nous-mêmes, et par laquelle nous nous recherchons dans tout ce que nous faisons. On peut considérer cette inclination selon qu'elle nous porte à nous chercher en toutes choses, et alors c'est l'amour-propre pris d'une manière générale, qui s'insinue dans nos intentions, nos sentiments, nos actions, qui les infecte de son poison, et en altère le prix et le mérite. Ou bien on peut le considérer selon qu'il nous porte directement et avec plus d'affection à quelque chose de particulier, comme à nous parer, à nous applaudir, à prendre un soin excessif de notre santé, et c'est l'amour-propre pris dans un sens plus rigoureux.

Dans quelque sens qu'on le prenne, l'amour-propre est toujours dans nous un ennemi domestique des plus dangereux. C'est lui qui donne le branle aux passions, qui porte aux plus noirs attentats, qui est la source funeste de presque tous les péchés; et ce qu'il y a même de pire, c'est que non-seulement il nous porte au mal, mais il tâche souvent de nous ravir le mérite du bien que nous faisons.

D'ailleurs, l'amour-propre est si difficile à détruire, que quand nous croyons l'avoir fait périr, il semble tout-à-coup renaître, pour ainsi dire, de ses cendres, il est si subtil, qu'il s'insinue dans nos intentions, sans presque que nous nous en apercevions; il est si artificieux, qu'il trompe quelquefois les plus clair-voyants; il est si hardi, qu'il attaque les plus parfaits; il est si adroit, que quand vous le chassez du cœur par un côté, il y rentre presque en même temps par un autre. Il prend toutes sortes de formes; il use de tous les ar-

tifices, de toutes les souplesses, de tous les déguisements : c'est un effronté, un fourbe, un imposteur, le père des vices, le poison des vertus, le suppôt du démon, la ruine des ames, le grand ennemi du règne de Jésus-Christ.

L'amour-propre est si dangereux, qu'après qu'on a travaillé long temps à dompter les autres passions, il se présente pour nous appeler au combat, et se montre redoutable : il est si dangereux, que quand on s'en défie le moins, c'est alors qu'il nous porte de plus grands coups : il est si dangereux, que les âmes les plus consommees en sainteté, et armées des plus éclatantes vertus, doivent le craindre plus que les autres. Les saints solitaires ne prémunissoient guère les commençants contre lui, mais ils avertissoient les parfaits de se tenir sur leurs gardes contre ses artifices. Il en a fait tomber qui s'étoient élevés comme des étoiles dans la vie spirituelle, et qui brilloient comme des astres parmi leurs frères, par l'éclat de leur sainteté.

Personne n'est à couvert des insinuations de l'amour-propre. Si l'on est en compagnie, il fait rechercher les applaudissements ; si l'on est seul, il les fait désirer, ou nous en repaît en idée ; si l'on parle, il se glisse dans ce qu'on dit ; si l'on se taît, c'est souvent lui qui porte à garder le silence. Il attaque le prédicateur en chaire, le confesseur dans le sacré tribunal, la pénitente qui s'accuse de ses péchés, la fille dévote quand elle communie, la fervente, lorsqu'elle se livre aux ardeurs de la dévotion, la mystique, quand

elle veut entrer dans les hautes voies, la mortifiée, lorsqu'elle maltraite son corps par les plus rudes macérations.

L'amour-propre s'habille modestement : il se prive de satisfactions innocentes ; il se couvre de la haire ; il fait de longs jeûnes et de longues prières ; il parle de Dieu avec onction ; il s'arme du zèle contre le vice ; il exhorte à la vertu. Oui, il fait tout cela, non pas pour Dieu, car alors ce ne seroit pas son ouvrage, mais pour se satisfaire.

Voyez cette fille qui est mise d'une manière négligée, je crains que ce ne soit par amour-propre. Voyez cette autre qui est si bien ajustée dans son habillement, c'est par amour-propre. Voyez celle-ci qui marche gravement, et ayant une modestie admirable, je crains qu'il y ait de l'amour-propre. Voyez celle-là qui se retire dans le coin d'une église, et s'y tient recueillie comme un ange, peut-être le fait-elle par amour-propre.

Il n'est point de vertu que l'amour-propre ne dégrade, si on n'y prend garde. Une fille peut être fidèle à ses exercices, et l'être par amour-propre ; elle peut fréquenter les sacrements, faire quatre heures d'oraison par jour, être obéissante, douce, affable, portée à rendre service, aimer le travail, faire beaucoup d'œuvres de charité, et tout cela par amour-propre.

J'ai connu, avant que j'entrasse dans la religion, une fille dévote, qui étoit si arrangée dans ses exercices et ses pratiques de dévotion, que si on la détournoit pour un moment, lorsqu'elle faisoit son oraison ou sa lecture,

elle en étoit en mauvaise humeur ; voilà l'amour-propre. J'en ai connu une autre qui faisoit des austérités étonnantes, et sur qui son confesseur ne put jamais gagner qu'elle en retranchât une partie ; voilà l'amour-propre. J'en ai connu une autre qui n'auroit pas voulu, par esprit de condescendance, se dérider tant soit peu dans une récréation innocente, sous prétexte de se tenir recueillie ; voilà l'amour-propre. Enfin, j'en ai connu une autre qui disoit toujours du mal de soi, et qui montra une extrême sensibilité dans une rencontre, où elle crut que son confesseur lui en avoit préféré une autre, dans une bonne œuvre dont elle se croyoit plus capable ; et voilà encore l'amour-propre. »

Vous le dépeignez bien tel qu'il est, ce sot amour-propre, s'écria Rosalie, par une saillie qui fit rire toutes les demoiselles ; et si on le rencontre ainsi partout, qui peut jamais échapper à ses poursuites ? Je ne m'étonne pas après cela qu'on l'ait représenté dans ce tableau, bizarrement habillé de tant de couleurs différentes, et à la tête de ces Maures. -- Oui, dit la mère Scholastique ; et dans tout ce que je viens de vous dire, voyez quel contraste ! On peut, par amour-propre, dire du mal de soi, et se glorifier ; mépriser les louanges, et les rechercher ; macérer son corps, et le flatter ; parler, et se taire ; se parer, et se négliger ; se soumettre, et être indocile ; se produire, et se cacher ; travailler, et ne rien faire ; se réjouir, et se livrer à la tristesse ; agir avec zèle, et n'en avoir point ; faire de bonnes œuvres, et les omettre. Que sais-je ?

l'amour-propre fait, et défait; édifie, et démolit; plante, et arrache. Il allie les choses les plus incompatibles; il fait mouvoir la paresse, il fait jeûner la gourmandise, il fait humilier l'orgueil; vous diriez qu'il enfanteroit bientôt des prodiges.

Ceci me fait souvenir d'une novice que nous avions il y a plusieurs années, et qui quitta le voile. Entre plusieurs défauts qu'elle avoit, je remarquai celui-ci. Elle se montroit douce comme un ange lorsqu'on la reprenoit en public; et quand on lui faisoit faire quelque pénitence au chapitre ou au réfectoire, elle s'en acquittoit avec tant de modestie et de dévotion extérieure, qu'un jour l'abbesse me dit: Il y a de la complaisance à mortifier cet enfant, tant elle prend la correction en bonne part. Cependant, j'observai que, sachant si bien réprimer sa sensibilité dans ces rencontres, où l'on en montre quelquefois beaucoup, elle étoit un petit hérisson à la moindre parole que lui disoient ses compagnes du noviciat. Je lui en fis une fois des reproches; elle m'avoua que son amour-propre trouvoit son compte dans les occasions qui paroissoient devant toutes les religieuses, parce qu'elle sentoit qu'on applaudissoit à l'humilité qu'elle y faisoit paroître; au lieu que dans celles qui ne paroissoient que devant ses compagnes, il n'y avoit pas de quoi le satisfaire, parce qu'elle n'y pouvoit espérer aucun applaudissement de leur part. Voyez comment l'amour-propre cherche à se contenter.

Deux filles dévotes conféroient aussi un

jour ensemble des matières spirituelles : elles vinrent à parler de l'amour-propre, et se piquoient à l'envi d'en discourir avec plus d'éloquence ; l'une s'écoutoit avec complaisance, et il paroissoit, par son ton et ses expressions, qu'elle étoit pétrie du défaut qu'elle condamnoit ; l'autre, d'une humeur vive, dédaigneuse et mordante, en raisonnoit aussi selon son inclination, et déployoit tout son naturel caustique. Un railleur de profession se trouvoit plus près qu'elles ne croyoient, et ne perdoit pas un mot de leur entretien : il se montra tout-à-coup, lorsqu'elles étoient bien en train de parler, et les regardant du coin de l'œil, leur dit d'un ton moqueur : causeuses que vous êtes, il y a plus d'amour-propre dans ce que vous dites, qu'on n'en mettroit à faire un gros livre. Elles demeurèrent interdites, et se retirèrent toutes honteuses.

A présent, voulez-vous savoir comment on peut détruire l'amour-propre ? Ce n'est pas une petite affaire, mais en deux mots tout est dit. *Oubliez vous en tout, et ne cherchez que Dieu.* Voila le contre-poison de ce vice. Comme il nous porte sans cesse à nous rechercher dans tout ce que nous faisons, l'oubli de soi-même le tue jusqu'à la racine. Ne craignez pas qu'il vous échappe en faisant ainsi. *Ne vous comptez pour rien, et oubliez-vous.* Si vous employez un autre moyen, vous le couperez comme on fauche l'herbe ; la racine demeurera toujours, et toujours elle poussera.

CHAPITRE XXIII.

Résolutions de Virginie et de Rosalie. Fin de leur retraite.

Virginie et Rosalie en étoient enfin au dixième jour de leur retraite : c'étoit celui où elles devoient marquer, sur le papier, leurs résolutions, selon que la mère Scholastique le leur avoit recommandé dès la veille. Elles s'en acquittèrent au pied de leur crucifix, après avoir fait l'une et l'autre leur oraison, et avoir demandé à Jésus-Christ avec beaucoup d'application et d'instances, qu'il daignât les éclairer et les fortifier, tant pour comprendre ce qu'il demandoit d'elles, que pour le pratiquer fidèlement.

Rosalie auroit voulu que la mère Scholastique lui eut elle-même déterminé ses résolutions; mais la pieuse mère se réserva de le faire quand elle seroit devenue sa novice. Elle les fit donc elle-même, et les confia ensuite à la mère Scholastique pour les réviser, et ajouter ce quelle trouveroit à propos; en voici le contenu :

« Enfin, j'aurai le bonheur de quitter entièrement le monde, et de me consacrer à Dieu dans la religion. La mère Scholastique m'a assez fait connoître que Dieu m'y appeloit : mon cœur me le dit à chaque instant par sa tendance continuelle vers ce bienheu-

reux état; il ne reste qu'à convaincre ma mère de la volonté de Dieu; cela ne sera pas difficile : elle est trop bonne chétienne pour s'y opposer. O Seigneur, que j'ai d'actions de grâces à vous rendre pour une faveur si grande et si marquée! Je ne trouve rien en moi qui l'ait méritée; au contraire, je m'en suis rendue très-indigne par ma vie passée. J'étois une volage, une mondaine, toute livrée à mes affections dépravées, toute préoccupée des vanités et des folles joies du siècle. Je ne pensois jamais à vous; je n'avois que du dégoût pour la dévotion; j'étois infidèle à vos grâces; et lorsque vous me cherchiez, lorsque vous m'appeliez, je faisois la sourde oreille, je vous fuyois. Ainsi je n'ai mérité que des châtiments pour ma révolte; et si vous n'aviez consulté que votre justice, vous auriez fait ouvrir la la terre sous mes pieds, et vous m'auriez précipitée toute vivante dans les enfers. Mais, ô mon Dieu! ma miséricorde et mon tout, vous avez eu pitié de votre créature; souverain Pasteur des ames, vous n'avez pas voulu abandonner dans les voies de l'iniquité votre brebis qui s'égaroit. Vous l'avez recherchée, vous l'avez prise, vous l'avez chargée sur vos épaules; et à présent, vous daignez la placer dans votre bercail, où sont vos épouses saintes.

« Hélas! Seigneur, que pourrois-je jamais faire pour reconnoître tant de miséricorde? Tout ce que je puis, c'est avec le secours de votre grâce, de répondre fidèlement à vos dessins, en quittant généreusement le monde, en y renonçant de cœur et d'affection,

en mettant entre lui et moi un mur de séparation, en vous sacrifiant la tendresse de la nature, qui pour se faire sentir dans moi quand je quitterai ma mère, en m'imolant toute entière à votre divine volonté.

« Quelle autre résolution pourrois-je prendre à présent que celle-là ? Ce sera au moins la principale, celle que je veux mettre à la tête des autres; c'est-à-dire, que dès à présent je veux commencer à vivre comme une religieuse, en attendant que vous m'introduisiez vous-même dans ce saint monastère, où je laisse mon cœur, à mesure que j'en sortirai, pour le peu de temps qui me reste à demeurer dans le monde.

« Je fais donc résolution, ô mon Dieu! 1° de renouveler, tous les matins à la prière et à l'oraison, le désir et la volonté que j'ai de me consacrer à vous dans la religion; 2° de pratiquer dans la maison ce que je pourrai des usages du monastère, selon que la mère Scholastique me le réglera; 3° de regarder la mère Scholastique comme ma supérieure, en suivant ses avis comme si j'étois actuellement dans le noviciat, puisqu'elle veut bien me regarder comme sa novice; 4° de faire tous les jours une heure et demie d'oraison, n'ayant rien dans la maison qui m'en empêche; 5° de travailler plus que jamais à oublier le monde, me regardant dès à présent comme n'en étant plus; et, en conséquence, de ne jamais m'entretenir de ce qui s'y fait, comme si j'étois morte à son égard; 6° de faire tous mes efforts pour me corriger de mes défauts, et de renoncer à ma volonté propre en toute

rencontre, afin qu'en entrant dans la religion, je puisse offrir à la mère Scholastique une ame toute disposée à recevoir la forme des vertus religieuses qu'elle me voudra donner; 7° de m'attacher à aimer de tout mon cœur mon Dieu, qui m'a comblée de biens, et qui veut encore me recevoir au nombre de ses épouses. O mon Dieu! mon amour et mon tout! que cette résolution me tient à cœur! Oui, je ne puis exprimer tout ce que je voudrois faire pour vous témoigner mon amour; je voudrois avoir un cœur infini, qui fût capable de vous aimer infiniment; 8° de ne m'épargner en rien, d'embrasser une vie mortifiée, une vie laborieuse et pénitente, tant pour expier mes pechés, que pour m'immoler à l'amour de mon Dieu, puisque cet amour saint se nourrit dans la croix, et porte les ames véritablement amantes de Jesus-Christ, à vivre et à mourir sur la croix.

« Daignez, mon Dieu, accepter ces résolutions que je fais à vos pieds dans l'intention de vous plaire, de vous servir fidèlement, de vous témoigner mon amour. Daignez aussi les bénir, et accordez-moi la grace de les pratiquer fidèlement. »

Telles furent les résolutions de Rosalie. On y reconnoît aisément les ardeurs de son cœur pour la vie religieuse, où elle étoit appelée. Elle les montra à la mère Scholastique, pour y changer ce qu'elle trouveroit à propos; et elle lui demanda en même temps trois graces: la première, de lui prescrire ce qu'elle pourroit faire dans sa maison des usages du monastère; la seconde, de souffrir qu'elle vînt

la voir en particulier une fois la semaine, pour lui rendre compte de sa conduite, et pour recevoir les corrections et les pénitences qu'elle mériteroit quand elle auroit manqué à quelque chose, comme si actuellement elle étoit dans le noviciat; la troisième, de lui permettre de faire entre ses mains une résolution de lui obéir en tout ce qu'elle trouveroit à propos de lui prescrire, tant pour sa réformation, que pour son avancement dans le bien, et pour se préparer, comme il convenoit, au sacrifice qu'elle vouloit faire.

La mère Scholastique ne trouva rien à réformer dans ses résolutions; et quant aux trois choses qu'elle lui avoit demandées, elle lui répondit qu'il suffisoit, pour la première, qu'elle ajoutât le petit office de la très-sainte Vierge aux autres exercices de piété qu'elle faisoit ordinairement; qu'elle gardât le silence dans le jour, selon qu'elle le pourroit raisonnablement; qu'elle se tînt retiré dans sa chambre, autant que sa mère et les affaires de sa maison le lui permettroient; qu'elle regardât sa maison comme son monastère, et n'en sortît pas sans nécessité, mais seulement pour aller à l'église, ou pour obéir à sa mère, ou pour aller voir Virginie, ou la venir voir elle-même; qu'elle fît la pénitence qu'on faisoit dans le monastère, qui étoit la discipline une fois la semaine; et qu'enfin elle se mît en devoir de communier le plus souvent que son confesseur le lui permettroit, pour attirer toujours de nouvelles grâces et de plus grandes forces de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quant à la seconde grâce qu'elle lui deman-

doit, elle y consentoit volontiers, de même qu'à la troisième; et alors ayant pris ses deux mains qu'elle tenoit jointes, elle lui fit faire à genoux sa résolution de lui obéir, en ces termes:

« Moi Rosalie, désirant de me disposer plus parfaitement à l'exécution du dessein que Dieu m'a inspiré de me faire religieuse, je fais résolution dès à présent de regarder la mère Scholastique comme ma supérieure et ma maîtresse, puisqu'elle veut bien me faire la grâce de me considérer comme sa novice; et, en conséquence, de me soumettre aveuglément, docilement à ses avis, à ses corrections et à tout ce qu'elle me prescrira pour mon bien spirituel. »

Ensuite la mère Scholastique la fit lever, et la fit mettre à genoux devant l'image de la très-sainte Vierge; et s'étant mise aussi à genoux derrière elle, elle l'offrit à cette divine reine par cette courte prière: « O très-sainte Vierge, mère de mon Dieu, vierge des vierges, notre puissante protectrice et avocate, recevez Rosalie au nombre de vos filles; obtenez-lui la grâce d'exécuter le pieux dessein qu'elle a de se consacrer à votre adorable Fils dans cette maison, et de lui être fidèle tout le temps de sa vie. Ainsi soit-il. »

Rosalie fut si consolée de ce qu'elle venoit de faire, et dont elle s'étoit acquittée avec une grande dévotion, qu'elle avoit de la peine à modérer les transports de son cœur; et ce fut dans cet état de joie sainte, que la bonne mère Scholastique la laissa pour passer à la chambre de Virginie, qui achevoit à peine d'écrire ses résolutions.

-- Voyons, lui dit-elle avec un air de douceur et de piété capable de lui en inspirer beaucoup; voyons, ma chère enfant, ce que vous avez promis à Dieu. Virginie lui représenta son papier, et elle y trouva sa résolution marquée en ces termes :

« Il seroit à souhaiter que j'eusse mieux profité que je n'ai fait de cette retraite; mais je suis si misérable, que je ne sais rien faire de bien. Quels devroient être mes sentiments après tant de méditations que j'ai faites, tant de saints avis que j'ai reçus, tant de bons exemples dont j'ai été environnée dans cette sainte maison? Cependant, il est assuré que je suis celle de toutes les personnes qui ont fait la retraite, qui s'en est acquittée plus imparfaitement et avec plus de lâcheté. O mon Dieu, que ma misère est grande! vous la voyez; ayez-en compassion : faites-moi connoître ce que vous demandez de moi; faites-moi la grâce de l'accomplir. Conduisez vous-même ma main pour écrire les résolutions que je dois faire, et donnez-moi en même temps les secours dont j'ai besoin pour les exécuter fidèlement. Peut-être ce sera ici la dernière retraite que je ferai dans ma vie. Qu'elle ne soit pas un jour ma condamnation, mais qu'elle soit plutôt l'époque de mon entière conversion; en sorte que, commençant dès à présent une vie nouvelle, et persévérant jusqu'à la mort dans la pratique de la vertu, je puisse vous rendre graces éternellement de m'avoir amenée dans ce monastère pour vaquer à ces saints exercices.

« J'ai remarqué trois choses dans le cours

de ma retraite; savoir : que je devois me punir, que je devois me réformer, et que je devois m'avancer. Je dois me punir, parce que j'ai beaucoup péché; je dois me reformer, parce que j'ai beaucoup de défauts; je dois m'avancer, parce que j'ai beaucoup de chemin à faire pour arriver à la perfection. C'est sur ces trois points que je dois régler les résolutions que j'ai à faire.

« Je dois me punir : ainsi, 1° j'accepte dès à présent tout ce que le Seigneur voudra m'envoyer d'affligeant; je l'accepte en esprit de pénitence, et pour réparer les péchés de ma vie passée, l'unissant aux souffrances de mon Seigneur Jésus-Christ, et espérant de sa miséricorde qu'il voudra bien les accepter, et me pardonner toutes mes offenses. 2° J'accepte volontiers toutes les maladies, les peines intérieures et toutes les contradictions qui me viendront de la part des créatures. 3° J'accepte tout ce que je pourrai avoir à souffrir dans la maison, et je me dévoue aussi toute entière pour y vivre dans le travail et dans la peine, m'y regardant comme la dernière et la servante de toutes, et voulant toujours agir selon ce principe; car il est vrai que je suis la dernière aux yeux de Dieu; que je ne suis qu'une misérable, et que je ne mérite que la peine et la confusion. 4° Je ne ferai aucun cas de ce qui me regarde; je prendrai toujours pour moi ce qu'il y aura de pire; je ne chercherai jamais mes commodités, et je préférerai toujours les autres à moi. 5° Je ne laisserai passer aucun jour sans mortifier mes sens, mes inclinations et ma volonté propre.

Je ne flatterai jamais mon corps, et je ne lui donnerai précisément que ce qu'il lui faut raisonnablement pour ne pas détruire ma santé, que je ne veux conserver que pour m'acquitter mieux de mes exercices, et pour servir dans la maison. 6° Je demanderai toutes les semaines à mon confesseur la permission de faire quelque pénitence corporelle, selon que mes forces me le permettront; et s'il me l'accorde, je tâcherai de m'en acquitter avec le plus de ferveur et de contrition que je pourrai.

« Je dois me réformer: ainsi, 1° comme je suis extrêmement orgueilleuse, je ne laisserai pas échapper dans la maison les occasions que j'aurai de m'humilier, quand la Providence m'en présentera. Je ne répondrai point quand on me dira quelque chose qui blessera mon amour-propre, et je ne m'en plaindrai pas non plus; mais je penserai dans moi-même qu'on a raison, et que je suis pire encore qu'on ne le pourroit penser de moi. 2° Je ne m'excuserai pas non plus lorsqu'on me reprochera quelque faute, soit que j'en sois coupable ou non, et je recevrai toujours la correction en bonne part. 3° Comme je suis aussi trop sensible, et que cela ne vient que de mon grand orgueil, non-seulement je ne témoignerai rien au dehors, quand on m'aura fait de la peine, mais je tâcherai d'en bannir le souvenir de mon esprit, et de montrer également, tant que je pourrai, un visage doux et serein; outre que je chercherai l'occasion de rendre le bien pour le mal, en redoublant mes soins et mes services. 4° De quelque manière qu'on me traite, si c'est avec bonté, je

me dirai intérieurement que je ne mérite que de la rudesse ; et si c'est avec rudesse, je me dirai qu'on me fait encore trop de grâces. Je veux absolument, avec le secours du Seigneur, si bien détruire en moi ce misérable orgueil et cette sensibilité, qu'il n'en reste rien dans mon ame, et que je fasse de l'humiliation ma joie et mon trésor. 5° Je veux aussi anéantir dans moi ce reste de l'esprit du monde qui s'y trouve encore : aussi je serai sur mes gardes pour ne rien ajouter à mes habits qui se ressente de ses vanités ; et sans me négliger d'une manière qui paroisse singulière, ou fasse de la peine à mes parents, j'éviterai de me mettre d'une manière trop composée, et où il paroisse de l'affectation. Non plus je ne parlerai jamais des modes du monde ; je ne regarderai point par curiosité les ajustements de celles qui les suivent ; je ne m'en occuperai pas dans mon esprit ; et comme c'est ici un défaut qui tient encore dans mon cœur, je prierai mon confesseur de me permettre de m'imposer quelque pénitence, lorsqu'il m'arrivera d'y manquer de propos délibéré.

« Je dois m'avancer : ainsi il faut que je m'applique, 1° à m'acquitter toujours mieux de mes exercices spirituels, et surtout de l'oraison, dont j'ai un si grand besoin ; 2° à mériter, par ma fidélité à me corriger et à pratiquer les vertus, que mon confesseur me permette de communier plus souvent ; 3° à m'avancer dans le renoncement à moi-même, dans la patience, la charité, la douceur, l'obéissance, la vigilance sur moi ; 4° à me conserver dans le recueillement, et le fréquent souvenir de Dieu.

« Regardez-moi, Seigneur, des yeux de votre miséricorde. Considérez que, si je vous ai tant offensé par le passé, vous m'avez fait la grâce de revenir à vous, et de vouloir changer de vie. Recevez entre vos bras cette ame pénitente, qui s'y jette avec confiance, et qui vous prie de lui pardonner ses péchés. Accordez-moi le secours dont j'ai besoin pour bien exécuter ces résolutions ; et s'il y en a quelqu'une que je doive ajouter, inspirez-la à ma tante, qui me la dictera, et que je recevrai comme venant de votre divine volonté. »

La mère Scholastique ayant lu ceci, lui dit : « Voilà bien des choses ! je ne sais si vous serez fidèle à toutes. Quand vous en auriez moins mis, peut-être que vous n'auriez fait que mieux. -- Eh ! ma tante, dit Virginie, j'ai tant fait de péchés, et j'ai tant de défauts ! puis-je trop faire de résolutions ? -- Oui, répondit la bonne mère, cela va bien, pourvu que vous l'observiez : mais comme je vois en vous une bonne volonté, et que tout ce que vous avez mis ici convient à votre état, j'espère que vous vous en acquitterez ; ou tout au moins, si vous manquez à quelque chose, vous vous en corrigerez plus aisément. Ayez bon courage, ma chère enfant, ajouta-t-elle, en lui mettant la main sur la tête en signe d'affection, le bon Dieu vous appelle à la perfection ; il vous y conduira, quoique par un chemin un peu rude à la nature. Prenez bien garde de vous laisser jamais abattre par la peine : suivez fidèlement la voie royale de la croix. » Ensuite, l'ayant prise par la main, elle la fit mettre à genoux à son oratoire, et lui

ayant mis le crucifix entre les mains, elle lui dit : « Embrassez amoureusement les pieds sacrés de votre Sauveur, ma chère enfant ; et puisqu'il a voulu être attaché pour vous sur la croix, dites-lui avec moi, mais dites-lui de tout votre cœur : Qu'il est doux et consolant pour moi, ô mon aimable Sauveur ! de m'attacher entièrement à vous, et de mettre en vous seul toute mon espérance ! Je veux vivre pour vous, et vivre crucifiée avec vous, afin de régner éternellement avec vous, mon Seigneur, mon Dieu et mon tout. » Virginie fut pénétrée d'un si grand sentiment de dévotion en prononçant ces paroles avec sa tante, et sentit dans son cœur un regret de ses péchés accompagné d'une onction si douce et si tendre, que si elle n'eut pas la même joie que Rosalie, elle ne goûtoit pas moins de consolation.

Le lendemain, Virginie et Rosalie communièrent, et renouvelèrent leurs résolutions dans l'action de grâces. Ensuite, lorsque toutes les autres furent sorties du chœur, la mère Scholastique les assembla dans une chapelle, où il y avoit un tableau fait par un excellent peintre, qui représentoit la sainte famille, et qu'on ne pouvoit guère considérer sans être touché de dévotion. Là, elle fit mettre Virginie et Rosalie à genoux au pied de l'autel; et les autres s'étant mises aussi à genoux, en formant un demi-cercle derrière elles, on chanta l'hymne *Veni, creator Spiritus;* après quoi elle remit à sa nièce la formule d'une protestation de servir Dieu fidèlement, qu'on étoit en usage de faire faire à haute voix, à

toutes les personnes qui vouloient faire la retraite dans le monastère, lorsqu'elles étoient à la fin des exercices. Virginie l'ayant reçue et baisée dévotement, elle la prononça comme il suit :

« Moi, Virginie de Monte-Cœli, ayant considéré dans cette retraite les graces sans nombre que j'ai reçues de mon Dieu, en la présence duquel je suis, et surtout la bonté avec laquelle il m'a attirée à son service, lorsque je le méritois le moins, m'en étant rendue indigne par mes infidélités passées, je lui demande très-humblement pardon de mes égarements, et je renouvelle en sa présence les promesses de mon bâptême, que j'ai si mal gardées par le passé, et que je suis dans la sincère volonté d'observer inviolablement à l'avenir. Je renouvelle aussi les résolutions que j'ai faites dans cette retraite. Je suis sincèrement déterminée à renoncer au péché, et aux folles maximes du monde, et à suivre celles de notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il nous a enseignées dans son saint Evangile. Je m'appliquerai désormais, avec le secours de sa grace, à me corriger de mes défauts, à pratiquer les vertus, et à mener une vie nouvelle. Je me soumets volontairement à l'aimable joug de Jesus-Christ, et à porter la croix à sa suite, comme il le voudra de moi, préférant l'amertume de son calice aux fausses douceurs du monde, et aimant mieux mourir continuellement à moi-même pour son amour, que de vivre de la vie des sens et de l'amour-propre. Que si, à cause de mon extrême fragilité et du fonds de méchanceté qui est dans moi,

j'avois le malheur de m'eloigner de ces sentiments, et de faire quelque péché, je suis résolue de me relever aussitôt, avec le secours de sa grace, et de rentrer dans son service, avec une nouvelle résolution de lui être plus fidèle que jamais. Jetez donc, ô mon Dieu! sur moi un regard de votre miséricorde, pour me pardonner mes péchés. Recevez-moi au nombre de vos servantes, et ne permettez pas que les ennemis de mon salut prévalent contre moi, et me séparent de vous par le péché; vous, ô mon Dieu! à qui j'appartiens par toutes sortes de titres; que je dois servir uniquement, et que je dois aimer au-dessus de tout, comme mon Dieu, mon souverain Seigneur, mon Créateur, mon Redempteur, ma fin dernière et mon tout. Sainte Vierge Marie, ma bonne mère et ma très-puissante avocate, et vous, glorieux saint Joseph, que j'ai pris pour mon protecteur dans cette retraite, daignez être témoins de ma protestation, et obtenez-moi du Seigneur d'y être inviolablement fidèle. Ainsi soit-il. VIRGINIE DE MONTE-COELI, *servante de Jésus-Christ et de sa sainte mère.*

Après qu'elle eut proféré cette protestation, elle la baisa dévotement, comme elle avoit fait au commencement, et la remit à Rosalie, qui la prononça à son tour; après quoi on chanta le psaume *laudate Dominum in sanctis ejus*, et l'on se retira en silence, chacune dans sa chambre, pour y recueillir le fruit de cette sainte action. La mère Scholastique y suivit sa nièce, et fit approcher Rosalie; et les ayant tendrement embrassées toutes les

deux : « Ah ! mes chers enfants, leur dit-elle, que je vous aime bien plus à présent que jamais, après les protestations que vous venez de faire. Profitez d'un si grand bonheur; je vous laisse jusqu'à l'heure du dîner, afin que vous goûtiez avec plus de consolation la grâce que Dieu vous a faite. »

Après le dîner, on passa l'heure de la récréation dans une sainte joie. La veuve Sophie, ses filles, et les deux demoiselles dont l'histoire ne nous a pas conservé les noms, s'empressèrent beaucoup de féliciter les deux pieuses amies de l'heureuse issue de leur retraite. La vénérable Sophie ne pouvait se lasser de leur donner des marques de sa tendresse, surtout à Virginie, en qualité de nièce de la mère Scholastique, et de la respectable Célicola, son intime amie. Il se fit de part et d'autre, entre toutes, des protestations de la plus sincère amitié dans l'esprit de Jésus-Christ, et surtout de prier les unes pour les autres. Ainsi se termina la retraite de Virginie et de Rosalie; mais les fruits en durèrent aussi long-temps que leur vie, comme on le verra dans la suite.

VIRGINIE

OU

LA VIERGE CHRÉTIENNE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Rosalie déclare à Virginie sa vocation à la vie religieuse.

Les deux pieuses amies étant retournées à leur maison, y reprirent leurs exercices ordinaires de piété et leurs occupations domestiques. Rosalie n'avoit pas beaucoup de celles-ci, et Virginie en eut moins jusques au retour de sa mère, qui arriva dans le mois de décembre. Alors cette laborieuse fille se prêta, comme auparavant, à tous les soins dont on voulut la charger, et le fit avec d'autant plus d'application, que c'étoit le devoir et la religion qui la guidoient. Elle ignoroit le dessein de Rosalie, qui continuoit à voir en particulier la mère Scholastique; mais s'apercevant que dans tous ces entretiens elle exaltoit sans cesse le bonheur des religieuses, cela lui fit soup-

çonner qu'elle pensoit à en augmenter le nombre.

Cependant Rosalie n'avoit pas moins d'envie de lui faire part de sa vocation, qu'elle pouvoit desirer d'en être instruite. D'un côté, celle-là n'osoit se déclarer sans la permission de la mère Scholastique, et de l'autre, Virginie, soit par discrétion, soit pour mortifier sa curiosité, n'osoit pas aussi le lui demander. Mais Dieu, qui vouloit la préparer de loin au sacrifice d'une amie qu'elle chérissoit tendrement, disposa les choses de telle sorte, que Rosalie en obtint la permission de la mère Scholastique, et que Virginie ne perdit pas le mérite d'avoir réprimé sa curiosité.

--Agréerez-vous, dit Rosalie à la mère Scholastique, que je parle de mon dessein à votre nièce, et ne ferois-je pas bien de l'engager aussi à quitter entièrement le monde comme moi? Je consens volontiers, répondit la mère, que vous lui parliez de votre vocation; Virginie est discrète, elle sait garder un secret: mais quand au reste, je ne puis pas vous le permettre, parceque la vocation à la religion doit venir de Dieu, et non pas des créatures. Si cependant ce que vous pouvez lui dire dans l'occasion, sur les avantages de la vie religieuse, faisoit une telle impression sur son cœur, qu'elle en conçût un désir ardent et constant, dans ce cas nous examinerions à loisir ce désir, et nous ferions ce que Dieu nous inspireroit.»

Rosalie, munie de cette permission, ne chercha que l'occasion de la faire valoir, et elle se présenta le lendemain qui étoit le di-

manche; parce qu'étant allées après vêpres au jardin où elles se rendoient ordinairement, l'entretien tomba sur une novice de la mère Scholastique, dont elles avoient été extrêmement édifiées dans le temps de leur retraite. Mais Rosalie sentant alors dans son cœur un trop grand désir de lui faire cette ouverture, et se souvenant que la mère Scholastique lui avoit recommandé de s'accoutumer à modérer les empressements lorsqu'ils sont trop vifs, afin de mieux conserver la paix de l'ame, et d'agir avec plus de pureté d'intention; se souvenant, dis-je, de cette importante leçon, elle mortifia cet empressement, et différa jusques au dimanche d'après d'en parler à son amie.

Alors la providence lui en fournit l'occasion plus favorablement; et Rosalie bénit le Seigneur dans son ame, qui lui permettoit de parler, sans que son amour-propre y eût aucune part. Elles lisoient la vie de saint Onuphre : c'étoit Rosalie qui lisoit. Lorsqu'elle en fut en cet endroit de la vie du Saint, où il est dit qu'il sortit de son monastère, pour se retirer seul dans le fond du désert, et qu'il rencontra sur ses pas un ange qui lui servit de guide dans cette vaste solitude; Virginie poussant un profond soupir, interrompit son amie, et dit : -- Voyez comme les saints fuient les créatures! Celui-là étoit dans un monastère composé de serviteurs de Dieu, et cependant, bien qu'il n'y fût environné que de bons exemples, il en voulut sortir pour être avec Dieu seul.

-- Je n'en désirerois pas tant, dit Rosalie,

mais je serois bien contente si je pouvois quitter le monde, et me renfermer dans un monastère ; je me croirois fort à mon aise ; et je ne penserois pas à en sortir pour aller au désert. -- Tout de bon, dit Virginie, vous quitteriez volontiers le monde pour être religieuse ? -- Ah ! plût à Dieu que ce moment fût déjà venu! répondit Rosalie. A mesure qu'elle dit ceci, elle rougit beaucoup, soit par l'ardeur de ses désirs, soit par un mouvement naturel qui se fit dans son sang, dans la première ouverture qu'elle faisoit à son amie d'un secret de cette conséquence.

Virginie, qui s'en aperçut d'abord, lui dit : -- Ceci coule de source ; vous changez de couleur : il faut que vous ayiez bien dans l'ame ce saint désir. Ne serai-je pas indiscrète si je vous prie de me parler plus clairement ? Je ne veux pas vous arracher un secret par droit d'amitié, encore moins par curiosité, ce qui seroit imparfait ; mais, ma bonne amie, si vous pouvez me le dire sans que cela vous fasse de la peine, vous me connoissez assez réservée pour ne jamais trahir votre secret.

Bien loin que cet aveu me fasse de la peine, dit Rosalie, je désirois beaucoup de vous en parler, et si je ne le fais qu'aujourd'hui, quoiqu'il soit dans mon cœur dès le premier jour que je vis votre tante, c'est parce qu'elle ne me l'a permis que depuis peu. -- Vous voulez donc tout de bon être religieuse, ma chère Rosalie, lui dit-elle, et vous vous êtes déclarée à ma tante ? -- Oui, répondit celle-ci, tout cela est fait : il ne me reste plus qu'à en parler à ma mère, et je dois le faire dans un

mois. Ma tendresse souffrira peut-être de ce qu'il en coûtera à la sienne; mais comme c'est ici un sacrifice, il faut qu'il en coûte. D'ailleurs vous savez qu'elle est pleine de religion; je suis assurée, qu'après quelques petites résistances qu'elle fera par amour pour moi, et parce qu'enfin la nature se défend dans les occasions, la piété l'emportera sur cette méchante nature, et qu'elle se rendra à mes désirs.

— Voilà qui est clair, dit Virginie: mais elle le dit en laissant tomber quelques larmes de ses yeux qu'elle tenoit baissés en terre. Rosalie attendrie jusques au fond du cœur en voyant pleurer son amie à cette première déclaration, se jeta à son cou en lui disant: -- Ne pleurez pas, ma chère Virginie; vous avez trop d'amitié pour moi, et je n'en mérite point; nous avons été unies pour Dieu, nous ne nous séparerons que pour Dieu; et ensuite nous aurons le bonheur de nous réunir pour toujours dans l'éternité bienheureuse, où nous n'aurons plus à craindre la douleur de nous séparer. -- Ah! dit alors Virginie, si je pouvois vous suivre! -- Je n'oserois vous y inviter, répondit Rosalie; la vocation doit venir de Dieu. -- Et comment avez-vous connu que la vôtre venoit de lui, répliqua Virginie? -- Je vous ai dit, répondit-elle, que, dès le premier jour que je vis votre tante, je sentis naître dans mon cœur un certain désir d'être religieuse, qui ne fut pas fort empressé; mais pourtant il faisoit que j'allois la voir depuis avec plaisir et même avec joie, non-seulement à cause des saints avis qu'elle nous donnoit,

mais encore par inclination pour son état. Cependant je ne faisois pas attention à mon empressement, je ne cherchois pas à en démêler le principe; je disois seulement quelquefois dans mon cœur, en soupirant: O mon Dieu! que les religieuses sont heureuses! Insensiblement ce sentiment a pris dans moi des accroissements, jusqu'à ce qu'enfin je m'en expliquai avec votre tante.

-- Et que vous répondit-elle? demanda Virginie. -- Elle n'en fit pas d'abord grand cas, dit Rosalie, et se contenta de me dire qu'elle l'examineroit dans son temps, me laissant ainsi livré à mes reflexions. Dans ce temps-là, il me semble que je ne trouve point, s'il faut parler ainsi, de bonne place dans le monde; je ne suis dans la maison qu'avec patience et soumission à la volonté de Dieu, je me propose dans toutes mes oraisons, d'être religieuse; je les conclus toujours par-là; et dans toutes mes communions, mon cœur le désire et le demande, sans presque que je m'en aperçoive. Je vous dirai plus; je me sens quelquefois comme transportée hors de moi meme, quand je fais réflexion sur l'excellence de l'etat des vierges consacrées solennellement à Jésus-Christ. Cette pensée me saisit si fort l'esprit et le cœur, qu'il m'en coûte beaucoup de m'en detourner pour penser à d'autres choses; je sens que mon cœur s'y complaît et s'y repose comme dans son centre; tout m'y plaît aussi, et tout m'attire à la religion. Les offres, l'obéissance, la pauvreté, la clôture, les régles (car je les ai lues), l'habit, le voile, tout m'y ravit: je crois que quand j'y

serai, je ferai mes délices de toutes ces choses.

-- Quand vous y serez! dit Virginie d'un ton un peu triste. -- Helas! ma chère amie, répliqua Rosalie, si ce récit vous touche trop, je ne vous en dirai plus rien. -- Pardonnez-moi, répondit Virginie; il est vrai que mon cœur souffre, je n'eusse jamais cru vous être si attachée; je suis bien imparfaite encore, et si ma tante me voyoit à présent, elle me reprocheroit avec raison d'avoir mal profité de ma retraite. Tant il est vrai que nous ne connoissons pas toujours bien la vraie disposition de notre cœur, et que ce sont les occasions qui nous la font connoître; mais, ma chère Rosalie, pardonnez-moi cette sensibilité, ne vous en scandalisez pas, je vous en conjure. Il est vrai, je croyois vous aimer d'une amitié toute chrétienne, et je comprends à présent qu'il faut nous séparer, que j'ai cette attache très-imparfaite, dont un jour ma tante nous parloit, s'il vous en souvient, et qu'elle condamnoit comme un grand obstacle à l'avancement de la piété.

Rosalie, toute charitable, excusoit ce défaut de son amie, et lui disoit que sa tendresse ne venoit que de l'excessive bonté de son cœur. Mais Virginie, qui se jugeoit dans la rigueur, se condamnoit comme très-imparfaite, comme ne se recherchant qu'elle-même, comme ayant encore bien peu à cœur la plus grande gloire de Dieu: car, disoit-elle à son amie, si j'avois du zèle pour sa gloire, bien loi de sentir notre séparation, je ne penserois pas à ce qui me manquera par votre absence, et je me réjouirois, au con-

traire, d'y trouver matière de sacrifice, et de ce que vous allez vous-même en faire un, par lequel vous glorifierez plus Jésus-Christ en un jour, que je ne le ferai peut-être dans toute ma vie.

--Et que sais-je, dit Rosalie, en s'humiliant beaucoup; que sais-je ce que je ferai? Je ne suis pas accoutumée à pratiquer le bien si parfaitement; je le gâte en partie par ma lâcheté; et peut-être qu'aujourd'hui, pleine de ferveur pour les exercices de la religion, que je ne vois qu'en éloignement, je n'aurai que de la tiédeur quand il en faudra venir à la pratique. Mais reprenons la vie de saint Onuphre, si vous voulez bien.

-- Pardonnez-moi, dit Virginie; parlons encore un peu de ceci. Je veux triompher de mon affection trop naturelle, en m'apprivoisant avec l'assurance que vous me donnez de votre vocation. Je ne veux pas que l'amour-propre prenne ici le dessus; ayez la bonté de continuer à m'en parler. -- Tout est-là, lui dit Rosalie; nous en avons beaucoup parlé avec votre tante pendant la retraite, surtout dans une occasion où véritablement elle m'examina avec tant de rigueur, et m'éprouva de telle manière, qu'après bien des questions qu'elle me fit, où plus je m'efforçois de lui témoigner mes désirs, plus elle affectoit de les éluder, elle me dit enfin que je n'étois point propre pour la religion, et qu'il n'y falloit plus penser. Je vous avoue qu'à ces mots, il me sembla que la porte m'en étant fermée, je me croyois perdue. J'embrassai ses genoux en pleurant; et comme elle est bonne par excel-

lence, elle me rassura, m'avouant qu'elle ne m'avoit parlé ainsi que pour mieux approfondir les sentiments de mon cœur, et me promit tout auprès de la mère abbesse.

Mais je veux vous dire ce que j'ai fait depuis : cela servira à vous égayer un peu; peut-être que vous vous moquerez de moi; n'importe, je vous le pardonne d'avance. Depuis que nous sommes sorties du monastère, je n'ai jamais manqué tous les matins de prendre un habit de religieuse qu'une de ces dames a eu la bonté de me prêter, avec le voile et tout le reste, et j'ai fait ainsi mon oraison et mes prières avec une satisfaction que je ne saurois vous exprimer; après quoi j'ai enfermé cet habit dans un coffre, de peur que quelqu'un de la maison ne vînt à le savoir, et j'ai repris mon habit ordinaire.

Mais la première fois que je m'en revêtis, j'eus la fantaisie de me regarder au miroir, et d'y faire, en me mirant, toutes les cérémonies des religieuses : tantôt tenant mes yeux baissés, avec les mains dans les manches; tantôt prenant mon livre de prières, comme si j'étois au chœur avec le Diurnal à la main; tantôt faisant l'inclination profonde, ou le salut des religieuses; et tantôt me mettant à genoux comme elles font quand elles disent leur coulpe au chapitre. Je le faisois avec une joie qui m'occupoit toute entière. Cependant, je vous avoue que cela me dissipa, et que quand je voulus me mettre en oraison, j'en payai bien la façon; car j'eus des distractions pendant plus de demi-heure, et il m'en coûta beaucoup pour me recueillir. Aussi, ne l'ai-je

plus fait depuis ce temps-là ; je me contente seulement de me revetir de ce saint habit, et de faire ainsi les pratiques de dévotion, que j'ai accoutumé avant de sortir de ma chambre.

Virginie se derida, et sourit à ce récit, et Rosalie reprit la lecture de la vie de saint Onuphre. Elle fournit bientôt matière à un nouvel entretien sur le bonheur des ames retirées du monde. On en discourut beaucoup ; et enfin, Virginie prenant les deux mains de son amie, et les serrant doucement : « Que vous etes heureuse, dit-elle, ma chère Rosalie, d'être appelée a la vie religieuse ! vous y serez comme dans un port, et vous me laisserez dans le monde comme en haute mer, exposée à l'orage, vous converserez avec ma tante toute les fois qu'il vous plaira, et vous recevrez journellement ses saints avis, qui vous aideront puissamment à vous avancer dans la piété, tandis qu'à peine une fois en quinze jours je puis avoir cet avantage ; et que sais-je si, dans la suite, je ne le pourrai pas encore moins ? Dès qu'on aura marié ma sœur, mon frère le sera bientôt : voilà une nouvelle famille qui se formera dans la maison; les affaires et les soins domestiques se multiplieront, je prévois que j'aurai alors moins de temps à moi que je n'en ai à présent : enfin, il ne faut pas être en souci du lendemain. Abandonnons tout à la conduite de la divine Providence.

Elles se retirèrent après cet entretien; mais Virginie ne fut guère tranquille : elle se trouva obsédée dans l'esprit par une foule de réflexions qui se combattoient les unes et les

autres : tantôt elle pensoit à suivre Rosalie, et tantôt le souvenir de ce que la mère Scholastique lui avoit dit, qu'elle auroit beaucoup à souffrir dans le monde, détruisoit cette première pensée, et lui faisoit comprendre qu'elle étoit destinée à porter la croix dans sa maison. Mais d'autre part, cette vue de la croix l'effrayoit ; et la comparant avec l'état de paix et de tranquillité dont son amie jouiroit dans le cloître avec avantage, et même avec plus de moyens de se sanctifier, tandis qu'exposée à des contradictions domestiques, et à des sollicitudes dissipantes, elle avoit à craindre de se relâcher ou de se lasser dans la voie pénible qui lui étoit ouverte ; tout cela formoit une confusion de pensées dans son esprit, dont elle étoit troublée, et qui l'empêchoit de faire ses exercices avec attention, et ses occupations extérieures avec la liberté du cœur qu'elle y avoit auparavant. Ces peines durèrent toute la semaine ; ce n'étoit plus en elle cette joie, cette gaieté, cette sérénité de l'ame qui se manifestoit sur son visage ; mais le samedi, s'étant prosternée devant l'image de la très-sainte Vierge pour implorer sa protection avec encore plus d'ardeur et de gémissements qu'elle ne l'avoit fait dans le cours de la semaine, il lui vint dans l'esprit de ne plus penser à la vocation de Rosalie, ni à ce qu'elle avoit à faire elle-même, mais d'attendre à la première visite qu'elle feroit à sa tante, et de s'en remettre entièrement à sa décision. Elle en fit la résolution aux pieds de cette divine mère, et cela lui réussit. La vocation de son amie ne fit plus d'autre impression sur elle que de

l'estimer heureuse d'être appelée à la religion; et elle ne lui en parla que pour se conjouir ensemble de la grâce que Dieu lui faisoit. Le dimanche d'après elles furent voir la mère Scholastique; le discours tomba bientôt sur Rosalie; ce fut Virginie qui l'ouvrit. --Eh bien, dit-elle, ma chère tante, je me flattois d'avoir pour compagne, dans le monde, mademoiselle Rosalie, et voilà qu'elle veut me quitter! Ne la trouvez-vous pas infidèle, et ne lui en ferez-vous aucun reproche?

-- Je devrois le faire plutôt à vous, dit la mère, qui exigez de moi que je désapprouve son dessein, et qui n'avez pas le courage de la suivre. Elle dit ceci en souriant.--Mais que savez-vous, répondit Virginie sur le même ton; que savez-vous si je n'en ai pas le courage? Je la suivrois peut-être aussi, si j'étois assurée que Dieu le demande de moi; donnez-m'en l'assurance. -- Je ne la donne pas si aisément, dit la mère; je risquerois trop de me tromper; lorsqu'il s'agit de faire une pareille discussion, il faut prendre les choses de loin, tout peser mûrement, et n'y pas épargner le temps.

-- C'est-à-dire, ajouta Virginie, que si je vous disois que j'en ai envie, vous m'examineriez à toute rigueur. -- Pourrois-je m'en dispenser, répondit la mère? vous le pensez vous-même ainsi; mais croyez-moi, mon enfant, je comprends que ce que mademoiselle Rosalie vous a dit de sa vocation, vous a donné beaucoup à penser, et je crois que vous avez été jusqu'à présent, à ce sujet, fort distraite dans vos méditations et dans vos

prières, avouez-le. -- Non pas tout-à-fait jusqu'à présent, dit Virginie, mais j'en fus fort tourmentée toute la semaine passée. - Eh bien, ma chère enfant, ajouta la mère, demeurez en paix, vous n'êtes nullement appelée à la religion. Cessez de former des projets là-dessus, ne pensez qu'à vous sanctifier dans l'état où vous êtes. Mademoiselle Rosalie entrera parmi nous; la mère abbesse m'a donné sa parole, et elle veut la lui confirmer aujourd'hui même; et vous, Dieu qui vous destine à rester dans votre maison, vous y aidera aussi à vous sanctifier; mais prenez garde, je ne veux plus que vous pensiez à la vocation de mademoiselle Rosalie, pour former le dessein ni même le désir de l'imiter

La mère Scholastique s'étendit ensuite beaucoup en faveur de Rosalie, sur les avantages de la vie religieuse; et de peur que ce qu'elle en disoit ne contristât sa nièce qui ne se voyoit pas si bien partagée, elle parla aussi favorablement des filles qui font vœu de virginité dans la vie séculière, releva l'excellence de leur état d'une manière à la consoler beaucoup. Votre consécration, lui dit-elle enfin, ne sera pas si solennelle que celle de votre amie; si pourtant vous choisissez Jésus-Christ pour votre époux, vous aurez aussi le bonheur d'être agrégée dans le ciel au nombre de ses épouses, et il sera dit de vous comme d'elle, que vous marchez avec la robe blanche à la suite de l'Agneau.

CHAPITRE II.

Virginie désire de faire vœu de virginité. Avis de la mère Scholastique.

La vénérable Sophie de Casa-Santa et ses filles avoient cependant fini leur retraite depuis quelques semaines, et à leur retour à Gli-Angeli, elles n'avoient pas manqué de relever beaucoup la piété de Virginie à la veuve Celicola sa tante. Celle-ci qui ne l'avoit vue qu'avant qu'elle eut pris le parti de la dévotion, et qui en avoit été fort mécontente, de même que de sa sœur Lucie, fut au comble de sa joie d'apprendre un si heureux changement : la lettre qu'elle reçut en même temps de sa sœur la mère Scholastique, où cette excellente religieuse lui en faisoit un long détail, ne l'y rendit pas moins sensible. Helas ! s'écria-t-elle en la lisant ; et pourquoi sa mère, que j'ai vue à la campagne en dernier lieu, ne m'en a-t-elle point parlé ? Pourquoi ma sœur Scholastique ne me l'a-t-elle pas écrit plus tôt? Il y a deux ans que ma nièce s'est toute dévouée au service de Jésus-Christ, et je ne le sais qu'à présent ! un si grand sujet de consolation pour mon cœur devroit-il m'être caché si long-temps ? O ma chère Virginie, que ne m'est-il permis à présent de t'embrasser ! que je le ferois avec tendresse ! que je serois contente si je te voyois, non plus avec ces folles

vanités dont tu étois parée autrefois, mais revêtue modestement des livrées de Jésus-Christ! Mon Dieu, mon Sauveur, conservez cette chère enfant dans ces heureux sentiments, et ne permettez jamais que son cœur, qu'elle vous a donné, soit de nouveau soumis à la malheureuse servitude du monde. »

Cette pieuse veuve ne pouvoit presque modérer ses transports; son ardent amour pour Jésus-Christ, et l'affection qu'elle portoit à sa nièce, lui causoient ces vifs sentiments de zèle et de charité pour son ame; elle lui écrivit, ainsi qu'à la mère Scholastique. La lettre qu'elle adressa à celle-ci n'est pas parvenue jusqu'à nous; mais la reconnoissance de Virginie nous a conservé précieusement la sienne, qui étoit conçue en ces termes :

« Je bénis le Dieu de mon cœur, ma chère Virginie, et je lui rends mes très-humbles actions de graces des consolantes nouvelles que j'ai apprises de vous. Hélas! ma chère enfant, vous avez renoncé aux vanités du monde, et vous vous êtes engagée au service de Jésus-Christ! Comment pourrois-je vous exprimer la joie que j'en ressents? Je vous ai toujours chérie comme une bonne tante; mais je souffrois de vous voir si attachée aux vanités du monde, et je gémissois de l'aveuglement de votre ame, dont le salut doit m'être si cher. Aujourd'hui, ma très-chère enfant, ce n'est plus cela. O mon Dieu! que j'écris ceci avec consolation! Oui, ce n'est plus céla; ma très-chère Virginie n'est plus du monde, elle a pris le parti de servir Jésus-Christ et de le servir fidèlement. Autant que je soupirois aupara-

vant en pensant à elle, autant mon ame tressaille aujourd'hui d'allégresse, et triomphe de joie en admirant sa conversion entière à Jésus-Christ. Aussi n'ai-je pu retenir davantage les transports de mon cœur; il a fallu que je lui en fisse part, et que je me conjouisse avec elle de la grâce que Dieu lui a faite. Sentez-en tout le prix, ma chère enfant, et soyez-y fidèle. Voyez souvent ma sœur Scholastique, je connois sa vertu et la solidité de ses conseils : si vous les suivez exactement, vous pourrez faire de grands progrès dans la piété. Je lui écris en votre faveur; mais sa charité n'a pas besoin d'être pressée. Elle a trop de zèle pour la gloire de Jésus-Christ, pour en manquer à votre égard. Toute la famille de Casa-Santa vous chérit tendrement et vous salue. La mère me dit qu'elle vous porte dans son cœur avec autant d'affection que si vous étiez sa fille : elle prie beaucoup pour vous et pour mademoiselle Rosalie della Chiesa, votre bonne amie, dont aussi elle m'a dit du bien autant que de vous; recommandez-moi aux prières de cette pieuse demoiselle, et je lui promets, si elle le fait, de lui rendre le même service auprès de notre commun maître. Adieu, ma très-chère Virginie : si on me donnoit les mêmes nouvelles de votre sœur Lucie, il me semble que je n'aurois plus rien à désirer; je l'ai vue à la campagne avec votre mère, mais elle n'a pas paru encore disposée à renoncer à la vanité : il faut prier pour elle, et lui parler quelquefois de Dieu et du bonheur des ames qui lui sont fidèles. C'est tout à vous. Euphraxie de Monte Cœli, Celicola. »

Virginie ne put lire cette lettre pleine de tendresse, sans en ressentir beaucoup; elle ne servit pas moins à l'animer d'une sainte ferveur; car, disoit-elle à la mère Scholastique, devant qui elle l'avoit lue, si ma tante me croit si bien convertie à Dieu, il y auroit en moi une espèce d'hypocrisie de ne l'être pas autant qu'elle le croit. Je ne crois donc pas la tromper, je dois plutôt travailler efficacement à être aussi pieuse qu'elle désire que je le devienne.

La réponse qu'elle lui fit contenoit les mêmes sentiments. Après l'avoir remerciée des marques de sa bonté : « Elle m'inspire, lui dit-elle, une sainte émulation ; je serois trop honteuse si j'avois à me reprocher de n'être pas aussi attachée à mon divin Sauveur, que vous croyez que je le suis : je ne veux pourtant pas dire que je sois effectivement bonne; mais je désire sincèrement de le devenir à un tel point, que le jugement que vous portez en ma faveur soit enfin véritable; aidez-moi, ma chère tante, par vos saintes prières, à y réussir parfaitement. Je comprends qu'outre que je le dois par amour et par reconnoissance envers Notre-Seigneur, je me le dois à moi-même, si je veux être solidement heureuse. Que pouvois-je espérer du monde, qu'un fantôme de bonheur, et encore passager ! Ses biens ne rassasient pas le cœur, et il faut les quitter avec cette vie ; mais Jésus-Christ me rendra heureuse, non pas à demi, ni en passant : avec lui je le serai pleinement et pour toute une éternité. Ainsi je veux m'attacher si bien à lui, que je ne tienne

à rien sur la terre : c'est en lui que je veux établir toute mon espérance et mon unique félicité. »

Parlant ensuite de la veuve Sophie et de ses filles : « Quelle famille, dit-elle, que celle de Casa-Santa ! c'est bien la race des saintes ! ô ma chère tante ! que leur exemple m'a été utile et me sert encore pour m'animer dans la dévotion ! Je m'en sers souvent pour me faire honte de ma lacheté ; et quand j'y fais attention, je sens que le desir d'etre fidèle à Dieu se réveille en moi plus que jamais. Je me jette, ajoute-t-elle, en esprit aux pieds de la vénerable mère, et je la conjure de continuer à prier Dieu pour moi. Je demande la même grace de ses filles ; ces saintes épouses de Jésus-Christ, dont je ne puis rappeler la haute vertu, sans ressentir en meme temps combien j'en suis eloignée ; ce qui m'humilie profondément.

« Mais, ma chère tante, vous n'avez pas été si sensible à mon changement, pour oublier de demander à Dieu mon progrès et ma perfection. Ayez la même charité pour mon ame, que ma tante Scholastique. Je la vois autant qu'il m'est permis, et c'est toujours avec une nouvelle consolation pour mon ame. Mademoiselle Rosalie, ma compagne dans le service de Dieu, doit bientôt me quitter pour prendre le voile sous sa conduite. Plût à Dieu que ma sœur Lucie me dédommageât de cette séparation, en s'unissant à moi dans le parti que j'ai pris ! Quelle serait ma joie ! Je n'y vois point de jour pour le présent ; peut-être que cela viendra dans la suite. »

C'est à peu près ce que Virginie répondit à sa tante Célicola, dans la longue lettre qu'elle lui écrivit. Depuis ce temps-là elle en recevoit quelquefois qui ne lui étoient guère moins utiles que les avis de la mère Scholastique. La pieuse Célicola les adressoit à cette religieuse, qui l'en avoit priée pour cacher ce commerce à la mère de Virginie, qui auroit pu en prendre ombrage par des raisons d'intérêt temporel.

Cependant Virginie n'avoit pas oublié ce que la mère Scholastique lui avoit dit de l'excellence de la virginité; ce qui lui fit naître le dessein d'en faire le vœu au plutôt, pour participer à ces précieux avantages. Son cœur étoit vide de l'affection du monde; elle n'avoit plus de goût pour ses plaisirs et pour ses vanités; toute sa consolation étoit dans les exercices de piété, les pratiques de dévotion et l'accomplissement des devoirs de son état, qu'elle regardoit comme une obligation que Jésus-Christ lui-même lui avoit imposée, en l'appelant à cet état; mais il lui sembloit qu'il lui manquoit quelque chose pour être plus agréable à ce divin maître, et c'étoit, selon sa pensée, le vœu de virginité par lequel elle lui seroit consacrée et unie irrévocablement en qualité d'épouse.

Elle méditoit ce pieux projet dans son ame, travaillant seule dans sa chambre, quand son amie Rosalie vint la voir avec de l'ouvrage qu'elle avoit apporté; car on a remarqué qu'elles ne se trouvoient jamais ensemble aux jours ouvriers, sans avoir de quoi s'occuper; excellent moyen pour n'avoir pas à rendre

compte du temps mal employé. Dès que Virginie la vit : -- Venez, lui dit-elle en souriant, je pense ici à me dédommager; croyez-vous aspirer à l'honneur d'être épouse de Jésus-Christ, sans que j'aspire aussi à la devenir. Rosalie se flatta d'abord qu'elle vouloit être religieuse, et d'un air où la joie éclatoit, elle le lui demanda positivement. -- Ah ! dit Virginie, je ne suis pas digne de cette faveur, et je n'oserois y prétendre après l'assurance que ma tante m'a donnée; mais puisqu'il me sera permis de m'y consacrer aussi à Dieu, je projette de le faire au plutôt. Ainsi, ajouta-t-elle, si vous ne vous hâtez d'entrer dans le monastère, je vous déclare que j'aurai le bonheur d'être épouse de Jésus-Christ avant vous.

-- Oh ! quel orgueil et quelle ambition, s'écria Rosalie avec son enjouement ordinaire! ce n'est pas assez pour vous que vous vous soyez donnée avant moi à Jésus-Christ, vous voulez encore me dévancer dans la sainte alliance que je veux contracter avec lui. Il n'en ira pas ainsi, nous ferons ce vœu ensemble; c'est tout ce que je puis vous accorder. Elles en parlèrent encore quelques moments sur ce ton; et enfin, dans un entretien plus sérieux, Virginie lui fit part de ce qu'elle préméditoit lorsqu'elle étoit entrée dans sa chambre.

Rosalie le goûta beaucoup; tout ce qui est de la gloire de Dieu et de la perfection de l'ame plaît bientôt quand on aime sincèrement Jésus-Christ; mais, dit-elle, je voudrois faire ce vœu avec vous, si votre tante le trouve à propos; nous lui en parlerons dimanche, si Dieu nous prête vie, et nous suivrons

son avis. En effet, le dimanche suivant, s'étant rendues auprès de la mère Scholastique, celle-ci s'adressa d'abord à sa nièce, et lui demanda si elle étoit consolée d'être la moins bien partagée. -- Je n'occupe, dit Virginie, que le rang que je mérite, encore est-ce trop pour moi; mais, ma chère tante, si mademoiselle Rosalie a le bonheur d'être religieuse, qu'il me soit [redacted] permis d'user de quelque dédommagement.

Rosalie prit la parole d'un air de gaieté, et dit: «Je vous prie, ma chère mère, de ne point recevoir sa requête à mon préjudice: il y a de l'amour-propre dans ce qu'elle désire; et que sais-je s'il n'y a rien de pire, car j'y soupçonne de l'orgueil. Virginie rioit beaucoup: quand on a le cœur en paix, la joie de l'ame éclate pour peu de chose.» -- Expliquez-vous, dit la mère Scholastique; vous voilà bien contente aujourd'hui, dites-moi ce que vous prétendez.

-- J'ai calculé ces jours-ci, répondit Virginie, et il m'a paru que mademoiselle Rosalie ne pourra prononcer ses vœux que dans un an et demi; car, supposons qu'elle entre chez vous dans trois mois, il en faut passer trois en prétendance, ensuite un an entier pour le noviciat; cela est aisé à compter. Or, je ne vous demande, ma tante, que ce temps-là d'avance sur elle: qu'il me soit permis de faire mon vœu de virginité. Nous touchons presque à la fête des rois, je choisirois volontiers ce jour pour le faire; je m'y préparerois de mon mieux, et j'unirois l'offrande de moi-même à celle que ces saints rois firent à l'en-

fant Jésus. Après cela, je cède à mademoiselle Rosalie l'honneur d'être religieuse, tandis que je ne serai qu'une profane séculière, livrée aux misérables sollicitudes du monde.

--Pas si profane, interrompit la mère Scholastique; les vierges consacrées à Dieu, même dans la vie séculière, ne méritent point ce titre; elles sont très-respectables; et vous ne serez pas si humiliée dans ce rang, si Dieu vous en fait la grâce, puisque vous ne serez pas moins épouse de Jésus-Christ. Je dis davantage, si vous aimez plus Jésus-Christ que mademoiselle Rosalie, vous serez plus élevée en gloire dans le ciel qu'elle, quoique religieuse, et vous séculière.

--Ah! ma mère, dit Rosalie, permettez-moi d'être ambitieuse à mon tour. Si mademoiselle Virginie travaille à me surpasser en amour de Dieu, je veux aussi faire honneur à l'état auquel Dieu m'appelle, en m'efforçant de l'aimer plus qu'elle. --Voici, dit la mère Scholastique, un combat d'une nouvelle espèce; mais le bruit des paroles ne donne pas la victoire. Venons à la pratique, et faites-y chacune de votre mieux.

--Mais, ma chère tante, dit enfin Virginie sérieusement, j'aurois bien envie de faire ce vœu, comme je viens de vous le dire; ce seroit pour moi une grande consolation. --En avez-vous parlé à votre confesseur, lui demanda la mère? --J'ai voulu savoir auparavant, dit Virginie, si vous le trouveriez à propos. --Vous avez bien fait de me prévenir, dit la mère; et si vous m'en croyez, vous n'irez pas si vîte. Dès qu'il s'agit d'un vœu

de cette conséquence, il ne convient pas de se livrer d'abord aux premiers désirs que la ferveur en fait naître dans le cœur, il faut peser la chose avec bien plus de soin : vous êtes trop jeune pour vous engager ainsi pour toujours. Combien de filles se sont repenties de l'avoir fait trop légèrement, et ont demandé d'en être relevées! Et combien d'autres aussi, après l'avoir fait, n'en sont pas devenues meilleures, et se sont même relâchées dans le service de Dieu! Vous me direz peut-être que mademoiselle Rosalie, qui est votre cadette, s'engage pourtant non-seulement au vœu de virginité, mais encore à celui de pauvreté et d'obéissance. Mais si ces engagements sont grands, il lui sera plus aisé de les observer, à mesure qu'elle sera tout-à-fait séparée du monde, qu'à vous qui devez y vivre: ainsi il faut une plus longue épreuve pour vous que pour elle. Je sais bien encore qu'il y a eu des filles dans le monde, plus jeunes que vous, quoique vous le soyiez beaucoup, qui ont voué leur virginité, et dont Dieu a eu le très-agréable sacrifice ; mais leur conduite doit être regardée comme une exception de la règle commune, règle dont vous ne devez pas être dispensée, à moins qu'il ne conste évidemment que c'est la volonté de Dieu que vous en soyiez exceptée. Dans ces ames privilégiées, Dieu couronne l'innocence qu'elles ont gardée, en leur accordant cette insigne faveur; mais vous, ma chère nièce, pouvez-vous vous glorifier de cette belle innocence, ayant si fort aimé la vanité?

-- Ah! ma chère tante, dit l'humble Vir-

ginie, en s'humiliant encore plus, vous avez raison; j'entre dans vos sentiments, et j'avoue qu'ayant tant aimé le monde, et ayant été si infidèle à Jésus-Christ, il ne me convient pas d'aspirer à l'honneur d'être du nombre de ses épouses; mais, comme vous m'avez fait espérer que j'aurois cet avantage, même en restant dans mon état, j'ai osé penser que je devois faire ce vœu au plutôt, pour mieux témoigner à mon Dieu le désir que j'ai d'être toute à lui. Mais je sens mon indignité; je resterai donc comme je suis autant de temps que vous le trouverez bon, et je me tiendrai toujours trop honorée d'être la dernière des servantes de Jésus-Christ, pourvu qu'il daigne me souffrir dans son service.

--O mon Dieu! que vous êtes humble! s'écria Rosalie; mais la mère Scholastique l'interrompit, et trouvant que sa nièce étoit bien éloignée d'avoir de la présomption, elle voulut lui accorder quelque chose. -- Voici, lui dit-elle, ma chère enfant, ce que je puis vous permettre: vous vous préparerez à faire ce vœu par un redoublement d'attention à corriger vos défauts; vous travaillerez à vider toujours plus votre cœur de ce qu'il pourroit y avoir d'affection pour le monde, afin qu'il ne reste plus d'empêchement à l'esprit de Jésus-Christ; vous étudierez avec application la vie et les maximes de ce divin maître, pour vous y conformer; vous regarderez Jésus-Christ comme devant vous tenir lieu de tout; ce sera en travaillant à acquérir ces saintes dispositions que vous vous préparerez à faire vœu de virginité. Ce travail sera pour vous une espèce de noviciat,

que vous ferez, et comme vous avez besoin d'une plus longue épreuve que mademoiselle Rosalie, vous la commencerez dès à présent; vous me rendrez compte de temps en temps de votre conduite, et si je vois que vous soyiez telle que je désire, il vous sera permis de faire vœu quand mademoiselle Rosalie prononcera les siens au jour de sa profession. Êtes-vous contente? -- Ma chère tante, dit modestement Virginie, j'aurois tort de ne pas l'être; c'est encore trop de grâce que vous me faites.

La pieuse Virginie ne recevoit aucun avis de sa tante inutilement. Elle sortit de la conférence que nous venons de rapporter, avec un nouveau désir de s'avancer, et surtout de se disposer à faire son vœu, en suivant fidèlement ce qui lui étoit recommandé. Dieu vous a fait la grâce, disoit-elle à Rosalie, d'allumer le feu de son saint amour dans votre cœur. Vous en êtes tout embrasée, et par conséquent, préparée au sacrifice que vous devez faire; mais il n'en est pas de même de moi. J'ai le cœur mauvais; j'ai beaucoup de passions à combattre, et des défauts à corriger. Il faut que je m'efforce pour me disposer à la sainte alliance à laquelle j'aspire, bien que je reconnoisse que j'en suis indigne, et que quand j'aurai fait tous mes efforts, je ne serai pas admise au nombre des épouses de Jésus-Christ que par un pur effet de sa très-grande miséricorde. Ainsi je suis déterminée à travailler plus que je n'ai jamais fait. Je commence dès aujourd'hui à me bien contrarier, et à me combattre, afin qu'il ne reste rien en moi de ce méchant moi-même, et que, quand je me présenterai à Jésus-

Christ pour me consacrer à lui, il ne trouve rien dans mon cœur qui blesse sa sainte délicatesse, et afin qu'il y puisse règner souverainement.

Ah! ajoutoit-elle, ma chère Rosalie, que je serai contente si j'ai le bonheur d'en venir là! je vous en conjure, vous que le Seigneur favorise de tant de grâces; priez-le qu'il m'accorde enfin celle-là. Il est juste que je vous cède la gloire inestimable d'être une sainte religieuse; mais que je sois au moins du nombre de ces vierges sages qui vivent dans l'attente continuelle du céleste époux.

Rosalie, à qui l'excellence de sa vocation ne donnoit aucun sentiment de sa propre estime, n'écoutoit qu'en s'humiliant beaucoup, ce que son amie lui disoit. Elles s'entretenoient ainsi en allant au jardin; et tout le temps qu'elles y furent, elles l'employèrent à parler du bonheur des épouses de Jésus-Christ, ou à lire la vie de sainte Euphraxie, si propre pour inspirer de l'amour pour la virginité. Un endroit des actes de cette sainte, où il est dit que sa mère lui recommanda tant de se regarder comme la dernière du monastère, et de s'employer au service de toutes les sœurs, sans se souvenir qu'elle étoit parente de l'empereur; cet endroit, dis-je, édifia et toucha Virginie jusqu'au fond de l'ame. Ah! ma chère Rosalie, dit-elle, que ces sentiments sont chrétiens, et qu'ils sont conformes à l'esprit de Jésus-Christ! C'en est fait, je ne veux pas me regarder dans la famille comme la dernière de toutes; mais je veux le devenir en les servant toutes comme une domestique, et je voudrois sincèrement qu'il me

fût permis de renvoyer celles que nous avons, et de me charger des fonctions les plus basses dans la maison. — Chapitre III. Progrès de Virginie &c —

Elles se rendirent ensuite à l'église, où elles furent une heure de temps en adoration et en oraison. Virginie fut si recueillie, que quand il fallut se retirer, il lui parut qu'elle n'y avoit passé qu'un quart d'heure : elle y avoit été occupée du soin qu'une ame doit avoir de préparer dans soi une demeure au céleste époux, et Dieu lui avoit fait sentir l'onction de sa grâce avec tant d'abondance, qu'elle en avoit été saintement enivrée. Nous ne pouvons mieux comprendre ses sentiments, qu'en empruntant ses expressions. Voici comme elle en rendit compte à la mère Scholastique, le dimanche suivant.

-- Je n'avois pas encore fait dit-elle, mon oraison avec tant d'attention que je la fis dimanche passé ; j'ai ordinairement des distractions qui m'empêchent d'approfondir et de goûter comme je désirerois, les vérités de la foi que je veux considérer; je m'en plains souvent à Notre-Seigneur, et je le prie de m'en délivrer : mais dimanche passé je fus véritablement exaucée; car, de tout le temps que je demeurai devant le très-saint Sacrement, ce qui dura bien une heure, il m'arriva seulement deux ou trois fois de perdre de vue le sujet que je méditois, et presqu'aussitôt je le repris sans qu'il m'en coûtât d'y revenir.

Je m'occupois du soin que je devois avoir de préparer dans mon cœur une demeure digne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui je voulois le consacrer, afin qu'il y régnât pour

le temps et pour l'éternité. Je considérois quel est le bonheur d'une ame qui s'est affranchie de la servitude du démon, et qui s'est rangée entièrement sous l'empire aimable de ce divin roi. Je sentois la différence de ces deux maîtres. Qu'il est doux d'être tout à lui! J'en puis parler par expérience, ayant éprouvé l'un et l'autre; et aussi je déplorai aveuglement d'avoir été si long-temps esclave de Satan, en me rendant esclave de la vanité, et d'avoir ainsi fait injure à Jésus-Christ, en lui préférant le service de son ennemi et du mien.

Ces réflexions m'occupèrent une partie de la méditation; ensuite je pensois à ce que j'avois à faire pour disposer mon cœur comme je désirois, et je compris qu'il eût fallu bannir l'esprit du monde, et l'amour excessif de moi-même, cela me parut d'une grande étendue et d'une difficile exécution, surtout pour ce qui concernoit le second article. Car, quant au monde, je vous avoue que ses folies me touchent si peu, que c'est la moindre des tentations que je souffre, quoique à cet égard je ne me fie pas tout-à-fait à moi, étant aussi foible et inconstante que je le suis. Mais le grand point est de me délivrer de ce méchant amour-propre et de tant d'autres défauts par lesquels je tiens tout à moi-même, et qui sont d'un grand obstacle à ma perfection.

Cependant, quelques difficultés que j'aie eues, dans le cours de ma méditation, pour me résoudre à en venir à la pratique, Dieu m'a inspiré un grand courage pour m'élever au-dessus de moi-même, et pour me surmon-

ter entièrement. Nous avions lu, un peu auparavant dans le jardin, avec mademoiselle Rosalie, la vie de sainte Euphraxie; et tout ce que cette sainte avoit fait me revînt alors à l'esprit, et me servit pour m'encourager. Je me disois à moi-même, voilà une sainte si jeune et si délicate; cependant elle embrassa une règle très-austère, et entrepris généreusement de faire les plus rudes pénitences. C'étoit une fille d'une très-haute naissance, puisqu'elle étoit parente de l'empereur, et cependant elle se rendit la plus humble et la plus soumise de toutes les religieuses; elle travailloit continuellement; elle s'exerçoit aux plus bas ministères de la maison, et étoit toujours prête à faire ce qu'on lui commandoit, sans s'excuser jamais ni sur la foiblesse de la santé, ni sur la difficulté du travail, ni sur d'autres prétextes que la nature m'auroit sans doute suggérés, si j'avois été à sa place; se portant ainsi à faire tout ce qu'on vouloit avec une ardeur et une exactitude qui édifioit toute la communauté. Quelle fut aussi sa patience à souffrir la mauvaise humeur d'une des sœurs, qui étoit d'une basse extraction, et que le démon rendit jalouse de sa vertu! elle supporta, avec une humilité des plus profondes, ses invectives et tout ce qu'elle lui disoit de fâcheux. Bien loin de lui répondre sur le même ton, elle se mettoit à genoux à ses pieds, et lui demandoit pardon comme si c'étoit elle-même qui l'eût offensée; et la supérieure ayant appris le mauvais procédé de cette sœur, et l'ayant mise en pénitence, elle fit tant par ses humbles instances, qu'elle obtint son par-

don, ne pouvant souffrir que celle qui étoit sa sœur en Jésus-Christ, et à qui elle se trouvoit bien inférieure en mérite, fût punie à son sujet.

Je me disois donc à moi-même : Voilà comment une épouse de Jésus-Christ lui prépare dans son cœur une demeure digne de lui. C'est en chassant de ce même cœur, ainsi que cette grande sainte faisoit, la propre estime, la sensibilité, l'indocilité, la lâcheté ; c'est en pratiquant la mortification, l'obéissance, la patience, la douceur, l'humilité, et tant d'autres vertus dont cette illustre sainte avoit orné son ame, et dont je suis toute dépourvue. Je vous assure, ma chère tante, que cet exemple me toucha jusqu'au fond de l'ame, et m'inspira un grand courage pour travailler à mourir à moi-même. Je le promis bien à Notre-Seigneur, et il me paroît que ce fut avec une volonté sincère. Je lui disois : Mon Dieu, vous m'avez fait la grâce de me délivrer de la servitude du monde pour me recevoir dans votre service ; j'étois bien éloignée de le mériter, moi qui vous offensois si souvent ; mais, mon Dieu ! à présent que vous daignez, par un excès de votre miséricorde, me permettre d'aspirer à l'honneur d'être du nombre de vos épouses, disposez-moi vous-même à cette insigne faveur, en chassant de mon cœur, par votre sainte grâce, tout ce qui y reste de l'esprit du monde et du règne du démon, afin que vous en occupiez la place toute entière. Comment, mon divin Maître, oserois-je me présenter devant vous toute pleine de défauts et de passions ! comment oserois-je vous offrir un

cœur si plein de corruption! purifiez-le, mon Dieu, et rendez-le tel, par votre grâce, qu'au jour de notre alliance il soit enrichi des pécieux ornements de toutes les vertus.

Mon cœur s'enflammoit à mesure que je me livrois à ces sentiments; et je sentois, avec un désir extraordinaire d'être délivrée de mes défauts, une onction si tendre, qu'elle me faisoit pleurer de douceur et de consolation. J'avois aussi en même temps un vif regret de mes fautes passées, et d'avoir suivi si long-temps mes passions : j'en demandois pardon à Dieu, en continuant de pleurer beaucoup, autant de douceur que de repentir de mes péchés; mais insensiblement cette onction cessa, et il ne me resta plus qu'un sentiment intérieur d'amertume, que je pourrois pourtant appeler une douce amertume, parce qu'elle ne troubloit pas la paix de mon ame, et qu'elle étoit accompagnée de beaucoup de confiance en la bonté de Notre-Seigneur, dont j'avois éprouvé tant de fois la miséricorde infinie.

Virginie étoit seule avec la mère Scholastique, lorsqu'elle lui parloit ainsi; son amie Rosalie n'avoit pu l'y venir joindre encore, à cause que sa mère l'avoit retenue à sa maison, à l'issue des vêpres. Elle y vint cependant au moment que Virginie ne faisoit que d'achever de rendre compte de son oraison : elle n'avoit pu le finir sans donner encore quelques larmes de compassion au souvenir de ses vanités passées, surtout étant dans une disposition actuelle de douleur et de pénitence, qui lui duroit depuis le mercredi d'auparavant, comme nous allons le rapporter.

Dès qu'elle vit entrer Rosalie dans le parloir, elle se hâta d'essuyer ses yeux; mais son amie comprit aisément qu'elle avoit pleuré; et craignant d'être de trop, elle pria, avec politesse, la mère Scholastique et son amie, de lui dire sans façon si elle les dérangeoit. Arrêtez-vous, lui dit Virginie, je ne me cacherai pas de vous; j'étois ici à rendre compte de ce que je fais, et le souvenir de mes péchés passés, qui s'est réveillé dans moi tous ces jours-ci, me fait pleurer, comme vous voyez, sans presque que je puisse m'en empêcher; ainsi, permettez-moi de continuer ce que j'avois commencé : mais ne vous retirez pas, je vous en prie; car, s'il étoit nécessaire, pour réparer ma vie passée, de dire mes péchés devant vous, je les dirois sans aucune peine.

Rosalie, nonobstant cela, vouloit se retirer par discrétion; mais son amie la retînt par la robe, et la mère Scholastique lui commanda de s'asseoir. -- Eh bien! dit cette bonne mère, en s'adressant à sa nièce, poursuivez ce que vous aviez à me dire; mademoiselle Rosalie ne s'ennuiera pas. -- Au contraire, ma bonne mère, répondit celle-ci, je m'édifierai; et elle se tint dans le silence pour laisser parler Virginie.

J'ai été assez attentive depuis dimanche dans toutes mes méditations, ajouta donc Virginie; mais, depuis mercredi au matin, j'ai un regret de mes fautes passées, aussi sensible qu'il le fut la première fois que Dieu me toucha et me convertit; avec cette différence, qu'alors j'eus d'abord une espèce de trouble qui alloit presque au découragement; au lieu

que cette fois-ci je n'ai eu ni l'un ni l'autre. C'étoit cependant une douleur très-forte que je sentois intérieurement, et qui me faisoit pousser des soupirs, des sanglots, et verser des larmes en abondance. Il me sembloit qu'on me déchiroit le cœur, par le regret que j'avois d'avoir offensé Dieu. J'aurois voulu alors qu'on m'eût accordé de faire des pénitences extraordinaires : je trouvois qu'on n'en pouvoit faire trop ; je m'acquittai de celle que vous m'avez permise le mercredi et le vendredi ; mais bien loin de contenter le désir que j'avois de satisfaire à la justice de Dieu, elle ne fit que l'augmenter : je n'osai pourtant pas passer vos ordres, et je vous avoue que ce ne fut pas sans me faire violence; mais la peur de manquer à l'obéissance me retînt, et je me contentai seulement de ne point m'épargner en faisant le peu que vous m'avez permis.

—Je vous ai souvent recommandé, lui dit la mère Scholastique, de méditer sur vos ingratitudes passées, afin de vous exciter dans des sentiments de contrition, et de vous purifier toujours plus de vos fautes par la vertu de pénitence. Je ne me suis pas cependant aperçue que vous en ayiez encore eu un regret si sensible ; comment donc cela s'est-il fait ?

--Le matin en me levant, répondit Virginie, je pensois à la communion que je devois faire ce jour-là, et je disois en moi-même : Que trouvera Jésus-Christ dans mon cœur, lorsqu'il y viendra ! Je n'ai acquis aucune vertu, je suis pleine de défauts ; ô mon Dieu ! que ma misère est extrême ! Cela me servit ensuite de

sujet de méditation, où je tâchai de m'humilier tant que je pus. Alors il me vint dans l'esprit un trait que j'ai lu dans la vie de sainte Gertrude, laquelle, par un sentiment de sa profonde humilité, ne voyant en soi aucun mérite qu'elle pût offrir à Jésus-Christ, pria la très-sainte Vierge et tous les Saints de lui communiquer chacun une portion de leurs trésors spirituels, qu'elle pût lui présenter. Je disois donc en moi-même : L'humilité suggéra une si sainte industrie à cette excellente Vierge ; mais moi, qui n'ai pas encore fait un pas dans la piété, je puis bien me servir du même moyen ; ce ne sera pas humilité en moi, mais nécessité ; car il n'y a point de pauvreté spirituelle qui égale la mienne. Je m'en servis donc, et je me préparai ainsi dans mon oraison du matin pour ma communion, que j'allai ensuite recevoir, quand ma mère me permit d'aller à la messe.

Comme il n'y avoit rien ce jour-là à faire dans la maison, qui m'obligeât d'y retourner sitôt, je crus pouvoir prendre un quart d'heure de plus que je n'en mets ordinairement à mon action de grâces. En effet, je me retirai, après avoir reçu Notre-Seigneur, dans une chapelle obscure, pour le remercier avec plus de recueillement ; et j'entrai dans moi-même pour tâcher de m'unir à lui cœur à cœur, comme vous m'avez recommandé. Je m'excitois ainsi à lui témoigner mon amour et ma reconnoissance, quand il me vint encore dans la pensée que mon cœur étoit plein de défauts ; je m'en humiliai de mon mieux aux pieds de Jésus-Christ, et je le priai d'y

remédier lui-même ; et alors toutes mes infidélités passées me furent représentées d'une part ; et de l'autre, l'excès de la bonté de Jésus-Christ, qui m'avoit attendu si long-temps à pénitence, qui m'avoit appelée à son service lorsque j'y pensois le moins, et qui, depuis ce temps-là, m'a comblée d'une infinité de grâces. Mais cela fut si fortement représenté, et surtout la bonté infinie de Jésus-Christ, que je n'en pouvois plus soutenir l'idée. Je mourois de honte d'avoir été capable d'offenser un Dieu si bon : j'aurois presque voulu éloigner cette pensée de mon esprit, tant mes péchés, mis vis-à-vis de la miséricorde de Dieu, me causoient de confusion.

O mon Dieu ! que ne doit-on pas souffrir de regrets dans le purgatoire, où l'on connoît bien mieux que dans cette vie, et la bonté de Dieu, et l'injure que le péché lui fait ! Enfin, j'eus besoin de mettre le mouchoir devant ma bouche, pour étouffer mes sanglots que je ne pouvois pas retenir, de peur qu'on ne m'entendît ; je pleurois amèrement, et mon visage étoit tout couvert de mes larmes : je ne pouvois dire autre chose à Jésus-Christ, sinon qu'il me pardonnât ; que je voulois changer de vie ; que je ne l'offenserois plus. Je ne savois presque ce que je disois.

Depuis cette communion, j'ai été dans des sentiments de contrition tout le reste de la semaine, surtout dans mes méditations ; mais ce n'a pas été au même degré de sensibilité ; car, à vous dire le vrai, je n'aurois peut-être pas pu les soutenir. Ces sentiments se réveilloient aussi de temps en temps au milieu de

mes occupations, et j'en avois les larmes aux yeux ; mais Dieu m'a toujours fait la grâce que personne dans la maison ne s'en soit aperçu ; car si on m'avoit demandé de quoi je pleurois, j'aurois été fort embarrassée pour répondre. Enfin, ma chère tante, tout ce que je puis vous dire, c'est que cela m'a laissé dans le cœur un grand désir de faire pénitence, et beaucoup de courage pour souffrir tout ce que la Providence me présentera, tant pour me purifier toujours plus de mes fautes passées, que pour venger en quelque façon sur moi la bonté infinie de Dieu, que j'ai tant méprisée par mes résistances et mes infidélités : aussi, comme je vous l'ai dit, je ne me suis point ménagée en faisant les petites pratiques de pénitence que vous m'avez permises ; cependant je n'ai point passé vos ordres.

CHAPITRE IV.

De la sainte componction et des austérités corporelles. Avis de la mère Scholastique.

Rosalie avoit gardé jusqu'alors un profond silence, et avoit été beaucoup touchée de tout ce que son amie avoit rapporté de ces dispositions ; mais comme elle étoit conduite par une voie plus sensible, elle avoit saisi particulièrement ce qu'elle avoit dit de la salutaire confusion où la vue de la bonté infinie de Dieu l'avoit jetée, en lui faisant mieux sentir l'horreur de ses infidélités.

« Que mademoiselle Virginie est heureuse, dit-elle en se tournant vers la mère Scholastique, de pouvoir pleurer ses péchés avec tant de regret ! Il me semble que j'en ai eu beaucoup quand j'ai fait confession générale ; et toutes les fois que je vais à confesse, je m'excite à la contrition autant que je puis ; mais je n'en ai jamais eu des sentiments si vifs; et quand je m'occupe des amabilités de Jésus-Christ, je ne pense pas à mes péchés : peut-être, ma bonne mère, que je suis en cela dans l'illusion, et que c'est plutôt une présomption de ma part, qu'une disposition qui soit agréable à Dieu. Après tout, quoique mademoiselle Virginie se croie la plus méchante créature du monde, et qu'elle parle tant de ses péchés, toute la grâce que je puis me faire, c'est de vous assurer que j'ai autant aimé les folles maximes du monde qu'elle, et si je disois que je les ai aimées davantage, je ne craindrois pas d'en dire trop.
« Vous ne valiez rien, ni l'une ni l'autre, dit la mère Scholastique en souriant un instant, et en même temps reprenant le sérieux : Je ne saurois, dit-elle, que louer une ame, lorsque, se sentant pénétrée d'une grande affection pour Dieu, elle s'y abandonne de tout son cœur, quoiqu'elle ne pense pas alors à ses péchés ; mais je vous avoue que je ne puis louer celles qui, sous prétexte de se livrer entièrement aux mouvements affectueux de la sainte dilection, se croient dispensées de penser à leurs péchés, et n'entrent jamais dans les dispositions d'une ame pénitente. La charité est la reine des vertus, mais elle n'exclut pas les autres ; elle n'en relève pas le prix, mais elle n'en ôte pas le

mérite. Nous serons couronnés pour avoir aimé; mais les autres vertus auront leur récompense.

«D'ailleurs, plus la contrition est parfaite, plus l'amour saint en est le principe; et autant on aime Dieu, autant on a de l'horreur de lui déplaire et on a du regret de lui avoir déplû. Le saint amour s'arme souvent d'une juste indisposition contre le péché, et venge la bonté du Seigneur outragée, non-seulement en excitant dans le cœur des sentiments d'une douleur amère, mais encore en portant l'ame pénitente à embrasser les plus rudes austérités. Voilà pourquoi tant de saints et de saintes qui étoient embrasés d'amour pour Dieu, exerçoient contre eux-mêmes toutes les rigueurs de la pénitence. Ce seroit donc se tromper grossièrement que de vouloir exclure de la vie spirituelle, et la componction pour les péchés qu'on a commis, et les austérités corporelles, sous prétexte qu'il est excellent de se livrer aux impressions amoureuses que les amabilités de Jésus-Christ font sur notre cœur. Les saints ont aimé Dieu, et qui en peut douter? Seroient-ils saints sans cela? Mais ils ont gémi de leurs fautes, et de leurs moindres fautes, et pour cela même ils se sont exercés dans une grande mortification.

«Dieu vous a donc fait une grande grâce, ma chère enfant, en vous donnant ces regrets et ces larmes, ajouta-elle en se tournant du côte de Virginie; nourrissez-la, cette salutaire contrition, tant que vous pourrez la conserver dans votre cœur : outre qu'elle vous fera détester toujours plus le péché, et vous empê-

chera d'y tomber facilement, ce qui est un excellent bien, elle servira à vous purifier davantage de vos fautes passées, et vous donnera du courage et de la force pour porter la croix de Jésus-Christ, et pour satisfaire volontairement, par les souffrances, à la justice divine.

« Suivez-moi bien, mes enfants, dans tout ceci, et vous verrez si je n'ai pas raison. Il est vrai que vous devez espérer que Dieu vous a pardonné vos péchés passés, quand vous vous êtes convertis à lui, et que vous les avez confessés dans la revue que vous fîtes d'abord de votre vie. Mais ces péchés vous étant remis quant à la coulpe, il reste la peine temporelle à subir, ou dans cette vie par la pénitence, ou dans l'autre par le purgatoire. Or, à mesure que vous vous excitez dans des sentiments de contrition, et que vous pleurez, que vous gémissez, que vous demandez pardon à Dieu dans toute la sincérité de votre cœur; plus vous le faites avec humilité, avec componction et avec amour, plus aussi votre pénitence est satisfaction. Et quel grand bien n'est-ce pas pour une ame, de satisfaire à la justice divine par l'humiliation d'un cœur brisé d'une amoureuse douleur! Ah! si vous saviez, mes chers enfants, avec quelle complaisance paternelle Jésus-Christ voit une ame humiliée à ses pieds, les arroser de ses larmes, et lui demander pardon avec un sentiment de componction que la vue de cette infinie bonté cause autant que la laideur de ses fautes, et que l'amour ne produit pas moins que l'horreur qu'elle a de son péché; si vous saviez, dis-je, avec quelle complaisance Jésus-Christ envisage cette ame, et

de quel prix sa componction est à ses yeux; vous lui demanderiez sans cesse qu'il vous mît dans cette excellente disposition; et toutes les fois que vous vous trouveriez à genoux à ses pieds sacrés, vous y ambitionneriez les larmes de sainte Magdelaine, qui sont précisément celles dont je vous parle, et vous les préféreriez aux plus tendres consolations.

« Mais, que dis-je? aux plus tendres consolations! est-ce qu'on n'en goûte pas souvent une bien grande en pleurant ses fautes aux pieds de Jésus-Christ? Plus on y verse de larmes, plus on sent son cœur soulagé du poids du péché; et Jésus-Christ, répandant l'onction d'une grâce particulière, comme un baume salutaire qui la guérit toujours plus de ses plaies spirituelles, cette onction porte avec soi une telle consolation, que l'ame qui la reçoit en est quelquefois comme hors d'haleine; ses larmes coulent avec plus d'abondance et plus de joie que de douleur; ses soupirs et ses sanglots sont plus forts; elle pousserait volontiers les hauts cris pour soulager l'ardeur de son amour et seconder sa reconnoissance; elle voudroit faire entendre sa voix jusqu'aux extrémités du monde, et inviter l'univers entier à louer avec elle ce Dieu infiniment miséricordieux, qui lui pardonne avec tant de clémence, et qui lui fait sentir son amour, tandis que la vue de ses péchés lui fait comprendre qu'elle en étoit indigne: c'est ce qui la rend encore plus sensible à l'infinie bonté de son Seigneur. Aussi a-t-on vu des pénitents expirer de douleur et d'amour; et il est hors de doute que l'onction extrêmement consolante du saint amour y a autant

contribué que l'excès de leur douleur. Vous n'en êtes pas là, mes chers enfants, il s'en faut de beaucoup: mais profitez de la contrition qui vous est donnée; et toutes les fois que votre cœur sera pénétré d'un sentiment de cette salutaire componction, et qu'il fera couler vos pleurs, gardez-vous bien, si vous êtes en liberté, d'en arrêter le cours; laissez-les couler doucement et affectueusement; parlez alors intérieurement à Jésus-Christ, avec une humble confiance; dites-lui tout ce que votre contrition vous inspirera de regret, de confusion, d'humilité, d'espérance en sa bonté, et d'amour pénitent. Plût à Dieu, mes chers enfants, que cette grâce vous fût souvent accordée, et que vous puissiez me dire tous les dimanches, que vous n'avez passé aucun jour dans la semaine sans avoir pleuré vos péchés, au moins pendant demi-heure; j'en remercierois le Seigneur de tout mon cœur, je vous envierois un si grand bonheur.

« Mais je veux vous faire observer encore que cette excellente contrition porte aussi l'ame, à qui Dieu l'accorde par sa grâce, la porte, dis-je, à se punir elle-même, à embrasser la croix, à faire des austérités corporelles, à souffrir tout ce qui se présente de fâcheux; et les travaux de la pénitence sont pour elle un soulagement dans la douleur qu'elle a conçue de ses péchés. De sorte que cette salutaire contrition produit à cet égard trois effets dans l'ame pénitente. Le premier est le désir de se punir, tant pour se purifier toujours plus de ses fautes, que par une sainte haine qu'elle conçoit d'elle-même d'avoir été

si méchante que d'offenser Dieu, et de plus, pour venger la miséricorde du Seigneur, qu'elle a outragée par ses péchés. Le second, qui est une conséquence du premier, et qui est animé des mêmes motifs, est de porter l'ame pénitente à souffrir tout ce que la divine Providence permet qu'il lui arrive de fâcheux et de pénible, et de lui donner non-seulement de la force pour le supporter, mais encore une espèce de satisfaction à s'y soumettre. Ainsi, le travail, elle s'y exerce sans murmure, quelque pénible qu'il soit; la maladie, elle la souffre avec résignation, quelque longue ou affligeante qu'elle puisse être; la contradiction, elle l'endure avec patience; et l'humiliation, elle s'y soumet avec un esprit de douceur et d'humilité. Le troisième est de donner à l'ame un goût et une sainte industrie pour la mortification; en sorte que, voyant qu'elle a trop cherché par le passé les vaines satisfactions des sens aux dépens de ce qu'elle devoit à Dieu et à sa conscience, elle se détermine à s'en punir, non-seulement en renonçant aux satisfactions innocentes, mais encore en châtiant son corps, et en le faisant souffrir à proportion de ce qu'elle l'a trop flatté.

«Je dis plus, mes chers enfants, l'ame pénitente, au point que je viens de vous dire qu'elle est, trouve dans les travaux de sa pénitence son soulagement et son repos; elle s'y porte à peu près comme une personne qui, étant naturellement très-propre et qu'on auroit couverte d'ordure, se jetteroit avec empressement dans un bain pour se laver et se purifier.

« Je veux que vous le compreniez encore mieux par l'exemple des ames du purgatoire, quoiqu'il y ait pourtant beaucoup de différence à faire : voyez ce qu'il arrive lorsqu'une ame juste, mais qui a encore des fautes à expier, se sépare du corps et paroît devant Dieu pour subir le jugement particulier. La lumière du Seigneur, qui la voit et la juge, lui découvre la difformité qui la défigure à ses divins yeux; et cette ame se plonge d'elle-même dans les flammes du purgatoire, comme dans l'élément propre à le purifier, ne pouvant se supporter avec les taches dont elle est souillée, et s'estime encore trop heureuse de trouver ce moyen que Dieu lui a donné pour ôter l'obstacle qui l'empêche de s'unir intimement à lui dans le séjour de sa gloire, où le péché n'entre jamais. Ainsi son amour, son regret, la laideur du péché, le désir de satisfaire à la justice de Dieu, tout cela lui fait souffrir non-seulement avec soumission et avec patience, mais encore avec une sainte ardeur, les peines qu'elle endure, comme nécessaires pour la purifier, et pour la mettre en état de s'unir à la sainteté de Dieu, qui ne souffre rien qui lui soit contraire.

Je vous le répète donc, mes chers enfants, et je ne saurois trop vous le dire, soyez fidèles à suivre les sentiments de pénitence que Dieu vous donnera : livrez-vous-y doucement et affectueusement; excitez-vous souvent au regret de vos fautes, et ne les rappelez jamais dans votre esprit sans les haïr, les détester, et en demander pardon à Dieu. Que la douleur que vous en aurez vous fasse embrasser

volontairement, et dans l'intention de satisfaire à la justice divine, tout ce qui se présentera à souffrir par l'ordre de sa providence. Mortifiez-vous souvent, ne fuyez pas la peine, ne flattez pas le corps, ne recherchez pas vos aises; en un mot, souvenez-vous que la vie laborieuse et pénitente, la vie souffrante, la croix de Jésus-Christ, doivent être le partage des disciples de ce divin maître. »

Rosalie alloit parler : Virginie, sans s'en apercevoir, et qui avoit la même pensée qu'elle, la prévint, et dit à la mère Scholastique : « Puisque vous nous recommandez, ma chère tante, d'embrasser la pénitence, pourquoi ne me permettez-vous pas d'en faire autant que je le désirerois, et pourquoi me gênez-vous si fort là-dessus ? car ce que vous m'avez accordé n'est presque rien : vous voyez cependant mes besoins, et le désir que Dieu m'en donne; voudriez-vous que quand je mourrai, si Dieu me fait la grâce que ce soit dans un bon état, comme je l'espère de sa miséricorde, j'aie encore à souffrir en purgatoire jusqu'à la fin du monde ? Il n'en faudra pas moins pour expier ce qui me restera de mes péchés. Il vaut bien mieux que je ne m'épargne pas à présent, afin de m'épargner alors de plus grandes et de plus rudes peines, et qui sont bien plus douloureuses que tout ce que je pourrois souffrir dans cette vie. »

Rosalie prit la parole à son tour, et dit aussi : « Je vous prie, ma bonne mère, d'avoir également égard à ses désirs et à mes besoins; car j'allois vous dire la même chose que mademoiselle votre nièce, qui m'a prévenue au mo-

ment que je voulois parler. Mais, quoi qu'elle dise de ses péchés passés et de sa méchanceté, j'en ai fait plus qu'elle ; et au surplus, je ne suis pas encore à la moitié du chemin qu'elle a fait dans la vertu, surtout dans l'humilité.

--Votre temps viendra bientôt, dit la mère Scholastique à celle-ci ; et quand vous serez dans le monastère, je vous satisferai selon vos désirs ; peut-être même que vous n'aurez pas alors le courage de faire tout ce que je vous prescrirai, et qu'il vous en coûtera plus que vous ne pensez. -- Ah ! plût à Dieu que cela fût déjà, s'écria Rosalie ! dût-il m'en coûter au double de ce que vous me promettez : ce bonheur ne viendra que trop tard, pour si tôt qu'il arrive. »

La mère Scholastique s'adressant ensuite à sa nièce, lui dit : « Vous voyez, mon enfant, qu'à l'égard des pénitences corporelles que je vous ai permises, je suis d'accord avec votre confesseur, qui en doit décider mieux que vous et que moi, et vous devez en être contente. Il est vrai que vous avez de la santé, que vous avez beaucoup de fautes à expier, et que Dieu vous donne beaucoup de désir de faire des austérités, ainsi que vous le dites.

--Mais ma tante, interrompit Virginie, je vous assure que je vous dis vrai. -- D'accord, répondit la bonne mère ; j'en suis très-persuadée ; cependant soumettez-vous à la règle qu'on vous a prescrite là-dessus, sans que je vous en donne d'autre. Pourtant je veux, par condescendance, aller au-devant de toutes les réflexions que vous pourriez faire. Considérez donc, mon enfant, la situation où vous

êtes dans votre famille, le besoin qu'on a de vous, le travail continuel auquel vous êtes livrée, la nécessité où vous êtes de conserver raisonnablement votre santé, tant pour continuer à être utile chez vous, que pour y maintenir la tranquillité et la paix, qui pourroient y être altérées si vous veniez à tomber malade, et surtout si l'on s'imaginoit que ce fût pour avoir fait trop d'austérités : car alors on ne manqueroit pas de murmurer contre la dévotion ; on se feroit un monstre odieux de la vôtre, on s'arrogeroit le droit de supprimer la plus grande partie de vos pratiques de piété, on vous empêcheroit de faire vos méditations, on vous laisseroit à peine aller à la messe ; enfin, vous n'auriez peut-être pas la liberté d'ouvrir un livre de piété pour faire un quart d'heure de lecture spirituelle.

La plupart des gens du monde sont dans ce système : s'il y a une fille dévote dans une maison, qui soit malade, on l'attribue d'abord à sa dévotion, et on lui en fait querelle; et cependant on ne dira rien à une fille mondaine, qui se sera épuisée à force de danser ou de veiller, au jeu et à des parties de plaisir. La raison de cela est que le monde excuse toujours les siens, et que dès qu'il s'agit de Jésus-Christ, il prend tout au tragique.

Je veux vous dire à ce propos ce qui arriva à une sainte fille de ma connoissance: elle avoit une mère un peu grondeuse, et même beaucoup, qui la faisoit travailler quelquefois au-dessus de ses forces: la pauvre fille étoit douce comme un agneau, et si soumise, qu'elle ne savoit pas raisonner sur l'obéissance. Enfin

la domestique de sa maison ayant été brusquement congédiée par cette femme, dans une saillie de sa mauvaise humeur, il fallut que la fille dévote se chargeât de sa fonction, en attendant qu'on en eût trouvé une autre. Cependant elle étoit obligée avec cela de continuer le travail qu'elle faisoit auparavant, et ce surcroît d'occupations, joint à une lessive à laquelle il fallut encore qu'elle pourvût, lui causa tant de fatigues, qu'elle en eut la fièvre, et bien forte. Par malheur, ayant remis la clef de sa garde-robe à sa mère, pour prendre une chemise dont elle avoit besoin, cette femme, plus curieuse que sa fille n'auroit voulu, fouilla dans un tiroir, et y trouva une discipline de fer, dont pourtant sa fille ne s'étoit jamais servie, et qui appartenoit à une de ses amies, qui l'avoit priée de la lui garder. Vous auriez vu alors une furie. La mauvaise humeur où la maladie de sa fille l'avoit mise, monta à son comble; elle se mit dans la tête que sa fille se donnoit tous les jours de cette discipline. Celle-ci eut beau lui protester qu'elle ne s'en servoit point; elle n'en voulut rien entendre, et lui en fit mille reproches très-mortifiants: mais ce qui est de pire, c'est qu'elle montroit cette discipline à toutes les femmes qui venoient à sa maison, en leur disant: Voilà ce qui a fait mal à ma fille: ces dévotes se tuent à force de pénitence, et mettent ensuite leur maison en désordre en s'y rendant à charge par leurs maladies. De là on grondoit contre la dévotion, on blâmoit les confesseurs, on se moquoit des filles dévotes: en un mot, jamais on ne voulut avouer que c'étoit un excès de tra-

vail qui avoit rendu celle-ci malade, et on voulut toujours croire que c'étoit un excès d'austérités.

Je ne prétends pas faire l'application de cet exemple à votre mère; elle est plus raisonnable: mais je veux pourtant vous faire comprendre que vous devez regarder le travail que vous avez à faire dans votre maison, comme une partie de la pénitence qu'il faut que vous embrassiez. Ainsi ce travail, soit ce qu'on vous a permis, soit les sentiments de contrition que vous aurez, soit des larmes que vous répandrez aux pieds de votre crucifix, soit les autres croix que Dieu vous enverra, soit enfin les indulgences que vous gagnerez, tout cela uni aux mérites de Jésus-Christ, qui sont votre principale ressource, servira à satisfaire pour vos péchés, et vous ne vous exposerez pas, par des austérités trop fortes, à troubler la paix de votre maison en affoiblissant votre santé, dont on y a besoin. »

CHAPITRE V.

Suite du même sujet.

Rosalie désiroit beaucoup que la mère Scholastique lui accordât de faire quelques pénitences, outre celles qui lui avoient été permises, et qui étoient les mêmes que celles de Virginie : « Ma mère, lui dit-elle, cette bonne fille dévote dont vous venez de parler, étoit

assurément bien à plaindre, et je trouve qu'elle fut fort humiliée qu'on crût qu'elle pratiquât des austérités dont son grand travail la dispensoit assez. Mais, ma bonne mère, les occupations que j'ai dans ma maison ne sont pas si grandes, que je ne puisse ajouter quelque chose à ce que vous m'avez accordé; et si vous vouliez bien.... --Taisez-vous, petite volontaire, lui répondit la mère en l'interrompant rudement; vous auriez bientôt le défaut de ces filles dévotes qui contentent plus leur volonté propre en macérant leur corps, qu'elle ne font celle de Dieu. Vous me faites souvenir d'une fille qui importunoit un jour beaucoup son confesseur, pour en arracher une permission semblable à celle que vous me demandez. Le confesseur avoit de justes raisons de ne pas la lui accorder; mais enfin elle insista tant que le père, pour s'en débarrasser, lui dit avec une espèce d'inquiétude : Dieu vous bénisse; allez et faites ce que vous voudrez. Elle crut avoir tout gagné par ces dernières paroles, et entreprit de porter un très-rude cilice, se flattant que cela lui inspireroit de grands sentiments de dévotion; mais elle ne l'eut pas porté un jour, qu'au lieu de ces beaux sentiments, elle fut saisie de remords intérieurs de sa conscience qui lui reprochoit qu'elle ne faisoit que sa volonté, et qu'elle contentoit plutôt le démon que le bon Dieu. De plus, ce cilice lui échauffa tellement le sang, parce qu'il étoit très-grand et très-âpre, qu'elle fut plusieurs jours sans pouvoir s'acquitter d'aucun de ses exercices de piété. Elle vint me raconter tout ceci, car je la connois-

sois assez; je ne pus m'empêcher d'en rire, et je lui dis : Bien vous en mérite! pourquoi ne soumettiez-vous pas vos lumières à celles du père de votre ame, qui a bien plus de discernement et d'expérience que vous? Elle me promit fort de profiter de mon avis; je ne sais si elle l'a fait, car je ne l'ai plus vue depuis ce temps-là. »

Comme il n'y avoit que Virginie dans le parloir, Rosalie entendant ceci se mit à genoux, et joignant les mains vis-à-vis la mère Scholastique, lui dit : « Ma bonne mère, cet avis me convient bien : je vous demande pardon de mon opiniâtreté, je ne veux faire que ce que vous voudrez. -- Levez-vous, lui dit la mère en souriant, vous êtes une méchante fille; mais vous deviendrez bonne peu à peu. -- Ah ! si j'étois bonne autant qu'elle, s'écria Virginie, je serois bien glorieuse! »

La mère Scholastique prit occasion de tout ceci, de continuer à parler des règles qu'on doit garder dans les austérités corporelles, et dans quel esprit on doit s'en acquitter; ce qui fit un grand plaisir aux deux pieuses amies, et leur servit utilement. « On ne sauroit douter, leur dit-elle, de l'utilité et même de la nécessité des pénitences; puisqu'on n'entre dans le ciel que par la porte étroite, il faut nécessairement qu'il en coûte et qu'on souffre pour y entrer. Autant de disciples de Jésus-Christ, autant d'hommes mortifiés et crucifiés. Jésus-Christ lui-même a dit, qu'il falloit que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans la gloire (*Luc.* 24.). Et dans un autre endroit de l'Evangile, il nous assure que le dis-

ciple n'est pas plus que le maître (*Luc.* 6.). Tout cela nous fait comprendre qu'il faut que chacun porte sa croix. Dans les uns, c'est la pauvreté; dans les autres, c'est la maladie; dans d'autres, c'est la contradiction, les persécutions; et dans d'autres, ce sont ou des travaux extérieurs, rudes et pénibles, ou des tentations fâcheuses et des peines intérieures, quelquefois très-cuisantes. En un mot, chacun doit porter la croix, s'il veut être couronné. Mais parmi les différentes peines que la Providence ménage à chacun selon sa sagesse, et parmi les divers genres de croix que chacun doit porter selon son état, la pratique des austérités corporelles a son rang tout comme les autres; ce seroit condamner tous les saints qui en ont fait usage, que de vouloir le contredire; ce seroit s'écarter manifestement de leur voie.

Ceci ne regarde pas seulement les pécheurs qui se convertissent, mais encore ces ames qui se sont conservées heureusement dans l'innocence, et n'ont jamais eu le malheur de s'égarer dans les sentiers de l'iniquité. Les premiers ont embrassé généreusement la pénitence pour expier leurs crimes; les autres l'ont également embrassée pour se soutenir dans la justice, et pour se rendre plus conformes à Jésus-Christ crucifié. Je ne veux pas dire par là que tout le monde soit obligé de porter le cilice, d'endosser la haire, de se charger de ceintures piquantes, d'employer les autres instruments de pénitence que le désir de souffrir ou de se punir a inspirés aux ames contrites et mortifiées : chacun doit faire péni-

tence, voilà un principe reconnu de tous les maîtres de la vie spirituelle; mais les moyens qu'on emploie pour la faire ne sont pas les mêmes dans tous. C'est aux confesseurs prudents et élairés à prescrire aux personnes qui sont sous leur conduite, ce qui leur convient, ayant égard à leurs péchés, à leur état, à leur complexion, à leurs dispositions intérieures, à ce qu'ils jugent prudemment que Dieu demande d'elles.

Ainsi, mes chers enfants, une des règles qu'on doit suivre dans la pratique des austérités corporelles, est celle de l'obéissance. Il ne convient jamais qu'une fille qui veut servir Dieu comme elle le doit, agisse là-dessus de son propre chef et sans conseil: il lui est permis de demander à son confessenr ce qu'elle désire de faire; mais après lui avoir exposé son pieux désir, ayant un confesseur éclairé et zélé pour son avancement dans la piété, elle doit s'en tenir simplement à ce qu'il trouvera à propos qu'elle fasse, sans insister davantage, ni extorquer d'autres permissions par ses importunités.

En effet, je demanderois volontiers à cette fille qui force en quelque façon son confesseur à condescendre à ses désirs, qu'est-ce qu'elle se propose? Est-ce de faire la volonté de Dieu ou non? c'est sans doute de la faire. Mais cette volonté de Dieu peut-elle mieux lui être connue que par l'organe de son ministre? pourquoi donc ne s'en tient-elle pas à son jugement avec simplicité?

Veut-elle l'obliger par ses instances réitérées, et qui vont quelquefois jusqu'à arracher

de lui un consentement forcé; veut-elle, dis-je, l'obliger à condescendre à sa volonté, tandis qu'elle devroit se soumettre aveuglément à la sienne? Est-elle plus assurée par là de faire la volonté de Dieu? Non, sans doute; elle doit bien plus craindre de faire la sienne propre. Mais, dira-t-elle, le confesseur a enfin acquiescé à mes désirs. Oui; mais comment? Est-ce en reconnoissant que Dieu vous les a inspirés? oserez-vous le dire? C'est parce qu'il a fallu condescendre à votre foiblesse, et peut-être pour ne pas vous mettre de mauvaise humeur ni vous dépiter; car il y a quelquefois de petits esprits qui se portent jusqu'au dépit, quand on leur refuse ce qu'ils demandent.

Aussi, mes chers enfants, soyez assurés que ces filles qui font des pénitences dont elles n'ont pas obtenu la permission dans les règles exactes de l'obéissance, n'en retirent ordinairement aucun fruit, et s'en acquittent souvent sans dévotion; ou, si elles paroissent en avoir, c'est plus l'effet de leur complexion tendre et sensible, que de la grâce; et, pour l'ordinaire, elles en sortent avec le cœur sec, ou avec un secret regret de s'être plutôt contentées que Dieu.

Il y a une autre espèce de filles dévotes qui manquent également à cet égard aux règles exactes de l'obéissance; ce sont celles qui s'attachent plus aux paroles de leur confesseur dans les permissions qu'elles leur demandent, qu'à son intention. Ainsi un confesseur leur aura dit: Je ne veux pas que vous jeûniez le vendredi comme vous aviez accoutumé de faire,

parce que vous avez des occupations trop pénibles, dont vous ne pourriez vous acquitter en jeûnant. Cela est tout simple; mais que fera une fille trop volontaire? si elle ne jeûne pas le vendredi, elle jeûnera le samedi, bien que l'intention du confesseur soit également qu'elle s'en dispense ce jour-là comme l'autre; et cependant elle croira faire merveille. Mon confesseur, dira-t-elle, m'a défendu de jeûner le vendredi; mais il faut bien que je fasse quelque pénitence; et puisqu'il ne m'a point parlé du samedi, je me suis dédommagée de sa défense en jeûnant ce jour-là. Pitoyable raison pour éluder l'obéissance et faire sa propre volonté!

-- Cela est bien grossier, dit Virginie; et comment peut-il se trouver des filles qui donnent ainsi dans l'illusion? -- Je trouve, ajouta Rosalie, qu'elles sont les martyres de leur caprice, et qu'elles se tourmentent à pure perte. -- On en trouve pourtant de ce caractère, dit la mère Scholastique; et je me souviens que, quand j'étois jeune novice, notre maîtresse me racontoit qu'étant elle-même encore au noviciat, elle avoit une de ses compagnes qui faisoit de grandes pénitences en cachette, jusqu'à ce qu'enfin on le sut. On ne manqua pas de lui en faire des reproches; elle promit de ne rien faire sans permission: mais après quelque temps on la surprit dans le même cas, et elle allégua pour toute raison qu'on lui avoit défendu la pénitence qu'elle faisoit auparavant, qui étoit d'user d'une discipline armée de pointes et d'une très-rude ceinture de fer; mais qu'on ne lui avoit pas défendu

celle qu'elle faisoit, qui étoit de porter des bracélets de fer, et une ceinture de corde avec des nœuds d'espace en espace, dont elle se serroit étroitement sur la chair, ce qui l'empêchoit de respirer avec liberté: et voilà comme quelquefois les petits esprits s'abusent.

L'autre règle qu'on doit garder dans la pratique des austérités corporelles, continua la mère Scholastique, c'est la discrétion. Je sais bien, ajouta-t-elle, qu'il y a des ames dont Dieu demande une vie extrêmement pénitente, et à qui il donne véritablement un puissant attrait pour cela. Ces personnes sont même quelquefois d'une complexion très-délicate, et cependant Dieu les soutient dans ces austérités par une grâce particulière, quoique, selon les règles de la nature, il paroisse qu'elles devroient y succomber. Il y en a peu d'exemples, et ces attraits sont rares : on doit les éprouver beaucoup par l'obéissance et par l'humilité, avant que de permettre qu'on les suive. C'est la prudence et l'expérience dans les voies de Dieu qui guident un confesseur dans ce qu'il doit leur accorder ou leur refuser.

Mais en général on doit tenir pour maxime qu'il faut être discrète dans les macérations, et d'autant mieux qu'on voit souvent des filles qui, à force de sévir avec indiscrétion contre leur corps, le ruinent tellement, qu'elles n'en peuvent plus rien tirer, et ne font plus que traîner une vie languissante, dans un âge où elles auroient pu travailler utilement pour leur maison, et à laquelle elles deviennent à charge par les infirmités qu'elles ont contrac-

tées. Ce qu'il y a encore de pire en ceci, c'est qu'alors elles sont autant obligées de prendre soin de conserver les débris de leur santé, qu'elles l'ont peu ménagée auparavant, et que quelquefois pour avoir, par exemple, jeûné excessivement ou s'être imprudemment privées de boire quelques jours de suite, elles ne sont pas même en état de garder les jeûnes ni l'abstinence que l'église prescrit en certains jours.

Il vaut donc bien mieux user de modération dans ces pénitences, les régler sur ses devoirs et sur ses forces, n'en point faire qu'on ne puisse soutenir raisonnablement, et se comporter de telle sorte qu'on n'ait jamais à se reprocher d'avoir agi avec imprudence, et de s'être mise par sa faute dans l'impuissance de les continuer, et peut-être même de remplir des devoirs qui sont d'ailleurs d'une plus étroite obligation.

-- Cela est vrai, dit Rosalie; et il seroit bien fâcheux à une fille, pour avoir fait des pénitences pendant deux ou trois ans au-dessus de ses forces, de se trouver encore jeune et hors d'état non-seulement d'en pouvoir faire de sa vie, mais encore de pouvoir faire ce qui est de précepte. -- Voici, ajouta la mère Scholastique, le cas qui arriva à une fille qui est morte il y a long-temps : elle étoit pauvre, et n'avoit que sa mère assez avancée en âge, qu'elle entretenoit du travail de ses mains. Cette bonne fille ayant assisté au sermon qu'un fameux missionnaire fit sur la nécessité de faire pénitence, elle en fut si touchée, que, poussant au delà des bornes les austérités

qu'elle entreprit, elle en devint paralytique. La voilà donc réduite dans un lit. Mais comme elle ne vivoit auparavant que du travail de ses mains, elle se trouva bientôt dans une extrême disette. La conclusion fut qu'on lui obtint une place d'incurable dans l'hôpital, où elle mourut deux ans après, et que sa mère, déjà âgée et hors d'état de s'entretenir, fut obligée de mendier son pain de porte en porte. La discrétion auroit empêché tous ces malheurs. Tenons-nous-en donc toujours, mes chers enfants, à l'égard des pénitences, à ces deux grandes règles, l'obéissance et la discrétion.

Expliquons à présent dans quel esprit on doit les faire. Vous me direz d'abord qu'on ne sauroit avoir d'autre intention que celle de plaire à Dieu; car qui pourroit s'y proposer autre chose? Croyez-moi, mes enfants, l'amour-propre a ses martyrs, et il porte souvent des filles dévotes à se tourmenter ou par vanité, ou par une complaisance secrète qu'elles prennent en leurs pénitences; complaisance qui fait qu'elles croient devoir être contentes d'elles-mêmes lorsqu'elles en ont beaucoup fait, comme si toute la dévotion consistoit en cela.

Trois choses sont donc nécessaires pour bien s'acquitter de ces pénitences: l'intention pure, la componction, et la pieuse affection. Il faut le faire pour Dieu; et comme c'est principalement dans la vue de satisfaire à sa justice pour les péchés qu'on a commis, il faut qu'on accompagne cette pratique, ou plutôt qu'on l'anime d'un sentiment de contrition, et enfin qu'on s'y porte avec une sainte affec-

tion; car plus le cœur s'y portera avec ferveur, plus la pénitence sera agréable à Dieu. »

CHAPITRE VI.

Comment Virginie s'acquittoit de l'examen de sa conscience, de sa confession, et de ses lectures spirituelles.

Virginie et Rosalie avoient écouté avec beaucoup d'attention ce que la mère Scholastique leur avoit dit sur la pratique des pénitences corporelles. Rosalie avoit besoin qu'on modérât un peu son ardeur là-dessus; s'il eût été à son choix, elle auroit imité volontiers tout ce qu'elle lisoit dans les vies des saintes qui se sont le plus distinguées par leurs grandes austérités; mais comme elle ne faisoit rien sans ordre de la mère Scholastique, aussi ne s'écarta-t-elle jamais des règles de discrétion qu'elle lui prescrivoit; ce qui fit que sa santé se soutint, et que, lorsqu'elle entra dans le monastère, elle fut en état d'observer la règle parfaitement, n'ayant point affoibli mal-à-propos ses forces par des macérations indiscrètes.

Sa pieuse amie, moins vive et moins ardente, n'avoit pas besoin qu'on la retînt, ni aussi qu'on la pressât; elle écoutoit attentivement les avis de sa tante, et ensuite elle s'y conformoit sans s'en éloigner ni par excès ni par défaut. Voici la méthode qu'elle

gardoit dans ses pénitences. Elle faisoit son oraison, ou sur la laideur du péché, ou sur ses infidélités passées, ou sur les peines de l'enfer et du purgatoire, ou sur quelque autre sujet capable de lui inspirer des sentiments de contrition. D'autres fois c'étoit sur la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, ou bien sur les grâces qu'elle en avoit reçues, ou sur quelque autre motif de l'aimer tendrement, et qui pouvoit également lui inspirer du regret de l'avoir offensé. Ensuite elle faisoit intérieurement une espèce de confession générale de sa vie passée, s'en accusant aux pieds de son crucifix avec beaucoup de douleur; et le cœur plein de ces sentiments de componction, elle s'acquittoit de sa pénitence de la manière que sa tante lui avoit ordonné; en sorte que quand elle l'avoit finie, elle sentoit ordinairement dans le fond de son ame une paix et une douce confiance que Dieu avoit agréé le peu qu'elle avoit souffert pour son amour et pour satisfaire à sa justice. La mère Scholastique lui avoit aussi recommandé de faire, au premier vendredi de chaque mois, une amende honorable au sacré cœur de Jésus, à qui elle avoit une dévotion particulière, comme nous le dirons dans son lieu; et cette amende honorable étoit suivie d'une pratique de pénitence, que sa tante lui avoit permise pour ce jour-là. Cette pratique lui étoit commune avec la pieuse Rosalie. Celle-ci, toujours ardente, avoit désiré que la mère Scholastique lui permît d'en faire de même tous les vendredis; mais cette bonne mère n'avoit pas voulu le lui accorder, soit pour

modérer son empressement trop vif pour les pénitences corporelles, soit pour empêcher qu'en faisant cette pratique trop souvent, elle ne s'en acquittât ensuite par coutume et avec moins de dévotion ; car c'étoit une maxime de la mère Scholastique, de ne pas assujettir les filles à beaucoup de pratiques, et qui revinssent trop souvent ; mais elle leur en prescrivoit peu, et recommandoit principalement qu'elles les fissent avec une grande dévotion ; parce, disoit-elle, que ce qu'on fait trop fréquemment passe en coutume et touche moins le cœur.

On peut dire cependant que par l'attention que Virginie apportoit à s'exciter dans de bons sentiments en ces sortes d'exercices, elle n'en faisoit aucun dont elle ne retirât beaucoup de fruit. Il en étoit de même de l'examen de sa conscience, qu'elle faisoit régulièrement deux fois le jour ; c'étoit toujours avec la même application à se bien connoître, et à concevoir un sincère regret de ses moindres fautes. D'abord elle se prosternoit la face contre terre, l'espace d'un *Pater noster*, pour s'humilier devant Dieu, et le prier de l'éclairer sur ses fautes; ensuite elle s'examinoit non-seulement sur les moindres manquements, mais encore sur leur cause: car, disoit-elle, quand j'ai, par exemple, le malheur de murmurer en moi-même d'avoir trop d'occupations, cela doit venir d'un mauvais principe qui est dans moi, comme seroit mon grand penchant pour l'oisiveté et le repos, ou mon immortification, qui me porte à chercher mes aises, et à fuir la vie laborieuse; car il faut que

j'examine non-seulement la faute que j'ai commise, mais encore que je connoisse la cause qui est cachée au dedans de moi, et que je tâche de la détruire avec le secours du Seigneur. Après qu'elle s'étoit ainsi examinée, elle disoit le *Confiteor*, en se prosternant comme elle avoit fait au commencement. Elle faisoit devant son crucifix l'aveu des fautes qu'elle avoit commises, s'en humiliant profondément; elle lui demandoit la grâce de s'en corriger, et s'imposoit une pénitence, comme de réciter, par exemple, le psaume *Miserere*, ou les litanies de la très-sainte Vierge, les bras étendus en forme de croix. Elle insistoit surtout dans cet exercice sur la contrition, s'y excitant de tout son cœur, parce que la mère Scholastique le lui avoit souvent inculqué, ainsi qu'à Rosalie. On se corrige, leur disoit-elle, à proportion du regret que l'on conçoit de ses fautes; et plus ce regret est vif, plus aussi on s'amende, et on croît en vertu et en dévotion. Quoiqu'il semble d'abord que cette méthode emporte beaucoup de temps, cependant Virginie n'employoit à l'examen de l'après-midi que l'espace de deux *Miserere*, et autant ou guère plus a celui du soir. La raison de cela est, que veillant habituellement sur elle-même, elle s'apercevoit aisément de ses moindres fautes, et qu'à force de réfléchir sur son propre fond, soit dans ses méditations, soit dans ses examens, elle les connoissoit si bien, qu'elle discernoit d'abord ce qui venoit dans son cœur d'un bon ou d'un mauvais principe. Il faut encore ajouter, qu'elle ne se flattoit jamais

dans ses défauts, qu'elle les détestoit tous, et qu'elle se jugeoit toujours dans toute la rigueur; car, disoit-elle, il faut aller sincèrement avec Dieu. Que ferions-nous en nous palliant nos défauts? lui seroient-ils moins connus? exigeroit-il moins de nous que nous nous en corrigeassions? J'aime bien mieux prévenir la sévérité de sa justice, en me jugeant moi-même sans miséricorde, que de me flatter mal à propos, en diminuant dans mon esprit la laideur de mes fautes, tandis que je sais que Dieu en jugera bien autrement.

Mais comment exprimerons-nous ses dispositions, lorsqu'elle approchoit du sacré tribunal de la pénitence? Nous pouvons dire, sans risquer de trop hasarder, que bien qu'elle s'y présentât du moins tous les huit jours, elle ne fit jamais une confession ni une communion sans fruits. La mère Scholastique, qui connoissoit toute l'importance qu'il y a de bien profiter des sacrements, lui avoit donné, sur celui de la pénitence, des avis si précis et si salutaires, qu'elle ne pouvoit qu'en retirer des fruits de vie en s'y conformant. Prenez garde à vous, lui disoit-elle, et à son amie; respectez infiniment le sacrement de la pénitence, et qu'il soit pour votre ame un bain salutaire, d'où vous ne la retirerez jamais sans qu'elle soit bien purifiée de ses moindres fautes. Je ne veux point de scrupule, mais je ne veux pas aussi que vous en approchiez avec légèreté, avec dissipation, avec indévotion. Le fréquent usage de ce sacrement est très-louable: on a vu des saints, et de grands saints, qui se confessoient tous les jours;

mais ce qui leur étoit si salutaire, et les rendoit toujours plus purs et plus agréables aux yeux de Dieu, devient funeste à bien des filles dévotes, qui se familiarisent, pour ainsi dire, avec ce redoutable sacrement, parce qu'elles en approchent trop souvent : elles s'en font une espèce d'habitude, et y vont peu préparées, peu touchées, peu contrites, ce qui fait qu'elles en sortent sans dévotion et sans fruits. O mon Dieu! que je crains, s'écrioit-elle, pour de telles confessions! Qu'il est aisé de passer ici de la nullité au sacrilége! et combien se trouvera-t-il de filles, au jour du jugement, qui ont fréquenté pendant leur vie ce sacrement, et qui n'ont fait que charger leur compte! Je vous le redis, ajoutoit-elle, évitez soigneusement le scrupule, mais soyez exactes. S'il est vrai que les extrémités soient vicieuses, comme l'on dit communément, cela est encore plus vrai à l'égard du sacrement de la pénitence. Le scrupule le rend extrêmement pénible; mais la lâcheté le rend nuisible, et on risque de trouver la mort dans un moyen que Jésus-Christ a établi pour nous donner la vie.

En conséquence des différents avis que Virginie avoit reçus là-dessus de sa tante, voici comment elle se conduisoit. Premièrement, elle ne s'approchoit jamais du sacré tribunal sans s'être examinée, et surtout sans avoir demandé beaucoup à notre Seigneur la grâce d'une sincère contrition, à laquelle elle s'excitoit ensuite le mieux qu'elle pouvoit. Secondement, lorsqu'elle entroit dans le confessional, c'étoit avec un saint respect et une

contenance humble et modeste, telle qu'il convient à une ame pénitente. Troisièmement, elle ne faisoit pas attention au confesseur, mais plutôt à Jésus-Christ, dont il tient la place, et lui déclaroit ses péchés avec la même sincérité et la même humilité que si elle les eût dits aux pieds de Jésus-Christ. Quatrièmement, sa manière de s'accuser étoit dans le ton de la voix humble et contrite; et pour la déclaration de ses fautes, précise, claire et sincère, ne s'excusant point, ne faisant point de digression inutile, n'enveloppant point ses fautes par des détours qui en eussent diminué la laideur; et sa sincérité à cet égard étoit admirable. Cinquièmement, après qu'elle avoit dit ses fautes, elle écoutoit avec attention les avis du confesseur, et la pénitence qu'il lui imposoit; et renouveloit ensuite son acte de contrition avec humilité, et une tendre confiance en la miséricorde de Jésus-Christ, tandis que le prêtre lui donnoit l'absolution. Sixièmement, si le confesseur ne trouvoit pas en elle matière suffisante d'absolution, ce qui arrivoit quelquefois, elle ne s'en humilioit pas moins, et ne concevoit pas moins d'horreur pour ses offenses passées. D'ailleurs, il n'étoit aucun péché, aucune faute légère, aucune imperfection, qu'elle ne détestât sincèrement, et dont elle ne fût dans la volonté de se corriger et de faire pénitence; et quelle que pût être celle que son confesseur lui imposoit, elle la trouvoit toujours trop légère, et y ajoutoit ordinairement quelque chose par esprit de ferveur et de contrition. C'étoit aussi sa coutume, quand la pénitence

qu'on lui avoit imposée consistoit en quelques prières, de la faire les bras étendus en forme de croix, ou la face contre terre, lorsqu'elle s'en acquittoit à son particulier; et c'étoit toujours en l'accompagnant d'un regret sincère d'avoir offensé son Dieu.

Telle étoit la conduite de Virginie dans ses confessions, et nous devons ajouter dans toutes ses confessions, sans que jamais le fréquent usage du sacrement diminuât en elle le respect, l'humilité et la contrition qu'on y doit apporter. Quoique ses occupations fussent grandes, et lui laissassent peu de loisir, cependant elle étoit si arrangée, et mesuroit si bien son temps, qu'elle faisoit ses exercices de dévotion sans trouble et sans se presser trop; usant dans tout d'une diligence raisonnable, et évitant les inutilités qui auroient pu lui dérober des moments qu'elle ne vouloit employer que pour remplir ses devoirs. Mais lorsqu'il s'agissoit de se préparer à se confesser, convaincue de l'importance d'être bien disposée, elle y donnoit tout le temps qu'exigeoit une action si sainte; et s'il arrivoit que les affaires de la maison ne lui permissent pas de faire sa préparation ordinaire, ou elle différoit à un autre temps de se confesser, ou elle employoit, pour se préparer, le temps de son oraison; aimant mieux faire ainsi, que de s'approcher du sacré tribunal sans être aussi préparée qu'elle le devoit pour en profiter. Cette conduite n'étoit pas en elle un scrupule, mais une exactitude; elle ne s'examinoit pas au delà de ce qui étoit nécessaire, mais elle le faisoit autant de temps

qu'il convenoit ; elle ne s'arrêtoit pas à éplucher des circonstances frivoles, mais elle s'attachoit beaucoup à reconnoître la cause de ses fautes, pour les mieux détruire dans leur principe; enfin elle ne consumoit pas tout le temps de son examen à rappeler le souvenir de ses péchés; mais après une discussion prudente et discrète, elle s'attachoit principalement à en concevoir un juste repentir.

La lecture spirituelle étoit un des exercices journaliers de Virginie : elle l'omettoit rarement, et ce n'étoit jamais sans un sujet légitime, qui ne pouvoit guère être que des affaires extraordinaires qui survenoient de temps à autre dans sa maison : dans ce cas, non-seulement elle se dispensoit de sa lecture, mais encore de toutes ses pratiques de dévotion, donnant toujours la préférence aux devoirs de son état, comme sa tante le lui avoit recommandé dès le commencement de sa conversion. Que si ces mêmes affaires lui laissoient le loisir de s'acquitter d'une partie de ses exercices, elle préféroit la sainte communion à l'oraison, l'oraison à l'examen de la conscience, et l'examen à la lecture spirituelle. Quant aux pénitences corporelles, sa tante les lui interdisoit aux jours où elle avoit un surcroît de travail, et c'étoit aussi l'avis de son confesseur, que sa tante lui demandoit en pareil cas avant de lui donner le sien.

Elle ne commençoit jamais sa lecture sans avoir demandé au Seigneur la grâce d'en profiter. Voici la prière que la mère Scholastique lui avoit apprise pour cela dès le commencement. « Mon Dieu, je suis très-igno-

rante dans la science des saints ; ouvrez mon esprit et mon cœur, afin que je puisse connoître et goûter votre sainte parole. Faites, ô mon Dieu ! que je passe de la connoissance à la pratique, et que ce que je lirai m'instruise, me touche, m'anime, et me serve à me conduire fidèlement dans la voie du salut. » Elle faisoit ordinairement cette prière à genoux ; ensuite s'étant assise, elle lisoit posément et avec réflexion. Si elle trouvoit dans son livre quelque passage qui la touchât plus particulièrement, elle le lisoit jusqu'à trois fois, et baisoit dévotement l'endroit où il étoit écrit, montrant par là combien elle étoit affectionnée à ces saintes vérités.

Après qu'elle avoit fini sa lecture, elle se mettoit de nouveau à genoux, demandoit à Dieu la grâce d'en bien profiter, et formoit quelque résolution particulière sur ce qu'elle avoit lu ; ou bien elle renouveloit celle de la méditation du matin.

Elle ne se piquoit ni de lire beaucoup, ni d'avoir des livres curieux ; mais elle s'attachoit à ceux qui lui apprenoient la pratique des vertus, ou qui contenoient des vérités solides ; car pour les livres spéculatifs, ou qui abondoient plus en paroles qu'en maximes, elle ne pouvoit s'en accommoder, et leur préféroit toujours les autres. Elle ne se piquoit pas non plus de lire grand nombre de livres ; un seul qu'elle goûtoit, lui suffisoit souvent pour toute une année, le relisant plusieurs fois, sans être ennuyée d'y trouver des choses qu'elle avoit déjà lues.

Elle se fût bien gardée de lire jamais aucun

ouvrage qui eût été condamné par l'Eglise, ou qui fût tant soit peu suspect. «Ce n'est point l'erreur que je cherche en lisant, disoit-elle un jour à quelqu'un de ses parents qui lui présentoit un livre qui traitoit de l'oraison, selon les principes erronés des Quiétistes; ce n'est pas l'erreur que je cherche, c'est la vérité.»

Quant aux livres trop mystiques, la mère Scholastique ne lui en permettoit pas la lecture; non qu'elle les crût mauvais, il s'en faut bien, mais parce qu'elle n'étoit pas encore en état de les bien entendre, et dans la crainte qu'en y voyant les états extraordinaires d'oraison ou d'amour, elle ne tombât dans l'ambition spirituelle, et peut-être dans des illusions qui l'eussent détournée de sa voie, qui étoit simple, humble et commune, mais d'ailleurs très-assurée. Il arriva à ce sujet qu'une religieuse fort intérieure, du monastère de la mère Scholastique, lui ayant montré un livre où il étoit parlé des hautes voies de la grâce, lui proposa de le faire lire à Virginie, comme très-propre à lui inspirer de la piété et un saint désir de parvenir à une grande perfection; mais cette mère éclairée l'ayant parcouru, s'excusa de le prêter à sa nièce, parce que, disoit-elle, si Dieu veut l'élever un jour au-dessus de la voie ordinaire, par quelque don éminent d'oraison, ou quelque autre grâce particulière, il saura le faire sans le secours de cette lecture, et que dans ce cas il étoit très-inutile de l'en instruire avant le temps.

Cette bonne mère racontoit là-dessus, qu'elle avoit connu des filles qui, pour s'être

trop attachées à lire les auteurs mystiques, en avoient presque oublié les premiers éléments de la piété, ne s'occupant jamais dans leur esprit que d'idées d'oraison, de silence ou de suspension des puissances de l'ame, de vol d'esprit, et de ravissement; de sorte que n'étant jamais attirées à ces hauts états d'oraison, et ayant d'autre part négligé beaucoup la pratique de la méditation ordinaire, elles ne savoient faire l'oraison ni d'une façon, ni d'autre, et tout le reste de leur conduite répondoit à cette grossière illusion. Plusieurs, disoit-elle aussi un jour à une religieuse de ses amies, parlent beaucoup des ardeurs brûlantes de l'amour de Dieu, qui ont le cœur froid comme la glace, et d'autres se piquent d'expliquer ces hauts états d'oraison, qui rampent au-dessous de la vertu médiocre.

CHAPITRE VII.

Rosalie veut déclarer sa vocation à sa mère. Tentation du démon à ce sujet.

La mère Scholastique avoit travaillé jusqu'alors à vider le cœur de ses deux jeunes élèves de l'affection aux vanités du monde; à leur inspirer une grande horreur de tout ce qui déplaît à Dieu; à leur faire pratiquer la vertu de pénitence par l'exercice de la sainte componction, et par les mortifications corporelles qui en dépendent. Elle ne pouvoit

mieux s'y prendre pour rendre leur piété solide, et les faire avancer dans la perfection; car elle savoit que la vie spirituelle roule principalement sur deux points; qui sont de se purifier de ce qui est opposé à l'esprit de Dieu, et de suivre fidèlement les mouvements de sa grâce.

C'étoit donc, après le secours du Seigneur, par les salutaires avis et les exhortations vives et touchantes de cette excellente maîtresse, que ces deux filles avoient merveilleusement profité. Cette bonne mère voyoit en elles, avec une consolation extraordinaire, un grand éloignement pour tout ce que le monde aime, une extrême délicatesse de conscience, une attention particulière à éviter les moindres fautes, un saint désir de s'en punir dès qu'il leur arriveroit d'en commettre quelqu'une, afin de satisfaire au Seigneur, et pour se confirmer davantage dans la volonté de se corriger; et une continuelle vigilance sur les affections de leur cœur, pour n'en souffrir aucune qui en altérât la pureté. Elle voyoit encore avec une sainte joie que ces heureuses dispositions les rendoient toujours plus capables du fréquent usage des sacrements, et qu'elles leur en faisoient recueillir les fruits, surtout une force toujours nouvelle pour la pratique des vertus qui mortifient la nature; de sorte que ce qui leur étoit pénible au commencement de leur conversion, leur devenoit moins difficile, et ensuite bien plus aisé.

Elle voyoit enfin qu'elles goûtoient toujours plus les pratiques de piété; qu'elles avoient de saintes industries pour plaire à Dieu, des vues

plus élevées des vertus chrétiennes, plus de recueillement dans leurs oraisons, plus de goût pour la retraite, et qu'elles vivoient toutes renfermées dans leurs exercices de dévotion, et dans les devoirs de leur état.

Telle étoit Virginie dans sa maison, où elle étoit cependant assez éprouvée par des contradictions domestiques, qui augmentèrent dans la suite; mais que la providence ne lui ménagea que pour la faire croître en vertu et en mérite, et la rendre à toutes les filles un modèle de douceur, de patience et d'humilité.

Le sort de Rosalie étoit différent: sa mère, consolée au delà de tout ce qu'on peut dire de la voir si pieuse, l'aimoit avec une tendresse inexprimable. Mais Dieu voulut se servir de cette même tendresse, pour faire faire à la mère et à la fille un sacrifice d'autant plus méritoire, qu'il fut plus sensible et plus rigoureux. Il le falloit ainsi pour la plus grande perfection de l'une et de l'autre. La mère devoit imiter la foi vive et généreuse du patriarche Abraham, et la fille, la soumission aveugle d'Isaac.

En effet, le temps étoit venu où Rosalie devoit déclarer à sa mère sa vocation à la vie religieuse. Quelque bonne volonté qu'elle eût pour cela, il faut avouer que cette déclaration lui coûta extrêmement; elle s'en sentit plusieurs jours auparavant: son cœur palpitoit, et tout son corps frémissoit à mesure que la pensée lui en venoit à l'esprit; enfin la nature se défendoit vivement contre la grâce, et on peut dire qu'elle lui livroit des assauts violents.

Toute sa ressource étoit dans la prière fervente et dans le courage que la mère Scholastique lui inspiroit par ses avis. Deux jours avant celui qu'elle avoit choisi dans son esprit pour parler à sa mère, le démon fit son plus grand effort pour l'en empêcher, et la tentation fut terrible.

Elle avoit fini sa lecture spirituelle, étant seule dans son cabinet vis-à-vis une image de sainte Scholastique, qu'elle avoit prise pour sa protectrice auprès de Dieu, après la très-sainte Vierge et saint Joseph. Comme elle vouloit donc prendre une corbeille où étoit l'attirail de sa couture, cette pensée lui vint dans l'esprit: Comment m'y prendrai-je pour déclarer mon dessein à ma chère mère, et comment recevra-t-elle ce que je lui dirai? Elle avoit déjà eu cent fois la même pensée sans en être trop frappée; mais à ce coup son imagination en fut saisie, et elle se mit à raisonner à peu près comme si elle eût été actuellement sous les yeux de sa mère; un raisonnement en faisoit naître un autre; le cœur se mit de la partie, et la tendresse naturelle commença à se faire sentir.

Rosalie auroit dû alors éloigner cette pensée de son esprit, et tout abandonner à Dieu avec confiance; mais soit qu'elle ne fît pas cette réflexion, soit parce qu'enfin les ames les plus ferventes ne sont pas exemptes de fautes, elle laissa trop courir son esprit, et se disoit à elle-même : « Pourquoi donc quitter ainsi ma chère mère qui m'aime tendremeut? pourquoi lui causer ce déplaisir, tandis quelle va au-devant de tout ce qui peut me contenter ? Et si c'est

pour me sanctifier que je veux être religieuse, ne puis-je pas le faire auprès d'elle? De quel obstacle m'a-t-elle été jusqu'à présent? Son exemple me sert de modèle de toutes les vertus, elle me favorise dans toutes mes pratiques de dévotion : où puis-je opérer mon salut, et plus aisément, et avec plus de secours? D'ailleurs, ajoutoit-elle, si je quitte la maison, mon frère se mariera bientôt; et quelle indiscrétion, ou plutôt quelle dureté, d'abandonner ma mère à la merci d'une belle-fille, dont peut-être le naturel ne sympathisera pas avec le sien, ou qui lui sera opposé! N'est-il pas plus naturel que je reste auprès d'elle pour la servir moi-même jusqu'à la fin de ses jours; et cette conduite n'est-elle pas plus conforme aux règles de mon état et au commandement que Dieu nous a fait d'honorer notre père et notre mère?

Enfin si, étant religieuse, j'avois le malheur d'apprendre que cette chère mère, qui m'aime si tendrement, eût à souffrir des mauvaises manières de sa bru, ou peut-être de mon frère, (car qui peut prévoir l'avenir?) quels reproches n'aurois-je pas à me faire de l'avoir quittée? quel regret n'en aurois-je pas? combien cela me causeroit-il de distractions dans mes oraisons et dans mes autres exercices? Peut-être même que le chagrin que j'en aurois me jeteroit dans la tristesse ou dans quelque noire mélancolie, qui me conduiroit jusqu'au dégoût de mon état. »

Ainsi raisonnoit Rosalie; et surtout ces deux dernières réflexions lui paroissoient si justes, si prudentes, qu'elle ne trouvoit rien dans sa

tête pour les combattre, même selon les principes de la dévotion. C'est ainsi que quand, dans les ouvrages de la grâce, on veut trop consulter la prudence humaine, on risque quelquefois de manquer de fidélité. Ajoutons aussi qu'il est dangereux de raisonner avec le tentateur, surtout lorsqu'il s'insinue sous le faux prétexte du bien; il est alors comme une syrène qui endort l'ame, et ce n'est que pour la perdre plus sûrement. Rosalie fut préservée de ce malheur comme nous l'allons voir; mais si Dieu lui fit la grâce de remporter la victoire, une plus prompte résistance aux illusions de l'ennemi auroit abrégé le combat. Le démon la voyant ainsi aux prises, pour ainsi dire, avec les réflexions qu'il lui suggéroit, poussa ses attaques plus fortement, et lui inspira insensiblement une grande répugnance pour le monastère, et du mépris pour les pratiques de la vie religieuse, et en conséquence, un repentir des démarches qu'elle avoit faites jusqu'alors pour embrasser ce saint état; sa vocation lui parut suspecte, la décision de la mère Scholastique trop précipitée : enfin sa situation étoit si violente, que peu s'en fallut qu'elle ne cédât à l'ennemi. Mais Dieu, qui ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, ne la laissa pas sans secours.

Rosalie, troublée, irrésolue, fondant en larmes, jeta un doux regard sur l'image de sainte Scholatique; et cette grande sainte lui obtint un rayon de lumière céleste, à la faveur duquel elle découvrit bientôt l'ennemi qui la tentoit. Elle le reconnut à l'aversion et au mépris qu'il lui avoit voulu inspirer pour la vie reli-

gieuse et pour ses saintes pratiques. Assurément, dit-elle alors, Dieu n'est pas l'auteur de tels sentiments; ils viennent plutôt de l'ennemi de mon ame, qui ne prétend rien moins que de me détourner du chemin par lequel Dieu veut que j'arrive à la perfection. J'en dois juger de même des autres pensées qu'il me suggère, sous prétexte de l'amour que je dois à ma chère mère. Ah ! Rosalie, voudrois-tu donc que le démon l'emportât ici sur un Dieu ? Non, il n'en ira pas ainsi : et en disant ces dernières paroles, elle se prosterna devant son crucifix et dit : «Mon divin Sauveur, c'est pour me conformer à votre sainte volonté que je veux être religieuse; j'en renouvelle la résolution à vos pieds sacrés : je vous conjure, ô mon divin maître ! par l'intercession de la grande sainte Scholastique, de me faire la grâce de sortir victorieuse de la tentation qui me trouble, et de m'accorder la force dont jai besoin quand il faudra que je déclare mon dessein à ma mère. »

CHAPITRE VIII.

Rosalie déclare sa vocation à sa mère.

ROSALIE se sentit beaucoup soulagée de sa peine après cette prière ; et s'étant relevée, elle alla joindre son amie, qu'elle trouva seule dans sa maison. Sou visage étoit abattu; et Virginie, qui s'en aperçut d'abord, lui en de-

manda le sujet. « Ah ! répondit-elle, je viens de soutenir un grand combat, dont je suis un peu remise; il me reste pourtant dans le cœur un fonds de tristesse qui m'annonce que je ne suis pas tout-à-fait quitte de la tentation, et qu'elle reviendra.

--Hélas ! dit Virginie, j'en comprends le sujet; vous sentez déjà ce qu'il en coûtera à votre mère de se déterminer à vous laisser faire religieuse, et votre cœur en souffre par avance. —Vous l'avez deviné, répondit Rosalie; je le sens si vivement, que si, lorsqu'il faudra que je le lui dise, je ne montre pas plus de courage que j'en ai, je crois qu'au lieu d'avancer les affaires je les gâterai; car elle ne pourra jamais se persuader que ma vocation soit bonne.

-- Je vous plains, dit Virginie; votre situation est critique: mais dès que vous êtes assurée de la vérité de votre vocation, vous devez espérer que Dieu vous soutiendra, et la fera réussir. Cependant il faut prier; je pense que le bon Dieu veut que vous lui demandiez avec instance les grâces dont vous avez besoin pour cela.

-- Oui, dit Rosalie, je le pense tout comme vous : je ne cesserai d'ici à dimanche d'y recourir; et comme c'est un jour de communion, j'espère de trouver dans ce divin sacrement la force dont j'ai besoin. » Elle passa en effet le reste du vendredi et le lendemain dans une oraison presque continuelle, tantôt s'adressant à Jésus-Christ, tantôt implorant la protection de la très-sainte Vierge, de saint Joseph, de sainte Rosalie sa patronne, et de

sainte Scholastique : enfin le dimanche elle fut une heure entière dans un profond recueillement après la communion, et profita si bien de ce temps précieux pour se rendre Jésus-Christ propice, qu'elle en sortit pleine de force et de courage, en état de soutenir constamment les assauts de la tendresse naturelle.

Ce fut dans cette disposition qu'elle retourna à sa maison, comptant de profiter du premier moment que la providence lui présenteroit pour parler à sa mère. Elle la trouva seule dans son cabinet, appliquée à lire la vie de sainte Symphorose et de ses enfants, que cette sainte vit avec une contenance héroïque mourir sous ses yeux pour la cause de Jésus-Christ : elle admiroit, en lisant, la foi de cette illustre veuve, lorsque Rosalie se présenta pour déclarer son dessein. Cette pieuse fille éprouva dans ce moment combien il est bon de se confier au Seigneur ; car sa mère lui offrit, sans le savoir, le moyen de s'ouvrir à elle en toute liberté.

« Ma fille, lui dit-elle, avez-vous jamais lu la vie de sainte Symphorose ? Je la lisois quand vous êtes entrée. Ah ! mon enfant, que la vie des premiers chrétiens étoit admirable ! Les plus grands sacrifices ne leur coûtoient rien : ils savoient, avec le secours du Seigneur, s'élever au-dessus d'eux-mêmes, et le faire généreusement. -- Ma chère mère, répondit Rosalie, je viens vous en proposer un qui sera plus pour moi que pour vous. Dieu ne vous demande pas de lui sacrifier sept enfants, comme à cette grande sainte ; mais lui

refuseriez-vous le sacrifice de votre fille? »

Sa mère, étonnée de la proposition, pensa d'abord que sa fille avoit quelque maladie cachée, dont elle ne venoit se plaindre que dans la dernière extrémité. « Expliquez-vous, mon enfant, lui répondit-elle, et ne me tenez pas plus long-temps en haleine : avez-vous quelque mal dangereux, et craignez-vous de mourir bientôt? -- Non, ma chère mère, répondit Rosalie, ma santé est fort bonne; et cependant je dois mourir bientôt; mais ne vous effrayez pas, j'entends de mourir au monde. »

La mère la comprit alors, et lui répliqua : « Vous voulez donc, mon enfant, être religieuse? A la vérité, vous m'en parlez dans une conjoncture qui vous est favorable, si votre vocation vient de Dieu : je viens de lire une vie qui peut m'animer et me soumettre à ses ordres, et à sacrifier ma tendresse à sa divine volonté. Mais, ma chère fille, la volonté de Dieu sur le martyre des enfants de sainte Symphorose lui étoit clairement manifestée; au lieu que je n'ai pas les mêmes assurances sur votre dessein pour la religion.

Quand j'étois jeune comme vous, continua-t-elle, j'eus le même désir que vous, et j'en parlai beaucoup à mon confesseur, qui étoit un prêtre fort éclairé. Il pesa mûrement mes raisons; il fit ses réflexions à loisir; et enfin il me dit que mon désir étoit louable, mais qu'il ne procédoit que d'une ferveur sensible de dévotion, qui se ralentiroit peu à peu. Il ajouta que Dieu m'appeloit dans le monde, et que je tâchasse d'y vivre dans une grande fi-

délité à son service. J'ai connu aussi plusieurs filles qui, ayant renoncé aux vanités du monde, comme vous avez fait, ont d'abord projeté d'être religieuses; ensuite leur désir s'est éteint dans leur cœur, et elles sont restées dans le monde, où elles ont donné de très-bons exemples. J'ajouterai encore, mon enfant, que, lorsque j'étois pensionnaire au monastère, il y eut quatre demoiselles plus grandes que moi, car elles avoient seize ans et je n'en avois que quatorze, qui étoient ferventes comme des anges, et ne parloient que d'être religieuses. La mère Scholastique, que vous voyez quelquefois, en étoit une, et elle fut la seule qui prit le voile; les autres changèrent d'avis, quoique d'ailleurs elles fussent toujours fort dévotes. Elles se marièrent enfin, et ont vécu très-régulièrement dans leur état.

Vous voyez, ma chère fille, par ces exemples, qu'il ne faut pas vous livrer au premier désir que vous sentez: quelque pieux qu'il vous paroisse, ce n'est peut-être ici qu'un mouvement passager de ferveur; et comme vous êtes naturellement vive et ardente, vous l'avez saisi, comme un signe assuré que Dieu vous veut religieuse; et cependant il pourroit bien se faire que vous vous trompassiez.

Je ne vous propose pas de vous marier, quoique, quand vous le voudriez, la chose ne seroit pas difficile; il y a du bien dans la maison autant qu'il en faut pour vous placer honorablement, outre ce qui est destiné pour votre frère; et je trouverois un parti dont sûrement vous n'auriez jamais aucun reproche à me faire; ainsi la chose est à votre dis-

position : mais comme je comprends, par le parti que vous avez pris, que vous n'y pensez point, aussi ne vous le proposerai-je pas.

Mais, ma chère enfant, vous pouvez bien vous sanctifier dans l'état où vous êtes, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'entrer en religion. La maison peut vous tenir lieu de monastère, en y vivant dans la retraite et dans les exercices de piété, comme vous avez fait jusqu'à présent : je ne vous en empêcherai jamais; vous en faites tous les jours l'expérience, et vous pourrez la faire jusqu'à la fin de ma vie. Je vous laisserai après ma mort de quoi vivre sans sollicitude temporelle, et vous aurez tout le loisir que vous pouvez souhaiter, pour vaquer à vos pratiques de dévotion. Pensez bien à ceci, ma chère enfant : vous voyez que je ne vous parle pas de moi ; car quelle satisfaction n'aurois-je pas de vous avoir toujours en ma compagnie, pour être l'appui de ma vieillesse ! Vous le devriez à une mère qui vous aime plus qu'elle-même, et qui vous considère moins comme sa fille que comme son égale. Mais vous trouveriez ce motif trop naturel, et il me seroit suspect à moi-même, parce qu'il intéresse trop mon cœur.

Voici cependant ce que vous ne sauriez raisonnablement me refuser. Donnez-moi du temps pour prendre conseil et examiner votre vocation ; faites-en de même de votre côté : je le dois à ma conscience et à mon amour pour vous. Comme votre mère, il n'est pas juste que vous me quittiez sans que Dieu le veuille; comme ma fille, il ne m'est pas permis de vous laisser faire légèrement une démarche

de cette conséquence, et de vous exposer à des regrets. »

Rosalie écoutoit avec respect et modestie tout ce que sa mère trouva encore à propos de lui dire, et que nous n'ajoutons point ici, pour abréger. Prenant ensuite la parole à son tour, elle répondit : « Je ne me suis déclarée à vous, ma chère mère, qu'après avoir réfléchi long-temps sur ma vocation. J'ai consulté, j'ai prié, j'ai prévu tout ce que vous m'avez fait la grâce de me dire, et je me le suis dit à moi-même ; enfin j'ai examiné et fait examiner ma vocation dans toute la rigueur ; et sans vous parler de ce qui est fortement imprimé dans mon cœur, mon confesseur, après des examens réitérés, et la mère Scholastique, qui m'a éprouvée en tout sens, m'ont enfin avoué qu'ils ne pouvoient en conscience décider contre mes désirs. »

L'avis du confesseur et de la mère Scholastique firent grande impression sur l'esprit de cette pieuse dame. « Je connois, dit-elle, ce que valent votre confesseur et cette illustre mère ; je verrai l'un et l'autre ; abandonnez tout avec confiance à mes soins : je vous promets, ma chère fille, que s'ils m'assurent que votre vocation soit bonne, bien loin d'y mettre obstacle, je la seconderai conformément aux ordres de Dieu. Je sens fort bien ce qu'il en coûtera à mon cœur de vous éloigner de moi ; mais dans le cas que le Seigneur exige de moi ce sacrifice, il me donnera la force dont j'aurai besoin pour le faire. Rosalie, après cette réponse, qui lui promettoit assez, laissa sa mère en liberté, et se retira dans sa cham-

bre, pour rendre à Dieu des actions de grâces. Elle en avoit un grand sujet; car tout le temps qu'elle avoit parlé à sa mère, elle l'avoit fait avec une tranquillité d'esprit à laquelle elle ne se fût point attendue; la tendresse naturelle avoit cédé dans son cœur toute la place aux sentiments de la piété; il ne lui étoit rien resté de la tentation précédente; aussi, se prosternant devant son crucifix, elle lui dit avec ferveur : « Ah ! Seigneur, qu'il fait bon se confier en vous, et que j'ai bien éprouvé à ce coup que vous êtes fidèle dans vos promesses! Je vous conjure, mon adorable Sauveur, de m'aider et de m'être favorable jusqu'à l'entier accomplissement de mes désirs, puisque je n'en ai point d'autre que de suivre votre très-sainte volonté. »

Sa mère, de son côté, avoit eu aussi recours à la prière, pour trouver aux pieds du Seigneur la force dont elle avoit besoin ; car quand Rosalie se fut retirée, elle sentit plus vivement ce que l'amour d'une mère peut souffrir de la séparation de son enfant. Mais Dieu, qui avoit ménagé à sa fille le moyen favorable de lui manifester plus tranquillement son dessein, avoit aussi fait servir le même moyen, je veux dire la lecture du martyre de sainte Symphorose, pour fortifier cette pieuse dame contre la sensibilité de la tendresse maternelle; et ce fut, en effet, ce qui la disposa dans sa prière à se soumettre à la volonté du Seigneur avec plus de courage et de générosité.

Mais elle eut encore à prendre beaucoup sur elle-même, lorsqu'elle en conféra avec la

mère Scholastique. Pour la laisser en liberté avec cette sainte religieuse, Rosalie s'étoit dispensée ce jour-là de l'aller voir; elle avoit été joindre son amie Virginie à sa maison; et bien qu'elles eussent grande envie l'une et l'autre de parler de ce qui s'étoit passé le matin, elles résolurent, d'un commun accord, de n'en rien dire jusqu'après les vêpres et le sermon, afin de mortifier tout empressement trop naturel.

Alors, s'étant retirées au jardin dont nous avons si souvent parlé, Rosalie informa Virginie de la manière dont tout s'étoit passé entre sa mère et elle; et Virginie, admirant comme Dieu avoit disposé toutes choses en sa faveur : « Vous voyez, lui dit-elle, combien la prière est puissante auprès de Dieu; vous ne pouviez rien faire de mieux que d'y recourir dans la violente tentation qui vous tourmentoit il y a deux jours: et si, dès le commencement que le démon vous la suscita, vous l'aviez moins écoutée, et vous aviez tout remis aux soins du Seigneur, vous vous seriez épargné les deux tiers de la peine que vous avez soufferte.

-- Ah! que vous avez raison, dit Rosalie! c'est une grande leçon pour moi, et qu'à l'avenir j'espère de bien mettre à profit. Mais, tandis que nous parlons, peut-être que dans ce moment ma mère, qui est allée voir votre tante, pleure amèrement, et souffre beaucoup dans son cœur: il me vient là-dessus une pensée que vous ne rejeterez pas sans doute: puisque j'ai éprouvé combien la prière est nécessaire en pareilles conjonctures, si vous

le trouvez bon, nous dirous à présent pour elles les litanies de la très-sainte Vierge, afin que cette divine mère lui obtienne le don de force, pour se soumettre parfaitement aux ordres de son admirable Fils. -- Vous ne pouvez mieux penser, dit Virginie; récitons-les tout maintenant avec les bras étendus en croix. » Elles le firent avec beaucoup de ferveur; et Rosalie observa l'heure que ce pouvoit être alors, afin de mieux comprendre ce que leur prière auroit obtenu de Dieu. Ensuite elles se levèrent, et lurent les vies des Pères du désert, selon leur louable coutume.

Elles en étoient à la vie de sainte Syncletique, cette célèbre mère de tant de vierges consacrées à Jésus-Christ, à qui elle donnoit des leçons si admirables de toutes les vertus religieuses. Rosalie, qui lisoit, en étoit beaucoup touchée: « Il me semble, dit-elle en interrompant sa lecture, que j'entends votre tante, lorsqu'elle nous instruit de la perfection. Que je m'estime heureuse de l'avoir pour maîtresse dans mon noviciat! Je me rendrai si docile à tous ses avis, que je ne veux pas faire un pas, pour ainsi dire, que ce ne soit par son ordre. »

CHAPITRE IX.

Les trois Maries.

La mère de Rosalie avoit eu une longue conférence avec la mère Scholastique, dont elle respectoit souverainement et les lumières et la vertu ; et cette religieuse éclairée lui avoit fait voir la vocation de sa fille, marquée à des caractères de vérité si convaincants, qu'elle n'avoit pu les méconnoître. Alors cette bonne dame, voyant qu'il n'y avoit plus à contester, sentit dans son cœur toute la force de cette séparation, et ses yeux se changèrent tout-à-coup en deux fontaines de larmes. « Pardonnez-le-moi, dit-elle à la mère Scholastique, je suis mère; mon fils se mariera bientôt : je n'ai que cette fille, dont la piété vous est connue, et qui, par là même, me devient plus chère: j'espérois qu'elle me fermeroit les yeux, et je me vois frustrée de mon attente; cela me déchire le cœur, et je ne puis retenir mes larmes : cependant je me soumets à la volonté de Dieu ; et dès que c'est lui qui la veut, je la lui cède avec une entière soumission. Elle est bien plus à lui qu'à moi, puisque c'est lui qui me l'a donnée ; mais, comme mère, puis-je être insensible à une telle séparation ? Excusez là-dessus ma foiblesse; si j'avois votre vertu, je serois plus généreuse, et je ferois le sacrifice de meilleure grâce. »

La mère Scholastique tâcha de la consoler

le mieux qu'elle put; mais il falloit que Dieu y mît lui-même la main par quelque touche intérieure. Ce fut précisément dans le temps qu'elle fondoit en larmes, que Rosalie eut la pensée, comme nous l'avons dit, de réciter avec son amie les litanies de la très-sainte Vierge; et il parut bien que cette prière avoit eu son effet, puisque cette dame, à son retour dans sa maison, avoua à sa fille qu'après avoir été ainsi livrée à une peine extrême, elle avoit enfin passé à un état intérieur plus tranquille, et que même elle avoit éprouvé une force et une consolation secrète, par la vue que Dieu lui avoit donnée du bonheur qu'il y a de lui faire quelque grand sacrifice, à l'exemple de la très-sainte Vierge, lorsqu'elle offrit son divin Fils au temple, et lorsqu'elle s'unissoit à celui qu'il fit de lui-même sur la croix pour le salut du genre humain.

Rosalie, reconnoissant alors clairement que le Seigneur l'avoit exaucée, raconta à sa mère la pensée qu'elle avoit eue de prier pour elle, et l'heure à laquelle elle avoit récité avec son amie les litanies de la très-sainte Vierge; ce qui, s'accordant parfaitement avec ce que cette pieuse dame avoit éprouvé, la rassura si bien sur la vocation de sa fille, que le dimanche suivant elles allèrent voir ensemble la mère Scholastique et l'abbesse du monastère; et il y fut arrêté que Rosalie entreroit dans trois mois de là en prétendance.

Il arriva, peu de jours après ceci, un évènement auquel Rosalie et Virginie eurent beaucoup de part, qui fit grand bruit dans la ville, et qui, par l'heureux succès dont il fut

suivi, contribua beaucoup à la gloire de Dieu, et fut un grand sujet de consolation pour ces deux pieuses filles.

Nous avons dit dès le commencement, que Virginie s'étant convertie à Dieu, quatre de ses amies étoient venues dans sa maison lui en faire des reproches, et tâcher de la ramener sous les étendards du monde. Depuis ce temps-là, uue de ces demoiselles s'étoit mariée, et les trois autres aspiroient au même état. Celles-ci s'appeloient Marie Carracioli, Marie de Monte-Valle, et Marie di Castello, toutes les trois de familles opulentes, et qui figuroient honorablement dans Palerme. Nous les désignerons lorsqu'il y aura lieu d'en parler, sous le nom des trois Maries.

Virginie et Rosalie n'avoient plus eu depuis leur conversion de relations particulières avec elles; tout se passoit en simple politesse, quand le hasard faisoit qu'elles se rencontroient. Les trois Maries n'étoient pas d'humeur de suivre l'exemple de ces deux pieuses amies, et celles-ci l'étoient encore moins d'imiter leur conduite mondaine. L'évènement que nous allons raconter, servit heureusement à les réunir en Jésus-Christ.

Marie Carracioli avoit toutes les qualités du corps et de l'esprit que le monde a coutume d'admirer dans les demoiselles qui en sont bien partagées; mais entre ces qualités, celles du chant et de la danse, qu'elle possédoit plus qu'aucune fille de la ville, la faisoient désirer dans toutes les compagnies, et lui attiroient des applaudissements dont elle étoit toujours plus avide. Il arriva qu'un grand seigneur passant par

Palerme, le gouverneur de la ville donna un bal à son occasion, où elle fut priée de se trouver. Elle y dansa avec tant de grâce, qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer et de lui applaudir; et son amour-propre en fut si flatté, qu'elle ne refusa jamais de le faire : mais cela arriva si souvent, qu'elle en fut extrêmement échauffée ; de sorte qu'au sortir du bal elle se retira épuisée de forces, et tomba malade d'une fièvre ardente. Le mal vint brusquement, et fut si violent, qu'en moins de trois jours elle se trouva presque mourante.

Les approches de la mort, la rigueur des jugements de Dieu, les peines de l'enfer, se représentèrent alors vivement à son esprit : elle en fut non-seulement effrayée, mais épouvantée jusqu'au désespoir; elle se crut absolument perdue pour toute l'éternité. Dans cette extrémité, elle poussoit des cris lamentables autant que son mal le lui pouvoit permettre, disant qu'elle étoit damnée sans ressource, et ne voulant écouter personne. Sa famille, qui étoit composée du père, de la mère et de trois frères, étoit rangée autour de son lit, livrée à la désolation.

On fit appeler un religieux de saint François, qui étoit en grande réputation, et dont le monastère étoit dans le quartier, pour tâcher de lui inspirer de la confiance, et la déterminer à se confesser. Ce bon religieux y employa toute sa pieuse rhétorique, mais ce fut inutilement; la malade ne lui répondoit que par un torrent de pleurs, et par des cris qui marquoient toujours son désespoir; car elle ne savoit dire autre chose, sinon que ses péchés

étoient trop grands, que Dieu ne les lui pardonneroit jamais, et que l'enfer alloit être son partage : enfin, après bien des prières et des exhortations que ce père lui fit inutilement, comme il voulut lui présenter le crucifix et en approcher les pieds de sa bouche pour les lui faire baiser, la malade, ramassant tout ce qui lui restoit de force, s'en servit pour le repousser, disant avec une espèce de frénésie : « Non, non, il n'y a plus de crucifix pour moi, comme il n'y a plus de ciel. Laissez-moi, abandonnez-moi à mon malheur; c'en est fait, je brûlerai éternellement avec les démons, puisque par mes péchés j'ai été un démon sur la terre. O malheur! brûler pendant une éternité! que mon sort est déplorable! que ne suis-je jamais née! ou pourquoi ma nourrice ne m'a-t-elle pas étouffée dans mon berceau? »

Ce dernier trait de désespoir inspira à tous les assistants une telle frayeur, que sa mère se jetant par terre, s'arrachoit les cheveux, et poussoit des cris aussi forts que sa fille, disant qu'elle étoit bien malheureuse d'avoir souffert qu'elle parût dans le monde; et que si elle lui avoit inspiré des sentiments plus chrétiens, elle n'auroit pas le malheur de la voir réduite au désespoir, et en danger de mourir dans cet horrible état. Le père et les frères, autant interdits qu'épouvantés, ne pouvoient rien dire; ils s'étoient jetés sur des chaises, le visage pâle, le regard effrayé, le corps abattu, et tous dans un morne silence, tandis que la malade continuoit à se rouler dans le lit, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans cesser de faire ses lamentations.

Une des femmes de chambre s'avisa alors d'aller avertir les deux autres Maries, ses amies, espérant que leur présence pourroit la calmer, et que par ce moyen le père Chrysostôme de Montpulcien (c'est ainsi qu'on appeloit ce religieux de S. François,) pourroit enfin réussir dans son ministère. Pendant qu'elle étoit en chemin pour cela, la malade laissa échapper ces paroles : « O Virginie! ô Rosalie! que vous êtes heureuses d'avoir renoncé au monde! Si j'avois suivi votre exemple, je ne serois pas dans ce malheureux état; mais il n'en est plus temps; Dieu ne sauroit recevoir une conversion forcée; il faut, pour bien mourir, avoir vécu comme vous vivez. »

Le père Chrysostôme connoissoit ces deux pieuses amies et leurs familles, et jugea avec raison que leur présence, dans cette conjoncture, ne pourroit qu'être utile à la malade. Il le fit goûter aux parents, et sur-le-champ il leur écrivit un billet pour les inviter à une bonne œuvre.

Tandis que le domestique leur portoit ce billet, les deux Maries, que la femme de chambre avoit été avertir, arrivèrent; mais quel fut leur étonnement de trouver leur amie dans cette déplorable situation! Son visage, dont le teint blanc et les traits réguliers en faisoient auparavant une beauté accomplie, son visage, dis-je, tout altéré et brûlé par l'ardeur de la fièvre, leur parut noir et livide; le désespoir qui se montroit dans ses yeux en rendoit le regard affreux, comme s'ils eussent été allumés par la fureur; et tout cela, joint aux cris qu'elle continuoit de pousser, en fai-

soit presque une image sensible d'une ame réprouvée qui se désespère dans les flammes de l'enfer.

Bien loin de lui être d'aucun secours, elles en eurent besoin elles-mêmes; leur épouvante leur fit dresser les cheveux à la tête; Marie di Castello tomba à peu près en défaillance, dont pourtant on la fit bientôt revenir. Si elles ne furent pas utiles à la malade, sa situation le fut à leur ame; elles rentrèrent toutes les deux en elles-mêmes, et y trouvant les mêmes sujets de craindre, qui jetoient leur amie dans le désespoir, elles pensèrent tout de bon à se convertir.

La grâce agissoit dans leur cœur, lorsque Rosalie et Virginie parurent à la porte de la chambre: le père Chrysostôme les arrêta avant qu'on les vît, et les pria de passer pour quelques moments dans un appartement voisin, où il les prévint sur la situation de la malade, et convint avec elles de ce qu'il y avoit à faire. Après que les mesures furent prises ensemble, Virginie lui dit: « Si vous le trouvez bon, mon révérend père, nous réciterons ici une prière en l'honneur de son ange gardien et des nôtres, afin qu'ils nous soient propices. -- Il faut, dit le père, commencer par la très-sainte Vierge, qui est l'avocate des pécheurs, et dont la malade porte le nom; après quoi, nour prierons les saints anges, et surtout l'archange saint Michel, qui a le premier terrassé le démon ; ce qui fut exécuté. »

Elles entrèrent ensuite dans la chambre, suivies du père Chrysostôme; et, comme si Dieu avoit voulu dans cette rencontre faire éclater

les charmes de la piété par leur moyen, elles se présentèrent avec tant de douceur, de sérénité de visage, de modestie, et en même temps avec tant de décence, que les deux Maries, leurs anciennes amies, en furent comme éblouies, et toutes les personnes qui étoient présentes les regardèrent comme deux anges envoyés de Dieu.

Mais rien n'égala la surprise de la malade. Du moment qu'elle les vit, leur tendant ses deux bras avec empressement : « Ah, mes chères amies! s'écria-t-elle, comment avez-vous appris ma tragique situation? Est-ce Dieu qui vous a inspiré de venir ici pour me faire connoître qu'il y a encore quelque chose à espérer pour moi de sa miséricorde?--Il y a tout à espérer, lui dit Virginie avec une douceur qui la disposa à la confiance; oui ma chère Carracioli, il y a tout à espérer; et dussiez-vous mourir dans moins d'une heure d'ici, cette heure vous servira pour rentrer en grâce, si vous voulez la mettre à profit. »

La malade, à ces consolantes paroles, reprit haleine, et les regardant d'un œil d'amitié : « Ah ! dit-elle, que vous êtes heureuses d'avoir pourvu de bonne heure à votre salut! Je vous voulois du mal d'avoir quitté le monde, je vous méprisois dans mon cœur; pardonnez-le-moi, je vous en conjure, et oubliez ce que mon aveuglement me fit dire alors contre vous, pour exercer à présent votre charité sur mon ame. Comment puis-je espérer de la sauver, ayant si mal vécu, et me trouvant au bord du précipice? Dieu pardonne-t-il si aisément les péchés, surtout lors

qu'on attend le dermier moment pour lui en demander pardon, et qu'on n'a pas le loisir d'en faire pénitence !

-- Ma bonne Carracioli ! lui dit Virginie. -- Ah ! s'écria la malade, ne me nommez pas par mon nom, mais appelez-moi votre amie, comme vous faisiez autrefois, quoique j'en sois indigne. -- Oui, ma très-chère amie, lui répliqua Rosalie en la caressant beaucoup, c'est la volonté que vous aurez de revenir à Dieu sincèrement qui décidera de tout. Si vous voulez être à lui de tout votre cœur, espérez, vous ne serez point confondue : nos péchés fussent-ils multipliés plus que les grains de sable de la mer, et plus que les gouttes d'eau dans l'Océan, ils seront toujours bien au-dessous de la bonté paternelle de Dieu, qui est sans bornes et sans mesure. -- Croyez-le, ma chère amie, ajouta Virginie, n'écoutez point ces sentiments de désespoir qui s'élèvent dans votre ame ; pensez à profiter du temps pour faire votre confession et vous réconcilier avec Dieu.

-- Eh, mon Dieu ! dit la malade, si cela étoit bien ainsi, je m'estimerois heureuse dans mon malheur; il me coûteroit peu de mourir, pourvu que je pusse éviter, en me convertissant sincèrement, d'être damnée. Elle continuoit à parler sur le même ton ; mais on craignit que cela ne la fatiguât trop, et le père Chrysostôme fut d'avis que tout le monde se retirât, et qu'on la laissât seule avec ses deux pieuses amies, qui avoient assez de discrétion pour ne pas la laisser parler beaucoup, et qui, par de pieuses insinuations, la porteroient

enfin à faire une bonne confession, comme elle commençoit d'en donner des espérances.

Chacun sortit de sa chambre pour céder la place à Rosalie et à Virginie; mais les deux Maries, qui désiroient de profiter de l'occasion pour se rapprocher d'elles et pour profiter de ce qu'elles diroient à la malade, supplièrent le père Chrysostôme de les laisser aussi dans la chambre, promettant de n'être point à charge à la malade.

Alors les trois Maries se trouvant vis-à-vis de leurs anciennes amies, qu'elles avoient si lâchement abandonnées, et si indignement traitées par leurs apostrophes et leurs fades railleries, et ouvrant tout-à-fait les yeux sur le tort qu'elles avoient eu de les traiter ainsi, leur en firent toutes les réparations qui, dans ce moment, dépendirent d'elles. La malade le fit encore plus que les autres. Mais Virginie et Rosalie, dont les cœurs n'avoient jamais été ulcérés, leur donnèrent toutes les marques d'amitié qu'elles purent imaginer, et s'appliquèrent surtout à disposer la malade à faire sa confession. Le père Chrysostôme fut introduit, et la trouva toute préparée. Il la lui fit faire toute entière à diverses reprises, et lui fit donner ensuite le saint viatique, qu'elle reçut avec beaucoup d'édification et une grande consolation de la part de ses parents; mais le Seigneur, qui ne lui avoit envoyé cette maladie que pour sa conversion et celle des deux autres Maries, lui fit sentir, en venant dans son cœur, la grâce de la réconciliation; et la paix qu'elle y goûta servit également à la rétablir dans sa première santé, après pourtant

une longue convalescence, dont elle se servit pour méditer à loisir sur la grâce que Dieu lui avoit faite, et sur la reconnoissance qu'elle devoit lui en témoigner par un entier changement de vie.

La conversion des deux autres Maries ne fut pas moins sincère; elles pouvurent de leur côté à la sûreté de leur conscience, sous les soins du père Chrysostôme, et eurent divers entretiens avec les deux pieuses amies, pour prendre de concert avec elles de justes mesures, afin de se soutenir dans le bien qu'elles avoient commencé. Ces conférences se faisoient toujours auprès de la malade. Rosalie y venoit plus souvent que Virginie, à qui ses occupations domestiques ne permettoient pas aisément de s'absenter de sa maison aux jours ouvriers.

Mais le dimanche, au lieu d'aller au jardin, le rendez-vous étoit aussi auprès de la malade, ce qui dura autant de temps que sa convalescence; après quoi toutes les cinq s'assemblèrent dans le jardin, jusqu'à ce que la Providence en disposa autrement, comme on le verra dans la suite.

CHAPITRE X.

Rosalie entre dans le monastère. Convention spirituelle avec Virginie. Retraite des trois Maries.

La mère Scholastique apprit bientôt, par la tourrière du monastère, l'histoire de la conversion des trois Maries, et la part que sa nièce et Rosalie y avoient eue ; elle en voulut savoir le détail par elles-mêmes, et ne manqua de le leur demander à la première visite qu'elles lui firent. Ce fut pour elle un grand sujet de consolation ; le zèle de la gloire de Dieu, dont elle brûloit, lui faisoit prendre part à tout ce qui concernoit la sanctification des ames ; et on ne sait si ce fut simplement par le désir d'acquérir celles-ci au monastère, ou si ce fut par une lumière particulière d'en-haut, mais elle dit à Rosalie : Qu'assurément ces demoiselles lui seroient associées dans la religion, et qu'elles y feroient de grands progrès dans la perfection religieuse. «Cependant, ajouta-t-elle, ne leur en parlez point ; car vous savez que la vocation doit venir de Dieu: abandonnez cette affaire à la providence. » --Mais, dit Rosalie, seroit-il donc possible que, de plusieurs amies que nous étions dans le monde, Dieu destinât celles-ci à la religion, et que mademoiselle votre nièce n'eût pas le même avantage? --C'est toujours un grand bien

pour nous, répondit la mère Scholastique, de faire sa divine volonté, à quelque état qu'il nous appelle: Virginie est destinée pour se sanctifier dans le monde: les voies de Dieu sont différentes; il faut qu'elle marche par celle qui lui est tracée.

A peine Marie Carracioli fut sortie de sa convalescence, qu'elle donna avec éclat des preuves solides de son changement: elle foula généreusement aux pieds toutes les vanités mondaines qu'elle avoit aimées jusqu'alors; elle se mit au-dessus du respect humain, et parut une nouvelle créature. Ses parents la voyant dans ces dispositions, n'osèrent plus lui parler de mariage; car on y pensoit sérieusement avant sa maladie, et on prétend même que l'affaire étoit assez avancée; mais depuis sa conversion, elle les pria de le suspendre, et de lui donner un an pour tâcher de connoître la volonté de Dieu, étant dans la ferme résolution de la suivre, à quelque état qu'il l'appelât.

Les obligations qu'elle avoit à Virginie et à Rosalie, ne lui permettoient plus de s'en séparer: elle étoit presque toujours avec l'une ou avec l'autre, et goûtoit autant leur édifiante société, qu'elle l'avoit évitée avant sa conversion. Nous pouvons dire la même chose des deux autres Maries; et leur ferveur, sous les soins spirituels du père Chrysostôme, religieux très-intérieur et très-éclairé dans la conduite des âmes, leur fit faire à toutes des progrès rapides dans la dévotion. C'étoit à la vérité un spectacle des plus édifiants, de voir ces cinq jeunes demoiselles si pieuses et si

régulières: personne dans le monde n'en parloit qu'avec éloge; et ceux qui, par la dépravation de leur cœur, osoient quelquefois mépriser la dévotion, se trouvoient forcés de rendre à la leur un juste tribut d'admiration et de louanges. Le temps du sacrifice de Rosalie approchoit; elle n'avoit plus que trois semaines à courir pour entrer en prétendance: mais voulant adoucir à sa mère, autant qu'elle le pouvoit, la douleur de sa séparation, elle en obtînt la permission de faire une retraite dans le monastère, pour se disposer, disoit-elle, par un plus grand recueillement, à connoître la volonté de Dieu, étant cependant dans l'intention de n'en plus sortir pour prendre congé de sa famille et de ses alliés, comme on fait assez ordinairement.

Sa mère étoit trop convaincue de la volonté de Dieu pour lui refuser cette permission. Mais quand les trois Maries surent sa vocation pour la religion, et la retraite qu'elle alloit faire, elles la prièrent de souffrir qu'elles lui tinssent compagnie dans cette retraite, voulant à leur tour en profiter pour mieux s'affermir dans la piété, et pour connoître la volonté du Seigneur; ce que Rosalie leur accorda avec d'autant plus de satisfaction de sa part, qu'elle se souvenoit fort bien de ce que la mère Scholastique lui avoit fait espérer de leur destination future.

Virginie eût bien souhaité d'être de la partie; mais les occupations qu'elle avoit dans sa maison ne lui permettoient pas de s'en absenter, et il fallut qu'elle en fit à Dieu le sacrifice. Elle se contenta, de concert avec

Rosalie, de prévenir sa tante sur les desseins des trois Maries; et cette excellente mère, qui auguroit si bien de leur réussite dans la vertu, promit de les aider de toute l'ardeur de son zèle.

Peu de jours après, les trois Maries vinrent à leur tour lui faire une visite, pour la prier de leur donner ses soins et ses avis, et elle les reçut avec de si grands témoignages de bonté, que cela redoubla leur confiance, et les rendit encore plus ardentes à se ranger sous sa conduite. Enfin, trois jours avant qu'elles entrassent dans le monastère pour commencer la retraite avec Rosalie, Virginie sachant que celle-ci n'en sortiroit plus, et passeroit tout de suite au noviciat pour commencer sa prétendance, elle saisit l'occasion qu'elles étoient seules et pouvoient parler en liberté, pour faire avec elle des conventions spirituelles, et s'entretenir par ce moyen dans une sainte union.

La première fut de ne passer aucun jour sans faire quelque prière particulière pour leur commun avancement dans la perfection. La seconde, qu'elles ne se verroient qu'autant que leurs visites pourroient servir à leur sanctification, et non à entretenir entre elles une affection purement naturelle. La troisième, qu'elles vivroient dans un entier dégagement l'une de l'autre, ne se rappelant leur souvenir qu'aux pieds de J.-C., et ne s'aimant qu'en Dieu, en sorte que rien d'humain ne se mêlât jamais dans leur sainte liaison. La quatrième, qu'elles travailleroient avec une nouvelle ardeur à leur sanctification, et

que pénétrées, d'un saint désir de leur perfection mutuelle, chacune s'efforceroit de son côté de surpasser sa compagne, non point par un sentiment de jalousie, mais par le désir de glorifier toujours plus notre Seigneur. « Je sais bien, dit là-dessus Virginie, que vous me devancerez toujours; mais je ferai de mon mieux, comme vous tâcherez aussi de le faire de votre côté. » Enfin, la cinquième fut que Virginie devant faire dans sa maison une espèce de noviciat pour se préparer à son vœu de virginité, elles s'uniroient en esprit dans toutes leurs pratiques, et les offriroient en commun à notre Seigneur Jésus-Christ.

Ces conventions faites, elles se promirent de nouveau de travailler chacune dans son état à acquérir la perfection, et à servir Dieu fidèlement tout le temps de leur vie. « Nous nous séparerons bientôt de corps, dit Rosalie, mais nous ne le serons jamais d'esprit et d'affection; Jésus-Christ sera le lien qui nous unira étroitement l'une à l'autre; ce sera à ses pieds sacrés que nous nous rendrons pour nous voir et nous aimer en lui, en attendant que l'éternité vienne, oû, si nous sommes fidèles, Dieu le sera à ses promesses; et alors, ma chère Virginie, s'écria-t-elle en l'embrassant, nous serons avec ce céleste et ravissant époux, sans nous en séparer jamais. »

Ces dernières paroles embrasèrent le cœur de Virginie d'une sainte ferveur, comme Rosalie les avoit prononcées par une surabondance de celle dont son ame étoit remplie. « En attendant ce jour de miséricorde, dit alors Virginie, il faut que nous travaillions

pour la mériter ; je suis résolue à m'y porter de toutes mes forces. -- C'est bien aussi ma volonté, dit Rosalie. -- Nous marchons, dit Virginie, par deux voies différentes, qui aboutissent pourtant au même but, et c'est là que nous nous rencontrerons pour ne nous plus séparer. Mais laquelle de nous deux y arrivera la première, dit Virginie ? Ah ! si c'est moi, et que j'aie le bonheur d'entrer dans le royaume de Jésus-Christ, je le prierai de tout mon cœur qu'il vous y attire bientôt. -- Je vous le promets aussi, ma chère Virginie, dit Rosalie, si je vous devance dans cette belle éternité. Agissons de concert pour y arriver heureusement ; soyons fidèles, ne nous relâchons point, embrassons la croix, et portons-la de bon cœur à la suite de notre divin maître ; ne faisons point de cas de ce qu'il en coûte de peine. Celle qui finit avec la vie n'est rien en comparaison de la récompense qui y est attachée. Je vais bientôt quitter le monde pour entrer dans le cloître, et je suis déterminée à mourir à tout, pour ne plus vivre que pour Jésus-Christ. -- Et moi, dit Virginie, puisque Dieu me veut dans le monde, je veux y être comme n'en étant pas ; je veux également m'en séparer d'esprit et d'affection, et donner tout mon amour à Jésus-Christ.

--Je veux, dit Rosalie, me renoncer aussi moi-même, et m'abandonner entièrement à l'obéissance. —Je veux, dit Virginie, être fille aussi de renoncement et de patience. -- Je veux, dit Rosalie, être la plus humble et la plus soumise du monastère. -- Je veux, dit Virginie, me regarder comme la dernière de

la famille, et me rendre la servante de tous. -- Je veux, dit Rosalie, être fille d'oraison et de recueillement. -- Je veux, dit Virginie, être fille de retraite et de travail dans la maison. -- Embrassons, dit Rosalie, les peines, les travaux, la mortification et l'humiliation. -- Oui, dit Virginie, embrassons-les de tout notre cœur. -- Etudions continuellement, dit Rosalie, la vie et les instructions toutes divines de notre divin Sauveur. -- Oui, dit Virginie, étudions-les, et venons-en à la pratique. -- Plus de monde, dit Rosalie, plus de créatures, plus d'affections pour les choses d'ici-bas. -- Oui, dit Virginie, plus rien de ce qui passe avec le temps; attachons-nous à ce qui doit durer éternellement. -- Que Jésus-Christ soit notre trésor, dit Rosalie. -- Qu'il nous tienne lieu de tout, dit Virginie, et que lui seul fixe toutes les affections de notre cœur. -- O! que nous serons heureuses si nous observons ceci fidèlement, dit Rosalie! -- O! que notre bonheur sera grand, dit Virginie, si nous persévérons à le pratiquer jusqu'à la fin! »

Elles disoient ceci avec une ferveur que leurs paroles n'exprimoient que foiblement; car Dieu leur fit la grâce, dans cette dernière conférence, de sentir plus vivement son amour, soit pour leur rendre plus facile le sacrifice qu'elles faisoient l'une de l'autre, en se séparant pour sa gloire le reste de leur vie, soit aussi pour leur rendre ce sacrifice plus méritoire, étant animées par les ardeurs de la sacrée dilection. Aiusi, après ce pieux dialogue, elles se mirent toutes les deux à ge-

noux devant le crucifix, et d'un commun accord elles lui adressèrent cette prière, que Rosalie prononçoit, et que Virginie suivoit d'esprit et de cœur.

« Divin Sauveur, souverain maître des cœurs, recevez ici l'hommage du nôtre, et agréez que nous vous en consacrions toutes les affections. Nous renonçons volontiers et très-sincèrement au monde, et à tout ce qui est de ses plaisirs et de ses vanités, pour nous attacher à vous; et nous embrassons de tout notre cœur votre sainte croix, pour la porter à votre suite tout le temps de notre vie. Oui, mon aimable Sauveur, plus de plaisir ici-bas pour nous que celui de vous servir, plus de joie que celle d'être à vous, plus de consolation que celle de vous être fidèles, plus d'amour que pour vous. Faites-nous la grâce, ô mon Dieu! vous qui êtes la force des foibles, de nous soutenir dans ces sentiments tout le temps de notre vie: ne permettez jamais qu'ils diminuent dans nous, et que nous nous ralentissions dans votre saint service. Faites-nous marcher fidèlement dans la voie de la perfection. Rendez-nous telles à vos yeux, par l'éclat des vertus, que vous désirez que nous le soyions; car vos désirs sur nous sont des désirs de sainteté et de vie éternelle. Enfin, mon divin et souverainement aimable Seigneur, accordez-nous un jour cette vie éternelle, où nous ayons le bonheur de vous voir, de vous louer, de vous aimer, de vous posséder sans fin. Ainsi soit-il. »

Après cette prière, elles se donnèrent le baiser de paix, comme pour la dernière fois,

quoiqu'en effet ce ne fut pas la dernière; et Rosalie s'en alla tout de suite voir la mère Schlolastique, pour régler avec elles bien des choses, tant pour la retraite que pour le temps de sa prétendance. Quelque temps après, les trois Maries survinrent : elles réglèrent à leur tour, avec la même mère, tout ce qui concernoit leur retraite. Jamais on ne vit tant d'empressement ni de bonne volonté. La mère Scholastique en étoit extrêmement consolée, et toutes ces demoiselles se félicitoient de faire sous ses yeux et sous sa conduite les exercices spirituels.

Il n'eût manqué que Virginie pour mettre le comble à leur consolation ; mais le Seigneur, qui la conduisoit par une voie d'abnégation, ne permit pas qu'elle leur fût associée dans cette retraite. Les occupations qu'elle avoit dans sa maison l'y rendoient trop nécessaires ; et, afin que son sacrifice fût entier, Dieu voulut que le jour que Rosalie et les trois Maries vinrent prendre congé d'elle pour entrer dans le monastère, elle fut si chargée d'affaires, qu'à peine eut-elle le temps de les embrasser, et de se recommander à leurs prières.

CHAPITRE XI.

Progrès de Virginie dans l'oraison.

Dieu ne laissa pas Virginie sans consolation après le sacrifice qu'elle venoit de lui

faire; il l'en dédommagea avec usure, en lui donnant une plus grande facilité de se recueillir et de s'unir à lui dans l'oraison. Mais il convient, avant que de parler du progrès qu'elle fit dans ce saint exercice, de prendre la chose de plus haut, et de montrer la méthode que la mère Scholastique lui avoit apprise, dès qu'elle lui recommanda de s'y exercer. Ce fut peu de temps après sa conversion qu'elle lui en inspira le dessein, et qu'elle lui fournit les moyens nécessaires pour y réussir. D'abord elle lui enseigna de quelle manière elle devoit prier. « Avouez-le, lui dit-elle, ma chère Virginie; comment avez-vous prié jusqu'à présent? n'a-ce pas été sans regret pour Dieu, sans attention, et seulement par coutume; et parce qu'enfin il vous auroit été honteux de ne jamais prier? Mais, mon Dieu! où étoit votre esprit quand vous le faisiez? Combien de distractions, et le plus souvent volontaires, ou si négligées, que c'étoit presque autant que si vous aviez voulu positivement vous y arrêter! Quelle étoit aussi votre contenance en priant? Combien peu modeste, peu respectueuse! Mais, ma chère fille, il faut à présent commencer à prier comme il convient, et par rapport à Dieu, qu'on ne peut trop respecter, et par rapport à vos besoins, qui sont grands, et que vous ne pouvez obtenir que de Dieu, et que vous n'obtiendrez qu'en priant comme il faut. Ainsi, ma chère fille, ne vous présentez jamais devant Dieu qu'avec un profond respect et un sentiment intérieur d'adoration et d'anéantissement de vous-même devant son être suprême, dont

vous dépendez entièrement, et auprès duquel vous n'êtes rien, et même moins que rien, puisque le néant n'a point péché, et que vous avez beaucoup péché.

Oui, ma chère fille, je vous recommande, sur toutes choses, ce profond respect et cette humiliation de vous-même dans la prière. Ce sera par ce moyen que vous serez plus attentive, plus recueillie, et plus facilement exaucée; car Dieu qui résiste aux superbes, accorde sa grâce aux humbles; et plus on s'abaisse à ses yeux, plus il est porté à s'incliner vers l'ame qui s'humilie, et à lui donner des marques de son infinie bonté.

C'est pour cela, ma chère Virginie, que je vous conseillerois fort de ne commencer le matin votre prière, qu'après vous être prosternée profondément devant la majesté de Dieu, en vous inclinant jusqu'à terre, en faisant ainsi un acte d'adoration, d'anéantissement et de contrition de vos péchés. Il n'est pas nécessaire que vous restiez long-temps dans cette situation; mais accompagnez-la des sentiments d'un cœur véritablement pénétré de respect et d'humilité.

De même, lorsque vous entrez dans l'église, prenez garde de laisser égarer vos yeux pour voir les gens qui y sont; mais après avoir pris de l'eau bénite, en formant intérieurement un acte de contrition, et en priant le Seigneur de vous purifier de vos fautes, portez votre esprit au très-saint Sacrement, et avancez-vous avec grande modestie vers la place que vous trouverez à propos de choisir, pour y être plus recueillie et plus à portée de

rendre vos hommages à notre Seigneur Jésus-Christ.

Je dois vous dire aussi, ma chère Virginie, que, pour être plus recueillie en priant, il faut vous proposer, avant que de commencer, de bannir de votre esprit toutes vos affaires, toutes vos sollicitudes; d'en laisser le soin à Dieu, et de vous convaincre que, pour le moment présent, vous n'avez rien à faire dans le monde que de rendre hommage à votre Dieu, de vous entretenir avec lui, de lui demander son secours, et de lui témoigner votre amour. Observez ces règles dans toutes vos prières, et vous éprouverez combien elles les rendront salutaires à votre ame, par les grâces que vous attirerez de la bonté paternelle de Dieu. »

Telle fut la méthode de prier que la mère Scholastique enseigna à sa nièce dès le commencement de son entière conversion à Dieu; et elle y fut si fidèle, que jamais le fréquent usage de ce saint exercice ne fit qu'elle négligeât de s'y conformer.

Quant à l'oraison mentale, voici les règles qu'elle lui en prescrivit. « Si vous voulez, lui dit-elle, vous soutenir, et faire du progrès dans la dévotion, ne vous flattez guère d'y réussir sans le secours de la méditation. C'est dans ce saint exercice, si recommandé par tous les saints, qu'on fait de sérieuses réflexions sur les vérités de la foi, qu'on s'en laisse pénétrer, qu'on forme de bonnes résolutions, et qu'enfin, l'esprit éclairé et convaincu, le cœur touché, la volonté déterminée au bien, on vient aisément aux œuvres, on se réforme

chaque jour, on s'applique à l'acquisition des vertus, on fait des progrès dans la perfection chrétienne, en un mot on se sanctifie; et ce n'est là, ma chère enfant, qu'une idée abrégée des biens inestimables qu'on acquiert par la sainte oraison.

Je ne vous parle pas de l'oraison extraordinaire et sublime; n'aspirez pas si haut: mais aspirez aux vertus qui y conduisent, en travaillant peu à peu à les acquérir, et surtout en vous appliquant à corriger vos défauts, et à purifier votre cœur des affections mondaines et terrestres. Contentez-vous de savoir bien faire l'oraison, et d'acquérir la facilité de vous occuper des vérités de la religion. Ne négligez aucun moyen d'y réussir; mais, comme je viens de vous dire, ne portez pas vos vues à une plus haute oraison: car quelquefois les filles trop ambitieuses dans la vie spirituelle, et par un zèle ignorant ou indiscret, veulent se rendre contemplatives avant le temps, et dédaignent de se gêner aux règles de la méditation ordinaire. Mais après que vous aurez acquis l'habitude de bien faire la méditation; après avoir travaillé à vous corriger; après vous être fidèlement exercée dans la pratique de la mortification, de l'humilité, de la patience, et des autres vertus chrétiennes; si Dieu vous accorde un don d'oraison plus élevé que celui de la méditation, vous suivrez sa volonté, que vous reconnoîtrez à l'attrait qu'il vous en donnera, selon que cet attrait sera jugé venir véritablement de lui par ceux qui auront soin alors de votre conscience.

La méditation dont je vous parle renferme trois parties : la préparation ; les réflexions, qui sont accompagnées ou suivies des affections, et l'action de grâces. Tous les livres qui traitent de l'oraison, parlent amplement de ces trois parties. Je vous prêterai un excellent ouvrage, qui a pour titre l'*Introduction à la vie dévote ;* vous les y trouverez expliquées à votre portée. Voici cependant en peu de mots ce que c'est. La première consiste dans des actes qu'on fait pour obtenir les lumières du ciel, et la grâce de méditer avec fruit sur le sujet qu'on a lu. La seconde consiste à considérer le sujet qu'on a lu, en y réfléchissant avec application, et en l'approfondissant de son mieux, jusqu'à ce que la volonté en soit pénétrée et saintement échauffée, et qu'elle forme des sentiments affectueux et convenables au sujet. La troisième consiste à former une ou plusieurs résolutions ; à demander pardon à Dieu des distractions qu'on a eues pendant l'oraison ; à le remercier des grâces et des bons sentiments qu'on a eus, et à recueillir la pensée dont on a été le plus touché, pour se la rappeler de temps en temps dans l'esprit, et s'entretenir ainsi dans des sentiments de piété.

Outre ce que vous lirez là-dessus dans l'Introduction à la Vie dévote, je veux vous faire faire ici quelques observations qui pourront vous être utiles. La première est, que si vous voulez être attentive dans la méditation, vous ayiez soin de vous souvenir souvent de Dieu dans le jour : cette sainte habitude vous en rendra la pratique aisée : l'esprit, accoutumé

à penser à Dieu, a bien moins de peine à s'en occuper dans l'oraison; et, le cœur animé par ces fréquentes élévations vers Dieu, s'embrase aisément de son amour, dans ce temps tout employé à le considérer et à l'aimer.

La seconde est que, comme vous ne manquez pas d'occupations différentes dans votre maison, il est à craindre qu'elles ne se présentent dans votre esprit au temps de l'oraison; soit par la malice du démon, qui tâchera de vous empêcher d'être attentive, soit enfin par une espèce de préoccupation, dont l'embarras des affaires charge ordinairement l'imagination, surtout lorsqu'on s'y porte avec un empressement trop naturel. C'est pourquoi, outre ce que je viens de vous dire, d'élever souvent votre cœur à Dieu, ne vous laissez pas si fort remplir l'esprit de vos occupations, qu'il en soit comme submergé: acquittez-vous-en avec diligence et promptitude, mais en même temps avec tranquillité d'esprit: ne vous y livrez pas avec cet empressement inquiet, qui veut tout faire à la fois, et qui est tout entier à ce qu'il fait, sans se laisser la liberté de n'y pas penser quand il n'est pas nécessaire de le faire. Faites par devoir ce que vous faites; que ce soit pour accomplir la volonté de Dieu, et non par un motif purement naturel; et lorsque vous irez faire votre oraison, dites-vous à vous-même: Quittons toute autre affaire pour vaquer à celle-ci uniquement, comme à la plus importante; oublions tout pour ne nous occuper que de notre Dieu. Que si le démon vous les rappelle dans l'imagination, dites-lui hardiment: Retire-toi, Satan; je n'ai à présent

qu'à penser à mon Dieu, qui prendra soin du reste, et qui veut que je m'entretienne avec lui.

La troisième est de tâcher de nous conserver dans une grande pureté de cœur. Veillez, ma chère fille, sur vous, pour ne point commettre de faute volontaire, ou relevez-vous-en aussitôt si vous en commettez quelques-unes. Dieu aime qu'on se présente à lui avec un cœur ou exempt de faute, ou purifié par la contrition; le cœur ainsi disposé est bien plus propre à recevoir ses communications et ses grâces.

Ce que je viens de vous faire remarquer est appelé communément la préparation éloignée de l'oraison ; et plus on est fidèle à cette préparation, plus on fait de progrès dans l'oraison. Voici comme je vous conseille de faire la préparation prochaine : si vous êtes seule dans votre chambre, prosternez-vous d'abord jusqu'à terre devant votre oratoire, come je vous ai recommandé de faire dans vos prières ordinaires; si vous n'êtes pas seule, ou si vous êtes dans l'église, contentez-vous de vous prosterner intérieurement devant Dieu, sans le faire de corps; ensuite demandez humblement pardon à Dieu de vos fautes, afin qu'elles ne mettent point d'obstacle entre Dieu et vous. Présentez-vous à lui dans la détermination d'étudier sa très-sainte volonté; conjurez-le qu'il vous éclaire et vous touche le cœur, et qu'il vous fasse la grâce de bien profiter du temps que vous allez employer en sa sainte et adorable présence, et d'en recueillir les fruits du salut. Invoquez au même effet la très-sainte

Vierge, saint Joseph, saint Jean l'Evangéliste, votre saint Ange gardien, le saint et la sainte que vous avez pris pour vos patrons dans le mois, et tous les autres auxquels vous avez dévotion particulière. Après ces actes, que vous ferez de cœur plutôt que de bouche, et avec grande attention et dévotion, lisez le sujet de la méditation; mais lisez-le posément, et avec grand respect pour les vérités du salut qu'il contient; et quand vous l'aurez lu, fermez doucement les yeux, mettez-vous en la présence de Dieu dans la situation la plus modeste et la plus propre à vous recueillir, et comme s'il n'y avoit plus que Dieu et vous dans le monde, considérez en sa présence le sujet que vous avez lu.

Ne gênez pas votre esprit avec violence pour le rendre plus attentif; mais appliquez-le doucement et affectueusement, mêlant quelquefois les affections du cœur avec les réflexions, afin de l'émouvoir peu à peu, jusqu'à ce qu'il soit bien pénétré et bien touché des vérités que vous considérez : alors insistez sur les affections; adressez-vous tantôt à Dieu, tantôt à la très-sainte Vierge, tantôt aux esprits bienheureux ou aux saints, et tantôt à vous-même, pour vous mieux exciter à de bons sentiments. N'étudiez pas ce que vous devez dire; faites parler le cœur tout simplement et le plus affectueusement que vous pourrez : entretenez-vous avec Dieu comme si vous le voyiez, et formez des actes convenables à la disposition dans laquelle vous vous trouverez. Ces actes peuvent être d'une salutaire frayeur des jugements de Dieu, ou d'une sainte com-

ponction, quand vous méditez, par exemple, sur la mort, sur le jugement, sur l'enfer; ils peuvent être de compassion, d'amour, de reconnoissance, de regret de vos péchés, quand vous méditez sur la passion de notre Seigneur; ils peuvent être de désir, de demande, quand vous méditez sur la pratique des vertus : mais sans m'étendre davantage là-dessus, l'expérience vous en apprendra plus que je ne vous en saurois dire. Quand votre cœur sera bien pénétré de ces vérités, les sentiments couleront de source; il n'y a qu'à vous y abandonner tout simplement. Ne vous flattez pas d'abord d'être si attentive, que vous n'ayiez point de distraction : ah ! si cela étoit, que vous seriez heureuse! mais vous en aurez beaucoup, et ensuite moins. Il suffit que, sans vous troubler ni vous décourager, ni vous fâcher contre vous-même avec inquiétude, vous rameniez tout doucement votre esprit au sujet de la méditation, dès que vous vous apercevez qu'il s'égare, et que vous fassiez ainsi toutes les fois que la même chose vous arrivera.

Il est, ma chère Virginie, il est des jours où il semble qu'on ne sait pas penser : on sent une extrême difficulté de se recueillir; on ne sait rien tirer de son esprit; le cœur est, pour ainsi dire, à sec, et presque incapable de produire un bon sentiment. Dans ce cas, il ne faut pas se laisser aller au trouble ni au découragement; il ne faut pas non plus abandonner l'oraison, ni l'abréger; mais il faut tâcher de se tenir devant Dieu en humiliation, en soumission, en adoration : il faut se supporter soi-même; il faut s'accuser devant le

Seigneur de sa lâcheté, de son peu de ferveur et d'amour; il faut se présenter à lui comme un pauvre et un mendiant, ou comme un aveugle et un malade, ou enfin comme sa foible créature, le priant qu'il en ait pitié et compassion. »

Ainsi parloit la mère Scholastique à sa nièce, et elle lui donna encore bien d'autres instructions là-dessus, qu'il seroit trop long de décrire. Mais on peut juger encore mieux de l'excellence de ses avis par les progrès merveilleux que Virginie fit dans la sainte oraison. Les dispositions de son ame d'abord après sa conversion, qui furent un vif regret de ses fautes, et une sincère volonté de ne rien refuser à Dieu, ces dispositions, dis-je, furent comme la clef qui lui ouvrit la porte de ce saint exercice. Elle y eut alors une grande facilité, parce que, dans cette première ferveur, son cœur étoit plein de Dieu, et qu'elle ne savoit presque penser à autre chose, portant partout avec elle le souvenir de ses miséricordes, et le désir de les reconnoître par son amour et sa fidélité. Dieu l'y favorisoit de beaucoup de grâces sensibles; elle y goûtoit des joies intérieures et des consolations merveilleuses : c'étoit un enfant que Jésus-Christ tenoit entre les bras de sa miséricorde, et qu'il nourrissoit du lait de son infinie bonté.

Cela dura environ deux ans et demi. Mais peu à peu les consolations furent moins sensibles, excepté que quelquefois Dieu se faisoit sentir à son cœur avec plus de tendresse; et enfin elle passa à un état d'oraison plus intérieur et plus recueilli : en même temps ses

vues sur les vérités de la religion devinrent plus lumineuses; et Dieu, agissant par sa grâce dans le centre de son ame, lui imprimoit plus vivement et plus intimement ces grandes vérités, et un plus grand courage pour les vertus que la nature redoute, et qui sont propres aux ames appelées à la plus haute perfection. Virginie sentoit ces dispositions intérieures, et ne savoit pas les expliquer à la mère Scholastique ; mais cette mère éclairée dans les voies de la grâce les démêloit aisément; et sans s'arrêter à les lui développer, elle lui donnoit des avis sur la fidélité que Dieu demandoit d'elle, et lui faisoit faire tous les sacrifices qu'il exige des ames qu'il veut plus particulièrement honorer de ses sacrées communications.

Ainsi Virginie, fidèle à bien faire la méditation comme sa tante le lui avoit appris; fidèle à employer les moyens qu'elle lui avoit montrés pour y apporter les dispositions convenables, et pour la faire avec fruit; fidèle à faire de bonnes résolutions et à les garder, ce qui est essentiel; fidèle à ne rien refuser à Jésus-Christ; fidèle à pratiquer les vertus et à suivre les conseils évangéliques; Virginie, dis-je, fit des progrès merveilleux dans l'oraison; et si elle ne s'éleva guère au-dessus de la méditation ordinaire, elle n'en devint pas moins parfaite, et l'usage de la méditation y contribua merveilleusement.

Il sembloit que Dieu attendoit qu'elle lui eût fait le sacrifice de Rosalie, pour se communiquer avec plus de miséricorde à son ame dans l'oraison. Le lendemain du jour que

cette pieuse fille s'enferma avec les trois Maries dans le monastère pour la retraite, Virginie, selon la permission que son confesseur lui avoit donnée, devoit faire la sainte communion. A son action de grâces, s'entretenant amoureusement avec Jésus-Christ, elle lui dit entre autres choses: « C'est à présent, ô mon divin Sauveur! que je puis dire, dans la vérité, que je n'ai plus que vous; mais que j'ai de plaisir de pouvoir le dire! Vous savez, ô mon divin maître! que mon intention a toujours été de ne m'attacher qu'à vous, depuis que vous m'avez fait la grâce de me séparer du monde pour me recevoir dans votre service: je désire de tout mon cœur, mon Dieu et ma miséricorde, de vivre jusqu'à la mort dans les mêmes sentiments. Oui, je veux être uniquement à vous, et bien à vous: que vous seul soyiez mon trésor et mon partage! Je vous remercie de m'avoir ôté cette amie: comme je l'avois reçue de vous, je vous la rends, et m'en sépare volontiers pour l'amour de vous. Peut-être que j'y étois encore trop attachée, et que cela ne vous étoit pas agréable; ainsi c'est une grâce que vous me faites de me l'ôter, et c'est un nouveau sujet que j'ai de reconnoître vos miséricordes sur ma pauvre ame. Que si vous voyez, ô mon amour! que mon cœur tienne encore à quelque chose qui ne soit pas vous ou pour vous, arrachez-le aussi, sans avoir aucun égard à ce qu'il en pourra coûter à ma misérable nature. Je ne veux rien conserver dans moi qui blesse votre très-sainte et très-juste délicatesse, ô l'époux de mon ame! Permettez-moi de vous appeler

ainsi, quoique j'en sois bien indigne. Non, je ne veux rien conserver dans moi qui ne soit pour vous; et je désire que tout ce qui est en moi ne serve qu'à vous aimer et à vous glorifier.»

Ces sentiments n'étoient pas superficiels dans le cœur de Virginie; il en étoit plein, et il ne les exprimoit aux pieds de son Sauveur, que comme un bassin qui, rempli d'eau plus qu'il n'en peut contenir, la laisse répandre par surabondance. Aussi cet adorable époux de son ame, qui en pénétroit les plus secrets replis, et qui voyoit avec une complaisance paternelle ses salutaires dispositions, lui accorda, comme nous avons dit, une plus grande facilité de se recueillir en lui dans l'oraison; en sorte qu'elle y pénétroit bien mieux qu'auparavant la grandeur de nos mystères, le prix de la vertu, les différentes industries que les saints ont employées, et que l'amour sacré inspire pour la pratiquer parfaitement, et toute la beauté de la perfection chrétienne; et à mesure qu'elle concevoit mieux ces vérités, son cœur les goûtoit avec plus d'ardeur, d'onction et de suavité, ce qui lui faisoit encore mieux sentir la vanité des choses du monde, le néant des créatures, l'illusion de tout ce qui est passager. Elle ne pouvoit plus plus penser à ces choses sans en ressentir du dégoût, et ne savoit plus trouver de contentement et de plaisir que dans Dieu, et dans les choses de Dieu.

Nous devons cependant ajouter ici que cet état ne dura pas, qu'il fut suivi d'un autre aussi rigoureux que celui-là étoit consolant pour son ame; car quel fonds aurions-nous

pu faire sur sa piété nourrie de consolation, si elle n'avoit pas été éprouvée pour être mieux épurée? Aux lumières succédèrent les ténèbres; aux consolations sensibles, les privations et les aridités; à la paix et au calme de l'ame, l'orage des tentations et des tribulations. C'est l'apanage des ames fortes et généreuses; Virginie y participa, comme on le verra dans son lieu.

CHAPITRE XII.

Fruits de la sainte communion.

De tous les péchés de la vie passée, que Virginie pleuroit avec plus de regret, celui des irrévérences qu'elle avoit commises dans l'église, et le défaut de dispositions qu'elle avoit apporté à la communion, la touchoient davantage: elle ne pouvoit les rappeler à son souvenir sans répandre des larmes, et sans s'en affliger aux pieds de Jésus-Christ.

« Hélas! disoit-elle un jour à ce divin Sauveur, toute pénétrée d'un vif repentir de ses fautes; hélas! mon Dieu, qu'étois-je donc alors, et comment me souffriez-vous avec tant de bonté? Non, je n'étois rien moins que chrétienne; car si je l'avois été véritablement, si j'avois été bien convaincue de votre présence réelle dans le sacrement de l'autel, comment aurois-je jamais osé entrer dans votre saint temple avec tant de dissipation?

comment aurois-je osé y égarer les yeux avec scandale? comment aurois-je osé y parler et y rire, ainsi que je faisois si souvent?

J'allois alors à l'église, non pas pour vous adorer et vous prier, mais parce que c'étoit la coutume, pour ne point paroître infidèle, pour y être vue, et pour voir les autres; pour m'y montrer avec orgueil, et pour m'y faire remarquer, moi qui ne méritois que des mépris et d'être rebutée de tout le monde. Si je vous priois, je ne savois ce que je disois, je ne m'entendois point moi-même, je laissois courir mon esprit partout où mon imagination folle et volage l'emportoit. Bien loin d'être modeste et de vous marquer mon respect, mes yeux parcouroient tous les objets qui venoient se présenter à moi; ma contenance étoit toute mondaine; j'affectois un air de superbe et de fierté, lorsque j'aurois dû m'anéantir devant vous. O mon Dieu! je venois dans votre saint temple, où les pécheurs se purifient de leurs fautes, oui, j'y venois pour me charger de nouveaux péchés par mon orgueil, ma dissipation volontaire, et les irrévérences que j'y commettois.

Et vous, mon Dieu, Dieu d'une bonté infinie, vous m'y souffriez avec patience, vous m'y invitiez à revenir à vous par de salutaires remords que vous me donniez, et que j'étouffois avec une infidélité que je devrois pleurer toute ma vie! Vous m'y attendiez à pénitence, par un excès de miséricorde dont je faisois alors si peu de cas, et que je ne puis aujourd'hui me lasser d'admirer. Donnez-moi, mon Dieu, des larmes abondantes pour pleurer à vos pieds

sacrés tant de scandales que j'ai commis en votre sainte présence, tant de péchés que j'ai faits, et que j'ai donné occasion aux autres de faire : donnez-moi la contrition des saints pénitents, et purifiez mon ame par les mérites de votre précieux sang, en sorte qu'il n'y reste aucune tache, ni aucun vestige de tant de crimes. »

Toutes les fois qu'elle repassoit dans son esprit les communions qu'elle avoit faites sans y apporter les dispositions nécessaires, son cœur en étoit percé de douleur. « Je me confessois, disoit-elle dans une occasion à la mère Scholastique, je me confessois, et comment ? Je m'accusois de mes péchés comme si j'avois raconté une histoire indifférente : si j'avois de la peine à en expliquer quelqu'un qui me paroissoit plus grand ou plus pénible à dire, je m'excusois, et je tâchois d'en diminuer la laideur. Ma contrition n'étoit rien moins que sincère : je ne disois pas que je voulois retomber dans les mêmes fautes, cela eût été trop grossier, mais ma volonté n'y étoit pas moins attachée. La vertu me paroissoit d'une pratique trop gênante : j'aimois ma liberté toute entière ; je ne voulois me faire aucune violence : je disois à Dieu, de bouche, que je ne voulois plus l'offenser ; et mon cœur, par mes affections, démentoit mes lèvres. Cependant, par un aveuglement déplorable et une dissipation extrême, je sortois du tribunal assez contente de moi-même ; et dans cet état, ô mon Dieu, je n'y puis penser sans horreur ! dans cet état, ma bonne tante, j'allois froidement me présenter à la sainte table

pour y recevoir notre Seigneur Jésus-Christ.

Mon bon Dieu! toutes les fois que j'y pense, mon cœur en est déchiré de douleur. Il me semble que, si on me le permettoit, je me réduirois en poudre par les plus grandes macérations, pour réparer des crimes si énormes! Comment! que j'aie été un Judas! qu'en communiant, j'aie mangé mon jugement! que j'aie trahi mon Sauveur, et que j'aie, autant qu'il a été en moi, renouvelé dans mon ame son crucifiement! Cette pensée me met presque hors de moi-même. Quelquefois j'en suis si frappée, qu'il faut que je l'éloigne de mon esprit, et que je me jette entre les bras de la miséricorde de Dieu; sans quoi, ou je tomberois peut-être dans le découragement, ou je donnerois dans quelque excès de pénitence, et je manquerois à vos ordres. »

Elle lui disoit encore, dans une autre rencontre: « Lorsque j'entre dans l'église, et que je me souviens des profanations que j'y ai commises par mes irrévérences, et surtout par mes confessions et communions si mal faites, je voudrois, si je l'osois, me prosterner sur le seuil de la porte pour y faire une amende honorable au très-saint Sacrement, et je ne voudrois m'avancer dans l'intérieur de l'église qu'en m'y traînant à genoux, la tête profondément inclinée, et mon visage couvert d'un voile, comme ne méritant pas de jeter les yeux sur le tabernacle dont j'ai osé m'approcher autrefois avec tant de péchés, et sans volonté de m'en corriger. »

On ne peut guère ajouter aux sentiments de contrition dont elle fut pénétrée la pre-

mière fois qu'elle communia après sa conversion. D'une part, le repentir de ses péchés la touchoit profondément; de l'autre, la vue de la miséricorde de Dieu, qui les lui avoit pardonnés, la touchoit encore davantage. A sa préparation, selon qu'elle le rapporta depuis à la mère Scholastique, elle s'étoit présentée à Jésus-Christ dans les sentiments de saint Pierre, lorsqu'après son reniement il eut le bonheur de voir son divin maître ressuscité; c'est-à-dire, dans des sentiments de confusion d'elle-même, et de regret d'avoir offensé cet aimable Sauveur; et cela lui avoit fait répandre beaucoup de larmes: mais quand elle eut communié, après l'avoir profondément adoré dans son cœur, elle avoit employé tout le temps de son action de grâces à pleurer à ses pieds ses fautes passées, à lui en demander de nouveau pardon, à lui protester qu'elle ne vouloit plus servir que lui, à le conjurer de la soutenir dans la résolution qu'elle avoit prise, à le remercier de tout son cœur de la grâce qu'il lui avoit faite de la convertir, et de s'être donné à elle dans ce divin sacrement, sans avoir égard à ses péchés, qui l'en avoient rendue si indigne. Depuis ce temps-là Virginie approchoit de la sainte table avec un respect et une modestie extérieure, qui réparoit parfaitement au-dehors les mauvais exemples qu'elle avoit pu donner par ses irrévérences passées; et ce respect, cette modestie extérieure n'étoit qu'une foible marque des sentiments d'adoration dont son cœur étoit saintement pénétré. Elle ne se relâcha jamais dans la suite, de ces pieuses dispositions, quoiqu'on

lui eût accordé la communion fréquente, et enfin la communion journalière : jamais le fréquent usage de ce sacrement adorable ne le lui rendit familier; jamais elle n'en approcha par coutume, et avec la moindre inattention.

Son confesseur, très-instruit des règles qu'on doit observer dans la dispensation des sacrés mystères, et très-attentif à ne lui permettre d'y participer qu'autant qu'il voyoit en elle les dispositions requises pour le faire avec fruit, trouvoit aussi en elle une parfaite docilité, soit qu'il lui permît d'en approcher, soit qu'il jugeât quelquefois à propos de l'en priver. S'il lui refusoit de communier, elle entroit dans ses vues, et s'accusoit d'en être elle seule la cause; elle s'en reconnoissoit indigne, se proposoit de mieux travailler à son amendement pour ôter les obstacles, et s'humilioit profondément dans son cœur. S'il lui accordoit la sainte communion, elle recevoit cette faveur avec une égale humilité, et de grands sentiments d'actions de grâces, et s'excitoit de tout son cœur à toujours faire mieux, afin de pouvoir communier plus souvent. Mais ce qu'on doit remarquer plus particulièrement, jamais Virginie n'approcha de ce sacrement sans un grand recueillement, sans une volonté sincère de se corriger de ses défauts, sans un désir de s'unir à Jésus-Christ, de le servir fidèlement, et sans être véritablement pénétrée de reconnoissance; aussi ne communioit-elle point qu'elle ne retirât beaucoup de fruit de ce divin aliment: comme il étoit toute sa consolation, il étoit aussi sa force; et les progrès qu'elle fit dans la piété montrent assez

qu'elle y puisoit des trésors de grâces très-abondantes, et une vie plus céleste que terrestre.

Nous pouvons attribuer à ce grand sacrement la ferveur avec laquelle elle se soutenoit dans le service de Dieu, sa patience admirable dans les occasions fâcheuses, et surtout dans les contradictions domestiques qu'elle souffroit presque journellement; son attention à éviter les moindres fautes, et à profiter de tous les moyens de s'avancer dans la piété.

Voici une pratique qu'elle avoit, et qui est bien digne de remarque. Elle se soutenoit d'une communion à l'autre, en profitant des occasions que la Providence lui offroit de faire des actes de vertu; et alors elle se disoit à elle-même : Voici un bon moyen de reconnoître la grâce que Dieu m'a faite de le recevoir dans mon cœur; ne le laissons pas échapper, et offrons-le-lui en actions de grâces. De même, si elle étoit tentée de commettre quelque faute, elle disoit : Eh! veux-je donc faire cette tache à mon ame, et lui causer cette difformité? et comment oserai-je me présenter à Jésus-Christ avec cette laideur, lorsqu'il viendra dans moi à la sainte communion? Ainsi elle tâchoit d'éviter les moindres fautes, pour être mieux disposée à recevoir notre Seigneur, et elle étoit fidèle à pratiquer souvent des actes de vertu, en les lui offrant en reconnoissance de la communion qu'elle avoit faite.

Un jour, s'entretenant avec ce divin Sauveur, elle lui disoit : « Puisque vous vous donnez à moi avec tant de miséricorde, il est bien juste que vous y trouviez une demeure qui ne

vous soit pas incommode : mon cœur sera votre berceau (car elle disoit ceci aux fêtes de Noël); mais si ce cœur étoit infecté du péché, quelque léger qu'il fût, ce seroit vous faire reposer dans un berceau d'épines. Ah! adorable et aimable enfant, serois-je si ingrate que de vous offrir une couche si fâcheuse! Non, non, je veux vous en présenter une où vous reposiez avec complaisance ; il n'y aura ni piquant ni poussière ; elle sera ornée de fleurs d'une odeur suave, sur lesquelles vous vous reposerez avec plaisir. Mais, mon divin maître, demeurez-y toujours, et ne souffrez pas que je vous en fasse sortir par mes infidélités. »

Au commencement de sa conversion, elle étoit si pénétrée du regret de ses fautes, que quand son confesseur lui permettoit de communier, elle s'en humilioit profondément, s'en réputant très-indigne; c'est ce qui fit qu'elle lui dit dans une occasion : « Mon père, je vous ai déclaré tous mes péchés du mieux que j'ai pu; vous voyez combien ils ont été grands, combien j'ai abusé des grâces de Dieu, combien je lui ai été infidèle; cependant, vous permettez à une misérable comme je suis, de communier! Ne devrois-je pas plutôt, après tant d'ingratitudes, ne m'approcher de Jésus-Christ que très-rarement ?» Son confesseur la rassura là-dessus ; et docile à ses avis, elle s'en approchoit avec une humble obéissance, et une confiance mêlée de respect, d'adoration et de crainte. Ensuite, son confesseur voyant sa fidélité à suivre ses avis, son exactitude à remplir ses devoirs, son attention à se corriger de ses défauts, sa ferveur dans la pratique

de vertus, et lui ayant accordé la communion fréquente, elle ne laissoit pas de s'en approcher toujours avec une grande humilité, et un sentiment très-sincère de sa bassesse et de son indignité; mais la confiance et l'amour prenant le dessus dans son cœur, elle alloit à la sainte table avec un ardent désir d'y recevoir son Sauveur, une sainte avidité de se nourrir de son adorable corps, et un amoureux empressement de s'unir à lui comme à l'objet de toutes ses affections, et à la vie de son ame.

Dès le matin, aux jours qu'elle devoit communier, elle portoit, en s'éveillant, son cœur au très-saint Sacrement, et disoit avec un saint transport : « O mon Sauveur ! j'aurai donc aujourd'hui le bonheur de vous recevoir ! que je suis heureuse ! préparez-moi vous-même à ce grand bien, bannissez de mon cœur tout ce qui pourroit vous déplaire, et mettez-y les dispositions qui vous seront les plus agréables. Il lui arriva même, dans une occasion, qu'en s'éveillant, elle fut tout-à-coup si vivement touchée de la pensée qu'elle devoit communier ce jour là, que, dans un moment extraordinaire de ferveur, elle s'écria, en levant les yeux et les mains vers le ciel : « O mon divin Jésus ! ô mon Sauveur ! je vous recevrai aujourd'hui ! oui, j'aurai ce bonheur ! » et elle demeura ainsi l'espace d'un *Pater* dans les transport d'une joie intérieure, mais si douce et si sensible qu'elle ne lui permit pas d'en dire davantage, et fit couler tout-à-coup de ses yeux comme un torrent de larmes d'amour et de reconnoissance.

Aux jours qu'il ne lui étoit pas permis de communier, elle se dédommageoit de cette privation en le faisant spirituellement à la sainte messe, et en réitérant ses désirs dans toutes les heures de la journée. Nous verrons dans la suite, lorsqu'on lui accorda la communion journalière, qu'elle ne vivoit plus, pour ainsi dire, que de ce divin aliment, tant elle étoit unie à Jésus-Christ, et tant elle étoit fidèle à se conserver dans le recueillement.

Quoique depuis sa conversion elle fût ordinairement recueillie, évitant toute dissipation, et élevant souvent son cœur à Dieu; cependant elle l'étoit plus particulièrement dans les jours qu'elle avoit communié, et elle gardoit un plus grand silence. Nous ne finirions point si nous voulions entrer dans le détail de toutes ses dispositions et de toutes ses pieuses pratiques au sujet de la sainte communion; il suffit de dire qu'elle y trouvoit sa force, son trésor, et toutes ses délices; qu'elle ne négligeoit rien pour s'y disposer avec piété, et qu'elle ne communioit jamais sans retirer de grandes grâces de celui qui en est la source inépuisable.

CHAPITRE XIII.

Diverses pratiques de piété de Virginie.

Dès que Virginie se fut convertie entièrement à Dieu, la mère Scholastique s'appli-

qua plus à lui inspirer de vifs sentiments de contrition, qu'à lui proposer beaucoup de pratiques de dévotion, qui l'eussent peut-être plus gênée par leur grand nombre, qu'elles n'eussent servi à la soutenir et à la faire avancer dans le bien. Elle se contenta de lui tracer une règle de conduite telle que nous l'avons marquée dès le commencement, et laissa ensuite à sa ferveur à entreprendre quelque chose de plus que ce qu'elle lui avoit prescrit, étant persuadée que ce qu'elle se proposeroit elle-même, par un mouvement d'ardeur et d'amour, lui seroit plus utile, selon que son confesseur, à qui elle en laissoit l'examen, l'auroit approuvé.

Elle vit bientôt que cette conduite lui avoit réussi ; car après que Virginie eut commencé à suivre fidèlement la règle qu'elle lui avoit donnée, Dieu répandant sur son ame de nouvelles grâces qui l'éclairoient et l'animoient toujours plus dans la pratique de la vertu, elle sentit un grand désir de faire des pénitences corporelles, animée à cela par la vue encore plus pénétrante de ses fautes passées, et par le désir de s'en purifier toujours plus, afin d'être plus agréable à Jésus-Christ, à qui elle avoit un extrême désir de plaire uniquement. Ainsi elle en conféra avec la mère Scholastique ; et de son avis elle le proposa à son confesseur, qui, de concert avec cette pieuse mère, lui donna là-dessus des règles de discrétion et de mortification dont elle s'acquitta toujours très-fidèlement. Nous n'avons pas su en détail quelles furent les austérités qu'on lui permit ; mais on peut conclure, par ce

qu'elle dit un jour à son amie Rosalie, que ces règles étoient si bien proportionnées à son tempérament et à ses occupations, qu'elles ne l'empêchèrent pas de remplir ses occupations ni les devoirs de son état, par aucune altération qu'elles causassent à sa santé.

Voici quelques pratiques de dévotion qu'elle se proposa, et que son confesseur et la mère Scholastique trouvèrent très-conformes aux principes de la vie spirituelle. Premièrement, elle suivoit l'esprit de l'Eglise dans les distributions des fêtes, et la mémoire solennelle qu'elle nous y propose des mystères de notre Seigneur; s'y préparant avec grande piété, conformant ses sentiments à ces solennités, et se soutenant ainsi d'une fête à l'autre dans une dévotion habituelle. Ainsi elle employoit le temps de l'avent à se préparer à célébrer saintement la fête de la nativité de notre Seigneur; celui du carnaval, à se disposer à la sainte quarantaine; le carême, à se préparer à la résurrection de Jésus-Christ; et le temps pascal, à se préparer à recevoir le Saint-Esprit, à célébrer saintement la fête de la très-sainte Trinité et celle de la fête-Dieu; et poursuivoit ainsi le reste de l'année.

La méthode qu'elle gardoit dans ses préparations consistoit beaucoup dans des sentiments intérieurs, et dans des actes de piété conformes aux vertus dont Jésus-Christ nous donne l'exemple dans ses divins mystères: par exemple, elle gardoit un plus grand silence dans le temps de l'avent, pour imiter la vie cachée et silencieuse de Jésus-Christ dans le sein de sa mère; et en élevant son cœur

vers lui dans le jour, elle lui demandoit avec ferveur la grâce de naître spirituellement dans son ame, par l'imitation de ses vertus, et surtout de son humilité et de sa douceur, dont il nous donne de si beaux exemples dans ce mystère; elle lui demandoit aussi l'enfance spirituelle, l'innocence, la candeur, et toutes les vertus dont cette enfance est assortie.

Depuis l'octave de l'épiphanie jusqu'au carême, elle faisoit tous les mercredis et les vendredis une amende honorable devant son crucifix, pour réparer les dissipations et toutes les folles joies auxquelles elle s'étoit livrée dans ce temps-là avant sa conversion, et elle faisoit ordinairement cette pratique avec de grands sentiments de contrition. Elle se tenoit plus retirée dans le carême que dans les autres temps, pour tenir, disoit-elle, compagnie à Jésus-Christ dans le désert; elle y évitoit avec plus d'attention de parler inutilement; et dans ses oraisons elle méditoit sur la passion de notre Seigneur, dont elle distribuoit les différentes parties dans la semaine, en sorte que dans chaque semaine elle la parcouroit toute entière. Elle lisoit aussi un chapitre de l'excellent livre des Souffrances de Jésus-Christ, afin de mieux se nourrir spirituellement, pendant toute la sainte quarantaine, des anéantissements et de la croix de son Sauveur. Mais dans la semaine sainte elle s'appliquoit plus particulièrement à contempler Jésus-Christ sur la croix, et elle avoua dans la suite à la mère Scholastique, que cette pratique lui avoit beaucoup servi à comprendre les sacrés mystères qui sont renfermés dans

Jésus-Christ crucifié; que cela lui avoit donné une haute estime pour les souffrances, et que quelquefois, quand Dieu lui faisoit part de sa croix, elle sentoit dans son ame un certain goût délicieux pour les souffrances, et qu'elle les envisageoit alors comme un des plus précieux gages que Jésus-Christ pût lui donner de son amour.

Se trouvant, dans une rencontre, exposée à une humiliation très-pénible pour l'amour-propre, Dieu lui donna alors une vue du prix des humiliations si frappante, que bien loin d'en être affligée, elle regarda celle-là comme un honneur que Dieu lui faisoit, et elle lui dit dans un sentiment d'admiration et d'étonnement: « Hélas! Seigneur, qu'ai-je fait pour mériter que vous me croyiez digne de vous être associée dans vos sacrés anéantissements? Je ne suis que la moindre de vos servantes, et vous me traitez en épouse favorite. » C'est là sans doute penser selon la sagesse de Jésus-Christ, et possédèr l'esprit de l'évangile. Elle ne parloit de la croix qu'avec une piété et une onction qui prouvoit bien qu'elle en étoit la disciple. Elle célébroit avec grande dévotion les fêtes de l'invention et de l'exaltation de la sainte croix, jeûnant la veille, faisant toujours quelque pénitence extraordinaire, selon que son confesseur le trouvoit à propos; communiant ces jours-là, et les passant dans la retraite et le silence, afin, disoit-elle, de trouver spirituellement ce précieux bois qui qui a servi d'instrument à mon divin Sauveur pour ma rédemption, de le placer dans mon cœur, et l'y exalter comme l'étendard du

royaume de Jésus-Christ, qui seul doit régner en moi.

C'est par ce respect et cet amour qu'elle avoit pour la croix, que toutes les fois qu'elle en faisoit le signe sur soi, ce n'étoit jamais rapidement et sans attention; mais au contraire elle le faisoit posément, et avec une dévotion intérieure et extérieure qui édifioit ceux qui la voyoient. Elle avoit aussi une dévotion particulière aux sacrées plaies de notre Seigneur Jésus-Christ, et elle les baisoit souvent avec une tendresse et une onction pleine d'amour, sur son crucifix; mais ordinairement lorsqu'elle les contemploit en esprit, après les avoir parcourues les unes après les autres avec différents sentiments de respect, de componction et d'amour, elle s'arrêtoit à celle du sacré côté, elle s'y cachoit comme dans l'asile de son ame; et, disoit-elle un jour à la mère Scholastique, quand j'y suis une fois entrée, je n'en voudrois jamais sortir, parce que j'y trouve l'immense étendue de l'amour de mon divin Sauveur; que je m'y perds; que j'ai de la joie de m'y perdre, et que je voudrois tellement m'y perdre que je ne me retrouvasse jamais. Car, ajoutoit-elle, ma chère tante, quand je sors de là, et que je me retrouve, ah! que je trouve en même temps de misères avec moi! au lieu que dans le cœur de Jésus-Christ, où j'entre en esprit à la faveur de cette sacrée plaie, je ne vois que vertus, que perfections, que grâces, que bonté, que miséricorde, qu'amour. Hélas! comment n'y serois-je pas volontiers, et comment pourrois-je en sortir sans regret, sans un désir ardent d'y rentrer! Elle ne par-

loit du sacré cœur de Jésus-Christ qu'avec des transports de ferveur, et elle n'y pensoit presque jamais que le sien ne fût embrasé d'amour. Parlant de ce divin cœur avec sa chère Rosalie, elle lui disoit, mais avec une ardeur dont même son visage étoit enflammé : « Ah ! ma bonne Rosalie, entrons souvent en esprit dans cet adorable cœur ; là est le trône de la miséricorde, le trésor des grâces, et un océan immense de charité. » Il lui arrivoit souvent, lorsqu'elle étoit devant le très-saint Sacrement, de dire à Jésus-Christ : Permettez-moi de mettre mon cœur vis-à-vis du vôtre, afin qu'il participe à vos divines ardeurs, et qu'il en soit embrasé. Hélas ! ajouta-t-elle un jour, c'est trop peu qu'il en soit embrasé ; je voudrois qu'il en fût dévoré, et tout-à-fait consumé, en sorte qu'il n'en restât rien, et que le vôtre en prît la place. » On peut comprendre, par ce que nous venons de rapporter, comment elle célébroit les autres fêtes de notre Seigneur. Elle en faisoit aussi de même aux fêtes de la très-sainte Vierge, en qui, après notre Seigneur Jésus-Christ, elle avoit mis toute sa confiance. Elle jeûnoit ordinairement les veilles de ces fêtes. Elle ne passoit aucun jour sans réciter son chapelet, ce qu'elle faisoit à genoux, et avec une grande dévotion ; elle l'invoquoit dans toutes ses difficultés, dans les tentations et dans les autres peines. Elle avoit aussi recours à sa protection pour obtenir des grâces particulières, lorsqu'elle voyoit qu'elle avoit de la peine ou à corriger quelque défaut, ou à pratiquer quelque acte de vertu. Tous les matins elle se mettoit sous sa protec-

tion; elle en faisoit de même lorsqu'elle sortoit de la maison, et elle la prioit de lui obtenir du Seigneur la grâce d'imiter sa modestie et son dégagement du monde; elle la conjuroit, avec toute l'ardeur de son cœur, de lui servir de mère, et de l'agréer au nombre de ses filles. Elle méditoit souvent sur ses vertus et sur les grâces que Dieu lui avoit faites; et elle entroit alors dans des sentiments d'une joie toute sainte, se félicitant des bienfaits immenses qu'elle avoit reçus de Dieu, et de la gloire à laquelle il l'avoit élevée. Elle en parloit avec une ferveur et une dévotion qui en inspiroient ordinairement aux autres; c'est ce qui faisoit dire à Rosalie, que quand elle vouloit ranimer sa dévotion envers la très-sainte Vierge, elle ne trouvoit guère de meilleur moyen que d'en parler avec Virginie.

Quoiqu'elle honorât tous les saints, qu'elle les invoquât souvent, parce disoit-elle, qu'ils sont tous amis de Dieu, tous ses favoris, tous ses enfants bien aimés, tous unis à lui, et tous frères cohéritiers de Jésus-Christ, tous pleins de charité pour nous et de compassion pour nos misères et les dangers auxquels nous sommes exposés ici-bas, tous enfin très-puissants auprès de Dieu; elle avoit une dévotion particulière à saint Joseph, à saint Jean l'évangéliste, à sainte Magdelaine, à sainte Gertrude.

Elle disoit dans une rencontre à Rosalie: « Quand je pense à saint Joseph, je ne puis le faire sans me sentir pénétrée en même temps d'amour pour la vie recueillie et silencieuse: il est véritablement le modèle de la vie inté-

rieure; car la sienne ne fut qu'une continuelle récollection; il étoit sans cesse dans une dépendance entière de la Providence; il n'agissoit que sous la conduite du Saint-Esprit; il étoit retiré chez lui, tout appliqué à contempler Jésus-Christ, et à travailler pour lui. Mon Dieu! que cette vie me ravit! que nous verrions de grandes merveilles si nous pouvions découvrir ce qui se passoit alors dans son cœur! Quelle devoit être, disoit-elle encore; la vertu de ce saint, pour avoir été trouvé digne d'être le père nourricier de Jésus-Christ, et l'époux de sa divine Mère! ou plutôt, quelle vertu ne possédoit-il pas dans un éminent degré?» Mais ce qui la ravissoit encore dans ce grand saint, c'étoit, disoit-elle, le bonheur qu'il avoit eu de voir Jésus-Christ et sa sainte Mère, et d'être toujours avec eux. Oh! s'écrioit-elle une fois, étant dans la caverne du jardin de ses parents avec Rosalie, et parlant de ce saint: «Oh! quelles conversations! quels entretiens! quelles instructions recevoit-il de Jésus-Christ! quels exemples de sa divine Mère! quelles grâces, quel accroissement de grâces, ne recevoit-il pas! quels étoient les sentiments de son cœur! Elle avoit pris aussi, pour ses protecteurs auprès de Dieu, saint Jean l'Evangéliste, tant à cause qu'il étoit le disciple bien aimé de Jésus-Christ, que parce, disoit-elle, qu'il excelloit en pureté, qu'il avoit eu le bonheur de reposer sur le sein du Sauveur, par une douce contemplation à la dernière cène; qu'il s'étoit tenu constamment au pied de la croix, et que Jésus-Christ lui avoit fait l'honneur de le charger de sa divine mère; ce qui lui inspiroit

pour ce saint Évangéliste une vénération et une dévotion particulière. Elle en avoit également pour sainte Magdeleine, à cause de sa pénitence et de l'ardent amour dont elle l'avoit accompagnée, ce qui faisoit qu'elle s'adressoit souvent à elle pour lui obtenir la grâce de pleurer ses péchés, et de le faire amoureusement. Enfin, sa dévotion envers sainte Gertrude étoit tendre et affectueuse, parce que, disoit-elle à la mère Scholastique, j'ai lu dans sa vie que Jésus-Christ avoit dit d'elle qu'il reposoit avec complaisance dans son cœur; ce qui, en lisant ce trait, me causa une joie secrète, mais si douce et si pleine de vénération pour cette sainte, que depuis ce temps-là je me sens toujours portée à l'invoquer lorsque je désire de bien me préparer à la sainte communion.

Sa dévotion, son respect, son amour et sa reconnoissance envers son ange gardien, étoient admirables : elle lui demandoit souvent pardon d'avoir si mal répondu par le passé à ses soins et à ses inspirations; elle le faisoit aussi tous les soirs à son examen : après avoir demandé pardon à Dieu de ses fautes, elle le prioit tous les matins de lui continuer son assistance, et lui promettoit de lui être docile; elle se mettoit sous sa conduite, comme un petit enfant sous la vigilance de son tutenr et de son protecteur. Elle renouveloit le même sentiment plusieurs fois dans le jour : elle jetoit quelquefois des regards intérieurs sur lui, tant pour lui témoigner sa reconnoissance, que pour implorer son assistance, selon les occasions difficiles où elle se trouvoit; enfin,

lorsqu'il lui arrivoit de commettre quelque faute, et qu'elle se trouvoit ensuite en liberté pour en demander pardon à Dieu, elle le faisoit aussi à son ange gardien, se promettant et lui promettant d'être plus docile, et de mieux profiter de ses charitables soins. Telles étoient, du moins en partie, les pratiques de dévotion de Virginie, toujours animées de ferveur, et dont elle s'acquittoit toujours avec grand avantage pour son ame. Son amour industrieux lui en faisoit quelquefois faire d'autres; mais le détail en seroit trop long; il suffit de remarquer que c'étoit toujours de l'avis de son confesseur, et avec une piété qui prouvoit bien qu'elle ne cherchoit qu'à plaire à Jésus-Christ, et s'avancer dans la voie de la perfection.

CHAPITRE XIV.

Rosalie entre dans le noviciat. Avis de la mère Scholastique à Virginie.

ROSALIE avoit fini sa retraite, et sa mère se flattoit de l'avoir encore quelques jours dans sa maison, avant qu'elle s'enfermât tout-à-fait dans le monastère; mais cette pieuse fille, qui ne soupiroit qu'après le moment de commencer les exercices de la religion, la supplia avec tant d'instance de lui permettre d'entrer dans le noviciat, qu'elle ne put le refuser à sa ferveur.

Les trois Maries n'avoient pas recueilli de moindres fruits de leur retraite : comme elles n'avoient jamais fait de si sérieuses réflexions sur les vérités chrétiennes, elles en furent plus frappées et plus touchées. Outre ce qu'elles en avoient considéré dans leurs méditations, dont elles avoient tâché de s'acquitter avec beaucoup d'application, la mère Scholastique les avoit beaucoup aidées, par ses entretiens, à mieux approfondir ces importantes vérités, qu'elle leur développoit et leur mettoit comme sous les yeux avec l'éloquence des saints ; et Dieu opérant dans leur cœur par sa grâce, on ne peut exprimer combien elles étoient touchées.

Marie Carracioli conçut tant de regret de ses vanités passées, qu'elle se détermina absolument à renoncer à toutes les prétentions qu'elle pouvoit avoir dans le monde, et à embrasser, pour le reste de ses jours, une vie de retraite et de pénitence ; mais comme elle voyoit qu'il lui seroit trop difficile de suivre ce plan de piété tel qu'elle se le proposoit, si elle restoit dans le siècle, elle conclut de suivre l'exemple de Rosalie, qui lui paroissoit bien plus propre à seconder l'ardeur de ses désirs pour le recueillement et la pénitence. Dans cet état, disoit-elle en elle-même, je n'aurai rien à démêler dans le monde, et je serai toute à Dieu et toute à moi, pour m'immoler à Dieu ; je pourrai vaquer aux exercices de piété avec une liberté entière de sévir contre mon corps autant qu'on me le permettra, afin de satisfaire à la justice de Dieu, à la quelle je suis tant redevable. Ainsi

Dieu avoit mis dans son cœur deux excellents sentiments qui ne pouvoient que la conduire bien loin dans la perfection : l'un étoit un sentiment extraordinaire de contrition, qui lui découvroit toute la difformité de ses fautes passées, et qui lui faisoit paroître douces les plus rudes austérités, en comparaison des peines de l'enfer, qu'elle avoit tant de fois méritées ; l'autre étoit un tendre sentiment de reconnoissance envers Dieu, qui avoit usé de tant de miséricorde à son égard, en la frappant d'une dangereuse maladie pour la ramener à lui, et en la guérissant ensuite pour lui donner le loisir de faire pénitence. Elle ne manquoit pas de faire part de ses réflexions à la mère Scholastique ; car elle lui rendoit un compte fidèle de tout ce qui se passoit dans son cœur. « Apprenez-moi, lui disoit-elle dans un de ces entretiens qu'elle avoit une fois le jour avec elle, apprenez-moi, ma bonne mère, je vous en conjure, à faire pénitence comme je dois, et à aimer Dieu ; ne me cachez rien de ce que vous connoîtrez qu'il demande de moi ; ne m'épargnez pas, je vous en supplie ; je vous confie mon ame, je la remets entre vos mains pour en disposer comme Dieu vous l'inspirera ; je suis prête, avec le secours de sa grâce, à embrasser tout ce qu'il y a de plus rude et de plus austère, et je sens quelquefois de si grands désirs de me sacrifier à Dieu, que s'il falloit pour cela lui donner ma vie, je le ferois de tout mon cœur. Je ne saurois vous dire combien aujourd'hui je hais ce corps que je flattois tant, et qui par là a porté un si grand préjudice à

mon ame ; puisque si Dieu n'avoit usé de sa très-grande miséricorde envers moi, il l'auroit entraînée dans les enfers. Mais je veux lui faire porter la peine, puisque j'ai manqué de perdre le ciel en le flattant comme j'ai fait : il faut qu'il lui en coûte une si rude pénitence, que Dieu en soit vengé, et sa justice apaisée. » Elle s'ouvrit ensuite à elle du dessein qu'elle avoit de se faire religieuse dans son monastère, et du désir qu'elle sentoit dans son cœur d'y passer le reste de ses jours dans un oubli entier du monde, à pleurer ses péchés, et à s'immoler amoureusement à Jésus-Christ. « Je conçois, disoit-elle, que ce sera là le repos et comme le centre de mon ame. Je ne vois pas que Dieu m'appelle dans un autre état ; je n'ai plus autre chose à faire dans la vie ; je dois l'employer toute entière à faire de mon cœur, par l'amour sacré, et de mon corps, par la pénitence, un sacrifice d'expiation et de reconnoissance à la miséricorde de mon Dieu. »

La mère Scholastique admiroit les belles dispositions que le Seigneur avoit mises dans cette fervente demoiselle, et elle avoua depuis, qu'ayant une longue expérience de la conduite des jeunes filles, soit pensionnaires, soit novices, soit pour les retraites, et qu'en ayant connu à qui Dieu avoit fait de très-grandes grâces, elle n'en avoit point vu encore qui eussent eu en même temps des sentiments si élevés et si ardents de componction et d'amour sacré.

Cependant cette digne mère trouva à propos d'user de modération envers elle, tant au

sujet des macérations corporelles qu'elle vouloit faire, que pour le temps auquel elle désiroit de s'expliquer avec ses parents sur sa vocation pour la religion ; car elle vouloit la leur déclarer à l'issue de sa retraite. Bien qu'elle fût d'une complexion forte et robuste, elle lui prescrivit des règles de prudence et de discrétion à observer dans la pratique des pénitences corporelles, dont pourtant elle laissa l'approbation au père Chrysostôme ; et quant au désir qu'elle témoignoit d'être religieuse, elle lui représenta qu'il falloit, dans une affaire de cette conséquence, prendre du temps pour consulter Dieu, et examiner si ce désir venoit véritablement de lui. Carracioli, en fille docile, et se confiant entièrement aux lumières et à la longue expérience de cette illustre mère, ne lui répondit que par sa soumission. « Je vous ai exposé, lui dit-elle, les désirs de mon cœur; je continuerai de le faire, si vous voulez bien l'agréer; du reste, je vous laisse le soin de tout : vous aurez la bonté de me dire tout ce que je dois faire, et de m'avertir quand il sera temps que je déclare ma vocation à mes parents. --Je ne veux, répondit la mère, agir en ceci qu'avec subordination aux lumières du père Chrysostôme : il est bien plus éclairé que je ne puis l'être, c'est un homme de Dieu ; il a encore au-dessus de moi le sacré caractère du sacerdoce et la grâce du ministère : rendez-lui un compte fidèle de votre intérieur ; vous me direz ce qu'il en pensera, si vous le jugez à propos, et ce que je ferai de mon côté ce sera de seconder dans vous ce qu'il décidera pour

la gloire de Dieu et le bien de votre ame. »

Marie de Monte-y-Valle et Marie di Castello profitèrent aussi admirablement de leur retraite; et ce qu'il y eut de merveilleux, en quoi l'on ne peut assez admirer la miséricorde infinie de Dieu, c'est qu'elles ne se sentirent pas moins sollicitées intérieurement que Marie Carracioli à embrasser la vie religieuse, et dans le même monastère. Elles ne se communiquèrent pourtant pas leur dessein; chacune gardoit son secret dans son cœur; il n'y avoit que le père Chrysostôme et la mère Scholastique qui en fussent les dépositaires, et celle-ci ne pouvoit se lasser de bénir le Seigneur des grâces dont il combloit ces heureuses filles, et d'admirer les moyens dont il s'étoit servi pour les admettre à son service et les attirer à la religion.

Rosalie ne mit qu'un jour d'intervalle entre la conclusion de sa retraite et son entrée dans le noviciat en qualité de prétendante. Ce jour étoit un dimanche; les trois Maries étoient encore dans le monastère, d'où elles ne sortirent que le mercredi d'après. Virginie ne manqua pas de se trouver au parloir après le dîné, tant pour voir Rosalie, que pour conférer avec sa tante. Le temps qu'elle choisit fut très-favorable, car elle eut une heure entière à conférer seule avec elle, et tout se passa dans des entretiens dignes de la piété de l'une et de l'autre : ce ne furent encore que protestation de ne s'aimer qu'en Dieu, de travailler à la mort de soi-même, de s'attacher inviolablement à suivre Jésus-Christ.

La mère Scholastique les avoit laissées en

liberté, et conféroit pendant ce temps-là avec les trois Maries; mais un quart-d'heure avant les vêpres, elle vint les joindre pour les séparer. « Voici, leur dit-elle avec un doux sourire, le moment du sacrifice : vous coûte-t-il beaucoup ? -- Il est déjà fait, ma mère, répondit Rosalie. -- Oui, dit aussi Virginie, le coup est déjà donné. Nous ne voulons nous aimer qu'en Dieu, et nous nous séparons de bon cœur pour l'amour de Dieu. -- Voilà qui va au mieux, dit la mère Scholastique; » et se tournant vers Rosalie, elle ajouta : « Prenez congé de Virginie, et allez vous recueillir pour assister dévotement aux vêpres; il y en aura ici pour quelque temps. »

Rosalie présenta la main à son amie, et se retira tout de suite; et la mère Scholastique se trouvant seule avec sa nièce, profita du peu de temps qui restoit jusqu'aux vêpres pour lui renouveler quelques avis qu'elle lui avoit déjà donnés. « Votre amie, lui dit-elle, entre dans le noviciat, où elle s'exercera tout entière aux devoirs de la religion et à la pratique des vertus de son état. Elle n'y fera rien moins que sa propre volonté, elle n'agira que par obéissance; elle sera souvent corrigée, réprimandée, humiliée; il ne lui sera pas toujours permis de suivre ses satisfactions spirituelles; car il faut servir Dieu, non pas comme nous le voulons, mais comme il le veut.

Vous avez dû cependant le commencer, votre noviciat, de la manière que je vous l'ai réglé il ya quelque temps, afin de vous disposer à faire votre vœu de virginité lorsque Rosalie prononcera les siens, si Dieu lui donne

la préférence. Je n'ai pu, jusqu'à présent, vous surveiller comme je l'aurois voulu : vos occupations ne vous permettent pas de me voir aux jours ouvriers ; j'ai aussi aussi les miennes, qui sont grandes. Rosalie venoit avec vous le dimanche, et par surcroît la conversation de vos anciennes amies a fait aussi quelque diversion; mais il faut à présent que nous nous arrangions mieux.

Il suffit que nous nous voyions tous les quinze jours. Je vous recommande de nouveau tout ce que je vous ai recommandé dès le commencement : tenez-vous beaucoup retirée chez vous ; votre maison doit être votre monastère et votre clôture; n'en sortez que pour aller à l'église, ou par ordre de vos parents, ou pour quelqu'autre sujet indispensable. Ne formez plus de liaison particulière avec aucune fille, quelque pieuse qu'elle soit : il convient pourtant que, pour le présent, vous entreteniez dans leurs bons sentiments vos trois anciennes amies, qui viennent de faire la retraite, jusqu'à ce que la providence en dispose autrement : je leur ferai entendre que, n'étant pas si libres chez vous qu'elles le sont chez elles, il suffit qu'elles vous voient aux jours de dimanche, après les vêpres et le sermon, et que vous vous rendiez alors ensemble à votre jardin, où vous alliez auparavant avec Rosalie, pour conférer des choses de Dieu. Ainsi vous aurez toute la semaine à vous pour vaquer à vos devoirs, tant spirituels que temporels, Mais je veux que vous y vaquiez tout entière, et de telle manière que vous ne fassiez, pour ainsi dire, aucun pas sans mérite devant Dieu,

agissant toujours dans la vue de lui plaire et d'accomplir sa volonté.

Je vous recommande en particulier la douceur, la patience, l'humilité et l'obéissance. Ce sont les vertus que je ferai beaucoup pratiquer à Rosalie. Regardez-vous comme étant novice avec elle, et soyez dans votre maison ce qu'elle sera dans le noviciat. Considérez-vous chez vous comme la dernière, ou plutôt comme une bête qui est au service de tous, et qui, avec cela, bien loin d'être jamais applaudie, est plutôt méprisée, grondé et maltraitée. C'est la première leçon que j'ai donnée à Rosalie, c'est la principale que je vous propose.

Si l'amour-propre veut se plaindre dans ces occasions mortifiantes, dites-vous à vous-même : Peut-être qu'à ces heures-ci Rosalie est mise en pénitence pour quelque léger manquement, tandis qu'on se contente de ne me dire qu'une parole un peu vive; c'est bien trop de ménagement pour une novice. Si votre mère vous gronde, dites aussi : peut-être que dans ce moment Rosalie dit sa coulpe à genoux aux pieds de sa supérieure ou de sa maîtresse, et que pour une légère imperfection on lui fait quelque sévère réprimande; et moi, ce n'est qu'un peu de mauvaise humeur que j'ai à souffrir de la part de ma mère. Agissez-en à peu près de même en pareilles occurrences, et unissez-vous en esprit avec les pratiques de vertu qu'on fera faire à Rosalie, comme si vous étiez dans les mêmes épreuves qu'elle.

Les novices, chez nous, disent le lundi, le mercredi et le vendredi au soir, leur coulpe

à leur maîtresse; sur les manquements contre la règle et la discipline religieuse. Vous ferez bien de prendre la très-sainte Vierge pour votre maîtresse.--Hélas! interrompit Virginie, elle l'est bien, et non-seulement ma maîtresse et ma reine, mais encore ma bonne mère. --Eh bien! dit la mère Scholastique, vous la regarderez ainsi, et dans ces jours, à votre examen du soir, après avoir demandé pardon à Dieu de vos fautes, vous vous jetterez en esprit aux pieds de la très-sainte Vierge, et vous lui ferez l'aveu de vos défauts, comme font chez nous les novices, et vous la prierez de vous obtenir la grâce de vous en corriger.

Je vous assure, ma chère fille, que je ne croirai que vous avez une véritable dévotion, qu'autant que je verrai en vous de la patience, de la docilité, de la douceur, de l'humilité. Si, au contraire, vous n'êtes pas sincèrement déterminée à bien pratiquer ces vertus, je ne ferai aucun cas de votre piété. Ayez les plus belles lumières dans l'oraison; parlez des choses de Dieu comme un ange; goûtez à ses pieds les plus tendres consolations; tout cela me devient suspect dans vous, si vous ne pratiquez pas les vertus que je vous recommande; et si vous les pratiquez, j'augurerai bien de vous.

Donnez-vous de garde de vous croire quelque chose, quand même vous auriez pratiqué fidèlement tout ce que je viens de vous recommander: souvenez-vous toujours que votre fonds est mauvais; que ce que vous avez été par le passé est plus que suffisant pour vous en convaincre; que si vous ne suivez pas les

mêmes folles vanités, vous le devez à la miséricorde du Seigneur; que vous avez encore beaucoup de défauts à corriger; et que pour peu que vous lâchassiez la bride à vos penchants, vous seriez la fille la plus volage et la plus mondaine de la ville; que ce que vous avez acquis de vertu et de piété, si pourtant vous en avez acquis, est très-peu de chose; que si toute autre que vous avoit reçu autant de grâce que Dieu vous en a fait, elle auroit bien plus avancé que vous. Enfin, ma pauvre et bien pauvre Virginie, tout vous prêche en vous, tout vous fait sentir votre grande misère; et cela doit vous tenir dans le mépris de vous-même et dans l'humiliation. Je ne vous dis rien de plus aujourd'hui : voilà qu'on va commencer les vêpres ; lorsqu'elles seront finies, vous viendrez voir vos trois anciennes amies, qui ont fini leur retraite. Je serai dans ce temps-là avec la mère de Rosalie; je vous permets d'être autant de temps que vous voudrez avec ces demoiselles : il est juste de leur donner cette satisfaction, pourvu que vous vous retiriez lorsqu'il sera temps de faire la visite au très-saint Sacrement, selon votre usage. »

CHAPITRE XV.

Défi spirituel d'Agnès de Casa-Santa sur l'humilité et la patience. Réponse de Virginie.

VIRGINIE ne manqua pas de voir, après les vêpres, les trois Maries, qui avoient fini leur retraite. Elle eut la consolation de les trouver très-ferventes, et plus déterminées que jamais à persévérer dans la piété. Elles ne lui parloient presque que par des exclamations sur le bonheur d'être à Dieu, sur la grâce qu'il leur avoit faite de les attirer à son service, sur les excellents avis qu'elles avoient reçus de la mère Scholastique, sur les exemples édifiants que Rosalie leur avoit donnés pendant la retraite; et s'arrêtant enfin à sa vocation, Marie di Castello laissa échapper ces paroles, que Virginie sut fort bien recueillir dans son cœur, sans toutefois le témoigner extérieurement : « Ah ! dit-elle, que mademoiselle Rosalie est heureuse de ne plus retourner dans le monde! c'est ici la maison de Dieu; et qui peut en sortir sans un extrême désir d'y rentrer, et d'y demeurer jusqu'à la mort? » Virginie se retira donc très-édifiée de leur ferveur, et cet entretien lui servit de sujet de méditation qu'elle alla faire tout de suite devant le très-saint Sacrement, où elle considéra l'excès de la miséricorde de Dieu sur les ames qui se convertissent sincèrement à lui : cela enflamma son

cœur d'amour et de reconnoissance sur les grâces quelle-même en avoit reçues; et lui inspira une nouvelle ardeur de lui être inviolablement fidèle.

C'est dans ces dispositions que Virginie, placée dans une chapelle obscure d'où elle voyoit le tabernacle, répandoit en liberté son cœur devant Jésus-Christ, vers lequel elle avoit la face tournée, et qui étoit couverte de ses larmes, sans qu'elle s'en aperçût tant elle étoit occupée de ses réflexions et de ses ardentes affections.

C'étoit précisément dans le même temps que les trois Maries en répandoient aussi de tendresse, et d'une sainte envie sur le bonheur de Rosalie, qui prenoit congé d'elles pour se retirer dans le noviciat. On ne pouvoit rien voir de si tendre que l'adieu qu'elles se firent de part et d'autre. Aucune des trois Maries ne pouvoit la quitter: c'étoit à qui l'embrasseroit plus étroitement, à qui se recommanderoit avec plus d'empressement à ses prières. Il fallut que la mère Scholastique l'arrachât, en quelque façon, d'entre leurs bras; encore la suivirent-elles jusqu'à la porte du noviciat, et leur entretien du soir, à l'heure de la récréation, ne roula que sur son bonheur et sur sa piété, dont elles avoient été édifiées.

La veille du jour qu'elles sortirent du monastère, la mère Scholastique les entretint chacune en particulier, pour leur réitérer les saints avis qu'elle leur avoit déjà donnés. Elle leur traça une règle de conduite très-conforme à ce qu'elle voyoit que Dieu deman-

doit d'elles, et leur recommanda beaucoup de nourrir fidèlement dans leur cœur la grâce de la vocation religieuse qui s'y faisoit sentir par de vifs attraits pour ce saint état. Ensuite, leur parlant de la pieuse liaison qu'elles vouloient entretenir avec sa nièce, elle la régla de la manière qu'elle l'avoit promis à celle-ci. Ainsi tout étant arrêté de cette façon, les demoiselles retournèrent à leur maison, pour y mettre en pratique et les résolutions de leur retraite, et les instructions de la mère Scholastique.

Virginie travailloit de son côté à se bien acquitter de celles qu'elle en avoit reçues, principalement sur l'humilité et la patience, deux vertus fondamentales sur lesquelles sa tante insistoit extrêmement, deux vertus que Dieu demandoit qu'elle acquît parfaitement, deux vertus enfin qui devoient lui attirer du Seigneur un trésor de grâce et de miséricorde. Ainsi, comme si Dieu vouloit lui donner une nouvelle preuve de sa divine volonté à ce sujet, par une autre voie que par celle de son confesseur et de la mère Scholastique, qui les lui recommandoient toujours très-particulièrement, elle reçut dans ce même temps une lettre de la veuve Sophie de Casa-Santa, dans laquelle la petite Agnès avoit inséré un pieux défi sur la pratique des vertus.

Pour mieux entendre ceci, il faut savoir que depuis que Virginie avoit fait la retraite avec la vénérable Sophie et ses filles, ainsi que nous l'avons dit à la fin du premier livre, elle avoit toujours conservé dans son cœur une amitié très-cordiale pour cette respecta-

ble famille, et une vénération des plus grandes pour son éminente piété. Elle écrivoit de temps en temps, tantôt à Sophie, et tantôt à ses filles, de même qu'à la veuve Célicola sa tante, et en recevoit des réponses très-édifiantes. Ces lettres lui rappeloient le souvenir de leurs vertus, et l'animoient beaucoup à les imiter. Mais elle avoit pour pratique, que pour empêcher qu'il ne se mêlat rien de trop humain dans la consolation qu'elles lui donnoient, elle ne les lisoit que vingt-quatre heures après qu'elle les avoit reçues, les gardant dans sa poche sans y toucher jusqu'alors. Or, dans ces lettres de piété, Agnès de Casa-Santa étoit en usage d'insérer un billet qu'on appeloit entre elles un pieux défi, dans lequel elle proposoit quelque vertu à pratiquer, et concluoit en la défiant de la pratiquer parfaitement. Les Casa-Santa en usoient ainsi non-seulement avec Virginie, mais encore avec d'autres dames ou demoiselles de piété de leur connoissance, et qui leur étoient associées par les liens d'une sainte affection.

Le défi donc qu'elle reçut alors roula sur l'humilité et la patience, et il étoit conçu en ces termes: « Ma chère demoiselle et très-honorée associée dans le service de Jésus-Christ, la paix et la charité de ce divin maître règnent dans nos cœurs. Nous sommes toutes déterminées à travailler plus que jamais à acquérir l'inestimable humilité et la généreuse patience, pour bien mettre en pratique la divine leçon que notre adorable maître nous a donnée, lorsqu'il a dit: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (*Matt.* 11.)

Nous avons remarqué que pour mettre la première en pratique, nous devons, avant toutes choses, nous étudier à nous bien connoître, et nous trouverons indubitablement dans nous un fonds inépuisable de misères, qui nous convaincra clairement que nous ne sommes rien et que nous ne méritons rien. Je dis plus: nous verrons que nous sommes au-dessous du néant, puisque le néant n'a jamais offensé Dieu, et que nous l'avons si souvent offensé. Nous verrons aussi que nous ne méritons que du mépris et des châtiments; car c'est ce qui est dû au péché.

« En conséquence, nous comprenons que l'humiliation, l'abaissement et la peine, sont ce qui nous convient, et uniquement ce qui nous est dû; et que quand cela nous arrive, nous n'avons aucun sujet de nous plaindre, que même nous devons nous étonner plutôt qu'on nous traite autrement. Mais à combien plus forte raison devons-nous bannir de nos cœurs tout amour des louanges et des applaudissements, toute vaine complaisance sur nous-mêmes, tout sentiment d'orgueil et de vanité!

« Ainsi, ma chère demoiselle, non-seulement nous avons résolu de résister fortement à tous les vices opposés à l'humilité, mais encore nous voulons travailler à acquérir cette vertu le plus parfaitement que nous pourrons, avec le secours du Seigneur, soit en nous convaincant bien de notre pauvreté spirituelle, en nous haïssant saintement, et en nous méprisant sincèrement; soit encore en étant toujours prêtes à nous humilier au dehors, selon

que la providence nous en présentera les occasions, et en acceptant avec une sainte joie les mépris, les corrections, les confusions, et tout ce qui pourra confondre en nous l'orgueil et l'amour-propre. Nous vous prions bien instamment de demander au Seigneur qu'il nous en fasse la grâce, et nous vous défions de pratiquer cette vertu aussi parfaitement que je viens de vous le marquer.

« Quant à la patience, nous avons observé trois choses, savoir : qu'il faut souffrir en silence, qu'il faut souffrir avec grande douceur intérieure, qu'il faut souffrir amoureusement et avec une sainte allégresse pour l'amour de Jésus-Christ, sans se lasser jamais de souffrir. Nous avons aussi fait la résolution de nous bien exercer sur ces trois points, espérant que vous nous en obtiendrez la grâce par vos ferventes prières ; et nous vous défions également de les pratiquer dans toute leur perfection. C'est au nom de ma chère mère et de mes sœurs, que je prends la liberté de vous envoyer ce défi. Je suis, etc. Agnès de Casa-Santa. »

Virginie, non moins surprise que consolée de voir que ce pieux défi lui était envoyé presque en même temps que son confesseur et la mère Scholastique lui avoient si fort recommandé l'humilité et la patience, admira la bonté de Dieu, qui l'avertissoit par tant de voies de travailler à les acquérir, et dit dans son cœur : Certes, je ne saurois m'en défendre après les avertissements que Dieu m'en donne par tant d'endroits. Oh ! que la miséricrde de Dieu sur moi est grande, et que je serois in-

grate si je ne répondois pas à ses desseins! Il faut donc que je devienne si humble, qu'on puisse, pour ainsi dire, me fouler aux pieds sans résistance, et que ma patience égale mon humilité.

La réponse qu'elle fit à Agnès montre assez le progrès qu'elle avoit fait dans ces deux vertus, et qu'elle en comprenoit tout le prix. « Dieu vous rende au centuple, lui dit-elle, le bien que vous avez fait à mon ame par le pieux défi que vous m'avez adressé. Ce divin maître, qui voit combien je suis dépourvue d'humilité et de patience, vous a sans doute inspirée de m'y exhorter; et je ne puis douter qu'il ne demande de moi que je travaille de toutes mes forces à les acquérir, puisqu'il a fait que vous vous soyez si bien rencontrée avec mon confesseur et ma chère tante, qui ne cessent depuis long-temps de me donner des avis très-pressants là-dessus. Hélas! je sens moi-même que j'ai un extrême besoin qu'on m'excite et qu'on m'encourage à les pratiquer; et je dois avouer, à ma confusion, que je n'ai pas encore commencé à y travailler comme il faut. Mais ma résolution est prise, et j'espère, avec le secours du Seigneur, d'y réussir. Oui, ma chère demoiselle, je veux m'étudier afin de me bien connoître, et de comprendre combien je suis misérable et dépourvue de vertu. Je reconnoîtrai aussi par là que je dois me haïr et me mépriser, qu'il ne m'est dû que du mépris et des anéantissements, et que, quelque humiliation que j'aie à souffrir, j'en devrois subir encore de plus grandes, moi qui ai tant de fois mérité l'enfer.

« Et comment aussi, ma très-honorée associée au service de Jésus-Christ, comment, en considérant ma profonde misère et les peines que j'ai méritées, oserois-je aimer les louanges, rechercher les applaudissements, parler en ma faveur par une folle vanité, et écouter les illusions de l'amour-propre? Il faut plutôt que je me cache, que je me confonde, que je m'anéantisse, et que je me tienne ainsi toute dans mon néant.

« C'est pour la même raison que je dois pratiquer la patience de la manière que vous me la recommandez. Oui, ma chère demoiselle, quoi que ce soit qu'il m'arrive de facheux, je dois le souffrir avec amour pour ce divin Sauveur, qui lui-même a voulu tant souffrir pour nous : je me donnerai bien de garde dans ces rencontres, de laisser échapper quelque vivacité, quelque parole de murmure, quelque plainte. Je ne veux pas même témoigner de la tristesse, ni qu'on reconnoisse sur mon visage, ou dans mes manières, que je manque de patience. Je veux également veiller sur mon esprit, pour en bannir toutes les pensées qui pourroient exciter de l'émotion dans mon cœur, et veiller aussi sur ce cœur pour apaiser le moindre trouble qui pourroit s'y élever; je veux aspirer à quelque chose de plus. Ainsi je m'efforcerai d'accepter tout ce qui m'arrivera de fâcheux ou de pénible, avec reconnoissance envers notre Seigneur, comme une grâce particulière qu'il me fera; et je le recevrai amoureusement et avec joie, comme un gage précieux de son amour pour moi, et un présent qui me vient de sa main paternelle. Quant aux créa-

tures qui pourroient me causer quelque peine, je les regarderai comme les instruments dont Dieu se sert pour le bien de mon ame, et pour son avancement dans la vertu; et bien loin de leur en savoir mauvais gré, selon les inclinations vicieuses de l'amour-propre, je m'appliquerai plutôt à leur témoigner plus d'affection, et je prierai Dieu pour elles avec plus de zèle et d'empressement, en reconnoissance de l'avancement spirituel qu'elles procurent à mon ame.

« Voilà, ma chère demoiselle, les résolutions que j'ai prises conformément au pieux défi que vous avez eu la charité de me faire. Mais que suis-je, pour me croire capable de les exécuter, ces résolutions? Je suis si souvent infidèle à Dieu, que je ne puis rendre d'autre témoignage de moi, sinon que je suis la foiblesse même. C'est pour cela que je me jette en esprit aux pieds de votre très-respectable mère, que je regarde aussi comme la mienne, et de vos pieuses sœurs, qui ont daigné me recevoir au nombre de leurs associées; et que je vous conjure toutes, par la charité que vous avez pour ma pauvre ame, de prier le Seigneur qu'il me fortifie et qu'il m'accorde la grâce d'acquérir parfaitement ces deux vertus fondamentales de la vie spirituelle, afin que j'élève sur elles l'édifice solide de ma sanctification. »

Telle fut la réponse qu'elle fit au pieux défi d'Agnès de Casa-Santa; mais avant que de la lui envoyer, elle en fit la lecture à la mère Scholastique, à qui elle avoit communiqué auparavant la lettre d'Agnès. La mère Scholastique la redressa sur cette réponse, et trouva qu'en

s'humiliant trop elle ne s'humilioit pas comme il falloit. « Comprenez-moi bien, lui dit-elle, mon enfant : vous vous abaissez trop, et par là vous ne le faites pas assez bien. J'aime assez qu'on dise du mal de soi, mais j'aime encore mieux qu'on n'en dise rien du tout. Ce n'est pas que vous ne vous rendiez la justice qui vous est due, en disant que vous n'avez acquis aucune vertu, que vous êtes la foiblesse même, que vous n'avez que des misères; mais quelquefois l'amour-propre emprunte ce langage, et nous porte à dire mal de nous, plutôt afin de passer pour humbles, que pour nous humilier sincèrement.

Combien voyons-nous de filles qu'on croiroit, à les entendre, avoir acquis la perfection de l'humilité, tant elles s'abaissent et témoignent avoir du mépris d'elles-mêmes! et cependant si elles étoient persuadées qu'on les en croit sur leur parole, leur amour-propre en seroit choqué. Elles s'humilient donc afin de paroître humbles, et non parce qu'elles le sont véritablement. C'est là un raffinement de la vanité secrète de leur cœur, qui cherche les louanges dues à la véritable humilité, et dont elles sont d'autant plus indignes, qu'elles ont dans leurs ames des sentiments tout opposés à cette vertu.

Je suis pourtant, ma chère fille, très-persuadée que vous êtes éloignée d'avoir de telles intentions, en vous humiliant comme vous faites dans votre lettre. Mais, croyez-moi, l'amour-propre est subtil, il s'insinue partout. Tenez pour maxime qu'il est plus sûr de ne point parler de soi, que d'en parler même dé-

savantageusement. L'amour-propre ne sauroit jamais trouver son compte dans ce silence; c'est un vide et une privation qui le déconcerte, et qui lui ôte tout moyen de se satisfaire. Vous pouvez cependant envoyer votre réponse : vous avez trop d'occupations chez vous, pour employer votre temps à en faire une seconde. Souvenez-vous seulement de l'avis que je vous donne en passant, afin que dans une autre rencontre vous vous y conformiez.

Voici, mon enfant, la véritable pratique de l'humilité : 1° Se bien convaincre de son néant et de ses propres misères, et par conséquent avoir de soi une idée basse, et telle qu'il nous convient d'avoir, voyant ce que nous sommes. 2° Ne se glorifier de rien dans son cœur, encore moins dans ses paroles, et ne dire jamais rien de soi qui puisse nous procurer l'estime ni les applaudissements des autres. 3° Se cacher autant qu'on le peut, et se faire oublier. 4° Ne rien faire au dehors qui puisse trop nous faire remarquer, mais se conduire avec tant de simplicité, et d'une manière si commune, que nous n'attirions, autant qu'il est en notre pouvoir, les regards de personne sur nous. 5° S'il arrive qu'on nous estime, qu'on nous loue, qu'on nous applaudisse, reconnoître sincèrement que nous ne le méritons point, et qu'au contraire nous ne méritons que des mépris, des rebuts et des anéantissements. 6° Recevoir les abaissements, et tout ce qui nous humilie aux yeux des créatures, les recevoir, dis-je, avec soumission à la volonté de Dieu, et travailler à parvenir jusqu'à les

recevoir avec amour, avec reconnoissance envers Dieu, avec une sainte joie, comme des gages de son amour et des traits de ressemblance de son divin Fils, qu'il daigne imprimer sur nous pour nous rendre plus agréables à ses yeux, puisque nous ne saurions plus lui plaire qu'autant que nous serons conformes à ce divin modèle. 7° Ne considérer jamais le bien que nous avons fait ou que nous faisons, pour y prendre la moindre complaisance; reconnoître plutôt que c'est à Dieu que nous en sommes redevables; et que pour peu qu'il nous abandonnât à notre foiblesses nous ferions les plus lourdes chûtes. Enfin, ma chère Virginie, quoi que ce soit que vous fassiez pour Dieu, convainquez-vous bien que vous êtes une servante inutile; c'est Jésus-Christ lui-même qui nous le recommande. *(Luc 17.)* Et j'ajoute encore ces belles paroles d'un saint homme, que vous ne devez jamais effacer de votre esprit: Aimez à être inconnue, et à passer pour une personne qui n'est bonne à rien. *(Imit. L. 1. c. 2.)* »

CHAPITRE XVI.

Vêture de Rosalie. Sacrifice de Virginie.

Tout conspiroit, comme nous l'avons dit, à former et à perfectionner Virginie dans les vertus si essentielles d'humilité et de patience; et tandis que de son côté elle étoit fidèle à s'y

exercer, Rosalie ne faisoit pas de moindres progrès dans les vertus de son état. A peine étoit-elle entrée dans le noviciat en qualité de prétendante, qu'elle avoit donné des preuves de la vérité de sa vocation, par le goût des exercices de la religion, et l'attention à s'en acquitter avec la plus grande exactitude. La mère Scholastique en étoit étonnée. Jamais fille plus humble, plus docile, plus recueillie, plus appliquée à ses devoirs, plus empressée pour s'instruire de ses obligations ; et on voyoit en même temps en elle une joie et un contentement si marqué de son état, qu'on pouvoit la proposer comme un excellent modèle d'une fervente novice.

La mère Scholastique n'oublioit rien de son côté pour la faire répondre aux desseins de Dieu avec fidélité et reconnoissance. Elle secondoit surtout son attrait pour le saint renoncement, et pour cela elle avoit toujours quelque correction à lui faire, quelque pénitence à lui imposer, quelque acte d'abnégation à lui faire pratiquer ; et Rosalie, avide de ces saintes pratiques, ne montroit que de la soumission et de la ferveur dans la manière de s'en acquitter. C'est ainsi qu'elle passa les trois mois avant sa vêture, et qu'elle continua lorsqu'elle eut pris le voile; jetant par sa fidélité les fondemens de cette éminente vertu où elle s'éleva dans la suite, et qui fit revivre en elle, après la mort de la mère Scholastique, la haute piété qu'on avoit admirée dans cette excellente religieuse.

Virginie se flattoit d'assister à sa vêture, dont le temps approchoit. Elle en avoit sou-

vent parlé avec les trois Maries, qui brûloient du désir d'y être, et de prendre le voile à leur tour. Mais le Seigneur accorda cette consolation à celles-ci, et en priva Virginie, par une maladie qu'il envoya à sa mère la veille du jour de cette cérémonie. C'étoit un jour de dimanche, et Virginie fut si occupée auprès de sa malade, qu'elle eut à peine le temps d'assister de grand matin à la sainte messe, sans qu'elle pût faire sa communion, ni même un quart-d'heure d'oraison.

Une fille moins instruite dans la solide piété, et plus attachée à ses pratiques de dévotion qu'aux devoirs de son état, eût peut-être témoigné de la tristesse ou de l'impatience dans cette rencontre; mais Virginie en profita pour faire un sacrifice au Seigneur de ses satisfactions spirituelles; et bien loin d'en avoir de la peine, elle rendit grâces à Dieu de lui procurer une si belle occasion de renoncer à sa propre volonté, en faveur de la charité, et du soin qu'elle devoit avoir de sa mère.

Ce ne fut pas le seul acte de renoncement qu'elle se proposoit de faire. Comme le dimanche d'après il lui fut libre d'aller voir la mère Scholastique, sentant alors quelque empressement dans son cœur de voir sa chère Rosalie revêtue de l'habit de la religion, elle se proposa de ne demander à parler qu'à sa tante, laissant à son choix d'appeler Rosalie, si elle le trouvoit bon, et ensuite, au cas qu'elle la fît venir au parloir, de tenir les yeux bas sans jamais la regarder en face.

Elle pratiqua fidèlement ce double acte de mortification; et la mère Scholastique, à qui

rien n'échappoit, y fit d'abord attention, et le lui fit avouer, quand Rosalie, qu'elle avoit fait venir au parloir, s'en fut retirée. « Pourquoi, lui dit-elle, mon enfant, quand vous m'avez demandée, n'avez-vous pas demandé en même temps la sœur Rosalie ? et d'où vient aussi que quand vous lui avez parlé, vous ne l'avez jamais regardée en face? »

Virginie rougit un peu, et n'osoit d'abord répondre : elle se contentoit de sourire. Mais la mère reprenant la parole, lui dit : « Parlez-moi simplement, et n'allez pas avec moi par des détours. -- Je vous le dirai, ma chère tante, répondit alors Virginie, puisque vous me l'ordonnez. J'avois grande envie de lui parler, et surtout de la voir habillée en religieuse; mais à mesure que j'ai compris qu'il y avoit en cela de la curiosité, et que c'étoit là un de ces sentimens trop naturels que vous m'avez si fort recommandé de réprimer, j'ai résolu, en venant ici, d'attendre qu'il vînt de vous de me lui faire parler, et c'est pour le même sujet que je me suis privée du plaisir que j'aurois eu de la considérer avec son voile. »

La prudente mère ne releva pas dans sa nièce ces actes de mortification, de peur de donner prise au démon de la vanité; et détournant le discours, elle lui demanda des nouvelles de sa mère. Son mal, répondit Virginie, n'a pas eu d'autre suite, par la grâce du Seigneur. -- Voilà qui va donc bien, dit la mère Scholastique : cependant cela vous a empêchée d'assister à la cérémonie de la sœur Rosalie : avouez-le, n'en aviez-vous pas bonne envie ? et n'avez-vous pas trouvé que la ma-

ladie de votre mère venoit à contre-temps dans cette occasion ?

-- Ma chère tante, répondit Virginie, c'est assurément à vos prières que je le dois : il ne me coûta rien d'être privée de cette consolation; au contraire, je remerciai le Seigneur de bon cœur, de pouvoir lui faire ce petit sacrifice. -- Et comment passâtes-vous tout ce jour-là, lui demanda la mère Scholastique ? -- Hélas! dit Virginie, je n'eus pas le temps de communier, ni même de faire un peu d'oraison.

-- Cet *hélas* est bien de trop ici, mon enfant, dit la mère Scholastique; il me semble, en parlant ainsi, que vous y ayez du regret. Est-ce que quand on fait la volonté de Dieu, on a sujet de se plaindre? Il ne voulut pas que vous communiassiez ce jour-là, en y mettant pour obstacle la maladie de votre mère : eh bien, il faut être contente que cela soit arrivé ainsi, et non pas dire *hélas*, comme vous venez de dire. -- Vous avez raison, ma chère tante, répondit modestement Virginie, et je vous remercie de me faire connoître cette faute. Je vous assure que je suis si imparfaite et même si aveugle, que si vous n'aviez pas la charité de m'avertir de mes défauts, je ne m'en apercevrois pas, et cependant je vivrois tranquillement avec eux. »

Tandis qu'elle parloit ainsi, les trois Maries arrivèrent; mais elles n'eurent guère le temps de parler à la mère Scholastique : l'heure de l'office approchoit. Elles entendirent ensuite le sermon dans une église voisine; et après cela, Virginie les conduisit au jardin de ses

parents, où le désir de mourir à tout lui fit pratiquer un nouvel acte de mortification; car au lieu de s'informer d'elles de quelle manière s'étoit passée la vêture de sœur Rosalie, elle attendit qu'elles en ouvrisssent le discours, et ne leur fit jamais de question qui pût satisfaire sa curiosité. Ainsi on voyoit d'une part les trois Maries parler de cette cérémonie avec joie, parce que leur cœur étoit plein d'ardeur pour la vie religieuse, et quelles désiroient avec empressement de l'embrasser; et de l'autre, Virginie se contentoit de les écouter sans les interroger, afin de réprimer le désir qu'elle avoit naturellement de contenter sa curiosité.

Dieu la dédommagea amplement de cet acte de mortification, lorsqu'au sortir du jardin elle alla faire son oraison devant le saint Sacrement. A peine se fut-elle mise en état de se recueillir, que son esprit se porta sans peine à considérer la bonté de Jésus-Christ caché, pour l'amour de nous, sous les voiles eucharistiques. Cette considération passa si avant dans son cœur, et y alluma si fortement les flammes de l'amour sacré, que ne pouvant presque soutenir l'excès de joie et de consolation dont il étoit inondé, elle fut obligée de s'en détourner pour quelques instans, et dit à notre Seigneur, en pleurant de tendresse et d'humilité «: Mon Dieu, retirez-vous de moi, qui ne suis qu'une misérable pécheresse. Je ne mérite pas les grâces que vous me faites. Pardonnez-moi mes péchés, et ayez pitié de de ma pauvre ame.» Elle se replongea ensuite de nouveau dans les mêmes réflexions, presque

sans s'en apercevoir; et alors les assauts de l'amour divin redoublèrent si vivement, qu'elle dit au Seigneur : « Modérez, mon Dieu, vos douceurs ; vous savez que je n'en suis pas digne, et je ne puis plus les soutenir ; mais si vous voulez que je meure ici à vos pieds, je vous fais volontiers le sacrifice de ma vie ; recevez-moi entre les bras de votre miséricorde infinie.» Alors cette ardeur dont elle étoit embrasée s'apaisa. Elle remercia humblement Jésus-Christ des grâces qu'il lui avoit faites ; et ayant resté encore quelque temps à essuyer ses larmes, afin qu'il n'en parût rien aux trois Maries, qui étoient dans l'église, elle alla les rejoindre pour se retirer ensemble.

CHAPITRE XVII.

Virginie commet une infidélité. Dieu l'en punit. Comment elle se relève.

Il semble qu'après tant de grâces, Virginie devoit être plus fidèle que jamais : mais la créature est fragile et inconstante ; et les ames les plus ferventes et qui résistent aux plus grandes tentations, éprouvent quelquefois leur foiblesse dans les plus légères. C'est ce qui lui arriva lorsqu'elle s'y attendoit le moins. Elle étoit occupée, sur le soir, à sa coutume, repasant dans son esprit quelque trait de la lecture spirituelle qu'elle avoit faite. Dans ce temps-là, sa sœur Lucie, qui ve-

noit de faire avec sa mère une visite de bienséance, entra dans sa chambre, et lui dit qu'elle avoit vu une jeune dame qui lui avoit beaucoup parlé d'elle.

Dieu demandoit de Virginie qu'elle mortifiât dans cette rencontre le désir de savoir qui étoit cette dame, et ce qu'elle avoit dit; mais plus prompte à se satisfaire que fidèle à la bonne inspiration, Virginie se démentit de sa vertu ordinaire, et demanda à sa sœur le nom de cette dame, et ce qu'elle avoit dit à son sujet. « C'est, répondit Lucie, madame di Galli, votre ancienne amie avant que vous fussiez dévote, et qui conserve encore beaucoup d'amitié pour vous, quoique vous l'ayez abandonnée. » (C'étoit celle de ses amies qui s'étoit mariée depuis peu de mois, comme nous l'avons dit en parlant des trois Maries.) Virginie, flattée intérieurement du souvenir de cette dame, sourit en entendant ce que Lucie lui disoit, et porta sa curiosité jusqu'à lui demander comment elle étoit habillée, et si elle étoit bien mise. Ce fut un vaste champ pour Lucie, qui n'étoit pas moins passionnée pour ces vanités, que Virginie l'avoit été avant sa conversion; elle lui détailla toutes ses parures, et n'omit rien, depuis la coëffe jusqu'à la chaussure.

Virginie eut encore la foiblesse de l'écouter jusqu'à la fin, non-seulement avec attention, mais aussi avec assez de complaisance dans son cœur. Mais Dieu, dont la délicatesse est grande, surtout envers les ames qu'il honore de ses faveurs plus particulières, et qu'il appelle à la perfection, lui fit sentir bientôt

son infidélité, en permettant qu'elle fût livrée à une furieuse tentation sur les vanités du monde, qu'elle avoit quittées; tentation qui la tourmenta pendant plusieurs jours, et dont elle ne triompha qu'à force de prier, de gémir, de pleurer et de s'humilier.

En effet, quand Lucie se fut retirée, Virginie, livrée seule à ses réflexions, se sentit tout-à-coup comme métamorphosée en fille mondaine : il ne lui resta rien dans l'esprit de la lecture spirituelle qu'elle avoit faite, et dont elle s'occupoit auparavant avec dévotion ; sa mémoire lui rappela toutes ses folles joies et ses vanités passées, non pour s'en affliger, mais pour s'y complaire ; et son imagination lui représentoit ces choses d'une manière si vive, qu'il lui sembla qu'elle étoit au milieu des compagnies les plus dissipées; Le mal commençoit déjà à gagner le cœur par un certain attrait qu'elle y sentoit, et presque aussi fort que si elle n'eût jamais réfléchi sur la vanité de ces frivoles amusements; en un mot, Virginie ne se connoissoit plus elle-même; et tout ce qui lui restoit dans l'ame, c'étoit une résistance de sa volonté, mais si peu sensible, qu'il lui sembloit qu'elle étoit toute prête à se livrer à ce que la tentation lui suggéroit.

Dieu, qui ne vouloit que la punir de son infidélité, ne la laissa pas sans secours. Virginie ouvrit les yeux sur la tentation à laquelle elle s'étoit exposée par sa faute, et sur le danger où elle étoit d'y consentir. Elle quitta sur-le-champ son ouvrage, se mit à genoux, prit son crucifix à la main, colla sa bouche

sur ses pieds sacrés, et conjura son divin Sauveur, avec beaucoup de larmes, de lui pardonner sa faute, et de ne pas l'abandonner à la fureur des ennemis de son salut.

« J'ai péché, dit-elle, mon Dieu, j'ai péché. J'ai bien mérité ce qui m'arrive. Quand vous m'abandonneriez au démon qui me tente, je n'aurois pas sujet de m'en plaindre, puisque c'est moi-même qui l'ai appelé dans mon cœur. Pourquoi ai-je voulu satisfaire ma curiosité, et réveiller en moi des passions qui ne sont pas même à demi assoupies? Ignorois-je combien je suis foible? Mais, ô mon Dieu, plein de bonté et de miséricorde! je vous demande pardon de ma faute, et j'ai un extrême regret de l'avoir commise. Ayez compassion de mon ame, que vous avez rachetée de votre sang précieux, et que vous avez retirée de l'esclavage du monde, pour la prendre dans votre saint service. Il est vrai, mon adorable Sauveur, que cela me condamne davantage et me couvre d'une plus grande confusion; car plus j'ai reçu de grâces de votre infinie bonté, plus mon ingratitude me rend indigne du pardon que je vous demande. Aussi, mon Dieu, je ne puis trouver de ressource qu'en cette miséricorde sans bornes et sans mesure, qui pardonne aux plus grands pécheurs, lorsqu'ils se convertissent sincèrement. C'est cette miséricorde que j'implore: je vous conjure, Père adorable et souverainement bon, de m'en faire ressentir les effets. Je consens que vous me punissiez dans cette vie comme il vous plaira: envoyez-moi des maladies, des contradictions, toutes les croix que vous ju-

gerez à propos, pour satisfaire à votre justice; mais, mon Dieu, mon divin maître, mon adorable Sauveur, sauvez-moi à cette heure de la tentation; ou, si vous voulez qu'elle dure, ne permettez pas que j'y succombe. Je veux, mon Dieu, ajouta-t-elle en redoublant ses pleurs et ses sanglots, et en embrassant encore plus étroitement les pieds de son crucifix; je veux, mon Dieu, vous servir tout le temps de ma vie. Je renonce à tous les plaisirs, et j'y renonce de tout mon cœur. Que si vous prévoyez que je sois jamais si misérable que de quitter votre saint service pour revenir à mes premiers égarements, faites-moi plutôt mourir à cette heure; j'expirerai volontiers dans ce moment à vos pieds, plutôt que de me séparer de vous. »

Cette prière lui attira du Seigneur de nouveaux secours pour résister à la tentation; mais elle n'en obtint pas la cessation. Dieu, qui vouloit la rendre plus circonspecte et plus fidèle, la priva pendant quinze jours de toute consolation sensible dans ses exercices de piété, et permit que pendant tout ce temps le démon qui la tentoit ne lui laissât presqu'aucun relâche.

Que de larmes ne versa-t-elle pas dans cette humiliante situation! Avec quelle contrition ne renouvela-t-elle pas l'aveu de son infidélité aux pieds de son crucifix! Quelle fut son indignation contre elle-même! et enfin par quels sentiments de pénitence n'expia-t-elle pas sa faute! Mais ce qui prouve que cette pénitence étoit une grâce particulière que Dieu lui faisoit, c'est qu'elle n'étoit ac-

compagnée ni de dépit, ni d'inquiétude, ni de découragement, mais seulement de crainte salutaire, de confiance, et de regret d'avoir eu le malheur de déplaire à son Sauveur.

Ce fut dans les mêmes sentiments qu'elle s'en accusa dès qu'elle put aller à confesse ; et son confesseur, qui étoit extrêmement attentif à la faire marcher fidèlement dans la voie de Dieu, et qui comprit que cette infidélité porteroit grand préjudice à son ame, si elle y retomboit aisément, lui en fit une sévère réprimande, la priva de la communion, et lui imposa une pénitence qui lui servit à réparer sa faute, et de préservatif pour l'avenir.

Il en fallut parler à la mère Scholastique, pour qui elle n'avoit rien de caché ; et cette bonne mère ne manqua pas d'ajouter sa réprimande à celle de son confesseur. « A quoi vous êtes-vous exposée, mon enfant, lui dit-elle ? Vous croyez-vous si fort affermie dans la piété, que le récit des vanités du monde ne fasse plus d'impression sur votre cœur ? Ne vous ai-je pas dit souvent que vous aviez le cœur mauvais, et qu'il falloit vous en défier ? J'ajoute qu'il est encore tout mondain, tout infecté de l'amour des folies du monde ; que l'esprit du monde n'y est qu'assoupi, et que, comme vous venez de l'éprouver pour votre malheur, il ne faut qu'un mot pour l'éveiller. Oh ! que vous êtes différente de Rosalie et de vos trois amies ! Elles se garderoient bien de s'exposer témérairement à la tentation ; cependant elles ne sont venues qu'après vous au service de Dieu. Ceci me fait comprendre que vous avez besoin qu'on veille beaucoup

sur vous, et qu'on ne vous passe rien; qu'on doit toujours se défier de votre foiblesse, et de ce mauvais penchant que vous avez pour les vanités du monde; qu'on doit s'attacher fortement à en purifier votre cœur, et que vous devez vous y appliquer vous-même de toutes vos forces; sans quoi, ni les soins de votre confesseur, ni les miens, n'opéreroient jamais rien.

-- Ne vous lassez pas de me les continuer, je vous en conjure, ma chère tante, lui dit Virginie. C'est précisément parce que vous voyez que je suis trop foible, que vous devez les redoubler. Si je suis capable, comme vous voyez, de faire des fautes, je ne suis pas incorrigible, et je suis prête à faire pour mon amendement ce que vous me prescrirez.

CHAPITRE XVIII.

De la résistance aux tentations, et de la fidélité à suivre les bonnes inspirations. Avis de la mère Scholastique.

La faute de Virginie donna occasion à sa pieuse tante de l'instruire sur la manière de résister aux tentations du démon, et avec quelle docilité on doit suivre les inspirations du Seigneur. « Quand vous fîtes, lui dit-elle, toutes ces questions à votre sœur, qui ont ouvert la porte à la tentation, votre conscience ne vous le reprochoit-elle pas? -- Pardon-

nez-moi, répondit Virginie; je sentois bien que cela déplaisoit à Dieu; mais je me détournois de cette pensée, parce que je voulois me satisfaire; et même, étant pressée par mes remords intérieurs, je tâchois de les apaiser, en voulant me persuader moi-même qu'il n'y avoit pas de mal à prendre cette satisfaction: et c'est là ce qui m'afflige encore plus, voyant que j'ai voulu résister à Dieu, qui m'avertissoit avec tant de bonté dans le fond de mon ame; et d'avoir préféré ma curiosité et mon amour-propre à la reconnoissance que je lui dois, après tant de grâces que j'en ai reçues.

-- Mon enfant, lui dit la mère Scholastique, il nous est quelquefois utile d'être tentées; mais il est dangereux de s'exposer à la tentation. Ne cherchons pas l'ennemi, nous ne le trouverons que trop sur nos pas. Je vous avertis, dès le commencement de votre conversion, de vous préparer à la tentation. Le démon ne laisse guère en repos les ames qui l'abandonnent pour se donner à Dieu. Dieu le permet ainsi, tant pour les éprouver que pour les mieux affermir dans la vertu; car lorsqu'on persévère dans le bien, quoiqu'on soit tenté de l'abandonner, c'est une preuve qu'on y est solidement; et plus on résiste au tentateur, plus aussi on se confirme dans la piété. La tentation a donc son utilité, et il ne faut pas croire que quand Dieu permet au démon de nous tenter, il veuille lui-même nous tendre des piéges: c'est le démon qui nous les tend; mais Dieu veut nous fortifier dans son service par la résistance que nous opposons au démon. Il ne nous laisse pas alors à nous-mê-

mes, mais il nous donne les secours nécessaires pour bien résister; car, comme dit le saint Apôtre (1 *Cor* 10.), Dieu est fidèle, et ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Il n'y a qu'à être aussi fidèles nous-mêmes, et à combattre courageusement.

Voici donc, mon enfant, l'utilité des tentations. Elles nous font sentir notre misère; car lorsqu'on est tenté, on sent que le mal vient autant de notre mauvais fonds que du démon, et cela nous humilie, et nous tient dans une salutaire défiance de nous-mêmes; premier avantage de la tentation. De plus, à mesure qu'on est tenté, on est obligé de recourir à Dieu avec plus d'empressement, ce qu'on ne feroit peut-être pas si on ne se voyoit pas dans le danger. Ainsi, plus la tentation est forte, plus on élève son cœur à Dieu pour implorer son assistance; au lieu que si l'on n'étoit jamais tenté, on négligeroit de penser à Dieu, on vivroit dans une espèce d'oubli du besoin qu'on a de lui: autre avantage qui nous revient de la tentation.

Elle sert aussi à nous rendre plus vigilantes, plus circonspectes et plus fidèles; car lorsqu'on est tenté on craint de succomber, et cette crainte salutaire fait qu'on veille mieux sur soi pour ne point donner prise au tentateur, et qu'on est plus fidèle à Dieu, afin de s'attirer par là plus de secours pour résister. Je me souviens à ce sujet que j'avois autrefois une jeune religieuse sous ma conduite, qui étoit assez sage; mais je reconnus qu'elle s'étoit un peu relâchée dans ses exercices, et

qu'elle ne s'en acquittoit pas avec la même ferveur qu'auparavant. Je l'en avois avertie; elle me promettoit toujours de s'amender, et cependant je ne voyois pas l'effet de ses promesses. Enfin je m'aperçus tout-à-coup, et ce fut avec une grande consolation, qu'elle changea, et devint plus ardente et plus fidèle que je ne l'avois jamais vue : elle étoit toujours la première aux exercices; elle s'en acquittoit avec une dévotion édifiante; elle mortifioit ses sens; elle étoit retirée dans sa cellule, et paroissoit toujours fort recueillie : je n'avois plus la moindre imperfection à lui reprocher. Comme je vis que cela se soutenoit, je l'appelai dans notre chambre, et lui demandai compte de son ame. Ma mère, me dit-elle, priez le bon Dieu pour moi, je vous en supplie, car j'en ai besoin plus que vous ne croyez. Je lui répondis que j'étois depuis quelque temps assez contente d'elle, et qu'il me paroissoit qu'elle avoit commencé de profiter de mes avis. Ah! me dit-elle, j'y suis bien forcée : il y a plus d'un mois que je me trouve attaquée d'une telle et telle tentation, et si fortement, que je ne sais presque que devenir. La peur que j'ai d'y succomber m'oblige d'être continuellement attentive sur mon esprit et sur mon cœur, et je tâche d'être fidèle à Dieu, soit par la crainte qu'il ne m'abandonne à ma foiblesse, si je continue à vivre dans la tiédeur comme j'ai fait, soit afin d'attirer sur mon ame la force céleste dont elle a besoin pour résister au démon qui m'obsède.

Vous voyez, mon enfant, par cet exemple,

combien la tentation fut utile à cette religieuse, puisqu'elle servit à la réveiller de sa tiédeur, et à la rendre plus fervente et plus docile à ses devoirs.

J'ajoute à ceci, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, que quand on est tenté contre quelque vertu, cette vertu croît et se fortifie en nous, à proportion de la résistance que nous opposons à la tentation; ce qui, comme vous voyez, n'est pas un médiocre avantage. Enfin, ma chère Virginie, la tentation est comme un vent, qui est, à la vérité, fâcheux et incommode, mais qui sert à purifier l'ame, comme le vent purifie l'air.

Mais revenons à ce qui vous regarde en particulier, à la faute que vous avez faite de vous exposer à la tentation. Il ne faut pas vous mettre dans l'esprit que parce que la tentation peut être utile, il soit permis de la rechercher, ni de lui donner quelque ouverture (*Eccli.* 3). Le Saint-Esprit nous avertit que celui qui aime le danger y périra. Il faut donc en éviter les occasions, et nous défier entièrement de notre foiblesse; et ce seroit une présomption très-condamnable en nous, si, sous prétexte que nous nous sentons assez de courage pour y résister, nous nous y exposions témérairement.

Dieu, plein de miséricorde pour vous, vous a fait une grande grâce de vous avoir empêchée de succomber à celle que vous avez eue. Assurément, mon enfant, il a eu pitié de vous, et vous lui en devez une grande reconnoissance, que vous ne lui témoignerez jamais mieux que par une grande fidélité. Don-

nez-vous de garde d'ouvrir une autre fois la porte à l'ennemi : il est subtil, il s'insinue aisément: il passe des sens à l'esprit, de l'esprit au cœur; cela se fait bientôt; et le cœur étant gagné par un misérable consentement de la volonté, il n'est pas aussi aisé de le guérir, qu'il a été aisé au démon de l'infecter de son venin.

Ecoutez-moi bien, ma chère Virginie, sur la conduite qu'il faut garder dans la tentation, et que ceci vous serve d'instruction pour toute la vie. Ne vous y exposez jamais témérairement; évitez, au contraire, les occasions avec grand soin. Veillez sur vous lorsqu'elles se présentent malgré vous, et qu'il n'est pas à votre pouvoir de les fuir, et portez votre cœur vers Dieu, pour lui demander et pour obtenir la force de résister. Résistez en effet et fortement à la tentation, dès qu'elle vous attaque : le grand point est de la repousser dès le commencement : si vous balancez, si vous vous y opposez froidement, si vous y avez de la lâcheté, elle se fortifiera et vous dominera bientôt. Le tentateur est très-bien représenté sous la figure d'un serpent: dès qu'un serpent glisse sa tête dans un trou, il y entre bientôt tout entier; ainsi dès que le tentateur a quelque avantage sur nous au commencement de la tentation, il remporte bientôt une victoire complète.

Que si, malgré votre résistance, la tentation continue ou augmente, ne vous effrayez pas et ne vous croyez pas perdue. Continuez de résister; soutenez-vous dans la sincère volonté de plutôt mourir que d'y succomber;

recourez à Dieu avec confiance, et soyez-lui plus fidèle que jamais, afin de vous rendre plus digne de sa protection. Si vous vous conduisez ainsi, soyez assurée, ma fille, qu'il vous fera sortir du danger avec avantage, et que vous aurez le mérite devant lui d'avoir triomphé de l'ennemi.

C'est un défaut dans beaucoup de filles dévotes de s'abandonner au trouble et au découragement au temps de la tentation, au lieu de recourir à Dieu avec humilité et confiance. C'en est un aussi de se livrer au chagrin, au dépit, à la mauvaise humeur; c'en est un encore de chercher trop à se dissiper, au lieu de recourir à la prière; c'en est un enfin d'abandonner ses exercices, comme si tout ce qu'on fait alors devenoit inutile. Un homme de Dieu a dit très-à-propos à ce sujet (*Imit. L.* 1, *c.* 13): « Vous surmonterez plus aisément les tentations peu à peu par la patience et par une humble attente du secours de Dieu, que par un empressement humain accompagné de chagrin et de mauvaise humeur envers vous-même. »

Vous n'avez pas été beaucoup exercée par la tentation, mais votre temps viendra. Il faut passer par là comme par un creuset, bien fâcheux à la vérité et bien rude; mais dès qu'on s'engage dans le service de Dieu, comme je vous l'ai déjà dit, le démon redouble tous ses efforts pour rentrer en possession de l'ame qui se soustrait à sa tyrannie. Tout le monde n'est pas également tenté: l'un l'est plus, l'autre moins; l'un l'est au commencement de sa conversion, l'autre après un certain

temps; plusieurs enfin pendant toute leur vie. Cependant, à quelqu'état de perfection qu'on soit parvenu, il ne faut pas se flatter d'en être entièrement exempt. Hélas! ma pauvre fille, il suffit que nous nous y portions nous-mêmes, car nous avons dans nous le principe de toutes les tentations, et notre méchante nature est dans nous comme seroit un traître dans une ville, toujours disposé à ouvrir les portes à l'ennemi.

Je dois, ma chère fille, vous avertir aussi que le défaut qui a dominé le plus dans votre ame avant votre conversion, est précisément ce traître dont vous devez plus vous défier. Votre vice capital étoit autrefois l'amour des vanités du monde; quelque progrès que vous fassiez dans la piété, souvenez-vous de ne jamais vous fier à vous-même sur ce point. Il doit vous suffire que vous ayez eu ce défaut dominant; croyez, ma chère fille, que le démon vous attaquera souvent de ce côté-là, comme par l'endroit le plus foible. Aussi avez-vous vu comme votre premier penchant a manqué de vous y entraîner, dès que l'occasion s'en est présentée. Il est vrai que vous avez résisté d'autres fois: n'importe, soyez toujours sur vos gardes. Vous serez bien déterminée aujourd'hui à combattre, et demain peut-être vous vous trouverez plus foible que jamais. Oh! que la créature est inconstante! oh! qu'elle est fragile! Mais c'est précisément pour cela qu'il faut se défier, fuir l'occasion, et se tenir toujours en garde et contre soi-même et contre l'ennemi du salut. »

La mère Scholastique s'arrêta après avoir

parlé ainsi, et Virginie prenant la parole à son tour, lui dit : « Du moins, je ne serois pas si fâchée contre moi-même, si, quand ma sœur me parla, je ne lui avois pas fait tant de questions, contre les remords de ma conscience; mais que j'aie été capable de résister à l'inspiration que Dieu me donnoit alors de me taire, et que j'aie eu la méchanceté d'y résister jusqu'à ce que j'aie entièrement satisfait ma curiosité, c'est ce qui m'afflige au delà de tout ce que je vous pourrois dire.

--Il est vrai, ma chère fille, répondit la mère, que votre ingratitude en cela est plus grande, et que vous n'êtes pas excusable; mais remerciez bien le Seigneur, qui vous a fait la grâce de réparer votre faute, en vous obligeant, par la frayeur que la tentation vous a causée, de recourir à lui, et de réparer votre infidélité. Quoique vous y ayiez donné vous-même occasion, Dieu, qui est infiniment bon, a bien voulu, par compassion pour votre pauvre ame, la faire servir et de punition de votre faute, et de moyen, au moins indirectement, de revenir à lui.

Cependant la bonté dont Dieu à usé à votre égard ne doit pas vous autoriser à en abuser dans une autre rencontre. Prenez-y bien garde, Virginie; comme on avance à grands pas par la fidélité aux bonnes inspirations, on recule et on se précipite insensiblement jusqu'au fond de l'abîme par une suite de résistances à ces mêmes inspirations. Hélas! ma chère fille, avec quel respect, quelle attention, quelle reconnoissance devons-nous les recevoir! Est-il possible que Dieu daigne nous parler au

cœur, à nous qui à son égard ne sommes que de vils néants, et que nous ayions la témérité et l'audace de lui résister ou de faire la sourde oreille! Concevez bien cela, vous y trouverez de la part de la créature infidèle, une insolence et une ingratitude monstrueuse.

Si nous voulions faire un peu d'attention à la grâce que Dieu nous fait par ses inspirations, aux desseins qu'il a pour lors de nous rendre parfaits, aux effets merveilleux que ces bons mouvements peuvent produire dans nous, lorsque nous y correspondons comme il faut, nous craindrions souverainement de n'en pas assez profiter, nous les recevrions avec un étonnement extraordinaire de la bonté de Dieu, nous les suivrions avec tant de fidélité, qu'elle iroit peut-être jusqu'au scrupule. Ainsi, ma fille, c'est la fidélité qui a fait les saints et les grands saints : ils étoient attentifs à la voix de Dieu, ils la recevoient avec respect et reconnoissance, ils lui obéissoient avec une docilité parfaite, et c'est par cette docilité qu'ils corrigeoient leurs défauts, qu'ils pratiquoient les vertus, qu'ils faisoient tous les jours de nouveaux progrès, qu'ils se soutenoient contre les attaques du démon, qu'ils sont enfin arrivés à cette haute perfection dont nous lisons encore avec admiration les preuves dans leurs histoires si édifiantes.

Mais voyez, au contraire, combien il est dangereux de ne point écouter les bonnes inspirations. Qu'en arrive-t-il? Plus on leur résiste, moins on s'amende; au contraire, on se relâche, on dégénère, on va de mal en pis, on passe de la première ferveur à la lâcheté, de

celle-ci on tombe dans la tiédeur, on se dégoûte, on quitte tout, on revient à ses premiers égarements, et enfin on est pire encore qu'on n'étoit avant sa conversion.

Encore une fois, Virginie, craignez souverainement de résister aux bonnes inspirations, et faites-vous un grand point de conscience de leur être fidèle, surtout, ma fille, quand vous voudrez vous satisfaire en quelque chose contre les règles de la perfection, ou quand vous serez tentée de faire quelque faute, quoique légère, écoutez Dieu qui veut vous en détourner, et suivez sa voix préférablement à celle de la nature. Quelle honte que souvent pour des bagatelles, pour des néants, pour ne pas se contraindre un peu, pour ne pas se faire une petite violence, on ose résister à la voix de Dieu! Quelle folie, plutôt quelle extravagance! préférer aux grâces que Dieu nous prépare si nous suivons fidèlement sa voix, leur préférer, dis-je, de frivoles satisfactions! Je ne puis soutenir cette pensée, elle révolte. Enfin, mon enfant, la créature est bien misérable; et si Dieu n'étoit aussi miséricordieux qu'il l'est, je ne sais ce qu'il en seroit d'elle, d'oser ainsi lui résister. Admirons sa bonté infinie, étonnons-nous de ce que nous en abusons si souvent par nos résistances, et proposons-nous, ma chère Virginie, d'être désormais si fidèles, que nous ne nous écartions jamais de la conduite et de la direction du Saint-Esprit.

CHAPITRE XIX.

Maladie de Lucie. Charité et patience de Virginie.

La faute que Virginie avoit commise, et dont une ame tiède n'auroit pas fait grand cas, mais que les ames ferventes évitent soigneusement, ou réparent plus promptement; cette faute, dis-je, la rendit plus circonspecte ; elle ne s'exposa plus à en commettre de semblables; elle travailla à effacer de son esprit le souvenir des vanités du monde, elle l'oublia autant qu'elle put, et désira d'en être entièrement oubliée. « J'ai pris, disoit-elle, Jésus-Christ pour mon partage, je ne veux rien savoir des créatures; je ne veux ni connoître le monde, ni en être connue. Plût à Dieu, disoit-elle un jour à sa tante, plût à Dieu qu'il me fût permis de vivre dans un désert où j'ignorasse qu'il y a un monde! mais Dieu ne le veut pas, il faut s'y soumettre. Je veux cependant vivre au milieu du monde comme si j'étois morte pour lui, ou qu'il le fût pour moi : je veux considérer ce qui s'y passe, comme s'il se passoit dans la lune; je n'en demanderai jamais des nouvelles, et je n'y prendrai jamais le moindre intérêt. Que m'importe, disoit-elle aussi dans une autre occasion, de ce qu'on fait ou de ce qu'on dit, que celle-là se soit mariée, que celle-ci ait fait une grande fortune, ou qu'il soit arrivé un tel accident? Jésus-Christ

doit seul occuper mon esprit et mon cœur, lui seul doit me suffire. « C'est aussi ce qui faisoit qu'elle ne sortoit presque plus de sa maison que pour aller à l'église ou au monastère de sa tante, ou enfin par obéissance, et qu'elle y revenoit au plus tôt comme dans son asile et le lieu de son repos.

Elle n'y avoit pourtant pas beaucoup de repos. Toujours occupée des soins domestiques dont elle étoit chargée, elle ne cessoit d'agir et de travailler que pour vaquer à ses exercices de piété, et jamais elle ne déroboit aux devoirs de son état le temps qu'elle employoit à s'acquitter de ces saints exercices. Ce n'est pas qu'elle eût beaucoup de consolation dans le travail qu'elle faisoit, ou que l'amour-propre trouvât à s'en dédommager par les applaudissemens de sa famille : elle avoit, à la vérité, ceux de son père et de son frère aîné ; mais cette petite satisfaction, qu'elle ne cherchoit nullement, étoit bien balancée par les gronderies de sa mère, qui paroissoit ordinairement mécontente, quoique Virginie pût faire, ou par les vivacités de la capricieuse Lucie, qui oublioit toujours qu'elle étoit sa cadette, et ne savoit guère lui parler que pour lui faire exercer sa patience.

Son frère aîné, jeune homme très-sage et très-raisonnable, ne pouvoit endurer qu'on eût si peu d'égards pour elle ; il voyoit de quelle utilité elle étoit dans la maison, et il ne falloit qu'avoir des yeux pour le voir, et c'étoit précisément ce qui lui rendoit plus sensible le peu de ménagement que sa mère et Lucie avoient pour elle. Cent fois il auroit

voulu en témoigner sa peine à l'une et à l'autre ; mais Virginie l'en empêcha toujours. « Il n'est pas naturel, lui dit-il dans une rencontre, il n'est pas naturel qu'on vous traite de la sorte; vous êtes comme l'ame de la maison, vous seule soutenez tout le poids des affaires domestiques ; je vous vois dans une action continuelle ; vous ne vous donnez aucun repos ni aucun soulagement ; et cependant ma mère vous gronde toujours, et Lucie en abuse pour se rendre plus insolente : il faudroit une bonne fois vous plaindre ; vous pouvez le faire avec respect envers ma mère, et avec fermeté envers ma sœur ; ou si vous n'osez le faire, je le ferai pour vous.

--Non, non, répondit Virginie, gardez-vous bien d'en rien témoigner : c'est précisément parce que cela ne vous paroît pas naturel, que vous devez comprendre que Dieu le permet ainsi pour mon plus grand bien. J'ai renoncé au monde, comme vous voyez ; il me reste à renoncer à moi-même : Dieu m'en procure le moyen par ces petites contradictions qui sont des riens. Voudriez-vous vous y opposer ? Bien loin d'en être fâchée, j'en rends tous les jours des actions de grâces au Seigneur ; et c'est avec une juste raison, puisque ce qui mortifie l'amour-propre est la vie de l'ame. Ne l'envisagez que de ce côté-là ; et toutes les fois que vous apercevrez qu'on me gronde, au lieu de vous en mettre en peine, réjouissez-vous plutôt avec moi du gain que je puis faire devant Dieu, en le recevant avec soumission. D'ailleurs je ne saurois condamner ma mère d'indiscrétion ; je suis persuadée qu'elle ne

m'aime pas moins que ma sœur; et si quelquefois elle se met en mauvaise humeur contre moi, je dois croire que c'est moi qui lui en donne occasion, et que par conséquent c'est ma faute et non pas la sienne. Quant à ma sœur, je dois l'excuser par amitié et par raison, mais surtout par principe de religion; et si je ne le fais pas, j'ai plus de tort qu'elle. »

Son frère admira sa vertu dans une réponse si chrétienne; il l'en aima et l'en estima davantage, et eut depuis pour elle autant de vénération que d'amitié. Cependant Virginie eut bientôt occasion de signaler sa charité envers Lucie comme envers le reste de sa famille. Un rhume très-mauvais, qui devint commun dans la ville, attaqua également sa maison; et comme si le Seigneur ne l'y eût envoyé que pour mettre sa vertu à l'épreuve, elle n'en fut atteinte qu'après qu'elle eut servi successivement tous les autres, avec des soins et des fatigues qu'elle n'eût pu soutenir sans une force extraordinaire que Dieu lui donna pour cela.

La première que ce mal attaqua fut sa mère: ce mal étoit accompagné d'une douleur de tête et d'une fièvre violente, qui dégénéroit en plusieurs en pleurésie, mais qui n'alla pas si loin dans la maison de Virginie. Elle ne se reposa sur personne du soin de sa mère; elle ne la quitta jamais la nuit ni le jour. Elle rendit le même service à son père, à son frère, à sa sœur Lucie, et aux deux plus jeunes de ses frères, qui tous en furent également attaqués les uns après les autres. Mais autant son père et ses frères reçurent ses services avec

amitié et reconnoissance, autant Lucie parut en être dépourvue, et déploya sa mauvaise humeur.

Elle la porta si loin dans une occasion, que Virginie lui ayant présenté un gobelet de tisane, elle la lui jeta contre le visage, parce qu'elle ne la trouvoit pas de son goût. La pieuse fille ne s'en émut point; elle essuya son visage sans témoigner la moindre inquiétude, et dit à sa sœur avec une douceur d'ange: « Pourquoi, ma sœur, vous laissez-vous emporter à ces mouvements d'impatience? ils sont capables d'augmenter votre fièvre. Quand vous verrez que je manquerai, avertissez-moi paisiblement, et je vous promets que je tâcherai de mieux faire. »

Lucie, honteuse de son emportement, et encore plus de voir la modération de sa sœur, qui lui étoit une leçon de douceur, baissa les yeux et se tut; mais elle n'en fut pas plus retenue: car un quart d'heure après, l'ayant appelée tandis qu'elle étoit auprès de sa mère qui lui donnoit ses ordres, comme Virginie ne se rendit pas aussitôt à sa voix, elle l'accueillit avec des reproches qu'elle n'eût pas faits à une servante; et Virginie ayant voulu s'excuser sur ce que sa mère l'avoit retenue, elle lui répliqua qu'elle n'avoit ni amitié ni charité, et que sa dévotion n'étoit que bigotterie; en un mot, ajouta-t-elle, ou servez-moi bien si vous voulez, ou ne vous en mêlez pas, et je prierai ma mère d'appeler une femme qui sache mieux faire que vous. Virginie ne répondit point, et continua de lui rendre tous les bons offices qu'elle put, et avec la même af-

fection que si la malade avoit été la fille du monde la plus douce et la plus reconnoissante.

Dieu lui fit alors la grâce de comprendre, par une lumière plus claire, le prix de la patience dans ces occasions, et que c'est un grand avantage pour son ame d'avoir ainsi des moyens de la pratiquer; et elle en fut si pénétrée, que comme elle n'eut rien à souffrir en servant son père et ses frères, que les petits soins que donnent ordinairement les malades les plus aisés à contenter, elle s'en plaignit au Seigneur en lui disant : « Hélas! mon Dieu! qu'ai-je fait, que vous ne me présentiez rien de plus pénible, et que vous diminuiez ainsi le poids des croix que vous m'envoyez? Il n'est déjà que trop léger. Mais je vois bien que je suis une misérable et bien foible dans la vertu, et que vous me ménagez par un excès de miséricorde. O mon Seigneur! rendez-moi forte et robuste dans votre service; faites-moi marcher par la voie de vos véritables servantes, qui portent la croix avec ferveur et générosité, et qui ne sont jamais si contentes que quand elles ont occasion de vous témoigner beaucoup d'amour, en souffrant beaucoup pour vous. »

Il semble que Dieu exauça son désir, en lui envoyant enfin la même maladie qu'aux autres, mais avec plus de violence; si fort qu'on craignit pendant quelques jours pour sa vie. Lucie, dans cette rencontre, auroit dû lui rendre au moins une partie des services qu'elle en avoit reçus; mais à peine sa santé avoit été rétablie, qu'elle ne songea plus qu'à reprendre son train ordinaire de dissipation et d'a-

mour du monde. Tout occupée de ses vains amusements, elle s'informoit peu de l'état de sa sœur; ou, si elle alloit dans sa chambre, c'étoit pour si peu de temps, qu'il sembloit qu'elle n'y entroit que pour en sortir. Son frère le lui reprocha un jour: « Craignez-vous, lui dit-il, un air trop contagieux auprès de votre sœur? A peine paroissez-vous devant elle que vous vous éclipsez. Si le rétablissement de sa santé dépendoit de vos bons offices, nous pourrions renoncer à l'espérance de la voir jamais guérie. Elle n'en a pas agi ainsi à votre égard; mais elle a bon cœur, et je ne sais si vous en aurez un peu pour elle.» Lucie n'osa pas répliquer; elle n'aimoit qu'elle-même, mais elle redoutoit son frère.

Virginie fut pourtant affligée de ce reproche qu'il lui avoit fait, et le pria très-instamment de cesser pour toujours de lui en faire à son sujet. « Je vous en conjure, lui dit-elle, ne lui reprochez rien qui la mette en plus mauvaise humeur; cela ne serviroit qu'à altérer la paix de la famille, et j'y serois cent fois plus sensible qu'à tout ce qu'elle pourroit me faire ou me dire de fâcheux.»

Une vieille gouvernante qu'on avoit dans la maison, et qui en aimoit tous les enfants, parce qu'elle les avoit élevés avec eutant d'amitié que leur mère, avoit conçu une prédilection pour Virginie, depuis qu'elle la voyoit si pieuse; car elle-même l'étoit beaucoup. C'est aussi pour cela qu'elle se chargea de la servir sans vouloir permettre que personne autre s'en mêlât, se tenant sans cesse auprès d'elle. Virginie auroit désiré être moins soi-

gnée, afin d'avoir occasion de pratiquer un peu plus la mortification et la patience; elle en eut même du scrupule; et s'en plaignant amoureusement à notre Seigneur: «Vous n'étiez pas ainsi, lui dit-elle, sur l'arbre de la croix; étendu sur le lit de douleur, vous n'aviez aucun soulagement; et moi je suis ici couchée dans un lit mollet, je ne manque d'aucun secours, je suis servie comme une princesse. Eh! Seigneur! que pui-je donc vous offrir qu'un peu de mal que je souffre, et qui est adouci par tous les soins q'on prend de moi? Que je suis encore bien éloignée de ces vierges généreuses qui vous tiennent si fidèlement compagnie sur le calvaire, et qui sont crusifiées avec vous!»

La conduite qu'elle garda dans cette maladie fut telle, qu'on peut bien la proposer pour modèle aux personnes malades qui veulent mériter beaucoup devant Dieu dans cet état. Premièrement, dès qu'elle en fut atteinte, elle fit à Dieu le sacrifice d'elle-même, en lui disant qu'elle s'abandonnoit à sa volonté, et qu'il disposât d'elle selon son bon plaisir. En second lieu, elle se soumit volontiers, et dans la vue de souffrir davantage pour plaire davantage à Dieu, elle se soumit, dis-je, à tous les assujettissements de la maladie, qui sont quelquefois plus fâcheux que le mal même; et bien qu'elle eût une répugnance naturelle pour les remèdes, elle n'en témoigna jamais, prenant sans répugnance et dans un esprit de mortification tout ce qu'on lui présentoit. En troisième lieu, elle étoit si obéissante à la gouvernante qui la servoit, que celle-ci lui de-

mandant souvent ce qu'elle souhaitoit pour son soulagement, elle ne répondoit autre chose sinon : Faites-moi ce que vous voudrez. Elle ne témoigna jamais plutôt désirer une chose qu'une autre, ni le moindre empressement pour être soulagée, ni même pour sa guérison. Toute son attention fut de se faire un sujet de mérite devant Dieu de la maladie qu'il lui avoit envoyée, en l'acceptant avec soumission, en la souffrant avec patience, et en la lui offrant avec un parfait abandon d'elle-même à sa providence.

Ce qui pouvoit être plus à son gré dans cet état, c'étoit d'être quelquefois seule, et d'avoir la liberté de s'entretenir amoureusement avec Dieu; c'est pour cela qu'elle prioit sa gouvernante, en certains temps, de se retirer, sous prétexte de la laisser tranquille, et d'aller prendre un peu de repos; et alors elle formoit des colloques d'amour avec Jésus-Christ, et lui parloit du fond du cœur avec des sentiments tendres et affectueux, soit pour lui demander la patience, soit pour le remercier de la grâce qu'il lui faisoit de souffrir quelque chose pour son amour, soit pour se dévouer à de plus grands maux, si c'étoit sa très-sainte volonté. « Je ne vous demande rien, mon Dieu, lui disoit-elle quelquefois, sinon que vous vous contentiez: faites de moi tout ce que vous trouverez bon pour votre gloire et pour le plus grand avantage de ma pauvre ame. Que je suis heureuse, lui disoit-elle aussi, de pouvoir vous offrir quelque chose! C'est bien peu pourtant; mais je ne puis vous présenter que le mal que vous m'envoyez; s'il

étoit plus considérable, je serois contente aussi de pouvoir vous l'offrir. Recevez-le donc tel que vous me le donnez, agréez l'offrande que je vous en fais : je l'unis pour cela aux souffrances de mon Sauveur, afin qu'elle vous soit plus agréable. »

Elle lui disoit encore une autre fois : « Quand est-ce, ô mon Dieu ! que vous me trouverez digne de souffrir beaucoup pour l'amour de vous ! quand aurai-je le bonheur d'être du nombre de ces épouses privilégiées que vous favorisez en leur envoyant de plus grandes croix ? Quel honneur et quel avantage pour elles ! Je ne suis encore qu'une commençante dans votre service, et je n'ai pas même encore bien commencé ; ainsi, je ne suis pas digne d'être traitée comme elles : mais, mon Dieu tout bon et tout miséricordieux, si vous daignez me prolonger la vie, vous voudrez bien aussi m'associer à leurs travaux et à leurs mérites. »

C'est par ces sentiments généreux, et cette conduite soumise et patiente, que Virginie mettoit à profit la maladie dont Dieu la favorisoit : car c'est ainsi qu'il faut l'envisager, puisqu'elle en fit un si bon usage pour son ame ; au lieu qu'elle n'auroit été qu'un sujet d'affliction pour une fille immortifiée et peu soumise aux ordres de la Providence. Cependant son mal empira, et l'on craignoit ou quelque inflammation à la poitrine, ou que la pleurésie ne se formât. Le médecin voyant le danger, voulut la prévenir sur les derniers sacrements, et ne lui en parla d'abord, pour ainsi dire, qu'à demi-mot. Virginie le com-

prit bientôt. « Ne me flattez pas, monsieur, lui dit-elle; expliquez-vous clairement: s'il faut mourir, mon sacrifice est déjà fait; ainsi je recevrai les sacrements quand vous le trouverez bon. -- Il faut attendre, lui répondit le médecin, comment vous serez demain; et si le mal augmente, nous y pourvoirons. -- Tenez-moi parole, je vous en supplie, répliqua Virginie, et n'attendez pas l'extrémité, où accablée par le mal, je ne saurois peut-être pas ce que je ferois. » Le médecin le lui promit: mais dans la nuit une crise extraordinaire la sauva; et depuis elle alla toujours de mieux en mieux, jusqu'à l'entière guérison.

Les trois Maries ne purent la voir que dans sa convalescence, parce qu'elles avoient aussi payé le tribut à la maladie générale, surtout Marie di Castello, qui avoit eu une péripneumonie dont elle avoit failli mourir: elle en fut remise plus tard que les autres. Dieu leur donna enfin à toutes la consolation de se revoir dans une santé parfaite, et une volonté toujours plus fervente pour son service.

CHAPITRE XX.

Sainte sévérité de la mère Scholastique envers Virginie et Rosalie.

VIRGINIE étant entièrement rétablie, reprit ses occupations et ses exercices ordinaires; et, toujours plus vigilante sur elle-même, et plus

ardente à s'avancer dans les vertus chrétiennes, surtout dans l'humilité, la douceur et la patience dont elle avoit si souvent occasion de faire des actes, elle ne se pardonnoit aucune parole ni même aucun sentiment intérieur qui en eût altéré la perfection dans son ame. Son confesseur étoit aussi extrêmement attentif à lui faire contracter l'habitude de ces grandes vertus, et la mère Scholastique le secondoit par ses avis; mais Virginie, animée de l'émulation des saints, n'avoit presque plus besoin qu'on l'y excitât ; elle s'y portoit par le désir de plaire à Dieu et de croître dans la vie spirituelle, et ne cessoit, dans ses oraisons et dans ses communions, de les demander au Seigneur; comme aussi Dieu, de son côté, lui inspiroit toujours d'être fidèle à les pratiquer.

Si elle répondoit aux bons mouvements de la grâce, il ne faut pas croire qu'elle ne fut jamais tentée d'y manquer, ni qu'elle n'eut souvent besoin de s'élever au-dessus de la sensibilité de la nature en se faisant violence. Virginie n'étoit point morte ni insensible; elle avoit bien des combats à soutenir avec elle-même; elle souffroit des révoltes intérieures de l'amour-propre; elle se sentoit quelquefois si pressée par des mouvements subits de vivacité qui s'élevoient dans son cœur, que si elle n'eût été extrêmement attentive à les réprimer, elle se seroit échappée alors à des saillies d'impatience ou de colère.

La conduite qu'elle gardoit dans ces occasions étoit non-seulement de ne rien dire, mais d'étouffer dans son intérieur l'altération

qui s'y formoit, et de l'étouffer dès qu'elle se faisoit sentir: c'est ce que la mère Scholastique lui avoit expressément recommandé. « Observez-vous de près, lui disoit-elle, dans ces rencontres critiques; si vous laissez échapper une parole, vous en direz cent de suite, et peut-être toutes plus fâcheuses: arrêtez le mal dès le commencement. Donnez-vous de garde, lui disoit-elle aussi, de votre esprit; ne vous amusez pas à raisonner sur ce qu'on vous a dit ou fait; une pensée en fera bientôt naître une autre, les réflexions se succéderont et assiégeront votre esprit, le cœur en sera ému de ressentiment et d'indignation, vous bannirez la charité de votre ame, et au dehors votre émotion éclatera par des paroles de murmure, d'impatience et de colère; et vous vous éloignerez autant de Dieu que la patience vous en auroit approchée, si vous l'aviez gardée. »

Elle lui disoit encore dans une autre rencontre: « Je veux, ma chère fille, vous faire observer un artifice du démon, qui en a trompé plusieurs, et qui pourroit aussi vous tromper comme les autres. Il ne faut jamais se lasser de veiller sur soi pour acquérir l'habitude de la douceur et de la patience: vous aurez souffert en silence, et pour l'amour de Dieu, bien des choses fâcheuses, bien des paroles disgracieuses, et vous vous serez fait une sainte violence pendant quelque temps; mais ne vous fiez pas pour cela à vous-même; continuez d'être en garde contre la sensibilité de la nature; elle est telle, et le démon est si malin, que tandis que vous aurez remporté pendant plusieurs jours de suite des victoires contre

l'un et l'autre, vous vous trouverez foible, contre votre attente dans quelque rencontre, où il semble que vous auriez pu aisément vous soutenir, et vous vous laisserez échapper avec tant de vivacité, que vous serez étonnée de vous-même. Il semble alors qu'il sort du cœur comme un débordement d'actes d'impatience; on se rappelle tout ce qu'on a souffert, on le fait revenir, on le met au jour, on s'en plaint amèrement, on déploie toute sa sensibilité; vous diriez qu'on a du regret de la patience qu'on a eue jusqu'alors, et qu'on veut s'en dédommager en la perdant entièrement. »

Virginie goûtoit extrêmement ces salutaires instructions, et ne négligoit rien pour s'affermir dans leur constante pratique. S'il lui arrivoit d'élever tant soit peu la voix, plutôt par surprise que d'une volonté déterminée, elle se radoucissoit sur-le-champ : ces fautes mêmes étoient si rares et si légères qu'on ne s'en apercevoit pas, ou tout au plus on remarquoit seulement qu'elle avoit moins de douceur, ou bien il paroissoit un peu de trsitesse sur son visage. La mère Scholastique lui avoit encore recommandé très-expressément de se relever d'abord, quelque faute qu'elle fît, et surtout contre la patience. « Ne la laissez pas séjourner dans votre ame, lui disoit-elle; chassez-l'en au plus tôt par un saint regret de l'avoir commise; sans cette précaution, cette faute vous disposeroit à en commettre une autre; votre cœur s'y accoutumeroit, et ensuite vous y tomberiez sans remords et sans volonté de vous corriger. Voudriez-vous garder un scorpion pendant demi-heure sur la main, ajoutoit-

elle? Le péché, quelque petit qu'il soit, est quelque chose de pire; pourquoi, quand par malheur il s'est introduit dans votre ame, l'y laisseriez-vous? C'est par la négligence à s'en relever qu'on tombe dans la tiédeur, et de la tiédeur dans un entier relâchement; au lieu que les ames fidèles persévèrent dans le bien, et y font des progrès, non pas en ne tombant jamais, car qui peut se flatter de ne point faire de fautes? mais en évitant d'en commettre, ou en se repentant lorsqu'elles en ont commis. »

Virginie étoit si attentive à mettre à profit cette instruction, qui est d'une extrême conséquence pour les personnes qui veulent réussir dans la piété, qu'on peut dire qu'elle ne commit point de faute, ni même d'imperfection, qu'elle ne tâchât d'abord de les réparer devant Dieu par un sentiment intérieur de contrition. Elle veilloit sur soi pour n'en point faire; mais comme la créature est extrêmement fragile, si malgré sa vigilance elle manquoit, c'étoit également un effet de sa vigilance de s'en apercevoir sur-le-champ, et de réparer sa faute. D'ailleurs, ce qu'on ne pouvoit trop admirer dans elle, et ce que la mère Scholastique ne se lassoit pas d'y admirer, c'est que d'une part, elle compatissoit si fort aux défauts des autres, qu'elle ne savoit penser mal de personne; et d'autre part, elle se jugeoit elle-même avec tant de rigueur, qu'elle inclinoit plutôt à faire paroître ses fautes plus grandes qu'à les excuser. Elle étoit si vraie, si sincère, et alloit à Dieu avec tant droiture de cœur, que jamais son amour-propre ne réussit

à lui déguiser le moindre de ses défauts. Aussi étoit-elle toujours d'accord avec son confesseur et avec sa tante, lorsqu'ils lui faisoient quelque correction; et bien que celle-ci usât souvent de sévérité pour l'éprouver ou l'exercer dans l'humilité, elle la trouvoit toujours disposée à recevoir ses avis en bonne part, et à s'abaisser encore plus qu'elle ne vouloit l'abaisser.

Un jour que la mère Scholastique lui faisoit rendre compte de sa conduite, il arriva qu'en lui parlant leurs yeux se rencontrèrent : la pieuse tante interrompit son entretien pour le lui reprocher, et le fit sans la ménager : « Il paroît bien, lui dit-elle, que vous ne vous êtes pas encore étudiée à régler vos yeux par la modestie chrétienne; vous les ouvrez inconsidérément, comme si vous vouliez me faire voir comment ils sont faits. Je sais depuis longtemps qu'ils sont noirs, et je serois plus contente de vous si, en les tenant mieux baissés quand je vous parle, je parvenois à en oublier la couleur. Faites-vous ainsi quand vous parlez aux autres, et êtes-vous si peu modeste lorsque vous allez par les rues?

-- Ma chère tante, répondit Virginie, vous avez raison, et je vous avoue que je n'y avois pas encore pensé. -- Belle excuse! répliqua la bonne mère; vous n'y aviez par encore pensé! cela est digne de votre tête légère : n'étoit-ce pas la première leçon que vous deviez vous donner à vous-même? falloit-il qu'il vînt de moi de vous en avertir? Quand on est recueilli on est véritablement modeste, et c'est la dissipation de l'esprit qui fait que l'on ouvre aussi

légèrement les yeux que vous le faites. Il n'y a rien qui convienne mieux à une fille de piété, ajouta-t-elle, que cette belle modestie; outre qu'elle la garantit de la dissipation et de beaucoup de tentations aux quelles on s'expose par des regards inconsidérés, elle la conserve dans une sainte récollection. D'ailleurs, qu'avez-vous à regarder dans le monde, auquel vous avez renoncé? qu'y trouvez-vous qui soit digne de votre attention, vous qui n'en devez plus avoir que pour les choses de Dieu? Il vous suffit de regarder à terre pour vous conduire, de voir votre ouvrage pour le bien faire, de contempler le ciel pour y porter vos désirs : si vous faites un autre usage de vos yeux, ce ne doit être que pour mortifier la curiosité, et non pas pour la satisfaire.

Rosalie est bien plus avancée que vous dans cette vertu, poursuivit-elle: je veux la faire venir ici pour quelques moments : il vous sera permis de la regarder en face, et vous verrez qu'elle ne vous apercevra même pas, tant elle est modeste.» En effet, elle la fit appeler par la portière, et bientôt la novice se présenta pour recevoir ses ordres. Ce que la pieuse mère avoit annoncé à sa nièce se trouva si véritable, que Virginie en fut extrêmement édifiée: Rosalie ne jeta pas un seul regard de curiosité; elle se tint toujours les yeux baissés devant sa maîtresse, attendant avec une contenance respectueuse ce qu'elle avoit à lui ordonner. La mère Scholastique lui dit alors simplement d'aller prendre à sa chambre le livre de l'Imitation de Jésus-Christ, et de le lui apporter, et en même temps Rosalie lui fit une inclina-

tion et se retira, observant toujours la même modestie.

Virginie ne put s'empêcher de dire: « Véritablement, ma chère tante, cet exemple m'humilie et me confond plus que je ne saurois vous dire. Hélas ! que mon amie a bien avancé, et comment ferai-je pour l'atteindre ? je ne veux pas me décourager; mais elle me laisse bien en arrière. Apprenez-moi, je vous en conjure, comment il faut faire pour courir comme elle dans le chemin de la vertu. -- Il faut, lui répondit sa tante, avoir plus à cœur votre avancement que vous ne l'avez fait; il faut vous y appliquer mieux que vous ne faites; il faut n'être pas si négligente, si immortifiée que vous l'êtes; il ne faut pas vous épargner comme vous faites. » La mère Scholastique lui parloit sur ce ton de sévérité, mais elle pensoit bien autrement de sa vertu, qu'elle voyoit, avec une extrême joie, prendre de jours en jours des accroissements en elle; aussi se faisoit-elle beaucoup de violence pour la traiter ainsi: mais elle avoit en vue son avancement, et voyoit avec consolation que sa nièce recevoit avec une douceur et une humilité sincères ses corrections, qui servoient à l'encourager, et à l'animer dans la pratique de la perfection, bien loin de la lui rendre plus pénible, comme il arriveroit à une fille qui manqueroit d'humilité.

Quand Rosalie fut revenue au parloir, et eut remis à sa maîtresse le livre qu'elle lui avoit apporté, elle alloit se retirer comme auparavant; mais la mère Scholastique la retint, et lui dit: « Ma sœur, saluez la demoiselle

avec qui je parle : je vous en permettrois davantage si vous étiez mieux affermie dans la mortification. » Rosalie se tournant alors vers Virginie, la regarda avec un doux sourire, lui fit une inclination et à sa maîtresse aussi, et se retira tout de suite.

Virginie, touchée presque jusqu'aux larmes, de voir en elle tant de vertu, dit à sa tante : « Ah ! ma chère tante, que vous savez bien faire mourir l'amour-propre ! --Je crains d'en avoir trop moi-même, lui répondit la mère Scholastique : quand je considère cet enfant, je ne puis m'empêcher de l'aimer tendrement, tant je la trouve docile et mortifiée; il m'en coûte de la traiter avec sévérité : cependant je le dois ainsi pour seconder les desseins de perfection que Dieu a sur elle ; et si j'agissois autrement, je trahirois ma conscience. « En effet, elle ne lui pardonnoit aucune imperfection, et ne laissoit échapper aucune occasion de la faire mourir à elle-même. On en jugera par ce trait.

Les trois Maries, comme nous le dirons bientôt, s'étoient déclarées à leurs parents sur le dessein d'être religieuses. Ceux de Marie Carracioli le dirent à la mère de Rosalie, qui vint aussitôt au monastère en faire part à sa fille. Rosalie se hâta, au sortir du parloir, d'en aller donner la nouvelle à la mère Scholastique, et le fit avec un grand empressement. La bonne mère, la voyant si empressée et si ardente, lui dit d'un air sérieux : « Vous croyez, ma sœur, faire ici un grand acte de zèle pour la gloire de Dieu, et vous ne faites qu'un acte de votre vivacité naturelle. » La novice se mit

sur-le-champ à genoux, pour recevoir la correction avec plus d'humilité et de profit, selon la pratique du monastère; et la mère Scholastique poursuivant: « Je vois, lui dit-elle, mon enfant, que vous êtes aussi vive et aussi légère que vous l'étiez dans le monde; que vous ne savez pas modérer vos empressements, et que plus je vous reprends, moins j'avance. Vous approchez cependant de votre profession, et il est bien honteux pour vous que vous vous y présentiez à Jésus-Christ toute pleine encore de vos défauts. Dieu me donne bonne patience avec une fille aussi peu docile que vous l'êtes! mais ce soir, à la conférence du noviciat, vous direz votre coulpe devant vos compagnes, et vous baiserez les pieds de toutes. » La pieuse Rosalie remercia sa maîtresse de la correction, promit de s'amender, et s'acquitta le soir de la pénitence, avec beaucoup d'édification pour les sœurs, et de dévotion pour le bien de son ame.

La mère Scholastique étoit naturellement très-douce, et n'usoit de tant de sévérité envers Rosalie que parce qu'elle connoissoit la solidité de sa vertu, et le grand désir qu'elle avoit d'avancer dans la voie du saint renoncement. Elle n'étoit pas également rigide envers les autres novices; elle les éprouvoit selon leur portée, en sorte pourtant qu'elle les amenoit peu à peu à ses fins, qui étoient la pratique des vertus religieuses, et surtout de l'humilité et du renoncement à leur volonté propre. Mais comme elle trouvoit dans Rosalie beaucoup de courage, et une extrême docilité, elle la ménageoit moins, étant très-

assurée qu'elle agissoit en cela de concert avec son cœur, et que cette fervente novice avoit besoin d'être conduite ainsi pour arriver à la haute perfection à laquelle Dieu l'appeloit.

CHAPITRE XXI.

Profession de Rosalie. Vêtures des trois Maries. Virginie fait vœu de virginité.

Les trois Maries, toujours plus empressées d'être religieuses, ne s'étoient point communiqué leurs desseins, parce que la mère Scholastique leur avoit recommandé de n'en parler qu'au père Chrysostôme, leur confesseur. Rosalie étant donc au sixième mois de son noviciat, la mère Scholastique, qui avoit intention que ces demoiselles prissent le voile lorsqu'elle prononceroit ses vœux, leur permit enfin, de l'avis du père Chysostôme, de se déclarer à leurs parents. Ceux de Marie Carracioli, qui n'avoient pas oublié ce qui s'étoit passé dans sa grande maladie, n'osèrent la contredire. Ceux de Marie de Mont-y-Valle y consentirent sans peine, parce qu'ils avoient quatre filles, et qu'ils étoient bien aises que quelqu'une prît ce parti, qui leur étoit moins dispendieux. Mais ceux de Marie di Castello se rendirent difficilement, parce qu'ils n'avoient que cette fille et un garçon, et qu'ils étoient en état de la marier avantageusement : ils y consentirent pourtant enfin,

après beaucoup de résistance, et les trois demoiselles eurent la consolation de voir que rien ne retardoit l'exécution de leur pieux dessein.

Le secret que chacune avoit gardé à son particulier sur sa vocation étant divulgué par leurs parents, qui se le dirent les uns aux autres, on ne peut concevoir quelle fut leur surprise et leur joie en même temps, de se voir toutes appelées d'en haut au même état et à la même règle. Dès qu'elles se virent au jardin de Virginie, elles entrèrent dans des transports d'admiration de la grâce que Dieu leur faisoit, elles s'en félicitèrent réciproquement, elle se racontèrent avec une grande allégresse comment leur vocation leur étoit venue: ellles ne pouvoient tarir sur ce sujet.

« Eh quoi! s'écria Marie Carracioli, j'aurai le bonheur d'être religieuse avec vous! Qui me l'auroit dit, lorsque je ne pensois qu'à la grâce que Dieu me faisoit, et que je la conservois soigneusement dans le secret de mon cœur; oui, qui me l'auroit dit, que cette faveur du ciel nous seroit commune? qu'ayant été unies dans le monde, mais pour en suivre les folies, nous aurions le bonheur de l'être bien plus avantageusement dans la religion? que nous aurions pour le reste de nos jours le même habit, le même toît, la même table, les mêmes exercices et la même maîtresse? Mon Dieu! pourrons-nous jamais en rendre assez de grâces au Seigneur? et notre cœur pourra-t-il nous fournir assez de sentiments pour reconnoître un si grand bienfait? » Les deux autres Maries tenoient le même langage: il n'y avoit que la pauvre Virginie qui se

trouvoit tout humiliée de voir ses amies appelées à quitter tout-à-fait le monde, et elle obligée d'y demeurer.

Marie di Castello la regardant en souriant, lui dit : « Ne voulez-vous pas participer à notre fête ? Que ferez-vous donc dans ce misérable monde ? Croyez-moi, abandonnez-le, et joignez-vous à nous. Virginie avoit presque envie de pleurer : elle répondit : « Je ne mérite que le dernier rang, et Dieu m'a interdit tout désir, même d'être religieuse, et ma tante m'a assuré que Dieu ne m'y appeloit pas. Il faut donc que je me contente de ma destination, et que j'y travaille à me sanctifier.

-- Vous ne le ferez pas moins, ma bonne amie, dit alors Marie di Castello, que nous pourrons le faire dans le monastère. Soyons toutes contentes de notre sort, puisque c'est Dieu qui le règle. Si nous embrassions un état contre sa volonté, quelque saint qu'il fût, nous risquerions trop notre salut. --Mais, ma chère Virginie, ajouta Marie de Monte-y-Valle, si nous nous séparons sur la terre par la différence de profession, nous nous rencontrerons bien dans le ciel, toutes unies dans le Seigneur. -- C'est ce qui fait ma consolation, dit Virginie : je reste dans mon état, parce que Dieu le veut, et sa volonté me tient lieu de tout : et d'ailleurs, si nous séparons, ce n'est que dans le temps ; l'éternité succédera, et alors il n'y aura plus de séparation à faire. Il ne reste donc qu'à répondre chacune dans nos vocations différentes, aux miséricordes de Dieu, et à mériter par là les récompenses promises aux ames fidèles. »

Mais si la joie qu'eurent ces demoiselles de voir leur vocation commune fut grande, celle de la mère Scholastique ne le fut pas moins, de voir que tout réussissoit selon ses pieux désirs. Elle avoit demandé au Seigneur qu'elles pussent prendre le voile le même jour que Rosalie prononceroit ses vœux, et cela lui fut accordé. Les parents se rendirent à tout ce qu'elle voulut : les trois Maries entrèrent en qualité de prétendantes dans le monastère, trois mois et quelques jours avant la profession de la novice ; et ce temps étant écoulé, elles se revêtirent du saint habit de la religion, immédiatement après que Rosalie s'y fut solennellement engagée pour toujours.

Il ne restoit plus, pour assortir cette cérémonie, que la consécration de Virginie à Jésus-Christ, par le vœu de virginité qu'elle vouloit faire : mais la mère Scholastique désiroit beaucoup qu'elle s'y préparât par une retraite de dix jours dans le monastère. Elle voyoit que ce seroit un grand sujet de consolation pour sa nièce ; d'autant plus que la famille de Casa-Santa devoit s'y trouver dans le même temps. La difficulté étoit d'en obtenir la permission de sa mère, qu'elle savoit n'être pas assez complaisante pour l'accorder aisément. Sa ressource fut de demander au Seigneur qu'il mît dans le cœur de cette dame des sentiments favorables à son intention ; et elle pria avec tant de ferveur, qu'il lui parut que le Seigneur l'avoit exaucée.

Dans cette confiance, dès qu'elle vit sa nièce, c'est-à-dire environ un mois avant la profession de Rosalie, elle lui dit : « Prenez vos

mesures pour venir faire la retraite ici, afin de vous disposer par les exercices spirituels au vœu que vous devez faire. -- Quelles mesures puis-je prendre, répondit Virginie? Tout dépend du consentement de ma chère mère, si elle le donne, je serai bientôt prête; mais si elle ne le trouve pas à propos, je tâcherai de me tenir de mon mieux dans le recueillement, au milieu de mes occupations ordinaires. -- Recourez à la prière, repartit sa tante, et confiez-vous en Dieu; j'espère qu'il vous sera propice. Cependant, lorsque vous demanderez cette permission à votre mère, tâchez de l'obtenir pour quinze jours, au moins pour douze; tout ce temps vous est nécessaire. »

Virginie se conforma aux ordres de sa tante, et dans le cours de la semaine elle choisit le moment favorable pour parler à sa mère, après avoir auparavant prié la très-sainte Vierge pour la réussite, si telle étoit la volonté de Dieu. Sa mère lui répondit d'abord assez froidement: « Pourquoi, lui dit-elle, faire cette retraite dans le monastère de votre tante? N'a-t-elle pas assez d'occupations, sans que vous l'alliez surcharger? Qui vous empêche de faire ici ce que vous feriez auprès d'elle? vous avez une chambre où il vous est permis de rester autant qu'il vous plaît; personne ne vous y interrompra, et vous ne serez pas à charge à votre tante.

-- Ma chère mère, répondit modestement Virginie, vous êtes la maîtresse; je ferai comme vous le trouverez bon. » Sa mère pensa alors quelques moments, et Virginie se tenoit les

yeux baissés devant elle, attendant la décision. Cette humble contenance de sa fille, jointe à la réponse si soumise qu'elle lui avoit faite, la toucha; elle lui dit : « Allez en parler à votre père, et s'il y consent, je le veux aussi. »

Tout obstacle fut levé par cette réponse. Son père, qu'elle trouva dans son cabinet, lui accorda non-seulement quinze jours, mais un mois entier, si cela devoit lui faire plaisir. Son frère étoit présent, et passa tout de suite à l'appartement de sa mère, pour l'avertir de la permission que Virginie avoit obtenue. Lucie entra dans ce moment, et s'avisa d'y trouver à redire : « Si ma sœur, dit-elle, manque ici, tout ira en désordre : qu'a-t-elle tant à faire auprès de ma tante ? -- Vous avez bonne grâce, mademoiselle, lui dit son frère avec quelque émotion, de vous opposer à ce que mon père accorde à ma sœur : si la maison doit souffrir de son absence, c'est à vous à y suppléer; mais... » Sa mère l'interrompit, et imposa silence à Lucie, qui se retira dans sa chambre en grondant, et y alla pleurer de dépit. On la laissa pourtant dans sa mauvaise humeur, et lorsqu'il en fut temps, Virginie entra dans le monastère.

On n'y attendoit plus qu'elle : Sophie de Casa-Santa étoit arrivée dès la veille avec toutes ses filles; Séraphine et Angélique, qui étoient les deux plus jeunes, y vinrent pour la première fois. Outre cela, il y avoit deux demoiselles qui étoient sœurs, appelées Cécile et Agathe de Santa-Croce, toutes les deux d'un caractère excellent, et fort pieuses : elles étoient venues de Messine, leur patrie, à Palerme,

passer quelques mois auprès d'une de leurs tantes, et voulurent profiter de l'occasion pour faire une retraite sous la mère Scholastique, dont elles avoient ouï parler avec tant d'éloge. Virginie ne les connoissoit pas; mais le lien de la charité chrétienne les lia bientôt avec elle. Toutes les Casa-Santa l'acueillirent avec des témoignages de la plus tendre amitié, et elle y répondit par les démonstrations les plus sincères de la sienne. Elle vit avec une extrême satisfaction les deux plus jeunes qu'elle n'avoit point vues encore, et dont la candeur et l'innocence, jointes à la ferveur qu'elles témoignoient pour le bien, la ravissoient comme elles avoient ravi la mère Scholastique, qui du premier moment qu'elles parurent, les serra si étroitement sur son cœur, qu'on eût dit qu'elle vouloit les y enfermer.

La retraite se passa à peu près comme celle dont nous avons parlé ailleurs : ce furent les mêmes exercices, et la même ardeur à s'en acquitter. Rosalie et les trois Maries faisoient la leur dans le noviciat, pour se préparer à leur sacrifice, et la mère Scholastique avoit tout réglé de telle sorte, que la retraite des unes et des autres ne devoit finir que le lendemain au matin de la cérémonie, afin que tout s'y passât dans le recueillement, et que le monde ne vînt point l'interrompre par des compliments inutiles. Virginie avoit fait, avant que d'entrer dans le monastère, une confession extraordinaire de toutes les fautes qu'elle avoit commises depuis la générale qu'elle avoit faite à sa conversion. Elle employa le temps de sa retraite à demander à Dieu, par d'instantes

prières et d'humbles supplications, qu'il la rendît digne d'être du nombre de ses épouses, et lui protesta, dans toutes ses oraisons et ses communions, qu'elle ne désiroit rien tant que de le servir fidèlement, et avec le plus de perfection qu'elle pourroit, le reste de ses jours. Elle renouvela cent fois la résolution de renoncer au monde et à toutes ses vanités. Enfin elle tâcha de se mettre, avec le secours de la grâce, dans les pieuses dispositions que doit offrir à Dieu une ame qui aspire au bonheur de lui être consacrée par l'excellent vœu de la virginité chrétienne.

Ce fut la veille de la profession de Rosalie qu'elle prononça le sien. Après qu'elle eut communié et fait son action de grâces, la mère Scholastique l'ayant conduite dans la chapelle intérieure du corps de logis des retraites, et les Casa-Santa, avec les deux autres demoiselles, s'y étant aussi rendues, et s'étant rangées à genoux autour d'elle, à une distance raisonnable, Virginie se mit à genoux au milieu, et on chanta le *Veni, creator Spiritus;* après quoi la mère Scholastique pria Agnès de Casa-Santa de lire tout haut l'Evangile de la parabole des dix vierges; ensuite elle parla ainsi à sa nièce:

«Vous venez d'entendre, ma chère fille, ce que Jésus-Christ a dit de l'état sacré des vierges, combien il lui est agréable, et combien les filles doivent s'estimer heureuses, lorsque ce divin maître leur fait la grâce de les y appeler. Mais vous avez dû remarquer que de dix vierges dont il est parlé dans cette parabole, il y en a cinq qui sont appelées vier-

ges folles, parce qu'après s'être consacrées à Jésus-Christ elles se sont négligées, dissipées, ralenties dans la piété; qu'elles sont tombées dans la tiédeur, et de la tiédeur dans le relâchement; qu'elles se sont rendues infidèles, par une vie plus mondaine que conforme à la sainteté de leur profession, ce qui a malheureusement abouti à les faire rejeter de l'époux céleste, et les a privées pour toute l'éternité de participer aux nôces sacrées où les vierges sages jouiront sans fin de sa vue, et des trésors immenses qu'il réserve à leur fidélité.

Comprenez par là, mon enfant, que tout n'est pas fait en prononçant le vœu que vous allez faire; que le principal est de vous soutenir dans l'engagement que vous contractez, et d'être fidèle à vos promesses. Ne considérez ce que vous avez fait jusqu'à présent, depuis que vous avez renoncé aux vanités du monde, ne le considérez, dis-je, que comme un petit essai de la vie toute sainte que vous devez mener en qualité d'épouse de Jésus-Christ. Ce céleste époux vous prépare de grandes grâces et de riches couronnes; mais ce sera selon que vous serez fidèle à remplir vos obligations, et reconnoissante de la préférence qu'il vous donne au-dessus de tant d'autres filles à qui il n'accorde pas la même faveur. Que cette marque de prédilection touche votre cœur, et l'anime d'une sainte ardeur de le suivre et de l'aimer, non-seulement comme le commun des chrétiens, mais d'une manière plus particulière, en aspirant sans cesse à la perfection évangélique. Une épouse de Jésus-Christ ne doit point mettre de bornes à son amour; elle

doit s'attacher à lui par les plus tendres affections, et ne doit avoir d'ambition en cette vie que de se rendre toujours plus agréable à ses yeux. Les épouses des enfants des hommes se parent de tous les ornements de la vanité pour leur plaire; l'épouse de Jésus-Christ doit, à plus forte raison, se revêtir des ornements les plus précieux des vertus, pour lui être agréable; les épouses des enfants des hommes ne cherchent qu'à s'attirer, par leurs complaisances, l'amour de leurs époux périssables et mortels; à plus forte raison, les épouses de Jésus-Christ doivent employer tous leurs efforts pour mériter les tendresses chastes et infiniment précieuses de leur époux immortel: enfin les épouses des enfants des hommes s'attachent à leurs époux tout le temps de leur vie, se dévouent à eux pour faire leur volonté, et partager avec eux leur bonne ou mauvaise fortune; à combien plus forte raison les épouses de Jésus-Christ doivent-elles s'attacher à leur époux céleste, faire de ses divines volontés la règle inviolable de la leur, s'abandonner entièrement à sa conduite, et participer à ses croix, pour partager avec lui dans l'éternité le royaume où il les attend pour les couronner, et qu'il leur a préparé avant tous les siècles! Pesez bien tout ceci, ma chère fille, et voyez à quoi vous allez vous engager en embrassant l'état sacré des vierges.

Répondez à présent aux interrogations que je vais vous faire, afin que je sache de votre bouche les dispositions de votre cœur. Etes-vous bien déterminée à faire vœu de virginité?

Virginie. Oui, je le désire de tout mon

cœur, et je vous prie de me permettre de le prononcer, quoique je m'en reconnoisse indigne, espérant que mon Sauveur Jésus-Christ voudra bien, par un effet de sa très-grande miséricorde, agréer le sacrifice que je veux lui faire de tout ce que je suis.

La mère Scholastique. Etes-vous dans la sincère volonté de vivre désormais comme doit vivre une épouse de Jésus-Christ ?

Virginie. Oui, je me confie, en le promettant, en la grâce de mon Sauveur, espérant de son infinie bonté qu'il daignera me l'accorder.

La mère Scholastique. Renoncez-vous sincèrement aux folles joies, aux maximes pernicieuses, et à tous les frivoles amusements du monde ?

Virginie. Oui, j'y renonce très-sincèrement ; je me les interdis pour toujours, et je déplore dans l'amertume de mon cœur le temps que j'y ai malheureusement prodigué dans ma vie passée.

La mère Scholastique. Travaillerez-vous désormais à vous corriger de vos défauts et à acquérir les vertus chrétiennes, surtout l'humilité, la mortification, la patience, et toutes les vertus qui vous feront mieux mourir à vous-même ?

Virginie. Oui, je tâcherai d'y travailler avec le secours de mon Sauveur Jésus-Christ.

La mère Scholastique. Vous appliquerez-vous à bien étudier les divines maximes de notre Seigneur Jésus-Christ, et les exemples qu'il a donnés dans sa vie sur la terre, afin de vous y conformer ?

Virginie. Oui, j'en ferai toute mon étude; et la vie sainte de mon Sauveur sera le miroir de mon ame, que je considérerai, espérant tout de son secours et de sa miséricorde.

La mère Scholastique. Porterez-vous avec soumission la croix de Jésus-Christ, et avez-vous résolu d'y vivre et d'y mourir, selon qu'il le trouvera bon pour sa gloire et le plus grand avantage de votre ame?

Virginie. Oui, je prends aujourd'hui pour mon partage la croix de mon divin Sauveur; je la reçois de sa main avec soumission et action de grâces, et j'espère qu'il me donnera la force de la porter amoureusement à sa suite, et qu'il ne m'abandonnera pas dans tout ce qu'il voudra que je souffre pour sa gloire et ma sanctification.

La mère Scholastique. Je suis satisfaite, ma chère fille, de vos réponses, présumant que votre cœur est d'accord avec votre bouche, et que votre volonté est très-sincère. Voici donc, en peu de mots, vos principaux devoirs, que vous étudierez plus au long aux pieds de Jésus-Christ dans vos oraisons.

1° Une vierge chrétienne ne doit rien conserver dans son extérieur des livrées du monde: ses habits et la manière de s'ajuster doivent être simples et modestes; et dans son intérieur elle ne doit faire aucun cas ni conserver aucune affection pour toutes les parures qui flattent la vanité des filles mondaines.

2° Ses yeux et tous ses sens doivent être réglés par la mortification et la modestie chrétienne; ses regards doivent inspirer la chasteté; sa langue ne doit servir qu'à l'utilité et

l'édification du prochain. Elle doit éviter la légèreté et l'abondance des paroles. Ses gestes doivent être honnêtes, et sa contenance modeste, sa démarche grave et jamais précipitée; tout son extérieur doit annoncer la sainteté de sa profession.

3° Elle doit vivre retirée, évitant de connoître le monde et d'en être connue, fuyant les foules, et préférant toujours autant qu'il est à son pouvoir d'être seule plutôt que de se trouver avec les créatures.

4° Ses entretiens ne doivent être que de Dieu, ou de choses qu'elle puisse rapporter à Dieu. Elle doit éviter de s'informer des nouvelles du monde, de blesser la charité, et de rien dire qui soit indigne de la sainteté de son état.

5° Elle doit fuir l'oisiveté comme un piége dangereux pour son ame; elle doit aimer le travail, et se rendre vigilante, active et laborieuse. Elle ne doit jamais être sans quelque occupation, et doit partager ainsi le temps de sa vie entre les exercices de piété et un travail conforme à son état, le faisant dans la vue de plaire à Dieu, et d'accomplir sa très-sainte volonté.

6° Elle doit éviter les entretiens inutiles avec les hommes, fussent-ils encore des plus saints; parce que dès lors qu'ils sont inutiles ils peuvent devenir dangereux, et qu'une vierge chrétienne ne sauroit assez prendre de précautions pour se garantir des piéges du démon, qui veille sans cesse pour la surprendre.

7° Elle doit être mortifiée et aimer la souffrance, prenant garde de trop rechercher ses

aises, de trop flatter son corps, de trop redouter la peine, et se souvenant que Jésus-Christ a souffert jusqu'à la mort, et que ses épouses doivent le suivre de plus près, et marcher plus fidèlement sur ses traces.

8° Elle doit vaquer aux exercices de piété, surtout à la sainte oraison, autant que les devoirs de son état le lui permettent; et doit faire ses délices de s'y entretenir amoureusement avec son céleste époux.

9° Elle doit vivre en la présence de ce divin époux, converser fréquemment avec lui, le chercher en tout, et lui rapporter tout ce qu'elle fait; lui témoigner souvent son ardeur et son amour par des oraisons courtes, mais vives et souvent réitérées, et se faire une sainte habitude de penser à lui et de lui parler cœur à cœur.

10° Elle doit le rechercher avec un saint empressement dans le sacrement de son amour, je veux dire la sainte Eucharistie; tâcher de se rendre digne par la pureté de sa vie d'y participer souvent, comme à sa ressource dans les peines, à sa force dans les tentations, à sa sûreté dans les dangers du salut, et au trésor de son ame, puisque c'est son céleste époux qu'elle y reçoit.

Enfin, ma chère fille, une vierge chrétienne ne doit plus chercher ses satisfactions dans les objets terrestres; elle ne doit plus mettre son espérance en la terre; elle doit entreprendre une vie plus angélique qu'humaine; elle ne doit vivre que pour Jésus, son divin époux. Voilà l'abrégé de vos devoirs : êtes-vous déterminée à les remplir?

Virginie. Je reconnois trop ma foiblesse pour oser vous assurer que je n'y manquerai point ; mais je désire d'y être fidèle ; et comme c'est en Jésus seul que je mets ma force, mon appui et ma confiance, j'espère qu'il m'accordera les grâces dont j'ai besoin pour m'en acquitter comme je le dois. Je vous conjure de prier le Seigneur, vous, ma chère tante, et toutes les servantes de Jésus-Christ qui sont ici, afin qu'il daigne me faire la grâce de répondre à ses desseins, et d'être une de ses plus fidèles épouses. »

Alors toutes récitèrent le psaume *Ad te levavi oculos meos, qui habitas in cœlis,* et ensuite les litanies de la très-sainte Vierge, après quoi la mère Scholastique lui présenta la formule de son vœu, qu'elle lut d'une voix ferme et intelligible, de la manière qui suit :

« Très-sainte et très-adorable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, mon Dieu, mon créateur, mon souverain Seigneur, j'ose me présenter devant le trône de votre divine majesté, pour vous protester combien je désire de vous plaire, et de me dévouer toute entière à votre service, avec le plus de fidélité et de perfection que je pourrai. C'est dans cette vue, d'un esprit très-libre, après une mûre délibération, et avec une entière connoissance de ce que je vais faire, appelant pour cela à mon secours la très-sainte Vierge Marie, ma bonne mère, mon ange gardien, le grand saint Joseph, tous les esprits bienheureux, et tous les saints et saintes qui jouissent de votre gloire, que je fais vœu de chasteté pour tout le temps de ma vie, et promets à votre

adorable majesté de vivre jusqu'à la mort dans l'état de fille, vous faisant le sacrifice de moi-même, et vous consacrant mon cœur et mon corps en l'union de tous les sacrifices et de tous les vœux qui se sont faits dans l'Église, et en particulier du sacrifice que la très-sainte Vierge vous fit d'elle-même dans votre saint temple, lorsqu'elle s'y consacra au service de votre divine majesté, et encore de celui que Jésus-Christ mon Sauveur vous fit aussi de lui-même, qu'il commença dans le sein de sa divine mère, et qu'il consomma sur l'autel de la croix. Daignez, mon Dieu et mon souverain Seigneur, jeter aujourd'hui un regard de miséricorde sur votre très-humble servante; protégez-la contre les ennemis de son salut, recevez-la par votre bonté infinie au nombre des vierges; ne permettez pas qu'elle se relâche jamais dans votre saint service; accordez-lui les grâces nécessaires pour se corriger de ses défauts, et pour acquérir les vertus chrétiennes. Faites aussi, ô mon divin maître, que je remplisse dignement tous les devoirs d'une véritable vierge; et que croissant en perfection devant vous par une continuelle fidélité à votre grâce, je mérite d'être associée dans l'éternité à ces chastes épouses de mon adorable Sauveur Jésus-Christ, qui jouissent de votre gloire. Ainsi soit-il.

Virginie de Monte-Cœli. »

Lorsqu'elle eut ainsi prononcé son vœu, la mère Scholastique lui présenta un crucifix, et lui mit une couronne d'épines sur la tête, en lui disant: « Voilà l'image de votre céleste époux, et la couronne de douleur que vous

devez porter à son imitation sur la terre, si vous voulez avoir part à son royaume. » Virginie baisa dévotement les pieds du crucifix, et le serrant avec ses deux mains sur son cœur, dans les sentiments d'une dévotion tendre et affectueuse, elle dit d'une voix haute, par trois fois, ces paroles du prophète royal : *Mon plus grand avantage est de m'attacher à mon Dieu, et de mettre en lui toute mon espérance.* (*Ps.* 72, *v.* 25). Elle remit ensuite la couronne et le christ à la mère Scholastique, qui lui donna le saint baiser de paix, et la félicita de la grâce que Dieu lui avoit faite, et toutes les autres qui étoient présentes en firent de même.

Le lendemain, jour de la profession de Rosalie, Virginie renouvela son vœu à son particulier à voix basse, dans le chœur des religieuses, en même temps que sa chère Rosalie prononçoit les siens. Elle assista aussi à la vêture des trois Maries, qu'on fit tout de suite ; mais au lieu de s'arrêter à considérer la cérémonie par un esprit de curiosité, elle se tint toujours en prière, et unie d'esprit et de cœur au sacrifice de la nouvelle professe et des trois novices.

On continua la retraite jusqu'à midi du jour suivant ; et après le dîner, la mère Scholastique appela Rosalie et les trois Maries dans la salle des retraites, où Virginie se trouva avec la famille de Casa-Santa et les deux Santa-Croce ; et ce fut pour toutes un sujet de consolation et de joie en notre Seigneur, qu'il est plus aisé de concevoir que d'exprimer.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES CHAPITRES DU TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER.



LIVRE SECOND.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

DOLE, IMP. DE JOLY.





